





⑧

Desbois
236
111
SMRS

PD
H285
A9
NSF 6
1844
v. 1

ANNUAL REPORT 1844

LES DERNIERS JOURS D'UN PEUPLE

ou

NICCOLO DE' LAPI.



IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT, RUE MIGNON, 2.



LES DERNIERS JOURS D'UN PEUPLE

OU

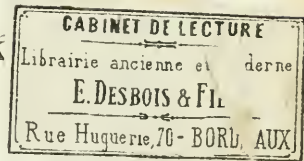
NICCOLO DE' LAPI

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES,

PAR MASSIMO D'AZEGLIO,

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR ÉTIENNE CROIX



Videbis, fili mi, quam parva
Sapientiâ regitur mundus.

I.

PARIS,
LAVIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
1, RUE DU PAON-SAINT-ANDRÉ.

1844.

LIBRAIRIE - POSTE
DE COLLECTIONS
RUE HUGUERIE 70
BORDAUX

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

M. de P. P. P.

Malgré les mille causes qui semblent devoir la frapper de stérilité, l'Italie est toujours féconde. C'est un sol fertile que le vandalisme a couvert de ruines, où l'herbe naissante est foulée par le pied de l'étranger, que des sources délétères arrosent, mais qui pousse à travers les décombres des plantes d'autant plus vigoureuses qu'il leur a fallu percer un obstacle plus puissant. Et, sous ce beau soleil d'Italie, qui ne devrait plus éclairer que des champs brûlés et arides, l'on est surpris de voir s'épanouir des fleurs aux larges corolles, aux parfums enivrants, aux cou-

leurs éclatantes. L'homme ne change pas l'œuvre du Créateur.

Comme aux temps les plus glorieux de son histoire, l'Italie d'aujourd'hui a des voix puissantes et des échos harmonieux.

Les sciences, les arts, la poésie planent encore avec l'aigle des Apennins, libre et dédaigneux au-dessus des entraves de la terre.

Un caractère remarquable par sa généralité dans les productions de l'intelligence en Italie, c'est l'esprit de patriotisme. Le poète comme l'historien, l'artiste et le philosophe, le savant même sont inspirés par le sentiment national, soit pour le choix du sujet, soit pour le ton des couleurs. Est-ce l'enthousiasme d'une nature que le soleil échauffe de ses plus beaux rayons, ou plutôt la réaction de l'intelligence sous la force ? A toutes les époques, l'Italie a vu le génie se débattre dans le cercle étroit tracé par l'épée d'un usurpateur ou par les folies sanglantes de la superstition ; Michel-Ange fugitif devant Charles-Quint, Galilée opprimé par l'inquisition, le Dante se débattant au milieu des luttes acharnées des Guelfes et des Gibelins. Les Guelfes l'emportèrent alors, et la liberté triompha pour un temps. Mais, triste destinée de la

terre du Dante ! de nouveaux Gibelins pèsent avec mille canons dans la balance, sans autre contre-poids que le bon droit des Italiens avec le souvenir de ce qu'ils ont été.

Si l'Italie a eu, et au premier rang, ses auteurs, que leur antériorité sans doute a fait nommer classiques, elle n'est pas restée en arrière dans la voie de la littérature nouvelle. Et, pour ne parler que d'un seul, de celui que les autres appellent chef d'école, Manzoni, n'avons-nous pas dans ses *Promessi Sposi* un magnifique essai de ce que l'école italienne sait produire dans la peinture des mœurs et des caractères ? D'autres l'ont suivi, soit par imitation, soit par inspiration. D'Azeglio, son gendre, a pu dans des rapports intimes s'inspirer près du grand maître, mais il a choisi un théâtre différent. Ce ne sont plus les modestes aventures de Lucia et de Renzo, les dangers, les angoisses de deux pauvres fiancés. M. d'Azeglio nous transporte sur les champs de bataille, en présence de ces grandes figures de papes et d'empereurs qui se rencontrèrent sur tous les points de l'Italie.

L'histoire de Niccolò Lapi est prise dans le tableau du siège de Florence, en 1530, lorsque cette malheureuse république succomba sous la puissance de Char-

les Quint et de Clément VII, ou plutôt sous le poignard des traîtres que ces deux potentats durent soudoyer pour arriver à leurs fins. Ce n'est pas une histoire de ce siège célèbre; Varchi l'a retracé avec une précision de faits et une vivacité de couleurs qui ne permettent pas de rien ajouter. Mais Varchi ne nous a pas initiés aux drames domestiques de cette grande époque.

L'historien raconte les entreprises des grands citoyens ; il nous les présente dans leurs rôles de magistrats, de soldats, de chefs de parti ; il nous fait admirer leur force, leurs vertus, leur constance; on s'étonne avec lui de ce que la nature ait produit des hommes d'une trempe aussi extraordinaire, et qui semblent avoir été exempts des faiblesses de la condition humaine. Mais nous demandons vainement à l'histoire ce qu'étaient ces mêmes hommes, comme pères, comme maris, comme fils, comme frères, ce qu'ils étaient, lorsque, rentrés dans le foyer domestique après une journée orageuse, ils déposaient la toge ou l'armure pour se reposer au sein de la famille des fatigues du jour, et puiser de nouvelles forces pour aller affronter de nouveaux dangers.

M. d'Azeglio a comblé cette lacune dans l'histoire

de la république florentine. Il a écouté les chroniques du temps, les légendes, les traditions populaires; il a interrogé les tours, les palais de Florence, les remparts où le lierre recouvre également les pierres républicaines taillées par le ciseau de Michel-Ange et l'écusson des Médicis; il a interrogé le Palais-Vieux, ce témoin immobile de tant de triomphes, de tant de défaites. De toutes les inspirations qu'il a recueillies avec persévérance, avec amour, M. d'Azeglio, qui est un peintre habile aussi bien qu'un grand romancier, nous a fait un tableau plein de vérité et palpitant du plus vif intérêt. Au fond, nous voyons apparaître la figure du vertueux citoyen de la république avec sa volonté de fer, son dévouement patriotique, sa foi primitive; ses fils, animés par la même volonté, succombent l'un après l'autre dans la lutte comme des géants; ses filles embellissent la scène de leurs physionomies angéliques sur lesquelles se reflètent tour à tour la joie, la douleur, l'espérance. Des figures de traîtres assombrissent le ciel et pèsent sur l'atmosphère, comme de lourds nuages. Le vieux soldat, le moine, types de l'époque, la malheureuse *paria* vouée à la honte, à l'infamie dès le sein de sa mère, complètent l'action et encadrent le tableau.

Peu de romans historiques nous ont intéressés à l'égal de l'ouvrage de M. d'Azeglio ; ce n'est pas seulement un bon livre, c'est une bonne action ; c'est l'expression des plus nobles sentiments mis en relief dans les plus belles pages du patriotisme. Et si M. d'Azeglio a montré un grand talent, il n'a pas manqué de courage.

Un premier roman du même auteur, *Ettore Fieramosca*, inférieur de beaucoup à *Niccolò Lapi*, a été traduit en français depuis longtemps et généralement bien accueilli.

La traduction que nous offrons au public du nouvel ouvrage de M. d'Azeglio, avait été commencée dans le but de faire participer quelques amis au plaisir que nous avons éprouvé à la lecture de l'original. Mais l'intérêt que tous ont pris aux fragments que nous leur avons lus, et l'accueil bienveillant qu'on nous dit avoir été fait à l'extrait publié dans les feuilletons du *Constitutionnel*, nous ont convaincus que notre sympathie ne provenait pas seulement de la connaissance que nous avons des lieux où l'auteur place les scènes de son drame, mais du mérite réel de l'ouvrage. En conséquence, nous avons revu notre travail dans le désir de donner place dans notre littérature à un

bon livre de plus. Si la traduction qui va faire connaître en France le beau drame de M. d'Azeglio n'est pas digne de l'original, nous pouvons assurer qu'il n'y a pas de notre faute. Le reproche devra s'adresser à ceux de nos grands maîtres qui, sachant l'italien aussi bien que nous, n'ont pas consacré à cette œuvre une plume mieux exercée.

Paris, 1^{er} avril 1844.

ÉTIENNE CROIX.

LES DERNIERS JOURS D'UN PEUPLE.

THE END OF THE WORLD

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉGLISE DE SAINT-MARC.

Les faits que nous allons raconter remontent à l'époque où Florence était assiégée par l'armée de Charles-Quint, lorsque ce prince, en exécution du traité conclu à Barcelone avec le pape Clément VII, employait la force pour mettre les Florentins sous le joug des Médicis. Le peuple de Florence refusait de les recevoir, même comme simples particuliers ; et le souvenir de ces mêmes Médicis, qu'il avait si facilement chassés en 1527, les prophéties de frère Giro-lamo Savonarola, le désir de vivre sous le régime républicain, l'excitaient à la défense. D'ailleurs, ce peuple avait confiance dans les forteresses et les armes dont la ville avait été garnie par le parti des Pia-gnoni (1), car on prévoyait que l'empereur et le pape ne se contenteraient certes pas de faire rentrer les Médicis avec les autres bannis du parti Pallesco (2),

(1) Le mot *Piagnoni* signifie pleureurs. On avait donné ce nom, par sobriquet, aux chefs du parti populaire à Florence, soit parce qu'ils pratiquaient la doctrine austère de frère Savonarola, soit parce qu'ils ne pouvaient se consoler du supplice de ce martyr de leur cause : Savonarola avait été brûlé vif.

(2) Le parti des Médicis ou de la noblesse était appelé *Pallesco*, du mot italien *Palla*, boule ; l'écusson de la maison de Médicis était parsemé de six boules.

sous le titre modeste de citoyens qu'on demandait pour eux, mais bien dans le dessein de les rendre seigneurs et maîtres de la république.

C'était par une matinée de la fin d'octobre 1529 ; un brouillard épais couvrait Florence ; il tombait une pluie fine et glacée qui était presque de la neige ; et l'on ne rencontrait âme vivante dans les rues, à l'exception de quelques soldats et des officiers de ronde qui retournaient au palais, tout transis, serrés dans leurs manteaux, et leurs capuchons rabattus sur le visage.

Les portes et les fenêtres, soigneusement fermées, indiquaient que la plupart des habitants étaient encore plongés dans le sommeil. On commençait pourtant à ouvrir les portes des églises ; mais il ne s'y trouvait encore que les sacristains, occupés à balayer la nef, et à préparer les autels.

Toutefois, la cloche des morts de la chapelle Saint-Marc, du couvent des dominicains, qui sonnait depuis une heure avant le jour, avait déjà réuni un petit nombre de fidèles.

L'intérieur de cette église n'était pas orné alors des colonnes d'ordre composite, ni des autels érigés plus tard par Jean de Bologne ; il conservait encore le style simple et sévère dans lequel Cosme-le-Vieux l'avait fait construire.

Devant le maître-autel, et entre quatre grands candélabres de fer, était déposé un brancard, sur lequel on voyait étendu le corps d'un jeune homme qui ne semblait pas avoir dépassé vingt-cinq ans. Un crucifix était placé entre ses mains jointes sur sa poitrine, et, selon l'usage de Florence, on avait répandu sur

le pavé , ainsi que sur la bière , des feuilles et des fleurs d'oranger. Au-dessus du coussin sur lequel reposait sa tête, étaient placés deux cierges bénits et allumés, dont les dévots se servaient pour faire le signe de la croix sur le corps du défunt.

Bien que le jeune homme portât l'habit de Saint-Dominique, on pouvait supposer qu'il n'en avait été revêtu qu'après sa mort et par dévotion ; car, à ses pieds, on avait suspendu une épée et un écu sur lequel était empreint, en fond blanc, le lys de la république florentine.

La messe n'était pas encore commencée, et un seul chandelier était allumé : sa lumière rougeâtre, en éclairant ceux qui, arrivés les premiers, priaient agenouillés autour du mort, produisait sur les figures les plus proches des reflets heurtés (comme Rembrandt les a peints souvent) ; puis, s'affaiblissant sur les objets de plus en plus éloignés, elle se perdait au fond de l'église dans une complète obscurité. En haut de la voûte, les ténèbres devenaient cependant moins épaisses ; et le jour naissant s'annonçait à travers les vitraux par une teinte d'un bleu cendré.

Il ne se passait pas de minute qu'on ne vît entrer un à un, ou deux et trois à la fois, des hommes aux pas pesants, que le bruit des éperons et le reflet des cuirasses et des cottes de mailles annonçaient de loin comme soldats.

En arrivant près de ceux qui se trouvaient déjà dans l'église, ils posaient à terre la hampe de leurs piques, ou la crosse de leurs arquebuses, car chacun portait l'une ou l'autre de ces armes ; et leur maintien

indiquait une tristesse et un recueillement profonds.

Bientôt après, parut, escorté de vingt hommes d'armes, le gonfalon du Lion d'Or du quartier de Saint-Jean. C'était un étendard comme ceux de l'infanterie de nos jours, représentant un lion d'or en champ blanc. Celui qui le portait s'arrêta au milieu de l'église, et ses compagnons se rangèrent à ses côtés. Les assistants, de plus en plus nombreux, se pressaient autour de la bière et du groupe de parents et d'amis placés plus près du défunt.

A deux pas en avant, se tenait debout un vieillard d'un âge fort avancé. Il portait le *lucco*, vêtement en usage au temps de la république, chez les hommes d'un caractère grave. C'était une robe en serge noire doublée de fourrures; ouverte par devant, taillée aux deux côtés pour donner passage aux bras, elle était plissée à la partie supérieure, destinée à être attachée au cou par une boucle. La tête du vieillard était cachée en partie par le capuchon, appelé *mazzocchio*, en bourre de laine recouverte de drap. Un pan de la même étoffe tombait sur l'oreille gauche; on le nommait *foggia*. Enfin, le *becchetto* du capuchon était une bande qui s'allongeait jusqu'à terre, se rejetait sur l'épaule droite et souvent se repliait autour du cou.

Ce vieillard, aux larges épaules et d'une taille élevée, paraissait fort et robuste. Ses joues montraient encore ces couleurs prononcées qui sont les signes d'un tempérament vigoureux et que les excès n'ont point affaibli. Sa barbe longue et épaisse et le peu de cheveux qui sortaient de dessous son capuchon étaient d'une éclatante blancheur. Ses sourcils seuls conser-

vaient une teinte foncée. Une contraction fréquente des muscles du front contribuait à donner à ses yeux noirs une expression de sévérité rigide.

Il se nommait Niccolò, de la famille plébécienne Làpi. C'était l'un des syndics des fabricants de soieries; et il pouvait se vanter d'être parvenu à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, toujours intègre, toujours dévoué à sa patrie et au parti du peuple, pour lequel il avait dans maintes circonstances exposé sa vie et sa fortune. Toutefois, les principes qui dirigeaient sa noble conduite lui semblaient tellement naturels, tellement les seuls possibles, que la pensée même d'en tirer vanité ne pouvait entrer dans son esprit. Niccolò avait été l'un des premiers et des plus zélés disciples de Frère Girolamo Savonarola. Aussi pleurait-il sa mort, et vénérail-il sa mémoire comme celle d'un martyr, tout en cherchant à mettre en pratique, dans toutes ses actions, en tout temps et sans égard pour aucune chose au monde, les maximes sévères du moine; maximes qui, nous devons le dire, le portaient quelquefois à convertir la loi de douceur de l'Évangile en une loi tyrannique et impraticable.

Maître Cione, père de Niccolò, s'était trouvé compromis dans la conspiration qui réussit à chasser et à tenir éloigné de Florence pendant un an, Cosme de Médicis, surnommé le père de la patrie; de sorte qu'à la rentrée de ce dernier, il avait été banni à son tour avec beaucoup d'autres, pour aller finir sa vie dans l'exil.

Niccolò, né dans un village de la Pouille, où son père était confiné, témoin de la misère de ses dernières années et de sa mort obscure au milieu de

toutes les douleurs de l'exil, avait conçu, avec les premières impressions de l'enfance, et par une sorte de nécessité fatale, une haine implacable contre les Médicis et contre le parti des Palleschi. Comment mettait-il d'accord ce sentiment avec l'Évangile qu'il professait ?

Ceux qui connaissent la logique des hommes de parti en donneront l'explication.

Après de longues années, Niccolò avait pu rentrer à Florence, où il rouvrit les établissements de son père. Les bénéfices qu'il en retira furent destinés par lui au service de la ville, lorsqu'en 1494 l'expédition de Charles VIII et l'incapacité de Pierre de Médicis, mirent l'État florentin dans le plus grand danger. Ce fut dans cette circonstance que l'on put juger de l'attachement du menu peuple, des ouvriers en soieries et des ouvriers en général pour Niccolò. Le dévouement de la foule, fondé sur le respect qu'inspiraient les vertus de Niccolò, et sur les preuves qu'il donnait constamment de son propre dévouement au bien public, sans faire de ses actes un calcul d'intérêt privé, n'avait fait que s'accroître avec le temps. A l'époque dont nous nous occupons, sa réputation était telle que le parti des Palleschi n'essaya pas même à son égard les promesses et les séductions qu'il employait pour gagner les autres chefs plébéiens. Aussi Niccolò était-il plus que jamais considéré par les partisans de la démocratie, comme un de leurs chefs, et comme celui en qui ils fondaient le plus d'espérance, si une occasion favorable à la liberté venait à se présenter. En outre, l'amitié qui l'avait uni si étroitement à Savonarola, la fidélité scrupuleuse

avec laquelle il pratiquait les maximes de ce martyr de la liberté, et surtout la foi aveugle qu'il avait en ses prophéties, faisaient revivre pour ainsi dire en sa faveur l'espèce de culte que le peuple avait professé pour le célèbre Dominicain.

Les moines de Saint-Marc eux-mêmes avaient une grande considération pour Niccolò et le regardaient comme un des leurs, en montrant pour ses paroles autant de déférence qu'ils en avaient eu jadis pour celles de Savonarola.

Deux ans avant l'époque où commence cette histoire, Florence, par l'éloignement du cardinal de Cortone, d'Hippolyte et d'Alexandre de Médicis, était revenue à la liberté du gouvernement démocratique. Ce fut particulièrement dans cette circonstance, que Niccolò Lapi, d'accord avec Niccolò Capponi et Philippe Strozzi rendit à la ville le service le plus signalé en la préservant des désordres et des divisions presque toujours inséparables de tout changement de système politique.

Niccolò avait été membre du sénat, du conseil des dix pour la liberté et la paix; mais son autorité était fondée bien plus sur la confiance que le peuple avait en lui que sur les titres dont il pouvait être revêtu. Lorsqu'on commença à parler à Florence du danger d'un siège prochain, confiant dans la fameuse prophétie de frère Girolamo :

Florentia flagellabitur et post flagella renovabitur (1),

Niccolò soutint constamment le parti qui rejetait tout projet de conciliation avec les Médicis; et c'est dans

(1) Florence sera châtiée, mais elle se relèvera après les épreuves.

ce sens qu'il mit en jeu toute son influence sur le peuple pour l'exciter à se défendre.

L'armée ennemie, commandée par Philibert de Châlons, prince d'Orange, arriva enfin et prit ses campements sur les collines au sud de Florence, le 24 octobre 1529. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, depuis le commencement du siège, que Niccolò avait déjà assisté aux funérailles de l'un de ses fils, mort en combattant sous les murs de la ville; et maintenant il assistait aux funérailles du second, le front haut, le visage serein, et l'âme toute absorbée en Dieu, auquel il offrait non seulement la vie de ses deux fils, qu'il considérait comme martyrs, mais encore la vie de ses autres enfants et la sienne propre, pourvu que Florence fût sauvée.

De donna Fiore, sa femme, morte quelques années auparavant, il avait eu cinq garçons et deux filles. Les trois fils qui lui restaient étaient autour de lui, près de la bière; les deux aînés portaient la cotte de mailles et le corselet; car, à cette époque, la jeunesse florentine ne quittait pour ainsi dire jamais cette armure. Le plus jeune, nommé Bindo, était un beau garçon de quatorze ans, dont la taille en indiquait au moins dix-huit. Il n'était point armé comme ses frères.

La belle conformation et la proportion parfaite de ses membres, la vigueur que dénotait son teint, la vivacité de ses yeux noirs, qui avaient toute la fierté de ceux de son père, tempérée cependant par la grâce naturelle à l'adolescence, faisaient penser qu'une épée au côté et une cuirasse sur la poitrine lui eussent été à merveille. D'ailleurs le courage et la

hardiesse dont il avait fait preuve dès son enfance, le rendait déjà digne de porter, lui aussi, les armes pour la défense de la patrie.

Niccolò se trouvait reproduit trait pour trait dans le plus jeune de ses fils, soit pour les formes du corps, soit pour la trempe de l'âme; aussi l'aimait-il avec plus de tendresse, bien qu'il ne voulût pas le manifester ni en convenir avec lui-même. C'était cependant par un effet de cette même tendresse, qu'il n'avait pas voulu condescendre jusqu'alors au brûlant désir de Bindo, d'aller combattre avec les autres jeunes Florentins. Niccolò lui disait souvent : « Tu serais un beau soldat à quatorze ans !..... Tu es un enfant, Bindo, laisse passer devant toi les plus vieux, ton tour ne viendra que trop tôt. » Enfin, pour l'apaiser, il lui avait promis que, dans le cas où l'un de ses frères serait tué, il lui permettrait de prendre les armes à sa place. Le temps d'accorder la permission était arrivé, et Niccolò n'était pas homme à manquer à sa parole. Le matin donc, avant de sortir de chez lui, il n'avait pu se défendre, malgré l'austérité de son caractère, de faire des caresses inaccoutumées à ce fils chéri; l'ayant attiré dans sa chambre, il lui dit : « Tu as été un enfant jusqu'à présent, mon Bindo : n'oublie pas que dorénavant tu dois être un homme. Sois-le, avec l'aide de Dieu. Tu vas venir avec nous... Il est bien que tu saches de bonne heure comment vont les choses de ce monde. Prie Dieu pour qu'il fasse de toi un homme de cœur... Qu'il soit ton soutien... moi je te donne ma bénédiction ! » Les yeux et la voix du vieillard exprimèrent une vive émotion; il

embrassa son fils, et ils se rendirent ensemble à l'église de Saint-Marc.

A l'âge de Bindo, mourir paraît chose impossible. Quel frémissement intérieur, quelle agitation dut-il donc éprouver dans tout son être, lorsqu'il se trouva près de la bière où reposait son pauvre frère Baccio qu'il avait toujours vu si plein de vie, et qu'il revoyait pâle, immobile, portant dans ses traits l'empreinte de la mort !

Il apercevait, sous le capuchon de son frère, au milieu du front, un trou profond et large, produit par la balle de l'une de ces grosses arquebuses dont on se servait en 1500. Jusque-là, Bindo avait parlé, et entendu parler de faits d'armes, de blessures, de mort; il s'était animé à ces discours, brûlant du désir de prendre aussi sa part dans l'action.

Mais alors, il en voyait sous ses yeux les effets réels et terribles; et la transition n'était pas préparée. De chaudes larmes roulèrent dans ses yeux, et il se sentit le cœur serré d'une impression toute nouvelle.

Effrayé un instant du trouble qu'il éprouvait, il se demanda :

— Est-ce que j'aurais peur ?

Nous prions le lecteur de ne pas se tromper, en répondant affirmativement à la question que s'adressa Bindo. L'impression qu'il ressentait n'était pas produite par la peur : c'était un mélange de stupeur, d'affliction, de désir de gloire, d'indignation; et il n'est pas étonnant qu'à son âge, il ne pût s'en rendre compte.

L'aîné des fils de Niccolò se nommait Averardo, le second Vicri.

Les deux jeunes filles s'étaient agenouillées à quelque distance de leurs frères. Laudomie était le nom de l'aînée, Lisa celui de la plus jeune.

Pendant ce temps, le frère sacristain avait allumé quatre cierges sur le maître-autel. Il s'approcha ensuite de la bière, et après avoir allumé les trois autres candélabres, se trouvant près de Niccolò, il lui dit à voix basse en regardant le mort :

— C'était un Lapi, maître Niccolò, et il n'a pas dégénéré. Paix à son âme ! —

— Amen ! répondit le vieillard. — Et le moine se dirigea vers la sacristie.

Un instant après, commença la messe. Le célébrant était le Père Benedetto de Faenza, supérieur du couvent ; vieillard vénérable, qui paraissait plier sous le poids des années. La messe était servie par un frère lai. Mais celui-ci n'avait pas une de ces figures dont on ne s'occupe plus après le premier coup d'œil, comme il arrive de la plupart des visages que l'on rencontre. Il avait, au contraire, une physionomie, une tournure si originales, et je ne sais quoi d'irrégulier et de heurté dans tout son ensemble, qu'après l'avoir aperçu on ne pouvait plus en détourner les yeux, sans l'avoir examiné complètement. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, assez grand, maigre, mais nerveux et droit comme un jeune homme. Il avait l'œil hardi (l'expression au singulier doit être prise à la lettre) et la joue droite traversée par une large cicatrice. Puis, chacun de ses gestes, chacun de ses mouvements montraient une allure dégagée, tout à fait extraordinaire sous l'habit qu'il portait. Cependant on ne pouvait remarquer rien d'inconvenant ni

d'irrespectueux dans sa tenue ; son regard était baissé, son maintien exprimait le recueillement, et il disait les répons avec précision, d'une voix convenable, et sans manger les mots, comme font la plupart des cleres qui servent la messe. Mais on s'aperçut bientôt que, dans ce moment, il lui fallait faire un grand effort sur lui-même pour pratiquer la maxime *age quod agis*.

Les batteries, placées à Giramonte par l'armée impériale, faisaient entendre quelques coups auxquels les assistants ne donnaient aucune attention spéciale, puisque c'était un événement de chaque jour. Mais les décharges devinrent peu à peu plus nombreuses et plus fréquentes, et bon nombre de soldats qui se trouvaient dans l'église pour assister au service funèbre de leur camarade, commençaient à se parler à l'oreille, en tournant leurs regards vers la porte, par un mouvement involontaire, mais certainement inutile, puisqu'ils ne pouvaient certes pas y trouver l'explication d'un fait qui se passait si loin. Ils se disaient : — La Chimère (1) souffle de bonne heure aujourd'hui. — Ce sont peut-être des feux de joie en l'honneur de quelque autre calamité qui nous arrive. Que le diable les emporte tous ! (On entendit un coup plus fort.) — Ecoutez ! écoutez ! ce doit être l'arquebuse de Malatesta (2). Entendez-vous passer les nêfles ? — On n'a pas besoin de guitare ce matin ! — Aujourd'hui en guerre, demain en terre. — Gare à ceux qui restent. —

(1) Nom d'une pièce d'artillerie que les Siennois avaient envoyée au camp, sous l'inspiration de cette funeste jalousie qui animait alors les Italiens les uns contre les autres.

(2) Grande coulevrine fondue par Vincent Brigucci ; elle pesait 18,000 livres. Sa culasse représentait la tête d'un éléphant, et les soldats l'appelaient l'arquebuse de Malatesta.

Ces phrases et d'autres semblables qui sortaient de la foule arrêtée au milieu de l'église, mêlées au bruit du canon, produisaient un bourdonnement qui donnait de grandes distractions au pauvre frère lai. Il n'osait pas tourner tout à fait la tête; mais il n'était plus immobile à sa place comme auparavant : il tendait l'oreille, et quelquefois il jetait à la dérobée, par-dessus son épaule, un coup d'œil vers la porte.

Ces chuchottements à l'église déplurent à Niccolò. La tête à demi tournée du côté d'où ils provenaient, il dit d'une voix ferme et intelligible, bien que modérée :

— On croirait que nous sommes sur la place. — Un maître d'école redouté, qui ordonne le silence d'un ton brusque à une trentaine d'écoliers, n'est pas obéi plus paisiblement ni plus promptement que ne le fut Niccolò par cette foule, composée d'hommes qui, certes, ne s'en seraient pas si facilement laissé imposer par tout autre. Aussi le silence devint tout à coup si général et si complet, que d'un bout à l'autre de l'église on pouvait entendre le prêtre qui lisait la Secrète.

Mais cette tranquillité ne devait pas être de longue durée. Simultanément, à une explosion plus forte de l'artillerie du camp, les vitraux, les plombs et les châssis de l'une des fenêtres tombèrent dans l'église, brisés en mille morceaux qui se divisaient et rebondissaient sur les corniches, contre les murs, contre toutes les saillies qu'ils rencontraient, entraînant le crépi, la poussière, les toiles d'araignées, comme si la voûte se fût écroulée.

Par bonheur, presque tous les débris tombèrent

sur un autel fermé par une grille, et personne ne fut blessé.

A cette époque, les soldats qui assiégeaient une place s'amusaient, le jour de la solde, le jour de la fête du souverain qui les payait, ou dans toute autre occasion privilégiée, à baisser d'une palme la culasse des canons braqués pour battre les bastions ; puis ils faisaient feu sans pointer ; de sorte que les boulets, après avoir décrit une courbe par-dessus les remparts, allaient tomber au hasard au milieu de la ville. Cela s'appelait faire joyuseté.

Le camp du prince d'Orange était justement dans un de ces accès de bonne humeur. Les soldats s'amusaient ce matin-là, un de leurs joyeux boulets atteignit l'église de Saint-Marc, et, dans plusieurs endroits, la ville eut à souffrir bien des dommages inattendus.

Cet accident ne surprit pas beaucoup Niccolò, ni ses fils, ni les soldats présents ; les deux jeunes filles seules furent un peu effrayées ; mais elles se remirent bientôt, en voyant qu'il n'arrivait pas d'autres sinistres.

Celui qui se montra le moins résolu, son âge et l'habit qu'il portait lui servaient d'excuse, ce fut le Père qui disait la messe. Dans le premier moment de surprise, la crainte du danger fit disparaître à ses yeux toute autre considération ; il courba les épaules, baissa la tête, et s'écria, en se couvrant de ses deux mains :

— Mon Dieu ! miséricorde ! — Et si son robuste serviteur ne l'eût soutenu sous les aisselles, il est probable qu'il serait tombé.

Jusque-là, tout avait été en règle de la part du

frère lai, et il avait bien mérité de son supérieur.

Mais le mal fut, qu'en le soutenant et en le voyant si fort épouvanté pour un accident si peu important à son avis, il lui vint une telle envie de rire, que, malgré tous ses efforts pour la réprimer, il lui fallut éclater. Mais, comme ses mains étaient employées à soutenir le vénérable Père, qui tremblait de tous ses membres, il ne put ni détourner la tête, ni se mettre une main sur la bouche, ni, en un mot, avoir recours à aucun des moyens répressifs que l'on emploie dans de pareils embarras.

CHAPITRE II.

FANFULLA.

La plupart des assistants avaient remarqué la frayeur du bon Père qui célébrait la messe. Cependant, quelque exagérée que fût son épouvante, le respect qu'inspirait son caractère fit généralement trouver mauvais que le frère servant eût l'effronterie de lui rire au nez. Un tel acte d'irrévérence surprenait au dernier point, de la part d'un individu que l'on prenait pour un de ces novices à la douzaine, pour un de ces paysans qui maniaient la bêche avant d'avoir endossé l'habit religieux. Mais l'opinion se trompait sur son compte; et, afin que le lecteur ne soit pas scandalisé plus longtemps, nous allons

lui dire, aussi brièvement que possible, quel était ce singulier personnage.

Ceux qui ont lu l'histoire de l'Italie par Guicciardini, Giovio, ou Muratori, ont trouvé, sous la date de 1503, le récit d'un combat d'honneur, près de Barletta, entre pareil nombre d'Italiens et de Français; et ils auront remarqué, qu'au nombre de ceux qui y prirent part, se trouve mentionné un certain Tito de Lodi, surnommé Fanfulla, comme l'un des plus braves, mais du caractère le plus original et le plus bizarre.

Lorsque Gonzalve eut terminé la conquête du royaume de Naples, Fanfulla reçut, ainsi que les autres soldats de la compagnie de Prosper Colonna à laquelle il appartenait, sa part du butin, part qu'il se hâta de convertir en deux cents beaux ducats d'or. Mais il n'y avait pas encore un mois qu'il était à Naples, que déjà il se séparait du dernier de ses ducats, pour l'envoyer rejoindre les cent quatre-vingt-dix-neuf autres dans la bourse de camarades plus heureux ou plus adroits que lui au lansquenet.

Il aurait pu, il est vrai, vendre ou mettre en gage un bon cheval et un harnais en parfait état, et tenter encore la fortune du jeu; mais il eut assez de bon sens pour comprendre qu'agir ainsi, c'eût été imiter l'exemple d'un aveugle qui vend son violon.

Il se résigna donc, et prit courage en se disant : « Je me suis fait assez connaître pour trouver du pain partout où je me présenterai. »

Son capitaine avait dû l'éloigner de la compagnie à la suite de je ne sais quelle altercation, que Fanfulla

avait terminée à sa façon, c'est-à-dire à coups de poing, lorsque le tort était de son côté.

Voyant sa bourse à sec, il songea à s'ouvrir de nouvelles chances et se rendit au quartier de son ancien capitaine, sans s'inquiéter d'avoir à traverser les rangs de ses adversaires. Il avait pour but de lui demander une attestation écrite de son intervention au fameux défi de Barletta, et de le prier, en même temps, de lui indiquer le lieu le plus proche où il trouverait à se battre.

Le capitaine Prosper, qui aimait Fanfulla, lui donna un excellent certificat en forme de congé, et le dirigea vers la campagne de Rome, où le soldat de fortune se mit au service du même parti Colonna, durant les troubles qui suivirent la mort d'Alexandre VI, lesquels agitèrent le court pontificat de Pie III, ainsi que le commencement du règne de Jules II. Fanfulla suivit encore ce belliqueux pontife dans ses guerres de Romagne. Enfin, pour abréger, il arriva à l'année 1527, changeant souvent de maître, de fortune plus souvent encore ; et, durant cette période de vingt années, aucun fait d'armes important n'eut lieu en Italie sans qu'il y prit part.

Il perdit un œil à la bataille de Ravenne, deux doigts de la main gauche à Marignan ; à la journée de Pavie, il fut laissé parmi les morts ; et, bien qu'après tant de batailles, le caporal Fanfulla fût un peu moins solide sur ses jambes, et trouvât déjà dans ses nombreuses blessures de douloureux pronostics sur les variations de l'atmosphère ; bien que ses moustaches, jadis si noires, commençassent à prendre une teinte d'hiver, nous le retrouvons, le matin du 6 mai 1527

(et Dieu sait si nous voudrions l'oublier!), nous le retrouvons au pied des murs de Rome, tenant en équilibre, avec ses deux mains, une longue échelle, au milieu des plus effrénés bandits qui prirent alors le nom de soldats, et qui, sous la conduite du duc de Bourbon, allaient donner l'assaut à la capitale du monde chrétien.

En un clin d'œil, l'échelle de Fanfulla, appuyée contre les créneaux, fut couverte d'autant d'assaillants qu'on y pouvait compter d'échelons; il va sans dire que Fanfulla était au haut bout. L'instant d'après, ses compagnons le virent se jeter dans les embrasures et disparaître au milieu de la fumée de la mousqueterie. Ce ne fut que quelques minutes après, qu'ils purent gagner à leur tour le haut des murailles.

L'imagination la plus féconde ne pourra jamais créer un ensemble d'actes atroces, honteux, étranges, qui ne soit bien au-dessous des horreurs que les historiens racontent du sac et du pillage de Rome par l'armée du duc de Bourbon!

Il se passa un jour, puis deux, puis trois; et les soldats de se dire : — Où est Fanfulla? qu'est devenu Fanfulla? — Chacun se le demandait, et Fanfulla ne paraissait pas.

Cependant, ceux qui savent de quelle pâte est formé le cœur des troupiers de cette espèce, croiront sans peine que, malgré ce premier empressement, ne pas trouver leur joyeux camarade, s'enquérir de lui, le croire mort et enterré et n'y plus songer, fut l'affaire d'un quart d'heure.

Mais Fanfulla n'était pas mort. Il se tenait coi et content dans la cave d'un chanoine de Sainte-Marie,

au-delà du Tibre, où il s'était enfermé après avoir forcé le maître et sa gouvernante à le suivre, afin de lui indiquer les meilleurs tonneaux. Lorsqu'il s'y fut reposé à son aise, il reparut au grand jour avec l'aspect fleuri d'un prélat.

Le pauvre chanoine, travaillé par une peur fiévreuse en se voyant à la merci d'un diable de cette trempe, qui semblait à chaque instant devoir lui fendre le crâne de son énorme épée, était bientôt tombé malade, et mourut peu de jours après. Il est possible encore que ce triste dénoûment ait été amené par les fatigues qu'il essuya durant sa captivité; car Fanfulla, dans son ivresse, et pour passer le temps entre un repas et l'autre, voulait à toute force enseigner l'escrime au vieil ecclésiastique; et les corrections étaient rudes lorsque l'élève ne travaillait pas à la satisfaction du maître.

Enfin, nous allons arriver au moment où nous pourrions parler plus avantageusement de notre aventurier. Il ne nous reste plus qu'à raconter le dernier incident de sa vie de pêcheur; incident qui ne prouve que trop la vérité triviale du proverbe, que *la queue est toujours le morceau le plus difficile à écorcher*.

Lorsque Fanfulla sortit donc, moitié ivre, moitié endormi, de la cave du chanoine, il trouva toute la ville soumise. Les églises, les palais, les maisons, les malheureux habitants, tout était à la discrétion, je ne dirai pas de l'armée, car cela suppose des chefs qui commandent et des soldats qui obéissent, mais d'une troupe de bandits sans foi ni loi, sans frein et sans pitié.

Du haut du château de Saint-Ange, où il s'était renfermé, Clément VII pouvait voir l'incendie ser-

penter à travers la ville ; il entendait les plaintes, les lamentations, les cris déchirants des vaincus que l'on mettait à la torture pour les forcer à découvrir leurs trésors ; les hurlements, les rires féroces, l'orgie effrénée des vainqueurs.

Dans les rues de Rome, l'on trouvait, ici, une maison en flammes, là, un palais que l'incendie avait déjà dévoré et auquel il n'avait laissé que l'aspect d'un squelette informe et noirci. Des poutres encore fumantes et restées suspendues au haut des murs que le feu n'avait point fait écrouler, semblaient menacer les passants.

Sous des monceaux de décombres, de plâtras, de planches, de meubles brisés et à demi consumés, gisaient des cadavres écrasés, des lambeaux de chair sans forme humaine ; seulement, à travers les ruines, on apercevait une tête, un bras, un pied, mais tout ensanglantés et couverts de souillure.

Plus loin, la porte d'un palais, arrachée de ses gonds, tombait avec fracas. Une horde de pillards s'y précipitant en hurlant, remplissaient aussitôt l'édifice des caves aux greniers. On enlevait les croisées et l'on jetait dans la rue, pêle-mêle, les coffres, les chaises, les tables, les bronzes, les tableaux, les étoffes précieuses, tout ce qui tombait sous la main. Des meubles lancés au hasard venaient assommer ceux qui, restés en dehors, attendaient le butin. Quelques-uns se disputaient la même proie à coups d'épée ; et, pendant la lutte, survenait une nouvelle bande qui s'en emparait et l'emportait en fuyant. De riches draperies, des vêtements de grand prix restaient accrochés aux corniches, aux barreaux des fenêtres ;

l'abondance du butin en faisait abandonner une partie; la pointe des pertuisanes et des piques faisait tomber le reste. De temps en temps, la foule poussait des hurlements plus bruyants, plus aigus; tous en cherchaient la cause.

— Où est-ce ? qu'y a-t-il ? — Là haut ! là haut ! — Et l'on regardait en haut, et l'on voyait à une fenêtre, ou debout, ou à genoux, ou suspendue par ses vêtements, une femme âgée, une matrone, pâle, échevelée, le corps brisé, demandant grâce ou poussant des cris de désespoir : et la foule de hurler alors :

— En bas ! en bas !.. A nous !... Qu'elle vienne !... — On lui donnait l'élan ; et, au milieu des huées et des vivats, la victime venait se briser sur le pavé lorsqu'elle n'était pas arrêtée sur la pointe des halberdes.

Puis, quand tout avait été dévasté, on mettait le feu afin de débusquer les maîtres du logis. Et ceux qu'on découvrait dans les cheminées, dans les caves, dans les égouts, étaient arrachés de leurs retraites pour être accablés de coups et d'injures; entraînés de force au milieu d'horribles scènes, dont le bruit seul les avait glacés d'effroi, leur raison s'égarait à la vue de ces visages enflammés par la fureur, par l'ivresse, par la joie de pouvoir commettre impunément le meurtre, le viol et l'incendie.

Dans les églises, les images des saints étaient renversées et brisées; les peintures des autels déchirées et salies; les vases sacrés mis en pièces, afin d'être plus facilement partagés. Et, lorsqu'il n'y avait plus rien à piller, ni à détruire dans les lieux saints, on les transformait en casernes; les autels servaient d'auges pour les chevaux et les mulets. Les banes et

les confessionnaux brisés, brûlaient sous les marmites et les broches dans l'un des côtés du temple. Dans l'autre, étaient dressées des tables toujours servies, où nuit et jour venaient se gorger des filles de joie et des soldats, revêtus d'ornements sacerdotaux; et, au milieu de cette orgie, des religieuses, des matrones, de jeunes filles honnêtes auxquelles la frayeur, les mauvais traitements, les coups avaient fait perdre la raison, et qui, sans savoir ce qu'elles faisaient, ni où elles se trouvaient, servaient de jouet à la brutalité d'une soldatesque effrénée.

L'église de Saint-Jean-des-Florentins, entre autres, était dans l'état que nous venons de décrire, lorsque, sur la tombée de la nuit, Fanfulla y entra en sortant de sa cave.

Il n'avait gardé sur lui que sa cuirasse. Son casque, les brassards, les cuissards, toutes les pièces de son armure, liées ensemble par leurs courroies, lui pendaient sur le dos, suspendues qu'elles étaient à l'épée passée sur l'épaule gauche. Sa tête était ornée du bonnet du chanoine; et cette coiffure produisait un singulier effet sur la figure endiablée, moitié gaie, moitié endormie qu'elle recouvrait.

Fanfulla s'arrêta sur la porte en sifflant : il examinait l'étrange cohue qui régnait dans l'intérieur. Des planches, des portes, des volets placés sur des barils debout, formaient une seule table dans toute la longueur de la nef. Les viandes y étaient servies sans nappes; mais l'abondance formait compensation. Les calices, les ciboires, la vaisselle d'argent richement ciselée dans le style de Benvenuto Cellini; les ampoules, les coupes qui avaient orné la table des

cardinaux et des prélats, brillèrent alors dans les mains rudes et bronzées des soldats.

Les chandeliers des autels servaient à éclairer l'orgie; mais ils avaient paru insuffisants, et l'on avait fixé çà et là, entre les planches, des bouts de torches et de cierges longs, courts, brisés, puis renversés sur le bois et y communiquant le feu sans que nul y prit garde. A l'une des extrémités de la table, une immense cruche pleine d'huile, avec une nappe d'autel tordue en guise de mèche, servait de lampe; à l'autre bout, brûlait un faisceau d'environ cinquante cierges planté dans un tonneau défoncé, et dont les divers feux, en s'unissant par attraction, ne formaient qu'une seule et grande flamme.

Les convives étaient assis sur les bancs de l'église, des deux côtés de cet échaffaudage. Les uns mangeaient sans faire attention à ce qui se passait autour d'eux; les autres dormaient les bras appuyés sur la table et la tête couchée sur leurs bras. On jouait aux dés, au lansquenet ou aux tarots; et à chaque instant, sans qu'on sût pourquoi, c'étaient des cris, des injures; on se levait, on se prenait aux cheveux, on jouait du poignard; et ceux qui tombaient sous la table, blessés ou morts, y restaient entassés sur leurs devanciers, plongés dans l'ivresse ou le sommeil; les autres se remettaient au jeu. Un mauvais drôle, d'une taille colossale, tout souillé du vin répandu des vases qu'il avait brisés, était étendu de son long sur la table même, les pieds jetés au hasard sur la vaisselle; il ronflait sans entendre le train d'enfer qu'on faisait autour de lui.

Les courtisanes les plus grossières s'agitaient dans

ce désordre, comme on voit les vers nager dans l'eau corrompue. Un soldat, monté à califourchon sur un tonneau vide, soufflait dans un fifre; et les sons qu'il en tirait dominaient les voix, les cris, les chants, le vacarme général; un autre, armé d'une bride de mulet aux cent grelots, battait la mesure sur le même tonneau, pendant qu'un troisième complétait cette musique infernale à coups d'encensoir sur un chaudron renversé. Ceux qui pouvaient encore se tenir sur leurs jambes, dansaient.

Saisi par les exhalaisons du vin, de la cuisine, des immondices, Fanfulla s'était arrêté un instant sur le seuil; puis, d'un pas délibéré, il alla décharger sur la table la ferraille qu'il portait, sans trop choisir la place. Le fracas des armes, en tombant et en brisant les assiettes et les bouteilles, fit tourner la tête à l'un des convives qui, après un instant d'examen, s'écria :

— Oh! Fanfulla!... — Puis un second, un troisième, un quatrième; puis, tous se mirent à hurler à la fois, en battant des mains, en frappant la table du poing :

— Fanfulla! Fanfulla est revenu... Le borgne est ressuscité. — Vive le borgne! — Nous te croyions en enfer depuis trois jours. — Où t'es-tu niché jusqu'à présent, saint de l'enfer? — Viens ici, bois... et que cela ne te sorte pas du corps! — Allons, allons, du vin, de la viande, des poulets, le tonnerre pour Fanfulla, qui est de retour! — Que le diable emporte ceux qui en disent du bien... Vive Fanfulla! — Vive le borgne!... — Ce dernier vivat, composé de toutes les voix réunies, fit un tel éclat qu'il put couvrir le sifflement du fifre, faire cesser celui qui battait la mesure, ainsi que l'homme à l'encensoir, arrêter court ceux

qui dansaient et réveiller le cyclope qui ronflait sur la table.

Le héros qui recevait de la foule des marques si flatteuses de bienveillance (qu'on ne fasse pas trop attention à la manière de s'exprimer, l'essentiel est de s'entendre), Fanfulla donc, se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, souriant avec complaisance de se voir si avant dans l'estime et l'affection de ces honnêtes coquins. Survint une sorte de cuisinière en haillons, couverte de graisse jusqu'au bout des cheveux, et portant les mets qui avaient été demandés; Fanfulla, d'un coup de poing en dessous, fit sauter en l'air les plats et leur contenu.

— Au diable votre mangeaille!... M'avez-vous pris pour un meurt de faim? —

La servante se retira tout effrayée; et Fanfulla ôtant son bonnet de chanoine, le planta sur la tête de son voisin en lui disant :

— A boire! —

— Tu diras d'abord où tu as été durant ces trois jours? —

— Cela ne te regarde pas... A boire! —

Afin de ne pas trop ennuyer le lecteur de pareils bavardages, nous dirons qu'après avoir bu, et Dieu sait si ce fut de l'eau à la rivière! Fanfulla raconta de son mieux, la langue épaisse et la voix mal assurée, ses aventures chez le malheureux chanoine. Cependant, à la fin de chaque phrase, le narrateur mettait un verre de vin à la place de la ponctuation, et contre la coutume des auteurs de cette époque, les périodes de Fanfulla furent aussi courtes que nombreuses.

Quelques instants après, une vingtaine de sembla-

bles bandits entrèrent dans l'église, entraînant au milieu d'eux un pauvre vieillard qu'ils avaient, pour ainsi dire, exhumé du fond de la cave où il s'était caché. Cet infortuné paraissait âgé de plus de soixante ans. Tremblant, courbé par l'âge et la frayeur, il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise qui lui descendait à peine aux genoux. On voyait ses cuisses décharnées, les os protubérants des articulations, les jambes amoindries et enflées aux extrémités par la vieillesse. Un bas rouge, déchiré et tombant, lui restait encore; c'était tout ce qu'il avait conservé de la pourpre, car cet homme si indignement traité était cardinal; mais c'était un cardinal charitable, sans orgueil, de mœurs angéliques, un saint homme en un mot.

Lorsque le bruit courut dans Rome que les murs étaient forcés, le vieillard avait caché quelques objets qu'il s'était empressé ensuite de livrer à ses persécuteurs; mais les aumônes du bon cardinal n'avaient jamais laissé grossir son trésor, et ce fut son malheur; car les pillards, ne pouvant se persuader qu'il y eût un prince de l'Église pauvre et désintéressé, demeurèrent convaincus que celui-ci tenait cachées des richesses considérables, et que l'avarice était chez lui plus forte que l'amour de la vie. En conséquence, ils tentèrent d'abord de l'effrayer; puis, des menaces, ils passèrent aux coups; ils le dépouillèrent de ses vêtements, ils lui meurtrirent tout le corps du pommeau de leurs poignards; tout avait été inutile. Ce fut alors que, sans perdre encore l'espoir de lui arracher son secret, ils l'avaient entraîné dans l'église de Saint-Jean.

Les hurlements et le vacarme augmentèrent, s'il est possible, à la vue de la nouvelle troupe qui vint s'arrêter près du tonneau. L'homme au fivre s'arma de son instrument en guise de main de justice, et, contrefaisant l'air grave d'un juge sur son tribunal, il se mit à interroger le prisonnier. Le malheureux vieillard n'était guère en état de répondre : la vue de tant d'abominations et de profanations lui faisait oublier son propre danger ; il se couvrit les yeux de ses deux mains en fondant en larmes.

La patience de ses bourreaux fut bientôt épuisée : les paroles étant inutiles, on s'était décidé à en venir à l'action ; et déjà un des soldats luthériens descendus en Italie, sous la conduite de Georges de Fransperg, apportait un fer rouge pour commencer la torture, lorsqu'une main, semblable à une tenaille, lui saisit le poignet et fit tomber le fer à ses pieds.

Celui qui intervenait d'une façon si péremptoire, en faveur du pauvre cardinal, n'était autre que Fanfulla.

Chez lui, l'ivresse avait deux phases : la première gaie, violente, pleine de rires et de folies, tant que le vin ne dépassait pas une certaine mesure. Lorsqu'il continuait à boire, la seconde phase se montrait ; alors il était mélancolique et d'une tendresse insupportable ; il serrait dans ses bras ; il embrassait éperdument tous ceux qui lui tombaient sous la main. Par bonheur pour le vieillard captif, Fanfulla se trouvait alors dans cette seconde phase. Prenant donc le parti du prisonnier, il repoussa avec tant de force le soldat persécuteur, que celui-ci faillit tomber à la renverse. Se posant ensuite avec autorité, il se mit à crier :

— Ce n'est pas ainsi qu'on traite les honnêtes gens... On ne martyrise pas de la sorte une chair de chrétiens... race de chiens, renégats que vous êtes!... Est-ce que vous croyez que votre nombre me fait peur?... Voyez comme ils me l'ont arrangé!... Et ils n'ont pas l'air d'en avoir honte, les coquins!... Pauvre vieux!... n'aie pas peur, va!... (et en parlant ainsi, il s'abandonnait de tout son poids sur son protégé en l'embrassant). N'aie pas peur!... ton petit Fanfulla est ici... tu verras comme je vais les remettre à leur place... Ce sont de mauvais drôles... sans foi!... des luthériens, des excommuniés... il n'y a rien de bon à attendre d'eux.

— Et qu'est-ce que tu attends, toi, âne fiéffé? s'écria l'un de ces forcenés; tirer de l'argent d'un cardinal, sans le feu et la corde?

— Par le caractère d'évêque dont je suis revêtu, dit le vieux cardinal en étendant vers ses persécuteurs ses mains décharnées et tremblantes, je vous jure que je n'ai pas autre chose... ni or, ni argent... rien, rien... vous avez tout pris.

— Fais-le accroire à mes bottes, — répliqua un de ceux qui l'avaient amené; et il jeta sur le pavé un paquet qui, en s'ouvrant, laissa échapper quelques vases sacrés, une aiguière, un bassin d'argent, deux bréviaires et quelques autres objets de peu de valeur. — Voilà tout le trésor! continua-t-il!... Et le cardinal n'aurait pas autre chose?... Voyez un peu si l'enfant a toutes ses dents... Donne-moi ce fer rouge... —

Fanfulla intervint encore une fois, et arrêta l'exécution de la menace.

— Ecoute, cousin cardinal... tu commences à sentir le mort... Que veux-tu ? ce sont des manants... de la canaille... des mécréants : les paroles n'y font rien ; il faut des ducats, des florins, sans quoi ils te feront sauter... *Mortuus es in camicciola*... Pour eux, tuer un chrétien ou chasser une mouche, c'est tout un. Sans le *pagamini*, sans le *mammona iniquitatis*, comme vous dites, vous autres prêtres, ils te mettront en broche comme une perdrix. Courage... voyons, feu à la pièce ! un mot est bientôt lâché... Allons... à l'oreille de votre petit Fanfulla... où est enterré le mort ?...

— Mais je vous ai déjà dit que je n'ai point de trésor ; Dieu qui nous voit le sait : je ne suis qu'un pauvre prêtre... Croyez-vous que je voudrais me voir réduit à l'état où je suis pour quelques sacs de florins ?

Fanfulla fit la grimace et hocha la tête en mordant et en tirant ses moustaches l'une après l'autre :

— Je le crois à ma façon, et tu le dis à la tienne. — Et se penchant à l'oreille du cardinal, sur l'épaule duquel il tenait une main qu'il appesantissait par degrés, à mesure que durait la discussion, il lui dit :

— Avez-vous compris qu'il y va de la peau ? Faut-il vous le dire... en allemand ?... Continue, continue à faire le sourd et tu verras !... Et puis, on ne te demande pas tout, ajouta-t-il à voix basse ; un petit sac de mille écus, ... de sequins, ça vaudra mieux. Ce n'est pas grand'chose. Ils sont ivres-morts du premier jusqu'au dernier, voyez-vous ?... Il faut de la prudence... Je suis tout seul... et une seule tête ne suffit pas... Allons, mon petit cousin, ne te fais pas tirer l'oreille.

Le dialogué continua sur ce ton quelques instants encore, puis il finit comme on devait s'y attendre. Le vieillard persista à dire qu'il n'avait plus rien, et c'était la vérité. Les soldats demeurèrent plus convaincus que jamais qu'il avait autre chose ; et la conséquence de cette conviction, fut la résolution de le forcer par les tourments à découvrir des trésors cachés avec tant d'obstination.

La bonne volonté de Fanfulla devenait impuissante contre le nombre. Lorsqu'il vit la cause de son client tout à fait perdue, il s'élança de nouveau au milieu du groupe, en se faisant place de force et en criant comme un énergumène :

— Silence ! que personne ne bouge ; et voyez si celle-ci vous va. Mettons-le dans une bière et chantons-lui son *requiem* autour de Rome, avec accompagnement de cierges. Qui sait ? en se trouvant à pareille fête et en goûtant le plaisir d'être dans l'autre monde, l'envie de parler raison lui viendra peut-être. —

Une explosion simultanée de voix discordantes, les unes pour, les autres contre, accueillit cette proposition. Finalement la majorité, dans l'espérance de s'amuser à cette mascarade et séduite par la bizarrerie du projet, se prononça pour la mise à exécution.

Aussitôt les cierges, la bière, les capes de pénitents, les ornements funèbres furent trouvés ; et cette folle confrérie se mit en ordre avec une sorte de frénésie. L'instant d'après, elle sortait de l'église avec le malheureux vieillard sur un brancard, et débouchait dans la rue des Banchi.

L'un avait une chasuble à l'envers ; un autre portait une chappe que son épée retroussait à trois pieds

de terre. Fanfulla marchait devant le corps ; de temps en temps il trempait dans un seau de vin le balai dont il s'était armé en guise d'*aspergès*, et arrosait ceux qu'il rencontrait sur son passage. Du reste, c'étaient des figures dont Dieu nous préserve à tout jamais ! Hommes et femmes rivalisaient en expressions extravagantes, en mouvements forcés, en contorsions étranges ; et l'on entendait un chant prolongé, ou plutôt un hurlement destiné à contrefaire le chant des prêtres dans les cérémonies funèbres. En même temps, éclataient des rires, des imitations de cris d'animaux ; les uns frappaient l'air de sifflements aigus, d'autres soufflaient dans des bouteilles vides, d'autres encore frappaient ensemble des ustensiles de cuisine ou chantaient des chansons obscènes : c'était un concert assourdissant de voix devenues rauques à force de vin et de cris, un mélange de mots allemands, italiens, espagnols, de toutes langues, car cette horde était composée d'aventuriers de tous pays.

La mascarade parcourut ainsi les rues de Rome pendant plusieurs heures. Lorsqu'elle rentra à Saint-Jean, la nuit était déjà bien avancée. On déposa la bière, et le cardinal fut interpellé :

— Allons, maître, lève-toi, et parlons raison. — Mais il n'était plus en leur pouvoir de le tourmenter. Le vieillard, succombant à tant de mauvais traitements, avait expiré en chemin.

Quelques jours après, Fanfulla, en passant près de la porte Saint-Esprit, pour aller relever la garde, fut blessé à la tête par des fragments que l'artillerie du château Saint-Ange avait détachés des murs voisins. Il faillit mourir de sa blessure, et n'en guérit à

grand'peine que longtemps après le traité signé par le pape Clément VII, traité qui fit enfin sortir de Rome l'armée ennemie, chargée d'un riche butin.

Les soins qu'un pauvre prêtre avait pris du blessé profitèrent à son âme autant qu'à son corps, et nous pouvons enfin présenter Fanfulla comme un homme nouveau.

Pendant sa convalescence, le vieux soldat s'étant aperçu qu'il avait d'énormes péchés sur la conscience, réfléchit sur la nécessité de faire un peu de pénitence dans ce monde, afin de ne pas avoir dans l'autre toute la besogne sur les bras. Il pensa donc à se faire moine ou à se marier (que notre lectrice lui pardonne). Finalement, il s'arrêta au premier parti.

En conséquence, un beau matin il sortit de Rome sur son bon cheval, armé de toutes pièces, un chapelet au pommeau de son épée et une discipline au manche de son poignard ; ces deux objets de dévotion lui servant chaque soir avant de se livrer au repos, dans les gîtes où il passait la nuit. Par Viterbo, Radicofani et Sienne, il arriva enfin à Florence. Là, sans descendre de cheval, il se rendit à la porte du couvent de Saint-Marc, à laquelle il frappa du bois de sa lance, et répondit au portier qui vint s'enquérir de sa visite :

— Veuillez m'indiquer l'écurie pour mon cheval ; moi, je veux me faire moine. — Le religieux crut d'abord que son interlocuteur était ivre ou fou, et ce ne fut qu'après une foule de questions, de difficultés, de *mais*, de *comment*, de *pourquoi*, qu'il se décida à le laisser entrer et à le présenter ensuite au père supérieur. Celui-ci, à son tour, après avoir appris le désir de l'étrange postulant et avoir examiné son

costume, son allure et sa figure hardie, ne savait trop si c'était une demande sérieuse ou une plaisanterie.

Sans donner de réponse précise, le père Benedetto prit quelques jours pour réfléchir. Mais, pendant ce temps, ayant pu reconnaître la vocation de Fanfulla, il mit de côté les quelques doutes qui lui restaient, et se décida à le recevoir frère servant.

Fanfulla quitta son armure et prit l'habit de saint Dominique, avec le nom de frère Georges de Lodi. En peu de jours, il se mit assez au courant de son nouveau métier, pour ne pas être déplacé au chœur et surtout au réfectoire. Son cheval aussi, qui commençait à avoir les dents longues et les tempes creuses, apprit bientôt à porter les sacs au moulin et à tourner la roue du jardin. Lorsque nous avons fait connaissance avec son maître, au moment où celui-ci servait la messe, il y avait déjà deux ans qu'ils avaient échangé tous deux la vie des camps pour celle du cloître ; contents l'un et l'autre de leur nouvel état, avec la seule différence qu'il est probable que le cheval ne pensait plus au temps où il courait dans la mêlée, tandis que son maître, au contraire, y reportait quelquefois encore des souvenirs de complaisance.

CHAPITRE III.

LE MOINE REDEVIENT SOLDAT.

La messe de *requiem* se termina sans autre accident. Le célébrant ôta la chasuble, prit la chappe pour faire les dernières obsèques autour du mort, et descendit

de l'autel, précédé de trois clercs, l'un avec la croix, les deux autres avec les chandeliers; frère Georges portait l'eau bénite.

La foule fit place. Niccolò et ses fils restèrent seuls autour de la bière. On récita les prières, on termina les cérémonies et les aspersions prescrites; et lorsque les prêtres furent rentrés à la sacristie, Niccolò ayant fait approcher Bindo, détacha l'écu et l'épée de Baccio, et, les soutenant de la main gauche, il posa la droite sur la tête de son fils, et lui dit :

— Bindo! cette épée et ce bouclier que je te donne ont appartenu à Baccio, que tu vois ici, mort pour avoir fait son devoir de bon citoyen. Eh bien! regarde-moi en face, te paraît-il que je pleure?

L'enfant, tout étonné, fit un signe de tête négatif.

— Et si je ne pleure pas, sache que ce n'est pas par manque d'affection pour ce fils bien-aimé, pour ton frère, mais parce que tout homme doit ses forces et sa vie, d'abord au service de Dieu et de sa sainte religion, ensuite à la patrie; et comme je suis certain que ceux qui remplissent ce devoir laissent une mémoire honorée dans ce monde, et trouvent une récompense dans l'autre, je tiens sa mort pour très-glorieuse et digne d'envie. Si donc je pleurais, parce qu'en nous laissant encore au milieu des misères de ce monde, il est allé jouir des douceurs infinies d'une vie meilleure, je croirais me montrer ingrat envers la divine Providence, et envieux de la riche récompense que ton frère a gagnée par ses vertus.

Maintenant, prends ces armes, sous la garde de Dieu. Sois vaillant, comme l'était Baccio; sois vainqueur, ou meurs avec ses armes. Et si tu crains la

malédiction de ton père, la colère de Dieu et le mépris des hommes, aie toujours sous les yeux ma contenance près du cercueil d'un fils mort vertueusement. Rappele-toi que je te verrais à sa place avec le même visage... Dieu m'en donnerait la force!... Mais sache aussi (et il éleva d'un air terrible la main qu'il avait tenue jusqu'alors sur la tête de Bindo), sache que si jamais tu te montrais... à Dieu ne plaise... Non, non, je ne veux pas souiller ma bouche d'un blasphème, ni imaginer une pareille infamie dans ma famille... Il suffit que tu m'aies compris!... Mais alors, si tu tenais encore à la vie, ne reparais plus à mes yeux. —

Après ces paroles, qui, prononcées par un homme si respecté, dans une occasion si solennelle et d'une manière si imposante, produisirent une profonde sensation sur Bindo et sur tous les assistants, le vieillard voulut lui ceindre l'épée. L'enfant haussa les bras; mais la ceinture, qui allait bien à la taille de Baccio, était trop large pour son jeune frère. Niccolò lui dit :

— Tu es trop petit, mon pauvre Bindo! — Puis, serrant la boucle de trois ou quatre points, il ajouta :

— Maintenant cela va bien.... — Toutefois, il dut penser en même temps à la dure nécessité qui contraignait un enfant d'un âge si tendre, à s'exposer à tant de dangers. Il pensa aux malheurs qui menaçaient Florence, et aux hommes qui en étaient cause; son visage se rembrunit, et, en bouclant le ceinturon, il ne put retenir un soupir.

Cela fait, il se tourna vers Giovanni Gondi, capitaine du Lion d'Or, debout, près de son étendard, et couvert d'une magnifique cotte de mailles.

— Capitaine Giovanni , lui dit-il d'une voix et d'un visage assurés , si j'ai perdu un fils , vous avez perdu un bon soldat. Je vous donne celui-ci au lieu de Baccio , et j'ai confiance en Dieu qu'il ne se montrera pas au-dessous de son frère. Et vous , vaillants citoyens , ne dédaignez pas de l'accepter pour compagnon , malgré sa jeunesse ; David était enfant aussi lorsqu'il vainquit le géant philistin.

Un murmure d'admiration accueillit les paroles de Niccolò , et les mots qui s'échappaient de la bouche des assistants témoignaient de leur respect pour le vieillard , de l'estime et de l'affection qu'ils éprouvaient pour le jeune homme.

— Il est d'un sang qui ne trompe pas ! — Ce vieux est d'acier trempé ! — Vois , s'il lui échappe seulement une larme ! Et le fils ! Je puis te répondre qu'il n'y va pas de main morte. — Donne-lui une couple d'années de plus ! — Une couple d'années de plus ? Va le matin à la tour du Marché-Neuf , où le fils de Grechetto enseigne l'escrime , et tu verras comme il joue de l'épée et de la dague. Il fit assaut avant hier avec Morticino , que tu connais... Eh bien ! il lui a donné des leçons... et peu s'en est fallu que le jeu ne devint sérieux ! —

Un soldat s'avança avec le registre sur lequel étaient inscrits les hommes de la compagnie , et le tint ouvert devant le capitaine. Celui-ci , après y avoir écrit quelques lignes , le présenta à Niccolò , qui lut à haute voix les paroles suivantes :

— Le 18 octobre 1529 , Bindo , fils de maître Niccolò Lapi , de la paroisse de Saint-Jean... C'est bien !... Ecoute-moi , Bindo ! sache que dorénavant voilà ton père

(il étendait la main vers le capitaine); que voilà ta maison (et il indiquait le drapeau); et que ceux-ci (il désignait les soldats) sont tes frères... Maintenant, mets-toi à genoux. — Le jeune homme obéit, et son père lui imposa les mains; puis, levant les yeux au ciel, il ajouta à voix haute :

— Bindo, je te donne ma bénédiction !

Au point où nous sommes, le lecteur connaît suffisamment le caractère et les sentiments des acteurs de cette scène, pour se former une idée des émotions diverses qu'ils durent éprouver dans un pareil moment. Pendant quelques instants, personne ne parla, personne ne bougea; seulement, en se relevant, Bindo entoura de son bras droit le corps de son père, sous les aisselles, appuya son front sur la poitrine du vieillard, et resta immobile. Les mains de Niccolò, que l'on vit tremblantes alors, se plongèrent dans la chevelure épaisse de son fils; et lorsque celui-ci leva la tête en se dégageant de cet embrassement, quelques larmes tombèrent, en glissant sur la serge de la robe du vieillard.

Un grand nombre de soldats, des plus intimes amis de Baccio, s'approchèrent alors de la bière, et, l'un après l'autre, ils firent sur le corps le signe de la croix avec les cierges bénits. Le mouvement de leurs moustaches indiquait qu'ils murmuraient des prières. Le père Benedetto était revenu avec quelques-uns de ses religieux, pour adresser à Niccolò des paroles de consolation, et pour lui faire honneur au sortir de l'église.

— Père Benedetto, lui dit le vieillard en se retirant, je vous recommande de ne pas oublier Lamberto

dans vos prières, afin que Dieu nous le rende sain et sauf. Il m'a écrit qu'il sera bientôt de retour à Florence..... mais l'on a aperçu, sur la route de Bologne, la cavalerie du marquis de Vasto..... Et Dieu veuille... Allons, Lisa, sois sans inquiétude (continuant-il en se tournant vers sa fille que ces paroles avaient agitée), Lamberto n'est pas un étourdi, et il sait comment il faut se conduire. Dans quelques jours avec l'aide de Dieu, il sera en sûreté au milieu de nous.

Lisa se serra contre sa sœur, en se cachant le visage; de sorte que l'on ne put distinguer la nature de l'émotion que lui avaient causée les paroles de son père. Ceux des assistants qui connaissaient le projet de mariage entre elle et Lamberto, durent penser qu'elle cachait l'embarras que les jeunes filles éprouvent en de pareilles circonstances.

Niccolò sortit, entouré de sa famille et suivi de tous ceux qui étaient encore dans l'église, à l'exception du frère gardien, qui ne rentra à la sacristie qu'après avoir tiré un pan du drap sur la tête du mort, et avoir éteint les cierges.

A peine la messe fut-elle terminée, que frère Georges alla s'enfermer dans sa cellule. Les éclats de rire qu'il avait laissé échapper à l'église le tourmentaient. Il sentait qu'il avait eu tort, et il éprouvait cette amertume, ce dépit contre soi-même, qui naît dans le cœur des hommes, dont la lutte continuelle contre des habitudes invétérées est souvent stérile.

La volonté d'effacer dans les austérités de la vie monastique les fautes de sa vie passée, ne s'était nullement refroidie chez le novice; et durant ces deux

premières années, les choses s'étaient passées assez tranquillement. Si, parfois, son imagination courait sur les souvenirs de sa vie de soldat, il pensait, suivant les admonitions de ses supérieurs, que c'étaient des tentations du démon; et, par des efforts soutenus, il réussissait à les chasser. Il était même parvenu à dompter presque entièrement son caractère bizarre, indocile, prompt à s'irriter et à passer des mots aux coups. D'ailleurs, les autres moines, en se rappelant ce qu'il avait été, lui savaient gré de ce qu'il faisait pour être sage; et, bien qu'au fond ils ne l'aimassent guère peut-être, parce que frère Georges conservait toujours certaines manières qui sont à charge aux gens tranquilles (ils l'avaient surnommé frère Bombarde), cependant lorsqu'ils parlaient de lui, la conclusion de leur discours était celle-ci : « Il croit encore avoir la lance sur la cuisse et n'aime pas à être taquiné; au bout du compte, il n'est pas méchant. »

Mais lorsque le siège fut commencé, et que par toute la ville on ne vit que cavaliers, fantassins, hommes d'armes, qu'on n'entendit, jour et nuit, que décharges d'arquebuses et d'artillerie, que le roulement des tambours, le son des fifres et des trompettes, et que toutes les conversations n'eurent d'autre sujet que les différents moyens d'attaque et de défense, et les divers incidents du combat de la journée, oh! alors, l'habit de saint Dominique commença à paraître à frère Georges plus pesant que quatre armures.

La nuit, dans le calme du dortoir, tandis que le silence n'était interrompu autour de lui que par le ronflement régulier et prolongé qui partait des cel-

lules voisines, notre pauvre moine dormait à peine, et son court sommeil était agité de songes fantastiques, de cent images de batailles.

Tourmenté par l'insomnie, il avait recours aux prières; et quand cela ne suffisait pas pour le ramener à de saintes pensées, il saisissait avec dépit la discipline suspendue au-dessus de son oreiller, et la faisait jouer à grands coups sur ses épaules la tête baissée, les yeux fermés, et grinçant des dents. Dans ce duel avec lui-même, il se battait sans merci comme il l'avait fait dans ses duels avec tant d'autres.

Souvent, ses tentations avaient des causes réelles et présentes. Entendait-il le galop lointain d'une ronde de cavalerie, il tendait l'oreille, il retenait son haleine. Le bruit croissait, s'approchait; les chevaux débouchaient sur la place Saint-Marc, passaient sous ses fenêtres, et en faisaient vibrer les vitres. Ils s'éloignaient; le bruit diminuait, devenait presque insensible, puis cessait tout à fait lorsque les cavaliers avaient tourné l'angle de la rue. Alors seulement, frère Georges reprenait haleine. Sa longue expérience lui faisait distinguer au milieu de ces bruits confus, les mouvements divers et les causes qui les produisaient. Il pouvait se dire : « Voilà un coup contre une rondache; c'est le fourreau d'un sabre qui a frappé sur un cuissard; voilà un cheval auquel le pied a glissé sur le pavé, et qu'on relève de l'éperon : le bois d'une lance vient de toucher un casque. »

Ces continuelles agitations d'esprit lui avaient à la fin fait perdre le sommeil; et il craignait réellement de devenir fou. Le jour, il était taquin avec ses égaux, sombre à l'égard de ses supérieurs, et chaque fois

qu'un coup de canon lui arrivait aux oreilles, il grommelait entre ses dents : « Je ne puis pourtant pas rester ainsi. »

Lorsqu'il était entré en religion, sa santé et son tempérament se trouvaient fatigués et affaiblis par les excès, et, sans être injuste à l'égard du nouveau converti, l'on peut dire que cette dépression de forces physiques était entrée pour quelque chose dans sa vocation. Mais, une vie reposée et méthodique l'eut bientôt remis sur pied : et maintenant qu'il sentait ses forces et sa vigueur revenues, il continuait à se dire : « Je ne puis certes pas rester ici. »

Ces maudites paroles venaient encore de lui sortir de la bouche, lorsqu'il entendit les pas d'un homme qui s'approchait. Celui-ci s'arrêta près de la porte, et y frappa deux coups du revers de la main en disant : *Deo gratias!*

— Toujours *Deo gratias!* Entrez, répondit frère Georges.

Mais la mauvaise humeur du novice n'était pas d'accord avec le sens de la réponse. Un frère servant entra et lui dit :

— Le père Benedetto vous demande.

Frère Georges devina pourquoi son supérieur le faisait appeler.

C'est pour moi que le four chauffe, se dit-il. Toutefois, il s'achemina hardiment, et, chemin faisant, il résolut, puisque l'occasion se présentait, d'essayer d'en finir avec ses terribles perplexités.

Il trouva le supérieur dans son cabinet, les lunettes sur le nez, un in-folio de saint Augustin ouvert devant lui. Le père leva la tête, afin de placer

sur la même ligne la prunelle de ses yeux, les verres de ses lunettes et le visage du novice; puis il examina un instant ce dernier, comme s'il eût dû régler la dose de remontrances qu'il allait lui administrer, d'après l'expression de sa physionomie.

L'air de frère Georges était contrit et modeste. Mais, dans ce moment, la modestie et la componction sur son visage, faisaient peur.

Pourtant, le bon vieillard, prenant courage et surmontant la répugnance qu'il éprouvait à entrer tête-à-tête en matière avec un tel interlocuteur, ôta ses lunettes, les plaça sur son livre, et dit avec sa douceur habituelle :

— Frère Georges, depuis quelque temps je m'aperçois de certaines choses qui ne me plaisent pas. Peut-être aurais-je dû vous en parler plus tôt; mais l'espoir de vous voir changer m'a fait hésiter à vous punir de vos fautes, et je ne vous en ai rien dit. Il faut cependant que je fasse mon devoir. Que signifie ce changement, mon cher fils? Je ne vous trouve plus le même zèle dans l'accomplissement de vos devoirs. Autrefois, vous étiez toujours à la chapelle, et l'on ne pouvait vous arracher à votre stalle. Autrefois, vous écoutiez les remontrances d'un air docile et tout désireux de bien faire. Maintenant, je vous vois toujours le visage sombre; et il semble que vous trouviez mauvais que l'on vous adresse la parole. Les religieux ne font que dire : « Frère Georges n'est plus le même... On ne peut plus y tenir avec lui! » Souvenez-vous, mon fils, que vous avez donné au démon la plus grande partie de votre vie. Dieu pouvait vous laisser sur le chemin de la perdition; sa miséricorde est

descendue sur vous! Maintenant que vous lui avez consacré les années qui vous restent, ne reprenez pas ce que vous lui avez donné; ne retournez pas en arrière, mon fils.... Ensuite, ce matin, pendant la messe!.... Y pensez-vous? Un désordre, un scandale de cette nature!..... Je regrette d'avoir à vous adresser des reproches sur un fait auquel j'ai eu part..... Je ne voudrais pas (car nous sommes tous également faibles et pécheurs), je ne voudrais pas mettre de la rancune contre vous, de ce que vous vous êtes moqué de... ma frayeur. J'ai eu tort aussi, mon fils, je l'avoue; et si j'avais tenu toutes mes pensées en Dieu, ainsi que je le devais, je n'aurais pas été distrait pour si peu de chose! Que nous reste-t-il donc à faire? Nous humilier tous les deux, reconnaître que nous sommes fragiles; que, sans la grâce, nous pouvons tomber à chaque pas, et par conséquent que nous devons nous efforcer par nos prières d'obtenir son secours. —

Frère Georges, qu'une réprimande sévère eût peut-être irrité, se sentit ému par la douceur et l'humilité de son supérieur.

— Vous êtes un saint, vous, lui dit-il; et moi, j'ai eu mille torts.... mais....

— Non, mon fils, je ne suis pas un saint; je suis pécheur plus que vous, et je ne le sais que trop! Mais ce n'est pas ce dont il s'agit maintenant. Je suis content de voir que vous reconnaissez votre faute; je n'en voulais pas davantage. Les mauvaises habitudes sont comme le chiendent : arrachez-le d'un côté, il repousse de l'autre. Je vous plains... Quand on a vécu dans les camps pendant tant d'années, au

milieu des soldats, au milieu de gens sans retenue, on se forme une nature désordonnée, indomptable; et lorsqu'on veut mener ensuite une vie rangée, ce n'est pas facile.... Je vous plains donc sincèrement. Mais (continua-t-il en souriant pour adoucir encore davantage l'admonition par l'apparence de la plaisanterie), il s'agit aussi de guerroyer ici; il faut détruire nos vieux ennemis; nous devons tous nous armer dans cette guerre, et, nous plus que les autres être toujours sur le qui-vive et prêts au combat.... *Violenti rapiunt illud.*—

Frère Georges avait compris, dès les premières paroles de son supérieur, que celui-ci était *in bonis* au-delà de son attente; mais au lieu de l'écouter attentivement jusqu'au bout, il se mit à étudier la manière dont il devait s'y prendre pour lui faire connaître qu'il avait assez du froc. De sorte que, si le sermon du père Benedetto put arriver jusqu'aux oreilles du novice, il ne pénétra pas certes plus avant. Seulement, à ces dernières phrases : « il s'agit de guerroyer ici... nous devons tous nous armer dans cette guerre! » Fanfulla tressaillit; et son cerveau fantasque, qui ne pouvait contenir qu'une seule idée à la fois, les interpréta dans le sens qui lui convenait davantage.

Il se sentit donc la joie dans le cœur, et se dit : « Il aura compris, lui aussi, que si nous ne nous entr'aidons pas tous contre les impériaux, et si les moines, de leur côté, ne donnent pas un coup de main, ça finira mal... A quelque chose malheur est bon. Le canon de ce matin l'a convaincu que l'affaire est chaude.... »

Ces pensées, qui nous ont pris plusieurs lignes, tra-

versèrent comme un éclair l'esprit de frère Georges ; et, croyant tout obstacle surmonté, il répondit avec l'effusion d'un cœur qui voit inopinément une porte ouverte à ses désirs :

— Père Benedetto, je n'ai pas d'autre désir au monde!... Et sachez que ce n'est que pour cela que j'ai été de si mauvaise humeur depuis quelque temps ; car, avec l'aide de Dieu, je me crois encore bon à quelque chose, et il me semblait bien aussi que je me montrais par trop négligent dans cette guerre, contrairement à ce que j'étais dans l'autre, où j'ai employé tant d'années à mal faire. Je suis certain, que de combattre, me sera méritoire devant Dieu... et j'ai l'intention de le faire.... et je le ferai de mon mieux, en priant Dieu de me rendre digne de sa gloire. Et que ce soit aujourd'hui plutôt que demain. —

Le vieillard continuait à l'entendre à sa manière ; et, fort surpris de voir tant de ferveur dans le novice, il se dit à lui-même : « Allons, voilà que cela lui a repris dans l'autre sens ! » Enchanté cependant de le trouver dans de si bonnes dispositions, il ajouta :

— Soyez béni, mon fils, mille fois béni!... On ne s'y trompe pas ! (et il lui frappait sur l'épaule en souriant), lorsque ces fiers-à-bras tournent au bien, ils ne s'y épargnent pas.... Le tout est de savoir les conduire... Ainsi donc, ce courage que vous disiez tout à l'heure avoir montré dans les guerres profanes, le temps est venu de l'employer dans cette guerre sainte... Le combat sera long et difficile ; l'ennemi est fort et rusé... *leo rugiens*... Mais Dieu sera avec vous... Ne craignez donc rien. —

— Moi craindre ? répondit frère Georges, étonné et

souriant. Je n'ai jamais su de quelle couleur est la peur. —

Et il ajouta à voix basse : « Tu as vraiment trouvé qui se laisse épouvanter. »

— Je le sais, je le sais, vous n'êtes pas un poltron. Mais prenons garde ! Le trop de confiance dans nos forces est un mal, un grand mal.... Je n'ajouterai pas autre chose pour le moment... Allez, et que le Seigneur vous aide et vous donne la force. —

Frère Georges allait se retirer, lorsqu'arrivé près de la porte, une idée l'arrêta ; et, revenant sur ses pas, il reprit :

— Père Benedetto, j'ai une grâce à vous demander.

— Parlez.... Pourvu que je puisse vous l'accorder.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ; il suffit que vous le vouliez... Mais, d'un autre côté, je comprends... ce n'est pas bien... Mais je ne vois pas d'autre moyen... Ne m'en voulez pas...

— Allons, dites... Parlez franchement.

— Voyez-vous ! je ne suis pas habitué à aller à pied... Je suis de la vieille école, vous comprenez !.... Il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que l'on voit (à part les Suisses) de braves gens s'enrôler dans l'infanterie..... Et l'on peut même dire que le premier qui introduisit cet usage fut Gonsalve Hernandez.... Quoi !... le grand capitaine... Vous en avez entendu parler !.... Et, pour être juste, il faut dire qu'il a bien fait ; car, à la journée de Cerignola, les hommes d'armes français.... Si vous les aviez vus charger un bataillon de ces fantassins espagnols ! il semblait qu'ils allaient en faire de la chair à pâté. Mais ceux-ci, fermes avec leurs piques en arrêt, étaient comme

cloués a terre.... et ces diables de Français de tomber dessus comme le tonnerre.... Saint-Denis! Saint-Denis!.... Il n'y a pas de saint Denis qui tienne! C'était comme s'ils eussent chargé sur un bastion!—

Que le lecteur imagine si le père Benedetto ouvrit de grands yeux à ce discours; il crut que frère Georges perdait tout à fait la tête; mais ce n'était pas fini.

— Suffit; ne parlons plus des fantassins... Je sais bien qu'il y en a de braves.... Mais à chacun son métier, et je me sens trop vieux pour en apprendre un nouveau; et si vous voulez que je fasse quelque chose de bon, il faut que vous m'accordiez.... Je reconnais moi-même que je suis bien hardi... Ma demande vous surprendra.... mais dans l'état où la ville se trouve réduite, il ne me serait pas possible, je crois, même pour deux cents ducats... et d'ailleurs, qui me donnerait ces deux cents ducats?... En résumé, pour ne pas m'étendre davantage, si vous ne me permettez pas en même temps de me servir aussi de mon cheval, je me trouve fort embarrassé.—

Le père Benedetto avait remis ses lunettes vers le milieu de cette harangue; et, appuyant les deux mains sur les bras de son fauteuil, il avançait le corps et levait la tête vers le novice, en le regardant fixement. Lorsque frère Georges eut fini, le vieillard garda le silence pendant quelques minutes encore, en continuant à l'envisager. Puis, d'un ton qui exprimait la plus grande surprise, il répéta deux ou trois fois :

— Cheval! cheval! Que diable le cheval a-t-il à faire là-dedans? Comment donc l'entendez-vous? Vous ai-je dit, par hasard, d'aller courir la lice? —

— Mais, mon père Benedetto, le mal n'est pas d'aller courir la lice; nous ne nous entendons pas. C'est que, comme je vous l'ai dit, je me sens encore en état de faire le métier à cheval... mais à pied! —

— Et qui vous a dit d'aller faire le métier? et de le faire à pied ou à cheval?..... Que le bon Dieu vous bénisse! Quelles folies dites-vous là? Je vous recommande de vous comporter en bon religieux, de penser à votre âme et aux choses de Dieu.... et vous me répondez chevaux, piques, infanterie! Il me semble que vous voulez vous moquer de moi! Allez, allez; vous m'avez éclairé sur votre compte.... Et moi qui l'écoutais! Oh! mon Dieu! mon Dieu! donnez-moi la patience!

— Père Benedetto, ne vous fâchez pas, dit frère Georges s'apercevant de la méprise, et tout chagrin de se trouver encore au commencement, lorsqu'il se croyait déjà au bout de ses affaires. Il n'y a pas de mal à cela... Vous l'entendez d'une façon, et moi je l'entendais de l'autre. —

Voyant ensuite que son supérieur gardait le silence, et manifestait son impatience en secouant la tête d'une manière qui ne présageait rien de bon, il prit son parti, résolu de l'emporter, puisqu'il avait tant fait que de manifester ses intentions. S'approchant donc, il reprit d'un ton qui indiquait qu'il ne voulait plus reculer.

— Enfin, père Benedetto, écoutez-moi. Si vous ne m'aviez pas fait appeler, je serais venu de moi-même, parce que je ne puis endurer plus longtemps la vie que je mène. Je confesse avoir péché ce matin pendant la messe, et je vous prie de me pardonner,

comme j'espère que Dieu me pardonnera. Je confesse que les autres frères ont mille raisons de se plaindre de moi; que ma conduite n'est pas celle d'un bon religieux. Je suis un mauvais garnement, un vaurien... Mais est-ce ma faute si je me sens brûler, si je perds le sommeil, si je me ronge nuit et jour de ne pas me trouver sur les remparts, lorsque la mousqueterie joue? Est-ce ma faute, à moi, si j'ai un caractère étrange, fou, ... dites même si pervers, que je ne suis à mon aise qu'au milieu des piques, des arquebuses, des coups, de mille maux?... Je n'ai pas manqué à mon devoir, comme vous me l'avez enseigné, pour chasser ces mauvaises pensées. Je jeûne, je prie, je me donne la discipline.... C'est comme rien! Maintenant encore, je vous proteste que mon cœur ne s'est pas éloigné du glorieux seigneur saint Dominique, ni de sa sainte règle dans laquelle je veux vivre et mourir. Je me rappelle mes péchés, et je sais que je dois faire pénitence.... Et je veux la faire.

Si je vais à cette guerre, ce n'est pas pour gagner de l'argent, ni monter en grade, ni dans tout autre but profane. J'y vais, parce que je ne puis pas rester ici, que j'y deviendrais fou; j'y vais pour défendre cet état populaire comme le veut notre bienheureux frère Girolamo... Quant à la pénitence, vous autres la ferez au couvent, et moi sur les murs, à la neige, au froid; vous jeûnerez et je jeûnerai; vous vous donnerez la discipline, et moi je rencontrerai des piques et des broches qui m'arrangeront Dieu sait comment!

Je ne suis pas dans les ordres, et vous savez que

je ne sais pas le latin.... Mais eussé-je été sacré.... Feu le cardinal Sanseverino, que j'ai vu de mes deux yeux (car je les avais alors) à la bataille de Ravenne, était sur un beau cheval turc, et s'y tenait si bien, si hardiment, si bien armé, que je dis qu'il damait le pion à don Giovanni lui-même. Et Napoléon Orsino, le petit abbé de Farfa, n'attaqua-t-il pas Casentino avec ses cheveu-légers? Et tant d'autres... Et s'il est des circonstances où, même vous autres prêtres, vous devez prendre part à la défense, c'est dans celle-ci sans doute. Et puis, voulez-vous savoir le fin mot? C'est que cette armée n'est pas là pour badiner. Je vois de lourds nuages s'amonceler sur Florence, et si chacun de nous ne travaille pas pour trois, nous pourrons bien avoir à nous en repentir. Il y a longtemps que je les connais, ces Espagnols, ces Allemands! Je les ai vus au sac de Rome.... où je n'ai que trop!... Que Dieu me le pardonne... Mais s'ils parviennent un jour ou l'autre à s'emparer de la ville, bonsoir!... il n'y aura ni églises ni couvents qui tiendront! Maintenant, vous m'avez entendu, vous connaissez mes pensées; donnez-moi donc congé, et avec l'aide de Dieu vous ne vous en repentirez pas. —

Après avoir entendu frère Georges parler avec tant de résolution, le bon supérieur resta sans voix. Il ne manquait pas, sans doute, de ce courage qui soutient l'homme vertueux dans l'accomplissement d'un devoir; mais, comme nous l'avons vu, l'intrépidité du soldat n'était pas son fait, et l'on peut croire qu'il eût préféré se trouver un peu plus loin de cette maudite artillerie qui grondait à ses oreilles. En voyant donc qu'un homme déjà sur les confins de la vieil-

lesse, ne pouvait vivre sans courir se jeter au milieu des coups de feu, il crut être témoin d'un accès de folie, et pensa que le pauvre novice était hors de sens.

C'est pourquoi il se garda bien de le réprimander; envisageant au contraire la chose sans trop y réfléchir, il se dit : « Il n'y aura pas grand mal à s'en débarrasser avant qu'il ne fasse quelques-unes des siennes et qu'il ne mette la maison sens dessus dessous. » Puis il répondit, sans exprimer aucun mécontentement :

— Je ne me serais jamais attendu, sans doute... Mais, si vous le désirez si vivement... Pour moi, je n'y comprends rien..... Enfin, si cela vous plaît... Puisque vous n'êtes pas dans les ordres, on pourra vous le permettre. Mais réfléchissez à tous les dangers auxquels vous allez vous exposer... Passe encore pour ceux du corps; mais pour votre âme, comment cela ira-t-il? Vous allez rentrer dans la vieille route; vous retournez au milieu des mauvaises compagnies, au milieu des méchants qui vous offriront mille occasions de mal faire!

— Pour cela, vous dites la vérité; mais Dieu connaît mes intentions, et il m'aidera. —

— Ensuite, rappelez-vous, que s'il est permis de se défendre, ce n'est qu'en faisant le moins de mal possible : *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, en frappant les parties les moins vitales; jamais la tête ni le tronc. —

Le novice ne put s'empêcher de sourire en écoutant ces prescriptions qui faisaient connaître la manière dont le supérieur entendait l'art militaire. Toutefois, il écouta jusqu'au bout, les yeux baissés (tant

était grande en lui la joie de se sentir redevenu soldat) la dernière admonition du père Benedetto, remplie de conseils et de préceptes sur la charité, sur la prudence, sur les bons et les mauvais exemples, et que, vu sa longueur, nous avons jugé convenable de ne pas rapporter. Quand le père eut terminé, frère Georges lui dit :

— Vous permettez donc que je prenne le cheval ?

— Oui, oui... D'ailleurs, les noix sont moulues, et l'âne suffira pour les olives... Que Dieu vous bénisse!—

Frère Georges se retira tout joyeux, tandis que son supérieur, en le voyant s'éloigner, joignit les mains, serra les lèvres et leva les yeux au ciel.

CHAPITRE IV.

LA POLITIQUE.

— Voilà que le cheval est trouvé... Mais crois-tu que ce soit tout?... Reste à savoir s'il pourra te porter; il ne faut pas compter sans son hôte. —

Ainsi se parlait frère Georges en allant à l'écurie. Il marchait, pensif et le cœur serré, comme un homme qui va faire une emplette sans avoir compté depuis longtemps l'argent qu'il a en poche, et qui a le sentiment de ne pas en avoir assez.

Dans les premiers temps de son séjour au couvent, Fanfulla allait voir fréquemment son cheval, et cha-

que fois il s'ingéniait à glaner quelque chose pour suppléer à la maigre pitance que le jardinier lui donnait. Pour une bête habituée à avoir tous les jours bonne provende, il fallait bien autre chose que la ration de deux vaches maigres et de l'âne, ses compagnons d'écurie et de travail.

Aussi, malgré les soins de frère Georges, un mois s'était à peine écoulé, que déjà les os des hanches parurent, et que l'on put compter les côtes du noble animal; son œil devint triste, et le pauvre Griffon (c'était le nom que Fanfulla lui avait donné autrefois) acquit insensiblement l'immobilité sérieuse et affligée de l'âne son voisin. Frère Georges n'ayant pas le courage de voir s'accomplir jusqu'au bout cette horrible métamorphose, l'avait abandonné de désespoir, et depuis plus d'un an, il n'avait pas mis le pied à l'écurie. Il y entra donc, préparé à tout.

Au-dessus des vaches et de l'âne, il aperçut son malheureux ami, qui ressemblait alors à l'un de ces animaux rares que l'on conserve dans les musées, ou, pour mieux dire, dont la peau soutenue par quatre pieux et quelques tringles de bois en travers, est irrégulièrement remplie de paille et de bourre.

Fanfulla se prit aux cheveux, et fut sur le point de s'enfuir. Il resta cependant pour ne pas abandonner un reste d'espérance; et l'examen qu'il fit des épaules et des pieds fut même assez à sa satisfaction. Il parvint ensuite à réunir un boisseau d'orge et d'avoine, qu'il mit dans la crèche, après avoir préalablement fait boire le pauvre Griffon.

— Nous nous reverrons quand tu auras mangé, dit Fanfulla. Et il quitta l'écurie pour aller, en atten-

dant, donner un coup d'œil à ses armes : « Là aussi, il y aura du dégât, » se dit-il en entrant dans une espèce de magasin, au rez-de-chaussée, où il avait laissé son harnais en prenant l'habit de religieux.

C'était une grande pièce, où se trouvaient entassés, pêle-mêle, de vieux meubles et des effets de sacristie. On y avait serré des échelles, du bois à sécher, des vases de terre, de vieilles nattes; des pommes, des oignons y étaient mis en réserve, les unes sur la paille, les autres suspendus à la voûte. Et ce fut au milieu de cette confusion qu'il trouva, partie attachées aux murs, partie jetées à terre, les diverses pièces de son équipement, ainsi que la selle, la bride et le reste du harnachement de son cheval. Le fer était plein de rouille; le cuir, tout crevassé, était garni d'un velours de moisissure verte et bleue, sans parler de la poussière et des toiles d'araignées qui recouvraient le tout.

Fanfulla réunit de son mieux toutes les pièces et les transporta dans sa cellule.

Après une bonne heure de travail, avec l'aide de l'huile et du polissoir, il put se convaincre que la rouille n'avait pas endommagé les armes au point de les mettre hors de service.

Pendant ce temps, Griffon avait mangé son avoine; et Fanfulla, à sa nouvelle visite, l'ayant trouvé passablement restauré, le détacha de la crèche pour le conduire sur un terre-plain, entre le jardin et la maison. Il lui mit la bride, s'élança dessus d'un bond, et, sans étriers ni selle, essaya de le faire manœuvrer. Le pauvre cheval, qui avait mangé à son appétit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-

temps , avait repris un peu d'énergie , et se comportait mieux que le cavalier ne s'y était attendu.

Après une courte épreuve , frère Georges sauta à terre fort satisfait , et rentra dans sa cellule , avec l'espoir qu'une honne ration continuée pendant quelques jours , ressusciterait entièrement son ancien coursier.

Sans perdre donc plus de temps , frère Georges se mit en devoir de sortir aussitôt à la recherche du poste où il pourrait être employé. Il rajusta sa barbe et ses cheveux , et , le capuchon rabattu sur le visage , il se trouva bientôt sur la place Saint-Marc , dans la direction de la Grève des Serristori , où était le logement de Malatesta Baglioni , capitaine-général des Florentins.

Pendant le temps que frère Georges emploiera pour faire le trajet , nous allons rappeler en peu de mots les événements politiques qui avaient amené Florence à la situation où elle se trouvait alors.

L'Europe était bouleversée depuis le commencement du seizième siècle.

Trois hommes dominaient le monde , par le rang , par la force des armes , par la puissance du génie : Charles-Quint , François I^{er} , Martin Luther.

Les deux premiers , devenus ennemis depuis qu'ils avaient cessé d'être rivaux dans leurs prétentions à la couronne impériale , obtenue par Charles , se précipitèrent l'un contre l'autre ; et la lutte dura jusqu'à leur mort , dans une alternative de guerres longues , atroces , entachées de fraude et de cruauté , ou suspendues par des traités conclus par nécessité , puis indignement violés.

Le troisième, religieux obscur, de l'ordre de saint Augustin, armé de science, de génie, d'une audace à toute épreuve, et fort du mécontentement que les abus de la juridiction ecclésiastique avaient produit chez les peuples de l'Allemagne, alluma l'incendie, qui devait dévorer le catholicisme dans la moitié de l'Europe.

L'ambition, l'amour d'une gloire aventureuse et le fanatisme religieux, passions dominantes de ces trois hommes, devinrent les passions de tous, à cette époque; et l'humanité entra, à leur suite, dans la voie nouvelle qu'elle devait parcourir, sans jamais s'arrêter, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

Jusqu'à-là, c'était à peine si les rois avaient pu soutenir des guerres locales et de peu de durée; avec le concours de vassaux insoumis, qui ne s'engageaient que pour un temps déterminé; mais dès lors, les souverains, en augmentant les charges de leurs sujets, se procurèrent l'argent nécessaire pour payer des soldats qui ne quittaient jamais les drapeaux, toujours prêts à suivre celui qui les payait davantage.

La politique, qui jusqu'à cette époque avait été, pour ainsi dire, circonscrite aux frontières de chaque état, dut s'étendre, pour ne pas rester en arrière du nouveau mouvement. Elle conçut la pensée de l'équilibre européen, c'est-à-dire, que les gouvernements dont la puissance était devenue plus grande et plus compacte, se soutinrent réciproquement et se consolidèrent, pour ainsi dire, les uns par les autres.

La religion, qui avait toujours eu l'autorité pour base, fut ébranlée par la doctrine de l'examen individuel; et la foi, en mourant, fut déchiquetée, si l'on

peut se servir de cette expression, en autant de parcelles que la réforme comptait de partisans. Et celle-ci, à son tour, par son intervention dans les projets des princes rivaux, en retardait ou en facilitait l'exécution et compliquait les débats des puissances prépondérantes, en forçant les petits états à y prendre part.

Notre but n'est pas de tracer ici l'histoire de toutes les vicissitudes politiques de cette grande époque. Il nous suffira d'esquisser un tableau rapide des événements qui influèrent plus directement sur les destins de Florence.

Après la conclusion du traité de Madrid, qui rendit la liberté à François I^{er}, on reconnut bientôt que, d'un côté, l'infortune, et de l'autre, la conduite peu généreuse de Charles-Quint, avaient refroidi dans le monarque français, cette loyauté chaleureuse et chevaleresque qui lui avait fait si souvent pousser la bonne foi jusqu'à la crédulité, et la générosité jusqu'à l'imprudence.

Il trouva moyen, non seulement de pallier son refus de céder la Bourgogne, ainsi qu'il s'y était engagé, mais en outre, il se mit à la tête d'une coalition, *appelée la ligue sainte*, formée contre Charles-Quint, et dans laquelle entrèrent les principaux états de l'Italie, alarmés de la puissance démesurée de l'empereur.

Le duc Sforza et Clément VII suivirent l'exemple général.

Florence aussi entra dans les projets de la France, et servit, dans cette circonstance, aux desseins d'un pape de la famille des Médicis, alors maîtresse de

cette ville. Mais, d'un côté, le duc d'Urbin, général de l'armée des coalisés, aigri par le souvenir des maux que les Médicis avaient causés à sa maison, montra fort peu d'empressement à se mettre en campagne; d'autre part, le roi François, dont le but était d'obtenir la liberté de ses fils, retenus en ôtage en Espagne, ne se prévalait des efforts des Italiens que pour donner de la valeur à ses démarches près de la cour de Madrid. Le poids de la guerre retomba donc entièrement sur les divers états de la Péninsule, et les alliés s'aperçurent bientôt qu'ils étaient dupes. Aussi, l'enthousiasme général se calmant, chacun ne songea plus qu'à ses propres intérêts.

Le pape, que le parti Colonna, d'accord avec Ugo de Moncada, vice-roi de Naples, avait attaqué et forcé à se réfugier dans le château Saint-Ange, souscrivit le premier à la dissolution de la ligue, et rappela ses troupes de la Lombardie. Ces événements se passaient en 1526.

Pendant ce temps, Charles-Quint continuait à faire des progrès le long des Apennins. Les bandes, descendues du Tyrol sous Georges de Fransperg, s'étaient unies au duc de Bourbon et se dirigeaient vers Rome, au moment où le pape, dupe à son tour de la trêve conclue avec le vice-roi de Naples, croyait n'avoir plus rien à craindre et licenciait ses propres troupes. Mais les soldats du duc de Bourbon, sans s'inquiéter de trêve ni de traités, prirent Rome d'assaut et la mirent au pillage, ainsi que nous l'avons raconté, au chapitre II.

Les Florentins, croyant alors Clément VII perdu sans retour, se soulevèrent de leur côté; et, après

avoir chassé, presque sous les yeux de l'armée de la ligue, le cardinal de Cortone, Hippolyte et Alexandre de Médicis, ils réformèrent le gouvernement de leur ville et se constituèrent de nouveau en république; mais les fondements de ce nouvel état étaient bien peu solides.

Il ne convenait pas à Charles-Quint de laisser une constitution libre aux Florentins, qui s'étaient toujours montrés constants dans leur attachement à la France. Le pape d'ailleurs, voulait voir, avant de mourir, sa famille rétablie au Palais de Florence. Les Vénitiens, de leur côté, manifestaient leurs dispositions à se joindre aux ennemis de la nouvelle république, par les calculs de cette politique jalouse, que les divers états d'Italie crurent fort habile, jusqu'à ce qu'ils durent se convaincre, que ce fut cette même politique qui enfanta successivement la ruine de chacun d'eux.

François I^{er} pouvait seul, et aurait dû venir au secours des Florentins; mais les Italiens ne tardèrent pas à reconnaître alors, comme ils durent s'en convaincre encore depuis, que rien n'est moins sûr que la reconnaissance des rois, que rien n'est dangereux comme la sympathie des peuples lorsqu'elle est impuissante.

L'empereur voulait passer en personne en Italie et la réorganiser à sa manière, avant de s'occuper de l'Allemagne; mais, pour cela, il avait besoin du concours de quelques-uns des princes de la contrée. En conséquence, il arrêta ses vues sur le pape, qui d'ailleurs sollicitait la paix. Charles-Quint était en outre

bien aise de faire oublier les outrages que ses troupes avaient faits au chef de l'Église.

Tandis qu'on discutait donc, avec lenteur, les articles d'un traité de paix générale entre Charles, François et leurs alliés, l'Europe étonnée apprit tout à coup que le traité de Barcelone avait mis fin aux différends entre le pape et l'empereur, et que celui-ci avait pris, entre autres, l'engagement de rétablir à Florence, la domination des Médicis.

Cette malheureuse ville vit l'orage gronder sur sa tête; et lorsque François I^{er} eut signé aussi la paix de Cambrai en abandonnant l'Italie, les Florentins durent se dire qu'il ne leur restait d'espoir de salut qu'en Dieu, dans la justice de leur cause et dans leurs propres forces. Mais, pour être forts, il eût fallu qu'ils fussent unis : et la ville était, au contraire, divisée par les partis des Piagnoni et des Palleschi, qu'une haine invétérée et de récentes offenses rendaient irréconciliables.

Le parti des Palleschi était formé des citoyens qui devaient leurs richesses et leur rang à la famille des Médicis. C'était, pour la plupart, de ces hommes égoïstes, dont l'unique passion est d'étaler le faste et de chercher le plaisir. Ce parti s'était accru des gens du peuple et des artisans auxquels la vie splendide des Médicis faisait gagner de l'argent. Comme on peut le croire, ce parti avait vu avec regret l'exil de cette famille puissante et saisissait avec empressement l'occasion de la rappeler. Le nom de Palleschi leur était venu de l'écusson des Médicis, six boules de gueules en champ d'or.

Leurs adversaires, au contraire, élevés en quel-

que sorte à l'école de frère Girolamo Savonarola, et partisans zélés de la doctrine de ce maître sévère, professaient une grande austérité de mœurs et un éloignement complet pour les fêtes et les divertissements même permis. Ils voulaient le gouvernement démocratique dans le sens le plus absolu. L'habitude qu'ils avaient contractée de préférer les maximes d'une morale austère, et leurs lamentations continues sur les désordres de la vie mondaine, leur avaient valu le nom de *Piagnoni* (grands pleureurs).

Du reste, nous ne voulons pas décider si le zèle que ceux-ci professaient pour la religion et la liberté était sincère chez tous, ou bien, s'il ne servait souvent qu'à masquer des projets personnels de vengeance et d'ambition; car, de tous temps, les chefs de parti ont écrit sur leur bannière : « Nous voulons la religion, la liberté, la justice pour tous, » et ils ont trouvé des sectateurs. Tandis que s'ils y écrivaient, ce qui est presque toujours vrai : « Nous voulons la religion pour servir à nos vues, la liberté pour nous seuls, et la justice comme il nous plaira, » leurs drapeaux resteraient déserts.

Il ne faut pas croire cependant, que la lutte entre les deux partis fut ouvertement engagée. Comme les *Piagnoni* étaient maîtres de la ville, les *Palleschi* ne demandaient qu'à y être tolérés, en dissimulant leurs opinions.

Ce n'était du reste qu'à force d'hypocrisie, que ces derniers parvenaient à ne pas être rançonnés, mis à la torture sur le moindre soupçon, puis envoyés au cachot ou à la potence. Mais, comme il était facile de le prévoir, l'oppression fit croître en eux la haine

contre leurs ennemis ; ils suppléèrent à la force par l'astuce ; et les intelligences secrètes qu'ils n'avaient pas cessé d'entretenir avec les Médicis, devenues plus actives, aboutirent enfin à la ruine de la république.

Il y avait encore un troisième parti entre les deux premiers : c'était celui des neutres, des vues plus modérées. Ces derniers voulaient aussi la liberté, sans doute ; mais ils inclinaient à se rapprocher du pape, et ils eussent voulu trouver moyen d'éviter la guerre civile et de sauver l'État , en recevant les Médicis comme simples citoyens.

Niccolò Capponi était le chef de ce parti, qu'on nommait le parti des grands, parce qu'il comptait dans son sein bon nombre des citoyens les plus riches, et partant les plus timides. Nous verrons que c'est à eux que Florence dut enfin sa perte.

Tel était l'état des choses, lorsque le bruit se répandit dans toute l'Italie que Charles-Quint était débarqué à Gênes avec une armée formidable. Si cette nouvelle porta partout l'effroi, ce fut surtout dans Florence, qui se voyait principalement menacée. Mais les Florentins reprirent bientôt courage à la voix de leur gonfalonier Carducci, et en présence des démonstrations énergiques des chefs du parti Piagnoni. La ville fut approvisionnée en toute hâte, et l'on prit la résolution de mourir plutôt que de perdre la liberté.

Toutefois, le parti des neutres put obtenir que l'on envoyât une députation à l'empereur. Tomaso Soderini, Matteo Strozzi, Raphaël Girolami, Niccolò Capponi, furent choisis à cet effet, et partirent aussitôt pour Gênes.

La réponse du César, bien que rendue en termes assez polis, fut brève et absolue, puisqu'il voulait satisfaction complète pour Clément VII. La formule demandait *que l'on rendit l'honneur au pape* ; mais au fond, on exigeait que Florence devint le patrimoine des Médicis. Le grand chancelier parla ensuite aux députés un langage plus dur. Il exhuma les vieilles prétentions : *Que Florence était un fief de l'empire, et que les Florentins étaient déchus de leurs droits, de leurs privilèges et de leur liberté, par le fait de leur alliance avec François I^{er}* ; qu'ils devaient dès lors être reconnaissants de l'indulgence de l'empereur, qui voulait bien oublier leur perfidie et leur ingratitude, à la seule condition de la rentrée des Médicis.

Les députés se bornèrent à répondre que *Florence avait toujours été libre et indépendante*, et les négociations n'allèrent pas plus loin. Ce fut alors que les Florentins, s'exaltant davantage à mesure que le danger approchait, donnèrent l'exemple d'un courage et d'un héroïsme bien rares dans l'histoire, et qui méritaient certes un meilleur sort.

En voyant cette multitude de citoyens, de femmes d'enfants mêmes, prendre unanimement et avec tant d'ardeur la résolution de faire face à la fortune, d'affronter les dangers d'une lutte si inégale, de souffrir les privations, la faim, les tourments, la mort plutôt que d'accepter une injustice, et en pensant aux résultats réservés à tant de courage et de vertu, le cœur se serre de douleur et d'indignation.

Mais avant d'aller plus loin, et dans la persuasion que le lecteur nous en saura gré, nous ne pouvons résister au désir de faire connaître les divers moyens

que les Florentins mirent en œuvre pour soutenir leur héroïque résolution.

CHAPITRE V.

PRÉPARATIFS DE DÉFENSE.

Avant tout, l'on transporta processionnellement à Florence l'image miraculeuse de la vierge de l'Imprunetta, ainsi que le tableau de Sainte-Marie de Fiesole, qui furent placés à l'église de Sainte-Marie des Fleurs, dans la chapelle de Saint-Zanobe.

Puis, la république prit à sa solde un grand nombre de nouveaux capitaines, et principalement de ceux qui avaient servi dans les bandes noires (1). Elle augmenta les compagnies, et fit une levée générale; en sorte que, dans la ville seulement, et sans compter les troupes qui tenaient la campagne, se trouvèrent réunis huit mille hommes d'infanterie régulière, commandés par six colonels et par environ quatre-vingts capitaines; enfin, les quartiers de la ville, Saint-Esprit, Sainte-Croix, Saint-Jean et Sainte-Marie-Nouvelle, arborèrent chacun leurs quatre bannières, sous lesquelles toute la jeunesse vint se ranger. Il se forma ainsi seize bataillons de quatre cents hommes l'un; le sort décida généralement le choix des capitaines, des lieutenants, des sous-lieutenants, des sergents et des caporaux. Les troupes,

(1) C'étaient les troupes qui avaient suivi la fortune de Giovanni de Médicis et qui, pour avoir pris le deuil après sa mort, furent surnommées *bandes noires*.

armées de piques, de corselets et d'arquebuses, bien équipées et bien organisées, étaient formées d'hommes de dix-sept à quarante ans. Chaque bataillon se réunissait une fois par mois sur la place de son quartier, pour manœuvrer, tirer à la cible, en un mot pour s'exercer dans toutes les parties du service. Et comme l'amour de la patrie présidait à tout, les milices citoyennes purent bientôt soutenir la comparaison avec l'infanterie régulière.

Finalement on décréta que quatre jeunes gens feraient dans l'une des principales églises, une fois par an et à tour de rôle, un discours sur la liberté. Dieu n'accorda pas une longue durée à cette institution.

Amico d'Arsoli et Jacopo Bichi, de Sienne, se mirent, de leur côté, à la disposition de la commune, avec quatre cents chevaux. Vu sa qualité de capitaine-général des Florentins, on avait réservé à Hercule d'Este, fils aîné du duc de Ferrare, le commandement des troupes régulières. Le conseil des Dix lui signifia en conséquence de se tenir prêt à monter à cheval; et en même temps on lui compta trois mille cinq cents ducats, qui, aux termes des conventions, lui étaient dus pour solder les mille fantassins de sa garde. Mais, malgré la foi jurée, le duc Alphonse, soit par déférence pour le pape, soit par crainte de s'attirer l'inimitié de l'empereur, trouva des prétextes pour ne pas laisser partir son fils, et pour garder l'argent.

Ce fut cette lâche défection qui amena les Florentins à confier le commandement général de leurs troupes à Malatesta Baglione, ancien soldat de la république, retiré alors à Pérugia. On lui députa Bernard

de Verrazano, afin de raffermir par des promesses d'argent et d'honneurs, sa fidélité chancelante devant les avances de la cour pontificale. Malatesta accepta, pour le malheur de Florence.

On se demande tout d'abord, pourquoi les Florentins allèrent se confier à un homme sur lequel planaient de nombreux soupçons. Mais, d'un côté, le temps pressait, et il n'était pas facile de trouver promptement qui valût Malatesta dans le métier de la guerre. D'un autre côté, l'organisation de la milice était si précaire à cette époque, et la discipline si faiblement établie, que les divers chefs des bandes qui composaient l'armée, n'auraient jamais plié sous les ordres d'un de leurs égaux, élevé, comme le plus digne, au commandement suprême ; car c'est à peine s'ils consentaient à obéir à un prince indépendant.

Afin que l'argent nécessaire à l'entretien des troupes ne manquât pas, on élut seize agents, appelés officiers du trésor, chargés de faire verser quatre-vingt mille florins d'or dans la caisse de la république, au taux de l'intérêt annuel de douze pour cent. Une commission de quatre citoyens eut mission de lever un impôt forcé ; et en même temps on donna l'ordre de payer l'arriéré des contributions. On vendit aux enchères tous les biens de chacune des vingt et une corporations, ainsi que ceux des confréries de la ville et de la campagne. Lorsque les Médicis étaient encore à Florence, et que l'argent provenant des biens ecclésiastiques pouvait servir à maintenir leur domination, Clément VII en avait, par un bref, autorisé la vente. Cette concession, dont on ne s'était pas prévalu alors, put être utilisée pour la défense de la liberté.

Avant 1525, les murs de la ville étaient renforcés par de nombreuses tours ; les Médicis les avaient fait abattre. Il fallait donc élever de nouvelles fortifications, et ce fut Michel-Ange qui se chargea de diriger les travaux. Le grand homme avait paru hésiter d'abord, en s'éloignant de Florence à l'approche du danger ; mais il était bientôt revenu aux sentiments et aux devoirs d'un bon citoyen. Il enferma dans les murailles et entoura de bastions, la colline qui se trouve entre la porte San Niccolò et le mont San Miniato, dont il fortifia aussi le couvent, l'église et le clocher. D'autres bastions encore furent élevés sur les points où ils lui parurent nécessaires. Tous ces ouvrages étaient garnis d'escarpes, de fossés et de créneaux, selon les règles de l'art à cette époque. Le revêtement extérieur des remparts était en briques crues, faites de terre mêlée d'étoupe hachée, et le revêtement intérieur consistait en terre et en fascines battues et nivelées.

Après de vifs débats, il fut décidé dans le conseil des quatre-vingts « que les faubourgs de la ville seraient immédiatement rasés ; que, dans un rayon d'un mille, on détruirait également tous les édifices, soit sacrés, soit profanes, qui pourraient servir aux assiégeants ou gêner les assiégés. » Toutefois, les propriétaires furent inscrits à la dette publique pour des sommes équivalentes aux dommages qui leur étaient causés.

Les faubourgs de Florence étaient alors autant de villes ; et les innombrables maisons, villas, palais et jardins dont la campagne était couverte, en faisaient le plus riche et le plus beau pays du monde.

Il n'est pas possible d'évaluer les dommages que cette mesure fit éprouver à l'état et aux particuliers; certaines familles y perdirent plus de vingt mille florins, somme énorme pour cette époque.

Mais les citoyens ne regrettaient ni leur argent, ni leurs propriétés. Ils accueillirent avec enthousiasme le décret destructeur; et tous, jeunes et vieux, riches et pauvres, couraient en foule démolir les riches villas et les humbles chaumières, détruire les jardins, les fontaines, les viviers, abattre à coups de hache les arbres des vergers, arracher les vignes, les oliviers, les orangers; puis, ils rentraient joyeux à Florence, chargés de matériaux destinés aux fortifications.

Les édifices plus solides étaient renversés à l'aide du bélier. C'était une poutre, que de forts câbles soutenaient horizontalement et en équilibre, et que l'on mettait en branle par degré; de nombreux acteurs, en s'animant de la voix, lui imprimaient un mouvement puissant, et de longs pans de mur tombaient sous leurs coups.

Le cercle des dévastations s'étendit jusqu'à San Salvi. Une troupe de citoyens, de soldats, de paysans avaient déjà renversé, à l'aide d'un bélier, la majeure partie du couvent de ce nom; lorsqu'en continuant à battre en brèche, ils arrivèrent en vue du réfectoire où Andréa del Sarto a peint à fresque le Saint-Cénéacle. Tous s'arrêtèrent simultanément, comme si leurs bras fussent restés sans force, et nul des assistants n'osant toucher au chef-d'œuvre du grand artiste, le mur resta intact et le sublime tableau fut conservé.

La villa Careggi et le palais de J. Salviati, qui ap-

partenaient aux Médicis, furent brûlés par une bande de jeunes gens sous la conduite de Dante et de Laurent de Castiglione, ennemis les plus acharnés de cette famille. Peu s'en fallut même qu'un pareil désastre n'eût lieu à Castello et à Poggio Cajano (1). Mais, comme ces excès n'étaient motivés que par un esprit de haine et de vengeance personnelles, sans utilité pour la république, les hommes sages les blâmaient, et le gonfalonier Carduccio nomma une commission chargée d'en punir les auteurs.

Pendant ce temps, l'empereur avait donné l'ordre au prince d'Orange, alors vice-roi de Naples, de réunir ses troupes et de les mettre en mouvement vers Florence, à la première réquisition du pape. Vers la fin de juillet, le vice-roi arriva à Rome à la tête de cent chevaux et de mille arquebusiers, et eut aussitôt une entrevue avec le Saint-Père; mais ce ne fut pas sans peine qu'il put se mettre d'accord avec lui. Clément VII, d'un esprit étroit et soupçonneux, ne pouvait se décider à payer et à faire des avances de subsides. De son côté, le vice-roi, homme altier, ne pouvait dissimuler son dépit pour tant de méfiance et de lésinerie, lorsqu'il s'agissait d'une entreprise aussi importante. Finalement, lorsqu'on fut tombé d'accord sur les sommes que la chambre apostolique avait à déboursier, le prince d'Orange se rendit à Aquilée, où l'armée s'était arrêtée sous les ordres de Jean d'Urbain; et, sans perdre de temps, il fit avancer toutes ses troupes vers Fuligno, lieu du rendez-vous général.

(1) Magnifiques résidences qui, aujourd'hui encore, appellent l'admiration des étrangers.

Les préparatifs de cette guerre remplissaient Rome chaque jour de soldats, d'aventuriers espagnols, allemands, italiens, qui venaient s'enrôler en foule, attirés par l'appât du sac de Florence. Ces hommes se croyaient tellement assurés du résultat, que plusieurs, se trouvant arrêtés par des procès qui pouvaient les empêcher d'arriver à temps pour avoir part au pillage, actionnèrent leurs adversaires en dommages-intérêts.

Le pape, offensé de ce que la république de Florence eût envoyé une députation à l'empereur plutôt qu'à lui, laissait éclater un tel ressentiment et manifestait un si violent désir de vengeance, que personne n'osait tenter de le calmer. Deux Florentins seuls, J. Salviati et Robert Pucci, se hasardèrent à lui mettre sous les yeux les malheurs qu'il préparait à sa patrie, et l'infamie éternelle dont il allait se couvrir. Mais Clément, qui ne doutait pas que les Florentins ne cédaient avant d'en être réduits aux dernières extrémités, ne voulut s'écarter en rien du plan qu'il s'était tracé.

Le prince d'Orange avait réuni, dans les plaines de Fuligno, une armée de trente-cinq mille hommes d'infanterie et d'environ douze cents chevaux. Au nombre de ces derniers, se trouvaient les Allemands amenés jadis en Italie par Georges de Fransperg, ou, pour mieux dire, ces quelques restes échappés à la guerre, à la peste de Rome, à la famine de Naples, vétérans à tout épreuve; et c'étaient les premiers gentilshommes et capitaines de l'Italie qui guidaient ces troupes!... On voyait à leur tête D. Ferrante Gonzaga, frère du marquis de Mantoue, Pièr Luigi

Farnèse, Gio-Bat. Savello, Marzio, Piero, Scierra Colonna, le comte Pier-Maria Rossi de S. Secondo de Parme, Alexandre Vitelli de Citta-Castello, Baccio et Sforza Baglioni; plus tard, survinrent le marquis de Vasto, monseigneur Ascalin Astignano et Jean de Sassatello. Ce dernier, après avoir été payé d'avance par les Florentins, avait jugé convenable à ses intérêts de garder l'argent et de conduire ses trois mille hommes au camp du prince d'Orange.

Le sarde Fabricius Maramaldo, sans être soldé par l'empereur, ni appelé à son service, se mit, en attendant, à ravager et à rançonner, pour son propre compte, le pays de Sienne et les environs de Volterre, à la tête de trois mille bandits : et voilà comme on faisait la guerre dans ce temps-là.

Pérugia, Cortone, Arezzo, tombèrent successivement et sans résistance au pouvoir des impériaux, qui, sans trouver d'obstacles sérieux, descendaient vers Florence par le Val d'Arno.

Bien que la république fût préparée à la défense, les progrès de l'ennemi n'eurent pas lieu sans jeter le trouble dans l'âme d'un grand nombre de citoyens ; et le parti des modérés obtint que l'on envoyât enfin une députation au pape.

Clément répondit aux envoyés, que puisqu'il s'agissait de son honneur, il voulait que Florence se remit entièrement à sa discrétion ; qu'il était Florentin, lui aussi, et qu'il aimait sa patrie.

Aussitôt que le résultat de cette dernière négociation fut connu à Florence, la population entière, abandonnant toute idée d'accommodement avec l'en-

nemi, ne songea plus qu'à augmenter ses moyens de défense.

Les travaux des fortifications, déjà fort avancés, furent poussés avec une nouvelle ardeur, surtout à San Miniato, où le gonfalonier augmentait par sa présence l'énergie des travailleurs. Après le coucher du soleil, on allumait des torches et l'on travaillait toute la nuit. Les soldats, les jeunes gens, les femmes, les vieillards, les enfants, se joignaient aux terrassiers et aux pionniers. Chacun s'ingéniait pour employer ses forces à porter de la terre, des pierres, des fascines; tous couraient à l'envi à la besogne la plus dure et la plus fatigante.

En peu de temps donc, relativement à l'état de l'art des sièges à cette époque, les murailles de Florence furent inexpugnables.

A mesure que le danger approchait, le parti des Diagnoni devenait de plus en plus hostile aux Palleschi; aussi un grand nombre d'entre ces derniers, appartenant aux premières familles de la république, avaient-ils pris la fuite pour se soustraire en même temps aux inconvénients d'une ville assiégée et aux persécutions de leurs adversaires.

Les citoyens sages et modérés condamnaient sans doute, dans leur cœur, des excès aussi nuisibles aux vrais intérêts de la ville que contraires aux principes d'une saine liberté; mais ils taisaient leur désapprobation par la crainte de paraître froids républicains.

Il fallut cependant prendre des mesures pour arrêter l'émigration et faire rentrer les fugitifs. En conséquence, on publia un édit qui enjoignait à tous ceux qui étaient hors des murs, de se présenter devant

les magistrats dans un délai déterminé, sous peine d'être déclarés rebelles, et de voir leurs biens confisqués.

Un petit nombre seulement obéit et rentra dans la ville.

Baccio Valori, commissaire du pape près le prince d'Orange, fut, comme traître, mis au ban de la patrie; l'on promit une récompense de mille florins d'or à celui qui le livrerait vivant, et moitié de cette somme à celui qui le livrerait mort. En outre, et conformément à une ancienne loi contre les traîtres, l'arbre généalogique de sa famille fut noirci, puis déchiré par la main du bourreau.

Le pape avait ordonné que, d'heure en heure, on l'informât des progrès du siège. Lorsqu'il apprit que le feu, la dévastation et le pillage désolaient les environs de sa patrie, il eut bien des regrets, peut-être; mais, toujours persuadé que les Florentins céderaient aussitôt qu'ils verraient l'armée ennemie campée au milieu de leur territoire, il persista dans son plan de campagne; seulement, il se décida, avant que tout ne fût saccagé, à envoyer en Toscane l'archevêque de Capoue. Celui-ci devait, sous un prétexte quelconque, passer par Florence, dont l'entrée était encore libre, et sonder adroitement les dispositions des habitants.

L'archevêque se présenta en esfièt; mais il dut aussitôt quitter la ville sur l'invitation formelle des chefs de la république.

La présence, bien que momentanée, de ce personnage accrut encore les soupçons et la méfiance du gouvernement et du peuple à l'égard des Palleschi,

et motiva la création d'une commission spéciale, composée de six membres, sous la présidence du gonfalonier, et chargée de rechercher tous ceux qui pouvaient être soupçonnés de tenir pour les Médicis, ou de tramer contre la liberté de leur patrie.

Par suite de cette institution, un grand nombre de citoyens furent arrêtés et tenus sous bonne garde au palais, jusque vers la fin du siège. Conséquemment aussi, les Espagnols, établis à Florence pour leur commerce, furent tous enfermés dans une même maison, avec ordre à leurs gardiens de leur interdire tous rapports qui ne seraient pas relatifs à leurs affaires personnelles.

Ces mesures rigoureuses pouvaient être excusables dans l'état critique où se trouvait la république; mais on y ajouta des actes de cruauté qu'aucun motif plausible ne semble justifier.

On trancha la tête à Carlo Cocchi, uniquement pour avoir laissé échapper ces paroles : *Si Florence appartient aux Médicis, il vaut mieux les reconnaître pour maîtres, avant d'y être forcé par les armes.* D'autres furent mis à la torture, sur de simples soupçons d'intrigues avec le pape; et il est à présumer que l'on sévit souvent contre des innocents, ou tout au plus contre des gens qui ne méritaient pas d'être punis si sévèrement. Du reste, l'histoire de Florence n'est qu'une suite de semblables rigueurs exercées alternativement par les deux partis, dans la folle persuasion que la violence était le moyen le plus sûr pour se maintenir au pouvoir. Tandis qu'au contraire, c'est à ce système funeste qu'il faut attribuer l'instabilité de leur domination successive, et le malheur final de

Florence, dont le sort ne put être fixé irrévocablement que par les armes de l'étranger.

L'armée ennemie était enfin arrivée; le 14 octobre elle prit ses campements dans la plaine de Ripoli. On raconte qu'à la vue de Florence, qu'ils découvrirent tout à coup du haut de l'Apparita, les Espagnols, brandissant leurs piques, s'écrièrent avec une indigne allégresse : *Señora Florentia, apareja los brocados, que venimos á comprarlos á medida de picas* (1).

Le 17, la tranchée fut ouverte à Giramonte. Le 24, le prince porta son camp sur les collines entre la porte San Niccolò et la porte San Frediano.

Le jour suivant, par ordre du conseil des Dix, Malatesta Baglioni, accompagné des capitaines et des officiers de l'armée, et suivi de toute la musique militaire de la ville, se présenta, au lever du soleil, sur le bastion de San Miniato; après de longues fanfares, et au roulement continuel des tambours, il ordonna une décharge générale de toute l'artillerie de la place, comme pour avertir l'ennemi que les assiégés étaient prêts, et qu'ils acceptaient le combat. L'explosion fit vibrer la ville et les remparts, et retentit au loin sur les coteaux et dans les vallons de Fiesole. Les bastions disparurent un instant sous une épaisse fumée; et les Florentins, tout préparés qu'ils étaient, durent se dire avec effroi qu'ils étaient entrés sans retour dans les longs malheurs d'une guerre d'extermination.

Toutefois, la démonstration belliqueuse des assiégés n'eut aucune suite ce jour-là; elle n'avait eu lieu

(1) Florence, prépare tes brocards, nous venons les acheter à la mesure de nos piques.

que pour se conformer aux usages militaires de l'époque.

Les jours suivants, les assiégeants dirigèrent leurs premières opérations contre le clocher de San Miniato, du haut duquel un bombardier fameux, Gio. d'Antonio, surnommé le Loup, pointait deux fauconneaux dont les coups inquiétaient beaucoup l'armée impériale. Le prince fit placer quatre gros canons sur le plateau de Giramonte, et battit sans relâche, pendant trois jours, le terrible clocher. Ces pièces faisaient deux décharges par heure, et les artilleurs du seizième siècle croyaient faire lestement. Encore leurs boulets allaient-ils à droite et à gauche, au-dessus ou au-dessous; et si parfois ils atteignaient le clocher, c'était sans y faire grand dommage.

Dès les premiers jours, les escarmouches furent fréquentes entre les deux armées; mais, bien qu'elles n'eussent aucun résultat important, les jeunes Florentins continuaient cependant à sortir en foule pour aller se mesurer avec des adversaires devenus plus odieux encore, par un motif qui va bien faire connaître les mœurs du temps.

L'on considérait alors la profession des armes comme un métier qui ne pouvait être exercé que par ceux qui avaient été enrôlés dans toutes les formes, et qui, dès lors, se considéraient comme membres d'une même corporation, astreints à des règles et à des égards réciproques, même lorsqu'ils étaient divisés sur le champ de bataille.

La conséquence de ces idées fut, que les soldats impériaux, vétérans pour la plupart, et brevetés pour ainsi dire dans leur profession, méprisaient les dé-

fenseurs de Florence, qui n'étaient à leurs yeux que des usurpateurs du droit de manier les armes.

Aussi, refusaient-ils toujours de se battre avec eux selon les règles établies entre soldats, disant que leurs adversaires n'étaient que gentilshommes.

Ce trait n'est pas sans doute le moins curieux entre les sottises de la vanité humaine. La jeunesse florentine se trouva si offensée de cette injurieuse prétention, qu'elle s'en vengea à l'occasion par de nombreux actes de véritable cruauté ; entre autres, Aldobrandini et Antinori égorgèrent deux officiers espagnols qui s'étaient rendus à merci.

Telle était la situation de Florence le jour où frère Georges, sorti du couvent de Saint-Marc, se dirigeait vers la maison de Malatesta Baglioni.

CHAPITRE VI.

LE TRAITRE.

Nous venons de voir que tout avait été admirablement préparé pour la défense de Florence ; des fortifications solides, une milice nombreuse et bien exercée, le trésor rempli, les provisions abondantes, et, par-dessus tout, l'amour de la patrie animant les citoyens d'une ardeur toute puissante. Mais Florence nourrissait un serpent dans son sein : c'était Malatesta Baglioni, son capitaine-général.

Les ancêtres de cet homme avaient été chefs de la noblesse et des Gibelins de Pérugia, Son père, Paolo,

mit cette ville sous sa dépendance, vers la fin du quinzième siècle, et, bien qu'expulsé une première fois par César Borgia, et une seconde fois par Jules II, il réussit à y consolider sa domination. Plus tard, le pape Léon X, voulant réunir Pérougia aux États de l'Eglise, attira Paolo à Rome par l'appât de magnifiques promesses et sous la garantie d'un sauf-conduit; puis, au lieu de l'accueil promis, Paolo trouva la prison, les tourments et la mort. La haine que les crimes de ce tyran avaient excitée contre lui était telle, que l'opinion publique pardonna à Léon X la violation de la foi jurée.

Malatesta avait hérité des principes de son père. D'abord capitaine au service des Vénitiens, puis maître de Pérougia, nous le retrouvons, à l'époque où nous sommes, capitaine-général des Florentins. C'était un homme d'un esprit froid, circonspect, astucieux au dernier point, d'une persévérance infatigable dans ses desseins, orgueilleux, avare, n'abandonnant jamais un projet de vengeance, et surtout passé maître en fait de fourberies et de dissimulation; car il savait donner le change, même après avoir trompé; brave, du reste, et capitaine fort expérimenté. En un mot, c'était le vrai type de ces petits tyrans qui, durant des siècles, s'élevèrent, tombèrent et reparurent dans presque toutes les villes de l'Italie. Tantôt princes indépendants, tantôt à la solde d'autres tyrans ou de républiques plus puissantes, souvent chefs de parti, de proscrits ou de brigands, faits à toutes les positions, et toujours ardents, insatiables, inconstants; hommes élevés dans les infamies domestiques et les guerres civiles, rompus à toutes les vicissitudes de la violence

et de la ruse, et qui succombaient le plus souvent, écrasés par des ennemis puissants et déclarés, ou sous le couteau d'un sicaire aux gages mêmes de leurs parents les plus proches. C'est à cette époque surtout qu'on reconnaît la vérité de la sentence de Juvénal :

Ad generem Cereris sine cæde et vulnere pauci
Descendunt reges et siccâ morte tyranni (1).

Il semblerait qu'on ne dût trouver chez de tels bandits aucune idée de foi ou de religion. Eh bien, ils avaient, cependant, l'une et l'autre, mais à leur manière. Ces gens-là élevaient des églises, nourrissaient des moines, enrichissaient des sanctuaires : ils croyaient en Dieu, à l'Évangile, au pape, et, suivant l'esprit du siècle, ils croyaient aux sorciers, à l'alchimie et à l'astrologie.

Malatesta avait, lui aussi, une confiance aveugle dans un astrologue juif, originaire de Hongrie, qu'on nommait maître Barlaam, et qui unissait à l'art divinatoire beaucoup de science et une grande expérience en médecine.

Cet individu vivait à discrétion chez Baglioni, le suivait dans toutes ses entreprises et s'enrichissait à ses dépens. Il faut avouer cependant que tout ce qu'il prenait n'était pas volé, puisqu'en partie, c'était le prix des soins continuels qu'exigeaient les graves infirmités de son maître.

La maladie terrible, par laquelle l'Amérique se vengea si complètement de l'Europe, et qui, au seizième siècle, était presque toujours incurable, consu-

(1) Pluton voit descendre dans son empire très-peu de rois et de tyrans qui ne soient passés par une mort violente et ensanglantée.

mait lentement Malatesta. Il avait reçu de la nature une complexion robuste, qui put lui faire endurer impunément les fatigues et les privations de la vie militaire, jusqu'à ce que les conséquences de ses excès en tout genre eurent détruit sa santé et ses forces. Il avait paru au milieu des camps, avec cette carrure des épaules et de la poitrine, ce teint brun et fleuri, la barbe et les cheveux noirs, courts et crépus qui sont l'emblème de la vigueur ; nous verrons tout à l'heure dans quel triste état les désordres l'avaient réduit. Le palais Séristori, où Malatesta était logé, se trouvait alors, comme aujourd'hui, au fond de la petite place du même nom, près du pont *alle Grazie*. Les derrières du bâtiment donnaient sur le canal du moulin et sur l'Arno.

Le jour même où notre histoire a commencé, et une heure avant l'aube, tout était encore silencieux dans le palais Séristori.

Le guichet seul de la grande porte était entr'ouvert, et gardé par un soldat couvert de fer jusqu'à la ceinture et portant, selon la mode de l'époque, de longues chausses, formées de bandes rouges et noires.

La sentinelle avait, en outre, une longue pertuisane sur l'épaule, et parcourait rapidement le vestibule, en battant des pieds pour les réchauffer.

Dans un coin, les hommes de garde, enveloppés dans leurs manteaux, ronflaient, étendus sur la paille près d'un tas de cendres et de charbons éteints, restes d'un feu qu'ils avaient allumé pendant la nuit.

Tout le monde dormait au premier étage. Malatesta seul veillait depuis longtemps. Il était sur son séant, dans un lit rectangulaire en bois noir incrusté,

et dont les côtés étaient divisés en compartiments sur chacun desquels était représentée, en relief, une scène de la mythologie. Les bordures qui encadraient ces reliefs présentaient un entrelacement curieux et compliqué de feuillages, de figures d'animaux, de masques et d'arabesques de tout genre. Un marchepied relevait le lit d'une palme au-dessus du parquet ; et tout auprès, sur une petite table ronde, soutenue par une figure d'Atlas courbée, brûlait une lampe en argent, autour de laquelle étaient jetés en désordre un magnifique poignard avec ses nœuds et cordons, des anneaux, des colliers, un reliquaire, et enfin un bijou d'une forme si extraordinaire qu'il était difficile d'en deviner l'usage. C'était une pierre précieuse, ronde et plate comme une pièce de monnaie, de la couleur du rubis balais, et montée légèrement en acier.

Au moyen d'une pointe, également d'acier, soudée dans l'attache, la pierre restait, par la force de l'attraction, suspendue en équilibre au milieu d'un cercle, au haut duquel on remarquait une aiguille aimantée. Le cercle était fixé à son tour sur un petit piédestal en bois noir, et le tout recouvert de lettres et de signes cabalistiques.

La tenture de la chambre était en cuir rouge, orné d'arabesque d'or ; des tableaux pendaient aux parois, et le pourtour était garni de larges fauteuils à bras, recouverts aussi en cuir et relevés de bossettes et de franges. Deux gros dogues ronflaient tapis dans un coin

Malatesta avait l'apparence d'un mort déterré : les joues creuses et les yeux enfoncés, la peau d'un livide de plomb. Sa barbe et ses cheveux, si touffus autrefois,

et maintenant rares et faibles, tombaient ou se brisaient au moindre attouchement. Il avait passé sur sa chemise une veste de soie rose, qui, en s'entr'ouvrant, laissait à découvert une poitrine décharnée, sur laquelle on pouvait compter les os des côtes. Des humeurs viciées, en s'arrêtant aux jointures, s'y étaient figées et durcies au point de rendre impossible le mouvement des articulations; aussi ses bras étaient-ils dans un état voisin de la paralysie.

Dans ce moment, il buvait lentement un grand verre de tisane, tout en fixant un long regard sardonique sur un moine assis en face de lui, à deux pas du lit. Ce moine portait l'habit de Saint-François; son visage et ses yeux étaient cachés par son capuchon, de telle sorte qu'on n'apercevait que le bout de son nez et deux joues vermeilles et bien nourries. Une longue barbe blanche lui couvrait la bouche et le menton, et descendait en s'amoindrissant jusqu'à sa ceinture. Il tenait la tête baissée, le menton appuyé sur une main, et aux soupirs qui gonflaient sa poitrine, l'on devinait que des pensées pénibles l'agitaient. Il murmurait à demi voix :

— Ce serait une trop grande lâcheté! cela n'est pas possible... je ne me sens pas capable d'exécuter un pareil plan. — Et il continuait à tenir les yeux baissés, évidemment sous l'empire de la honte ou du remords. Mais, s'il eût levé le regard sur le visage de Malatesta, et qu'il eût aperçu son sourire diabolique, il est probable qu'il se fût enfui; et certes, c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Enfin, Baglioni lui dit d'un ton moqueur et mesuré à la fois :

— N'en parlons plus. Les seigneurs de Médicis ne seront pas en peine de trouver qui leur rende ce petit service, sans tant de façons... Il y a des enfants de tout âge, tu le sais... Il semble cependant que maître Baccio Valori l'ignore, lui qui fait si grand cas de toi... Va, va, il s'en trouvera d'autres pour prendre la balle au bond... Et lorsque l'écusson des Médicis sera au-dessus de la porte du palais, il y aura des gens qui nageront dans l'abondance, qui se donneront du bon temps, qui seront portés aux nues, qui ne manqueront ni de chevaux (Malatesta accentuait et prononçait lentement chaque mot), ni de chiens de chasse... ni de faucons... ni d'habits... ni d'or... ni de bals... ni de spectacles..., et pour peu que quelqu'un les ennuie, ces gens-là pourront se passer de curieux caprices; tu en seras témoin, et tu te diras : « Je devrais être à leur place!... » Moi, je puis t'affirmer d'avance que tu t'en mordras les doigts.

La respiration du moine était violente, ses soupirs plus profonds et plus fréquents; mais il gardait le silence.

— Il est vrai, continuait Malatesta, qu'il vaudra mieux pour toi ne pas voir ces choses-là, et tourner les épaules à Florence; car il ne pourrait sans doute convenir aux Médicis de laisser vivre plus longtemps un homme, qui a trop connu leurs affaires sans vouloir les servir.

En ce moment l'horloge de la tour du palais sonna cinq heures.

— Dans une heure il fera jour. Va-t'en, au nom de Dieu! mais si le diable te tentait, pense à ne plus te mêler d'affaires d'état, car, pour une telle besogne,

il faut être homme et non pas enfant ; et rappelle-toi toujours que ceci (il indiquait la langue du bout de l'index) fait quelquefois tomber la tête..... et que si quelque chose de ce que nous venons de dire transpirait..., ce ne seraient pas ces deux chiens qui auraient parlé, et je saurais conséquemment à qui m'en prendre.

— Mais une pareille trahison ! se disait le moine.

— Une trahison ! répéta deux fois Malatesta avec son sourire accoutumé ; vous allez voir qu'il faudrait aller trouver le conseil des Huit, et lui dire : « Sachez que nous voulons vous enlever le gouvernement pour le donner aux Médicis ; ainsi, faites bonne garde... » Mais tu as donc la cervelle au-dessus du bonnet ? —

— Mais ce malheureux vieillard... la fille... la famille !

— Oh ! ce sont peut-être des Bardi, des Strozzi, des Frescobaldi?... On dirait vraiment que c'est une dynastie de princes pour y mettre tant de façons ! Y penses-tu ! un gentilhomme de ta sorte ? Lorsqu'il s'agit d'affaires aussi importantes, dans lesquelles des princes et des seigneurs mettent leur vie en jeu, tu viens marchander, à propos d'un fabricant de soie, comme s'il était de la famille de Charlemagne ?

Le moine se leva d'un mouvement subit, comme si un ressort l'eût repoussé du fauteuil. Il s'approcha du lit, prit la main de Malatesta, et la serra convulsivement dans les siennes en disant d'une voix étouffée :

— Je ferai tout !..... Maudite soit l'heure où je suis né ! —

Cet accès de dépit fit rire Malatesta. Retirant sa

main avec un mouvement qui pouvait signifier du dédain, il ajouta :

— Oh! oh! tu as changé d'idée? Les scrupules sont passés?... combien de minutes durera cette résolution?

— Elle ne durera que trop pour mon malheur. Et si je me casse le cou dans cette entreprise, je n'aurai que ce que je mérite.

— Maintenant, écoute-moi, dit Malatesta en changeant tout à coup de ton et de manières. Quant à cela, celui qui ne veut courir aucun risque n'a qu'à rester dans la brouette de son père. Mais celui qui veut en sortir pour devenir quelque chose, et ne pas passer sa vie à dévider de la laine et à tondre du drap, celui-là, dis-je, doit s'abandonner à la fortune. Crois-tu que les Médicis te combleront d'honneurs et de richesses pour avoir employé à dormir le temps que tu pourrais consacrer à leur service? Fais ton choix. Tu sais comment cette famille récompense les services qu'on lui rend; mais tu dois savoir aussi qu'elle n'est pas avare non plus dans ses vengeances. Et si les premiers Médicis n'avaient pas eu plus de courage que tu n'en as, leur écusson ornerait encore l'enseigne d'une boutique, et non la façade de palais et de châteaux-forts... Le monde est au plus habile, vois-tu, et non à celui qui s'entoure de scrupule et de crainte.

— Allons, je consens... si l'occasion s'en présente, toutefois; car, de prime-abord, je ne vois pas trop le moyen...

— Pense un peu si Niccolò ne sera pas enchanté de marier sa Lisa à un homme tel que toi!

— Niccolò ? Mais vous ne le connaissez donc pas ? Il l'étranglerait de ses propres mains, plutôt que de la donner à tout autre qu'à un républicain. J'ai vraiment bonnes chances, moi, Pallesco reconnu ! On voit bien que Votre Magnificence ne le connaît pas... Si Niccolò savait où en sont les choses... peut-être alors... Mais qui oserait le lui dire ?

— Je comprends, répondit Malatesta ; eh bien ! nous y aviserons. En attendant, retire-toi ; car, quelque parfait que soit ton déguisement, je ne voudrais pas que le jour te surprenne dans la rue. Tu diras à maître Valori que je me rappelle à son souvenir. —

Troilo d'Ardinghelli, que le lecteur a déjà reconnu, sortit par une petite porte cachée sous un pan de tapisserie.

— Cette affaire ne se présente pas mal non plus, se dit Malatesta, lorsqu'il se trouva seul. Et il se frotta les mains en signe de satisfaction. Mais ce mouvement lui fit éprouver des élancements douloureux qui le forcèrent à s'arrêter : un cri lui échappa et il se mordit les lèvres en maudissant ses souffrances.

Il appela à voix haute :

— Barlaam ! Barlaam ! —

A cet appel, parut un petit vieillard ratatiné, dont le visage était si ridé, qu'il semblait formé, en quelque sorte, d'écheveaux de fils. Il avait le nez effilé et crochu, deux yeux comme des grains de poivre et une bouche toujours riante, mais d'un sourire qui, n'étant pas en harmonie avec l'expression générale du visage, semblait produit par un tiraillement convulsif des lèvres.

— Je crois, dit Malatesta, que la moitié de ce maudit

bois (1) que tu m'as fait avaler depuis un mois aurait suffi pour te brûler vif... et Dieu sait si je m'en serais plus mal trouvé.

— Votre Magnificence, répondit le vieillard sans se déconcerter le moins du monde, aurait un bon et fidèle serviteur de moins.

— Mais ne sais-tu pas, maudit de Dieu, que je n'ai pas une heure de repos dans toute la nuit? Est-il donc si difficile de trouver une herbe, une poudre, un démon qui me fasse dormir une heure? Que le diable m'emporte si je paie plus longtemps celui qui me tourmente!

— L'été prochain, je trouverai la chélonite; c'est une pierre qui se forme dans le ventre de l'hirondelle. Votre Magnificence mettra cette pierre dans un linge qu'elle coudra à sa chemise, sous la mamelle gauche, de manière à ce qu'elle touche la peau... Ou bien, si je pouvais aller jusqu'en Dalmatie, où il y a une montagne...

— Il vaudrait mieux que tu t'en allasses jusqu'en enfer, où je crains d'arriver avant toi.... Je t'ai compris. Va-t'en, et fais entrer maître Benedetto : dépêche-toi! —

Le petit vieillard sortit.

Maître Benedetto de Nobili, docteur en droit et grand ami des Médicis, venait souvent trouver Malatesta pour conférer avec lui sur les intérêts du parti de la noblesse. Mais il venait de nuit et prenait mille

(1) Ce qu'on appelle *bois-saint* était le remède en usage alors pour la maladie dont souffrait Malatesta.

précautions, dans la crainte que ses visites ne fussent remarquées et rapportées au Palais.

Maître Benedetto était un beau vieillard, d'un aspect grave et réfléchi, du reste d'un caractère lâche et méchant; avide, dissimulé, très-habile en fait de chicanes et profond hypocrite. C'était le seul entre les Palleschi qui eût des communications avec Baglioni. Cette réserve était nécessaire pour sauver le capitaine-général des soupçons du peuple, soupçons qui eussent fait échouer complètement les espérances des Médicis.

Pendant que le moine et Malatesta avaient ensemble l'entretien que nous avons rapporté, maître Benedetto attendait dans une pièce voisine. On demandera peut-être pourquoi il ne se trouvait pas en tiers à une conférence dont il avait le secret.

C'est que Malatesta avait pour système de ne pas dire à deux ce qu'il pouvait ne communiquer qu'à un seul.

Maître Benedetto entra, vêtu du lucco et le capuchon sur la tête. Il s'étendit dans le fauteuil que le moine venait de quitter.

— Eh bien! dit-il.

— Eh bien! les choses marchent, répondit Baglioni; voici des nouvelles de Baccio. —

Et il prit de dessous son oreiller une petite lettre que le moine avait apportée cousue dans un pan de sa robe. Elle était écrite en chiffres.

Il déploya la lettre et lut les premières lignes avec ce murmure inintelligible qui sert à parcourir les inutilités pour arriver au point important; puis il continua :

« Hier au matin, en m'entretenant avec Troïlo d'Ardinghelli des belles femmes de Florence, il me parla d'une jeune personne qu'il avait courtisée et épousée secrètement, de l'une des filles de Niccolò Lapi. Aussitôt, je jetai mes vues sur ce Troïlo, qui est le jeune homme le mieux élevé, le plus agréable et le plus spirituel que je connaisse, et j'ai cru bien faire en vous l'envoyant. S'il parvient à s'introduire dans la maison de Niccolò, et à se faire agréer pour gendre en se montrant de leur bord, il sait si bien s'y prendre, qu'il pourra être informé de tout et nous servir admirablement pendant le siège. Ces Piagnoni pourront bien ensuite pleurer tout de bon. Je n'ai pas voulu m'ouvrir entièrement au jeune homme, car j'ai cru m'apercevoir d'une certaine répugnance lorsque j'ai touché vaguement la question avec lui. Mais c'est un gentilhomme pauvre, qui aime l'éclat et la vie de prince. Il est habitué au luxe des courtisans, et paraît las de tirer ses bottes tout le jour dans la boue du camp. Il ferait tout au monde pour se rendre agréable aux Médicis et entrer à leur service. J'en ai dit plus qu'il ne faut à Votre Magnificence, dont la prudence et l'autorité pourront facilement le décider, etc., etc. »

— Le scélérat n'a pas mal imaginé, hein ?

— Au contraire, parfaitement. Le difficile est l'exécution... Oh ! je le connais, ce jeune homme, de vue seulement. Sa famille est de Saint-Gimignano... Je me le rappelle lorsqu'il courait la bague devant le portail du palais des Médicis. Il avait un cheval arabe qui partait comme une fusée... Et lui, il frappait le but avec toute la grâce imaginable. Oh ! son père appartenait corps et âme au magnifique Julien. Si donc

le fils n'a pas dégénéré, il doit être Palesco jusqu'au fond du cœur.... Mais comment a-t-il pu pénétrer chez ce serpent de Niccolò ?

— Je vais vous le dire, maître Benedetto, et n'allongons pas l'histoire jusqu'au jour, de peur qu'on ne vous voie sortir d'ici... Troïlo vit donc cette jeune fille, nommée Lisa, à une fête publique, avant le départ des Médicis..... Il sut qui elle était, découvrit sa demeure, et sut si bien faire et dire que la belle s'amouracha de lui. Mais, à Florence, il n'y eut jamais moyen de se rencontrer.

Niccolò conduisit sa famille à une de ses terres, près du Poggio à Cajano. Troïlo, qui était au Poggio avec nos seigneurs Alexandre et Hippolyte, ne pouvant parvenir à séduire Lisa, qui s'était retranchée de pied ferme derrière le sacrement, Troïlo, dis-je, en parla aux seigneurs de Médicis; et, comme il arrive entre jeunes gens, la chose fut mise en plaisanterie d'abord; puis, ce fut un défi de pouvoir l'emporter. En conséquence, ils prirent leurs mesures pour jouer à Niccolò et à sa fille le tour le plus nouveau et le plus plaisant du monde. Troïlo écrivit à Lisa qu'il serait fort heureux de l'épouser; mais, craignant, lui disait-il, que Niccolò ne consentit pas à une pareille union sans y être contraint par la nécessité, il fit entendre que la cérémonie devait se faire secrètement. Lisa consentit à tout, bien qu'à regret. Il fut donc convenu qu'elle se trouverait un jour, de bonne heure, à une paroisse éloignée d'un mille du Poggio. On s'arrangea de manière à ce que le curé ne fût pas chez lui; et là, un certain Michel, palefrenier de Troïlo, s'habilla en prêtre, prit le surplis et l'étole..... (La gaieté de

Malatesta augmentait à mesure qu'il avançait dans le récit de ce honteux méfait.) Et Michel célébra le mariage avec toutes les cérémonies qui lui avaient été indiquées..... Hé! hé! hé!..... Quels fous! quels fous!..... Et ce n'était pas une petite affaire..... pour ceux qui savaient la chose..... de ne pas éclater de rire! Hé! hé! hé!..... Lisa fut trompée et contente..... et nos seigneurs de Médicis eurent à rire pour plus d'un jour..... Hé! hé! hé!.....

Maitre Benedetto, méchant de sa nature, et de plus ennemi déclaré de Niccolò pour des motifs que nous verrons plus tard, riait aussi d'un rire saccadé qui lui faisait bondir le ventre comme s'il eût été sur un cheval au trot. Toutefois, lorsqu'il entendit que la religion entraînait pour quelque chose dans cette tromperie, sa physionomie se rembrunit.

Il n'avait pourtant pas besoin de feindre en ce moment; mais ceux qui ont contracté l'habitude de l'hypocrisie finissent par être hypocrites, même sans réflexion ni calcul.

— Oh!..... oh!..... dit-il enfin avec un certain air mélancolique qui lui était particulier, celle-là, par exemple..... est par trop forte!..... Une profanation!..... Va à la taverne avec les mauvais sujets, dit le proverbe; mais laisse les saints tranquilles. —

Malatesta jeta un coup d'œil autour de la chambre, comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne; puis il regarda le docteur en face en lui disant :

— Maitre Benedetto, vous voyez que nous sommes seuls ici; ne venez donc pas faire le Piagnone..., c'est peine perdue avec moi : nous nous connaissons assez; et si le diable devait venir prendre l'un de nous deux,

il serait fort en peine de choisir le plus digne. Quand vous êtes sur la place, faites du frère Girolamo tant que vous voudrez ; mais ici, cartes sur table...

Maitre Benedetto sentit le coup, et pensa : « Je le mérite. » Cependant il ne répondit pas.

— Enfin, continua Malatesta, Niccolò n'a jamais rien su de ce mariage. Après je ne sais combien de mois, la belle Lisa est accouchée d'un fils. Mais, grâce à l'assistance d'une sœur qu'elle mit dans le secret, la chose se passa si bien, que personne dans la maison ne s'en aperçut. Pendant ce temps, Troïlo, à l'approche de la guerre, était allé se joindre aux Palleschi, sans plus penser ni à Niccolò, ni à ses amours. L'enfant doit être quelque part à Florence, mais je ne sais où. Maintenant, il faut le trouver et faire en sorte de le présenter au grand-père. Piagnone ou non, il faudra bien que Niccolò prenne Troïlo pour gendre, s'il ne veut pas voir sa fille déshonorée.

— Et Troïlo est-il disposé à se fourrer dans ce labyrinthe ?

— Il refusait et faisait l'enfant ; mais je l'ai fortement ébranlé, et lui ai fait comprendre que ces scrupules de conscience et de foi conduisent à mourir de faim..... Et je puis vous répondre, moi, qu'il se fera homme. Les petits chiens aujourd'hui ouvrent les yeux de bonne heure. Maintenant donc, il y a deux choses à faire... et vous, comme Florentin, connaissant la place, vous pouvez facilement... aussi c'est à vous..... Voici de quoi il s'agit : il faut d'abord savoir en quelles mains et dans quelle maison se trouve l'enfant, puis en faire la confidence à Niccolò... ou bien... que sais-je?... on pourrait encore faire

porter l'enfant chez lui..... en un mot, c'est votre affaire. Ou Niccolò voudra couvrir la chose, et, dans ce cas, il recevra Troïlo de bonne grâce; ou bien il y aura du scandale, il accablera sa fille d'injures, la chassera, et alors Lisa devra recourir à Troïlo. Quand le vieux aura calmé sa première fureur, il faudra toujours qu'il avale tôt ou tard la pilule comme nous l'entendons, dût-il en étouffer.

— Bien! bien! je ne vois pas grande difficulté à tout cela; laissez-moi faire.

— Allez-vous-en donc, pour Dieu! car sept heures vont sonner. Courage et prudence, et que Dieu vous soit en aide! —

Les deux scélérats se séparèrent.

CHAPITRE VII.

PREMIÈRE RONDE.

La salle où Malatesta tenait conseil et accordait audience, donnait sur la rue. C'était une immense pièce, ornée de peintures à fresque de Francia et de Pierre Perrugin et éclairée par six grandes fenêtres, sous chacune desquelles on avait ménagé, à droite et à gauche, des sièges en briques recouverts d'une table de marbre. Au milieu de la paroi du fond, on apercevait la bannière de Malatesta, plantée sur un socle en bois sculpté; et tout autour, se trouvaient disposées, en guise de trophées, un grand nombre de ses armures, d'une trempe et d'une légèreté remarqua-

bles. Cette dernière qualité était surtout indispensable pour un homme aussi affaibli que l'était Malatesta.

La discipline exigeait que chaque matin, au lever du soleil, les capitaines de garde aux portes de la ville envoyassent un de leurs officiers à Malatesta, afin de lui présenter le rapport de ce qui s'était passé pendant la nuit, et de prendre ses ordres pour la journée. A cette heure, tous les officiers se trouvaient réunis dans l'antichambre; et, comme l'artillerie du camp commençait à se faire entendre, ils s'étaient mis aux fenêtres du côté du pont *alle Grazie*, en devisant entre eux sur les coups qu'ils entendaient. Sachant que s'il survenait quelque événement sérieux, on leur en donnerait avis, ils regardaient attentivement tantôt dans la direction de la porte San Nicolò, tantôt vers le pont; mais la place et les rues étaient désertes aussi loin que le regard pouvait atteindre, car il pleuvait à torrents; en sorte que la solitude et le mauvais temps, joints au bruit sourd et lointain de l'artillerie, complétaient les causes de cet intolérant dépit, qui naît dans l'âme de ceux qui ont le plaisir de faire antichambre.

Tout à coup, voici, débouchant du pont *alle Grazie*, un religieux de Saint-Marc qui, à la manière dont il jouait des jambes, montrait que sa tunique ne le gênait guère.

Les soldats de tous les temps et de toutes les nations (du moins nous le croyons ainsi) ont toujours eu une vocation décidée pour se moquer et s'amuser de leur prochain. Entre eux, une plaisanterie coûte quelquefois un coup d'épée, et ils y pensent à deux

fois ; mais qu'il leur tombe sous la main un individu qui ne sache pas, ou ne veuille pas répondre aux moqueries par des coups, oh ! alors laissez-les faire !... Tant il est peu vrai que l'homme soit de sa nature un animal généreux.

A peine eurent-ils donc aperçu le malheureux moine, qu'ils se mirent à rire et à crier :

— Voici la nouvelle ! voici le messenger ! — Voici le courrier de l'excommunication !

Le moine s'avancait toujours ; et lorsqu'il fut sous les fenêtres, et qu'au lieu d'aller droit son chemin, il enfila la porte cochère, la joie et les rires augmentèrent ; et MM. les officiers, pour passer le temps que Malatesta les faisait attendre dans l'ennui, résolurent de s'amuser aux dépens du malencontreux dominicain. Mais le moine pouvait leur faire la barbe à tous, puisque ce n'était rien moins que notre ami Fanfulla.

Lorsqu'il fut entré dans la cour, et qu'il eut vu les garçons d'écurie étrillant les chevaux sous le porche, des soldats par-ci, des piques et des arquebuses par-là ; lorsqu'il respira cette atmosphère militaire, il se sentit en quelque sorte élargir la poitrine.

Il s'était bien fait quelques risées à ses dépens, et quelques lazzis sur la tunique étaient bien arrivés à ses oreilles ; mais il était alors si content, si rempli de son projet, que l'explosion même d'une mine ne lui eût pas fait tourner la tête. Ajoutez à cela que, chemin faisant, il s'était mis à composer un morceau d'éloquence qui pût lui faire honneur en exposant sa demande au capitaine des Florentins, et ce travail

absorbait trop son esprit, pour qu'il pût s'inquiéter d'autre chose.

Fanfulla était, lui aussi, sous l'empire de cette fatalité qui semble porter tous les hommes de quelque valeur à mettre leurs prétentions précisément dans toute autre chose que dans leur spécialité. Fanfulla donc, qui était un excellent soldat, prétendait maintenant au titre de beau parleur; et cela, uniquement parce que, durant sa vie monastique, à force d'entendre des sermons, de lire des livres sur toute sorte de sujet, à force de converser avec les moines et avec ceux qui venaient au couvent, il avait pu se meubler la mémoire de quelques centaines de phrases, de maximes, de belles périodes toutes faites, mais dans le même ordre que celui de la boutique d'un fripier ou d'un marchand de curiosités.

Il monta les escaliers, entra dans l'antichambre en saluant ceux qui s'y trouvaient; puis, s'approchant de l'huissier, il lui dit :

— De grâce, je voudrais dire deux mots à sa Magnificence, si c'est possible.

— Votre nom ?

— Frère Georges de Lodi, de Saint-Marc.

— Attendez... Mais je vous avertis que cela durera longtemps. Voyez que de monde il y a dans l'antichambre. —

Fanfulla, sans répondre autre chose, s'assit près d'une table, y appuya un bras, étendit les jambes, en remuant en mesure la pointe des pieds, et tint le nez en l'air sans regarder personne, tout absorbé qu'il était par la préparation de sa harangue.

En résumé, il était assez content de la manière

dont il l'avait combinée, bien qu'il eût désiré y faire entrer encore quelque peu de philosophie, comme on le raconte de Cellini, lorsqu'il parlait à Paul III du procédé à suivre pour colorier le diamant. Chacun peut apprécier ce que la philosophie avait de commun avec l'une et l'autre question, et surtout la philosophie de Fanfulla, qui consistait tout au plus en quelques idées de physique vraies ou fausses, et en quelques rêveries d'astrologue.

Tandis que le novice s'alambiquait ainsi le cerveau, les officiers s'étaient retournés, et, après avoir toisé le nouveau venu, ils ne furent pas peu surpris de lui trouver un air et une allure tout autres que ce qu'ils attendaient.

— Que dis-tu, disait l'un, de cette face de serviteur de Dieu? Elle n'irait pas mal sur le cou d'un sbire.

— Diable! disait un autre, il lui manque un œil, et il a une balafre sur la figure. Il paraît que ces révérends s'amuse à faire voler les assiettes à l'élection du prieur.

— Il se sera battu au réfectoire avec le chat. — Ou plutôt il est tombé dans l'escalier de la cave. — Il se sera peut-être imaginé que quelque mari fermait l'œil, et celui-ci l'aura éborgné tout de bon.

Des rires moqueurs accompagnaient ces plaisanteries. Mais, bien que tous les regards montrassent en même temps notre novice, celui-ci n'y fit d'abord aucune attention : il avait bien autre chose en tête. D'ailleurs, comme il n'était pas habitué à servir de plastron, il n'imaginait pas même qu'on pût s'attaquer à lui avec tant d'assurance.

Finalement, le doute pénétra son esprit ; il ob-

serva, et dut bientôt se convaincre que c'était à lui-même qu'on en voulait; car, en promenant son œil autour de la chambre, il n'avait pas aperçu d'autre religieux.

Il ressentit alors ce mouvement du péricarde, que produit l'agitation de la bile. Mais, encore tout frais des sermons du père Benedetto et des résolutions qu'il avait prises de ne plus revenir à ses anciennes habitudes, il se dit intérieurement, non sans dépit, et en retirant les jambes sous sa tunique : — Allons, Fanfulla, ne va pas encore en faire des tiennes... — Il baissa énergiquement les yeux; et l'air de modestie qu'il s'efforça de prendre, allait à sa figure comme deux moustaches de grenadier siéraient à une madone de Raphaël.

Malgré une résignation aussi méritoire, les rires et les moqueries continuaient cependant, sans que rien, dans l'extérieur de Fanfulla, dénotât ce qu'il pouvait ressentir intérieurement. Seulement, ses genoux étaient agités d'un mouvement fréquent et irrégulier comme celui d'un âne au trot, et son sang se trouvait à l'état de l'eau qui va bouillir.

Au-dessus de sa tête, à cinq bras du sol, se trouvait fixée dans le mur une horloge dont les plombs, en se balançant, venaient presque effleurer le visage du moine.

Fanfulla, qui les caressait du regard, comme fait un écolier en face d'une grappe de raisin à laquelle il ne peut atteindre, disait entre ses dents : — Voyez, s'ils ne me viennent pas sous le nez pour me faire enrager et pour se moquer de moi aussi, maintenant qu'ils savent que je fais le saint et que je ne puis les

faire jouer ! Si c'était il y a dix ans ! vous auriez déjà vu, mes beaux plaisants, comme je vous en aurais envoyé une couple sur les reins, pour vous apprendre à vivre !

Et pendant que de gros soupirs témoignaient combien lui coûtait la résolution de faire le saint, sa main se porta, pour ainsi dire d'elle-même, vers ces beaux cylindres de plomb, qui eussent pu si admirablement servir de projectiles dans cette circonstance. Il les caressait en les faisant tourner entreses doigts. Quelle tentation terrible !.... Mais que le lecteur se rassure, Fanfulla en sortit vainqueur.

Pourtant ses adversaires, enhardis par son silence, continuaient leur jeu ; et la chose commençait à sentir l'indiscrétion. Enfin, un petit soldat, fluet et sans barbe, ayant voulu dire aussi la sienne sur l'œil du moine, celui-ci ne put se contenir davantage. D'un bond il fut debout, redevenu tout à coup le Fanfulla d'autrefois ; et, se tournant lentement vers le groupe des officiers, il dit du ton d'un homme dont la patience est vraiment à bout :

— Vous devriez vous rappeler, mes chers seigneurs, le beau proverbe que : Tout beau jeu doit peu durer. Et celui-ci, si je ne me trompe, commence à être bien long... Et vous, beau muscadin (continua-t-il en se tournant vers le jeune homme qui avait parlé le dernier), tâchez de grandir et de vous mettre un peu de bien de Dieu dans le ventre ; car, à vouloir faire le fanfaron avec ces épaules de porte-habits !... je vous vois, et je ne vous vois pas, tant vous m'avez l'air étique et maigret... Du reste, quant à mon œil, sachez que c'est une pique espagnole qui

me l'a fait sauter à la bataille de Ravenne, lorsque la nourrice vous mettait vos culottes... que cette entaille sur la face, je l'ai reçue en voulant défendre ce vaillant seigneur de roi François, à la journée de Pavie, lorsque la nourrice vous donnait la bouillie et le fouet... que ces deux doigts ont été semés à Maignan par le fait de l'épée à deux mains d'un Suisse d'Undorvald, lorsque la nourrice vous... —

Mais, pour plus de brièveté, nous laisserons dans la plume la dernière opération de la nourrice.

— Maintenant, continua-t-il, pour ne pas vous tenir le bec dans l'eau plus longtemps, je vous dirai, rond comme la bouche d'un puits, que si je n'étais pas moine et si j'avais encore ma peau d'autrefois, je vous aurais déjà priés de sortir, pour vous dire deux mots, comme c'est l'usage entre soldats ; mais, me trouvant, du moins pour le quart d'heure, cette tunique sur le dos, je vous prierai de vouloir bien me laisser à mes affaires, vu que je ne suis pas accoutumé à servir de pasetemps aux corps-de-garde, et que je n'ai la patience que par dessus la tunique (1).

A cette bordée, tous, et surtout le jeune homme, restèrent sur l'âne et battus, comme il arrive à qui est berné en cherchant à berner autrui. Cependant, ils prirent le parti que doit prendre en pareil cas celui qui a un peu d'esprit : ils se donnèrent tort en s'excusant de leur mieux. Le seul d'entre eux qui n'eût pas encore ouvert la bouche, homme d'un âge déjà avancé, dit alors en riant :

— Lorsque j'étais avec les Espagnols, j'ai appris

(1) Le scapulaire se nommait aussi patience.

le proverbe : Qui va chercher de la laine revient souvent tondu. —

Cette citation fit terminer gaiement l'affaire. Mais la méprise avait excité la curiosité générale et fait naître chez tous le désir d'en savoir davantage sur le compte d'un personnage aussi étrange. On le pria donc courtoisement de vouloir bien se faire connaître. Quelques-uns des assistants, qui s'étaient trouvés aux combats dont il avait parlé, insistèrent plus que les autres, et se pressèrent autour de lui. Fanfulla, comme tous les hommes âgés qui ont vu et fait beaucoup dans leur vie, aimait à raconter et à parler de lui. Aussi, sans se faire prier longtemps, il dit d'où il était, nomma ses parents, et déclina son nom; puis il ajouta :

— Toutefois, entre soldats, j'ai toujours été appelé Fanfulla. —

A cette révélation, il éclata un oh ! général de surprise et de joie ; car, à cette époque, les enfants eux-mêmes savaient l'histoire du fameux défi terminé à l'honneur des Italiens, vingt-six ans auparavant, et connaissaient les noms de ceux qui y avaient pris part, noms qui étaient restés en grand honneur parmi les soldats. Au nombre des caporaux promus se trouvait un certain Boscherino, qui avait servi dans l'armée espagnole, sous Gonsalve, et qui avait été spectateur du défi et du combat de Barletta. Il ouvrit les bras et les jeta au cou de Fanfulla en s'écriant :

— Et quel diable t'aurait reconnu sous ce fourreau noir et blanc?... Fanfulla moine ! Oh ! oh ! oh ! avant de mourir, je ne désespère pas de voir le Grand-Turc

cardinal ! Mais ne te fâche pas, et laisse-toi-le dire ; tu étais mieux avec ta dague au côté..... Et voyons, est-ce que tu ne me reconnais pas ? on voit bien que si je n'ai pas changé de peau, j'ai du moins changé de poil, Boscherino !... nous nous sommes faits vieux, mais les jambes nous portent encore.

— Elles ne nous portent que trop, je parle pour moi, répondit Fanfulla en reconnaissant son ancien camarade, et en lui faisant fête ; si elles ne me portaient pas si bien, je serais resté bien tranquille au couvent. Quand j'y suis entré, il y a deux ans, je pensais que les fusées m'étaient une bonne fois sorties de la tête, vu qu'à la suite de mille maux et surtout par l'effet de cette dernière nêfle du sac de Rome, je me sentais craquer comme le bois fêlé d'une lance... Que veux-tu ? avec deux ans de repos et table ouverte tous les jours, je suis redevenu poulain. —

Alors commença entre les deux amis un dialogue si rempli de *te souviens-tu ? te rappelles-tu ?* que cela n'en finissait plus.

Boscherino, après avoir passé en revue de nombreux amis, ajouta :

— Et ce pauvre Hector ! te rappelles-tu ? ce fou mécancolique ? il pensait être contemporain de Tristan et de la reine Isotte !... Quelle fin il a faite ! aussi est-il allé la chercher avec une lanterne. Il ne voulait plus boire, figure-toi ! je lui disais bien en lui voyant cette figure de l'autre monde... Hector, allons chez... chez... Comment se nommait-il déjà ce cabaretier du Soleil ? Ah ! je me rappelle, Arsenico. Allons chez Arsenico, lui disais-je : il avait alors un vin blanc de Dieu, dont on aurait pu faire des mèches de fouet... c'était

comme une fusée... Tu ne bois pas, que je lui disais : tu t'en apercevras... Et en effet, sois tranquille, il ne m'a pas fait menteur. Et puis, à qui est-ce que j'en raconte, moi ? tu étais avec lui dans la compagnie, tu le sais... —

— Je ne le sais que trop, interrompit Fanfulla en reprenant un air de modestie et de componction ; et ne m'en parle pas ; car c'est moi, fou à lier, qui ai été alors cause de tout le mal... c'est moi qui ai fait accroire une chose pour une autre à cette pauvre dame...

— Comment ! comment, demanda avec instance Boscherino.

— Oh ! quant au comment, je t'ai déjà dit que je ne veux plus parler de cette aventure. Il y a longtemps que c'est passé ; et ce qui est fait est fait, il n'y a plus de remède.

— Prends que je n'ai rien dit, repartit Boscherino en souriant avec un peu de dépit. A-t-on eu du moins des nouvelles de la mauresque ? Comment se nommait-elle déjà, cette belle noire avec ses étoffes roulées autour de sa tête ?

— Zoraïde, dit Fanfulla ; oh ! quant à celle-là, je t'en dirai tout ce que tu voudras. Te rappelles-tu, au commencement du pontificat de Jules II, lorsque le Valentinois était détenu au château ? Eh bien ! alors...

Mais en ce moment, l'huissier qui avait déjà fait plusieurs signes à Fanfulla sans que celui-ci s'en aperçût, transporté qu'il était par son récit, vint le tirer par la manche et lui dit en soulevant un pan de

tapisserie rabattu sur la porte de la chambre de Malatesta :

— Entrez, Frère Georges. —

La démarche de l'huissier causa deux inconvénients : d'abord Boscherino et ses camarades, et d'autres peut-être, en furent pour leur désir de savoir comment avait fini Zoraïde.

Ensuite, notre ami Fanfulla, à qui sa dispute et sa conversation avec les caporaux avait fait oublier le discours qu'il avait préparé, n'eut pas le temps de remettre ses idées en ordre, ni de se disposer à les reproduire avec un peu de grâce ; se trouvant inopinément en présence du capitaine-général, il fut à peu près dans la position d'un cocher chargé de conduire quatre chevaux fougueux dont il a abandonné les rênes, et qu'une cause imprévue fait partir au galop. Avant de pouvoir faire agir le mors, il perd un temps précieux à démêler les guides ; dans son trouble, il tire à gauche croyant tirer à droite, et court infailliblement à sa perte, si un heureux hasard ne vient à son aide.

Mais Fanfulla expérimenta par lui-même que les grands coups de fortune sont bien rares. Sentant que sa harangue lui était descendue dans les talons, il s'avança avec le courage d'un homme désarmé qui se voit forcé d'aller au combat. Cependant, faisant nécessité vertu, il se donna un peu de contenance, salua Malatesta d'une manière respectueuse et assez dégagée, et dit en toussant par intervalles pour gagner du temps :

— Magnifique capitaine, si j'ai pris la peine de venir vous voir... je dirai mieux, si je suis venu vous

déranger, la cause en est dans un désir qui vous paraîtra peut-être en désaccord avec l'habit que je porte. Mais s'il est vrai, ainsi que l'affirment les astrologues, que nul ne peut se soustraire à cette influence avec laquelle les étoiles, ou, pour mieux dire, les planètes, dirigent depuis sa naissance, par une loi immuable, les actes et les opérations de sa vie... ou bien, comme l'enseignent les philosophes et les physiciens, qu'en attachant au même joug les tigres et les brebis, on n'obtiendra jamais d'agneaux; que chaque animal doit suivre son instinct, et que c'est une grande folie de vouloir le faire aller contre sa nature, et que celui qui prétend le contraire donne la laiterie à garder à l'oison, comme disent les ignorants..... et c'est pour cela, comme je le disais..... que je suis venu..... parce que, me sentant encore très en état, eu égard à ma complexion robuste, d'exercer cette profession à laquelle seule les cieus m'ont destiné, et vu le besoin que la ville peut avoir dans ce moment de détresse, d'hommes qui connaissent notre profession... et qu'on peut en trouver sans doute de plus expérimentés que moi dans ladite profession; mais aucun qui l'ait exercée avec plus de foi..... et peut-être, si je ne craignais de vous importuner, pourrais-je vous prouver que, même quant à l'expérience..... et je pourrais vous raconter.....

Malatesta écoutait Fanfulla et l'avait fait entrer avant beaucoup d'autres par égard pour l'habit de Saint-Marc qu'il fallait respecter alors à Florence. Mais, en apercevant le visage du visiteur, qui avait bien quelque chose d'extravagant, et en entendant le galimatias qui ne démentait pas l'air de la figure, il n'eut pas la pa-

tience de le laisser aller jusqu'au bout. Il lui coupa donc la parole, en lui disant d'une voix dont le ton n'était pas d'accord avec la politesse des expressions :

— Pour le couvent de Saint-Marc et pour vous-même, je ferai volontiers ce que je pourrai... lorsque toutefois, je saurai ce que vous désirez. Quel est donc cet art que vous professez ? vous ne me l'avez pas encore dit... Peut-être êtes-vous le père infirmier du couvent, et vous voulez vous mettre au service de nos blessés?... je vous en saurais bon gré... —

Fanfulla, dépité, dit entre ses dents :

— Il est décidé qu'aujourd'hui personne ne doit me comprendre. —

Puis il ajouta à haute voix :

— Je vous servirai de tout mon cœur, si vous le voulez bien, mais à faire des blessures et non à les guérir... Et pour en finir en un mot, que Votre Magnificence sache que je suis maintenant Frère Georges de Lodi, mais que j'étais autrefois Fanfulla de Lodi, et je le redeviendrai quand Votre Magnificence voudra le permettre. Car j'espère lui faire voir que deux années de couvent ne m'ont pas tellement changé que je ne sois encore bon à quelque chose... Et voici (il tira un papier de sa poitrine), voici le certificat du seigneur Prospère Colonna... D'ailleurs, je crois que Votre Magnificence ne m'entend pas nommer pour la première fois. —

Malatesta s'écria en riant :

— Oh ! mal pendu ! que ne le disais-tu tout d'abord, sans m'entortiller l'Espagne avec tes histoires de physiciens et d'astrologues qui te donnaient l'air d'un prédicateur ? Oh ! puisqu'il en est ainsi, et que

tu as envie de reprendre la lance, je t'agréerai volontiers, et je t'emploierai. Et, en y réfléchissant, je crois même que tu as raison, et que tu devras mieux réussir à manier l'épée qu'à faire des sermons. —

Puis, après avoir lu le certificat de congé de Prospère Colonna, il le rendit à Fanfulla en lui disant :

— Cela n'était pas nécessaire..... je savais déjà que tu es un brave. —

Malatesta, charmé de l'aventure, voulut savoir par quel enchaînement de circonstances un soldat si renommé s'était métamorphosé en moine; et lorsque sa curiosité fut satisfaite, il dit à Amico d'Arsoli, chef de l'un des escadrons de cavalerie au service des Florentins :

— Faites-moi le plaisir d'inscrire cet homme dans la compagnie..... Mais, à propos, Fanfulla, où en sommes-nous quant à l'équipement, et surtout quant au cheval? car je ne suppose pas que tu veuilles commencer maintenant à faire le métier à pied.

— Pour ce qui est de l'équipement, répondit Fanfulla, cela va bien..... quant au cheval, je dois dire qu'il est un peu sur les dents; mais, s'il plaît à Dieu, la première fois que je rencontrerai un de ces Allemands du dehors, il pourra fort bien arriver que je m'en procure un meilleur, en le payant avec le fer de ma lance.

— Ainsi soit-il, dit Malatesta, en attendant je vais te faire compter ta paie, pour le cas où tu en aies besoin. Va donc prendre tes armes; je taillerai bientôt de la besogne pour chacun. —

Fanfulla sortit. Il ne tenait plus dans sa peau,

tant il était joyeux ; et, en moins d'un quart d'heure, il était de retour au couvent.

Le bruit s'y était déjà répandu que frère Bombarde allait s'en aller. Et comme on savait le motif de sa détermination, beaucoup de religieux et de novices étaient descendus dans le cloître pour le voir partir, après sa transformation en homme d'armes.

A peine Fanfulla fut-il rentré, qu'il sella son cheval, et le conduisit dans la cour ; puis il monta dans sa cellule, se couvrit de ses armes, et mit sur sa cuirasse, en guise de surtout, la patience en serge noire, de l'ordre de Saint-Dominique. Le ceinturon de son épée la lui serra à la taille. Pour conserver du moine le plus possible, il suspendit en outre son chapelet à un énorme poignard qu'il portait du côté droit.

Ce fut dans cet équipage que frère Georges se dirigea vers la cellule du père Benedetto ; car il ne jugea pas convenable de s'en aller sans prendre congé de son supérieur. Après avoir écouté ses dernières recommandations et lui avoir baisé les mains, il redescendit dans la cour, où la communauté l'attendait pour lui faire ses adieux. Il salua les uns, embrassa les autres, et serra la main à un petit nombre (qui ne furent pas les plus agréablement partagés), enfin il monta en selle. Mais il s'aperçut alors que sa foi avait été trop loin en croyant que la même humeur guerrière fût revenue à sa monture.

Autrefois il n'y avait pas moyen de tenir Griffon immobile à l'étrier, et à peine sentait-il son cavalier en selle, qu'il partait comme un trait. Cette fois, au contraire, il laissa monter son maître tout à son aise,

et sans trahir son immobilité que par une inclinaison du côté où il sentait la charge. Il attendit ensuite une couple de bons coups d'éperons avant de se mettre en mouvement, et il en fallut de plus énergiques encore pour le décider à tourner du côté de la porte de sortie, au lieu de prendre la direction de l'écurie, vers laquelle il tentait obstinément de gagner du terrain, malgré l'action de la bride qui lui tordait la tête dans le sens opposé. Enfin, lorsqu'il plut à Dieu et qu'il fut las de lutter contre le cavalier, il enfila l'allée de sortie, tandis que Fanfulla, sans cesser de piquer des deux, se retournait, saluant et salué, tant qu'il put voir et être vu.

Peu de jours après, vers six heures de nuit, Fanfulla parcourait le quartier de Saint-Jean, à la tête de six hallebardiers : il faisait sa première ronde.

C'était par un de ces temps affreux, comme il en fait à Florence au mois de novembre : un vent glacial chassait la pluie qui tombait à torrents.

Fanfulla, cependant, ne s'en inquiétait guère ; et même, dans le but de distraire sa troupe, composée de jeunes soldats nouvellement enrôlés, soit aussi pour gagner le mérite de les porter au bien, il faisait réciter le chapelet, chemin faisant. Il marchait en avant ; les autres le suivaient, un à un, en rasant les murs pour se tenir un peu à l'abri.

Que le lecteur n'aille pas s'imaginer pour cela que les soldats de cette époque fussent autant de capucins ; non assurément, puisque les compagnons de Fanfulla eux-mêmes ne répondaient aux oraisons que par la crainte du manche d'une grosse pertuisane que leur chef portait sur l'épaule, et dont il

avait déjà menacé le dos de l'un de ses hommes qui voulait faire l'esprit fort.

Convaincue donc par cet argument, auquel les maîtres de logique ont oublié de donner un nom, la patrouille marchait depuis une heure avec ce plaisir de résignation, qui ne peut guère être apprécié que par celui qui a dû, pendant une nuit d'hiver, porter le mot d'ordre à sept ou huit corps-de-garde.

A la fin, en tournant le coin de la place Saint-Michel, pour aller à Porta Rossa, les hommes de Fanfulla voient, à la lueur de leurs torches, une sorte de paquet de linge déposé près du mur.

On s'approcha, et, en regardant attentivement, on reconnaît une femme accroupie. Pour se garantir de la pluie, elle avait ramené sa robe sur sa tête; mais l'état où elle se trouvait indiquait assez qu'elle devait être là depuis longtemps. Du reste, tout soupçon de violence exercée sur elle se trouvait écartée, puisqu'elle était assise.

— Qu'est-ce que ceci? dit Fanfulla en s'arrêtant avec sa troupe.

— Quelque folle échappée, dit l'un.

— Elle ressemble à une figure de l'enfer du Dante, dit un autre.

— Si c'était la nuit de la Saint-Jean, ajouta un troisième, on pourrait croire que c'est... ça pourrait être...

— Tout juste! une sorcière! reprit avec un sourire de dédain l'esprit fort de la bande. Tu vois bien qu'elle n'a pas le pied de chèvre...

— Enfin, voyons.... dit Fanfulla en s'approchant

davantage. — La fille!... ohé, la fille! la femme!... c'est à vous qu'on en veut! Ohé!...

Mais elle ne répondait pas. Finalement, après l'avoir appelée en vain deux ou trois fois encore, il écarta les vêtements qui lui cachaient la figure et lui secoua le bras.

Soulevant lentement la tête, elle montra un visage qui avait dû être beau, mais qui était alors amaigri et livide comme celui d'un cadavre; ses grands yeux, renversés et éteints, se fixèrent sur les assistants sans paraître les voir.

Elle tenait sur ses genoux un tout petit enfant, complètement enveloppé dans une couverture de laine qui laissait pourtant voir des joues potelées, roses et blanches. L'enfant dormait paisiblement; car sa mère, en lui faisant un abri de ses bras et de sa tête, avait pu le défendre de la pluie et du froid.

Tout à coup, la malheureuse revint à elle, comme éveillée d'un sommeil léthargique, et son premier mouvement fut de serrer son enfant contre son sein, en le couvrant de ses mains et en ramenant ses vêtements sur lui.

— Que faites-vous ici, à cette heure, et dans cet état? lui dit alors Fanfulla. Allons, allons, levez-vous... Qu'est-il donc arrivé? qu'est-ce qu'on vous a fait? Dites-nous où vous habitez, nous vous y conduirons.

— Où j'habite? répondit la jeune femme en fondant en larmes. Mais je n'ai plus de maison, ou plutôt, la voilà, ma maison: cette boue!... Voilà mon lit... le berceau de mon malheureux enfant. Et en

parlant ainsi, elle imprimait sur la bouche de son fils des baisers convulsifs.

L'enfant s'éveilla et se mit à crier.

— Beau plaisir d'éveiller et de faire pleurer ce pauvre innocent ! dit Fanfulla. Mais, est-ce que vous n'avez point de parents, de mari, de père, ... de mère, enfin ? ... Quelque mal que soient allées les choses, du moins on a toujours une mère. —

La malheureuse continuait à ne répondre que par ses larmes.

— Oh ! à la fin du compte, dit Fanfulla, il ne s'agit pas ici de pleurer et de se désespérer ; il fait nuit, il pleut, il gèle, et cet enfant ne serait plus en vie demain matin. Ainsi, quittez la place ; nous causerons quand nous serons à l'abri... Allons. —

Moitié de gré, moitié de force, il parvint à soulever cette infortunée, et se mit en route avec elle à pas lents, en la soutenant, en l'encourageant, et, finalement, en portant lui-même l'enfant. Il ne pouvait la conduire qu'au palais, dans les chambres occupées par la garde ; mais là, du moins, il ne pleuvait pas, et l'on trouverait un bon feu.

Ce ne fut qu'après de longues hésitations que l'inconnue consentit à dire quelques mots, et encore se tenait-elle sur ses gardes, à la vue du grand nombre de soldats qui l'entouraient et la regardaient sans trop de cérémonie. Fanfulla fit alors retirer tout le monde dans une pièce voisine, non sans avoir dû faire mine de se fâcher et de vouloir employer l'argument dont nous avons parlé plus haut. C'est que, sans savoir pourquoi, il éprouvait un vif intérêt pour cette

inconnue, et il n'était chose qu'il n'eût faite dès lors pour lui être agréable.

L'étrangère, de son côté, rassurée en partie et encouragée par le bon cœur qui perceait à travers les manières un peu rudes, il est vrai, mais cependant affectueuses du vieux soldat, résolut de s'ouvrir à lui et de lui raconter ses malheurs.

Mais elle était trop agitée et ses idées trop confuses, pour que son récit fût assez précis et assez méthodique pour être rapporté dans cette histoire. Cependant, comme il est indispensable que le lecteur sache quelle était cette femme, et connaisse mieux ses aventures, nous allons nous-même le conduire à ce but, en reprenant de plus loin quelques particularités concernant la famille de Niccolò.

CHAPITRE VIII.

INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE FLORENTINE AU XVI^e SIÈCLE.

Vis-à-vis la porte de côté de l'église Sainte-Marie Maggiore, on voit aujourd'hui une maison bâtie dans le style sans goût et sans caractère du dix-huitième siècle, et qui, après avoir été l'auberge de l'Aigle-Noir, est aujourd'hui l'hôtel d'York. C'est sur l'emplacement même de cet édifice, occupé d'abord par le séminaire et plus anciennement encore par les constructions des Cerretani, que se trouvait, à l'époque dont nous

parlons, la maison de Niccolò. Elle avait été construite entre le treizième et le quatorzième siècle, suivant cette architecture sévère que l'on peut admirer encore à Florence, dans un petit nombre de palais. Dieu veuille les conserver encore longtemps, en les préservant à tout jamais de ces propriétaires qui divisent une chambre en quatre compartiments, et font blanchir les façades pour la plus grande augmentation du loyer. Mais, laissons ce sujet, car il ne fait pas bon parler goût, souvenirs, architecture, avec qui répond : argent.

La maison habitée par la famille Lapi était un édifice carré, solidement construit, à trois étages, et renforcé jusqu'au premier par un revêtement en pierres de taille noircies par le temps. La partie supérieure des murs était couverte d'arabesques en grisailles ; au-dessus, il s'élevait une loge soutenue de colonnettes déliées.

Le toit dépassait le mur de plusieurs bras, et les extrémités des poutres de la charpente étaient grossièrement sculptées en forme de trompes. Les fenêtres du rez-de-chaussée, peut-être un peu trop basses, avaient été garnies de gros barreaux ; au-dessous, et dans toute la longueur de la façade, régnait une corniche en pierre, dans laquelle étaient scellées des barres de fer aux anneaux pendants, longues de trois palmes, recourbées vers le haut, et percées à leur extrémité supérieure. Les jours de fête, on y plantait des torches ou des drapeaux.

Au coin de l'édifice et à la même hauteur que les anneaux, se trouvait une lampe de fer, comme celles qu'on voit encore aujourd'hui aux angles du palais

Strozzi. Deux marteaux de bronze, suspendus à des masques de lion, servaient à frapper à la porte d'entrée, en chêne massif, recouvert de plaques de fer, que d'énormes clous scellaient dans le bois.

On entrait par une allée, dont la voûte à compartiments était ornée de fresques, et qui conduisait à une cour carrée, entourée de loges spacieuses et de bon goût, où l'on retrouvait une foule de peintures historiques, aussi à fresque, de l'époque et de l'école de Masaccio.

A moitié de l'allée, deux portes latérales donnaient entrée au rez-de-chaussée. A gauche c'étaient quatre salles, où Niccolò avait ses magasins et un comptoir ; son appartement était à droite.

Le premier étage était occupé par les jeunes gens ; Laudomie, Lisa et les femmes de service, habitaient le haut de la maison, et se trouvaient en quelque sorte séparées du reste de la famille.

La chambre de Niccolò était en tous points en rapport avec le caractère de celui qui l'habitait : tendue d'une étoffe en tapisserie de Flandre, représentant divers sujets de la Bible, avec un plafond à larges carrés en bois de couleur foncée : elle ne contenait que peu de meubles. Un lit en noyer verni, dont la garniture en drap de soie violet était soutenue par quatre petites colonnes, fixées dans une sorte de socle qui en faisait le tour, et lui servait de marche-pied ; deux grands coffres de bois sculpté en demi-relief ; enfin, quelques fauteuils à bras, recouverts en cuir, complétaient l'ameublement.

Une niche avait été pratiquée dans le mur, près du lit, à quatre bras du sol. On y remarquait, sus-

pendue, une tunique de dominicain, au-dessous de laquelle était déposée une petite urne en argent. La tunique avait appartenu à frère Girolamo Savonarola. C'était celle qu'on lui avait arrachée au moment de son supplice; l'urne contenait des cendres de son bûcher. Niccolò conservait ces objets avec une tendre et profonde vénération, comme reliques d'un martyr et comme souvenirs d'un maître et d'un ami; une lampe, attachée au plafond, brûlait nuit et jour devant les reliques du dominicain.

Vers la brune, et peu de jours après les funérailles de Baccio, Niccolò, après son souper, était assis sous le manteau d'une vaste cheminée, où pétillait un bon feu. Il était entouré de sa famille et de quelques-uns des hommes les plus puissants à Florence, qui venaient, selon leur habitude, passer la veillée avec lui; car, bien que Niccolò ne fût alors revêtu d'aucune charge publique, l'affection qu'on lui portait, le cas que l'on faisait de son expérience dans les affaires, et son ascendant bien connu sur le parti des Piagnoni, faisait rechercher sa société, surtout par les républicains les plus zélés.

Au nombre des visiteurs se trouvait Bernard de Castiglione, ennemi acharné du nom Pallesco, et l'un des hommes les plus influents de son parti, celui entre les républicains qui voulait la démocratie dans son acception la plus illimitée.

Il y avait aussi deux frères dominicains : le père Benedetto de Faenza, que nous avons trouvé supérieur du couvent de Saint-Marc, homme de bien par excellence et profond théologien, mais dont la douceur et la timidité naturelles ne convenaient pas à ces temps

de résolutions hardies et de sanglantes exécutions; et le père Zacharie de Fivizzano, du couvent de Sainte-Marie-Nouvelle, éloquent prédicateur et bouillant orateur populaire. Ce dernier enflammait la foule de l'amour de la liberté avec l'éloquence entraînant et fatidique de Savonarola.

Vous y eussiez vu aussi François Ferruccio, à la trempe d'acier, l'un de ces hommes que le nombre peut accabler, mais non pas vaincre ni faire plier; l'un de ces hommes qui seuls suffisent quelquefois pour retarder la ruine des empires: soldat intrépide, prudent capitaine, chef heureux dans ses entreprises, rigide observateur de la discipline, sévère et inflexible autant que généreux et juste pour ses soldats, dont il était l'idole, Ferruccio se montrait admirateur passionné de l'école de Giovanni de Médicis, chef des bandes noires, et s'étudiait à imiter ce grand capitaine. Il ternit, il est vrai, tant de qualités par quelques actes de cruauté; mais qu'on réfléchisse qu'il vivait au seizième siècle, qu'il aimait sa patrie, qu'il dut assister à sa longue et douloureuse agonie, et en prévoir l'inévitable ruine.

Castiglione, assis près de Niccolò, s'entretenait à voix basse avec lui, et leur conversation paraissait rouler sur des sujets d'une haute importance. Venait ensuite le père Benedetto, qui, en homme préoccupé, présentait alternativement au feu les deux faces de ses mains; puis à sa droite, en suivant le demi-cercle autour de la cheminée, le père Zacharie fixait au plafond ses yeux noirs, taillés comme ceux du Jupiter de Phidias, en tenant d'une main sa barbe épaisse

et longue, dans l'attitude inspirée du Moïse de Michel-Ange. Ferruccio, debout au milieu, tournait le dos à la cheminée, et les accidents de la flamme du foyer, en faisant vaciller son ombre sur le mur opposé, y dessinaient sa taille élevée en proportions gigantesques.

Les fils de Niccolò, Averardo et Vieri, armés de leurs cottes de maille et harassés des fatigues du jour, s'étaient jetés sur des fauteuils. Bindo, debout près d'une table, sur laquelle Lisa et Laudomie préparaient de la charpie pour les blessés, tenait en main le casque qu'il venait de fourbir; et, tout en regardant si son père l'observait, il priait à voix basse sa sœur aînée de lui trouver quelques plumes pour s'en faire un cimier. Mais la jeune fille lui répondait par un signe de tête négatif, accompagné d'un sourire mélancolique. Était-ce parce que la vue de l'épée de Baccio, suspendue au côté de Bindo, lui rappelait la mort de son frère aîné? ou bien, était-elle préoccupée par la pensée plus douloureuse et plus poignante encore de la position de son imprudente et malheureuse sœur?

Bien que Lisa eût une année de moins que sa sœur (elle avait dix-huit ans), et que toutes deux, elles fussent également belles, Laudomie, au premier aspect, semblait être la plus jeune. Sur son visage modeste et mélancolique, dans le mouvement lent et l'expression suave de ses yeux bleus, et jusque dans le son de sa voix, brillait ce je ne sais quoi de virginal et de pur, que tout œil distingue et que tout cœur comprend, sans qu'il soit possible cependant de le définir; ce je ne sais quoi, qui n'appartient pas exclusivement à une condition ni à un âge, puisqu'il embellit souvent les traits d'une mère de famille et parfois se

cherche en vain sur le visage d'une jeune fille ; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un doux reflet de l'âme qui perce à travers le voile du corps, et qui, en donnant une expression céleste à la beauté dont il est tout à fait distinct, la rend irrésistible ou la remplace avec usure ; cette expression enfin, qui survit dans l'adversité et les malheurs, et rend honorable et auguste l'humble et obscure pauvreté.

Aussi, cette auréole d'une âme qu'aucune mauvaise pensée n'a jamais ternie, donnait un visage d'ange à Laudomie. Sa vie était la réalisation fidèle de son aspect angélique. Ayant perdu sa mère dès l'âge de quinze ans, son jugement précoce lui avait fait comprendre l'obligation de la remplacer près de sa sœur ; et depuis plusieurs années, elle accomplissait scrupuleusement ce devoir ; pour le reste de la famille, elle était en quelque sorte le pivot sur lequel tournait la charge des soins domestiques. Confidente affectueuse de toutes les douleurs, elle savait se les approprier en souffrant avec les autres ; mais presque toujours elle y trouvait quelque remède, ou du moins quelque soulagement. Dans les occasions importantes, c'était elle que Niccolò consultait de préférence ; et, tout en s'exprimant avec timidité et défiance d'elle-même, il arrivait presque toujours qu'elle indiquait le parti le plus sage. Enfin, la voix publique ne la désignait qu'en la nommant l'*ange de la maison Lapi*.

Quelques années auparavant, Laudomie avait souvent remarqué un jeune et élégant gentilhomme qui passait presque chaque jour sous les fenêtres de la maison, tantôt seul, tantôt avec ses amis, souvent sur un beau genet d'Espagne qu'il faisait caracoler

avec la plus belle grâce du monde ; et, une fois, il lui était échappé de dire à sa sœur, qui travaillait près d'elle :

— Quel beau jeune homme ! — avec le même son de voix et la même indifférence qu'elle eût pu dire :
— Quelle belle fleur !

Mais un jour que les Magnifiques Alexandre et Hippolyte de Médicis faisaient par la ville leur promenade accoutumée, les deux sœurs ne furent pas peu surprises de voir le jeune homme qu'elles avaient remarqué marcher de pair avec ces puissants seigneurs. Les trois cavaliers levèrent la tête en même temps pour regarder les filles de Niccolò ; puis, à mesure qu'ils s'éloignaient, elles les virent rire entre eux en tournant la tête l'un après l'autre du côté où elles se trouvaient.

Laudomie rougit et se retira : il lui semblait que ces rires fussent une insulte ; et, sans savoir pourquoi, elle souffrait d'une sorte d'humiliation et de remords. En tout cas, docile à cette voix secrète et mystérieuse, à laquelle on a donné le nom de pudeur, et qui est pour la jeune fille un guide aussi sage et aussi sûr que l'expérience, elle sut toujours, en semblables occasions, réprimer sa curiosité. Mais Lisa était trop irréflechie pour imiter l'exemple et suivre les conseils de sa sœur. La première fois, elle avait regardé le beau jeune homme, comme avait fait Laudomie, par distraction, par hasard ; puis, une sorte de coquetterie vaniteuse s'en était bientôt mêlée. Aussi, du plus loin qu'elle entendait le bruit des pas d'un cheval sur le pavé, baissait-elle la tête en rougissant ; et, sans tenir compte de l'opposition de sa sœur, elle se levait, s'ap-

prochait de la fenêtre, feignait un instant de porter ailleurs ses regards pour les laisser tomber bientôt, et comme par distraction, sur le bel inconnu. Ce petit manège ayant été plusieurs fois répété, Laudomie avait hasardé quelques observations directes sur ce sujet ; mais Lisa s'en montra offensée en niant résolument les intentions que sa sœur voulait lui prêter, et Laudomie dut se taire et attendre. Elle connaissait trop bien le caractère de sa sœur pour essayer de lui résister de front.

Le cœur de Lisa était bon sans doute, et son âme généreuse et loyale ; mais, élevée en enfant gâtée, elle avait appris à ne supporter aucune contradiction ; habituée aux éloges, ou plutôt aux flatteries de sa mère, elle attribuait à la malveillance le moindre reproche ; son amour-propre s'irritant des observations et des conseils, la conduisait à la dissimulation. Peu à peu l'égoïsme arrêta les élans de sa générosité naturelle en mettant le calcul à la place de l'inspiration ; et cette jeune fille, qu'une sage direction eût pu rendre femme dévouée et généreuse, n'acquiesça, au contraire, qu'un cœur exigeant et un esprit présomptueux et obstiné.

Du reste, depuis les premiers mots de Laudomie à sa sœur au sujet du jeune inconnu, il n'en avait plus été question entre elles. Cependant, comme rien ne produit autant le refroidissement entre deux personnes, dont toutes les pensées ont toujours été communes, que d'avoir une corde à laquelle l'une et l'autre savent devoir ne pas toucher, il était né, non pas précisément de l'éloignement entre les deux sœurs, mais, en définitive, elles ne s'aimaient plus comme

autrefois. Laudomie savait que parler à Lisa de son amour sans s'y montrer favorable, c'était courir le risque de l'éloigner d'elle tout à fait. Elle se taisait donc, se bornant à prier Dieu de sauver sa sœur de l'affreux danger qui la menaçait; mais, chaque jour, de nouveaux signes de faiblesse de la part de Lisa venaient la convaincre davantage que ses prières n'étaient pas exaucées.

Un changement progressif se manifestait dans la physionomie et les manières de la jeune Lisa, dont l'indifférence augmentait chaque jour pour tout ce qui lui avait plu jusqu'alors. Les belles fleurs qu'elle avait placées sur la terrasse, et qu'elle avait cultivées jusque-là avec un plaisir si empressé, se fanaient faute de soins. Un petit oiseau, son favori, faillit mourir de faim après deux jours d'oubli. Enfin, et pour combler le désespoir de la bonne Laudomie, Lisa omit graduellement ses pratiques de religion ou ne les remplit plus qu'avec distraction et ennui.

Le jour des calendes de mai arriva. C'était un jour de grande fête à Florence : les magistrats eux-mêmes assistaient aux divertissements publics.

Les jeunes filles, dans leur plus riche parure, et couronnées de fleurs, se réunissaient en foule pour voir jouter, courir la bague, jouer au ballon. Les deux sœurs s'y rendirent aussi en compagnie d'une de leurs parentes. Mais à peine se trouvèrent-elles sur la place Sainte-Croix, que Lisa disparut. La foule l'avait séparée de ses compagnes, qui durent se retirer sans être parvenues à la rejoindre. Cependant elle les suivit de près dans leur retour.

Niccolò n'attachait point d'importance à un accident

assez ordinaire dans de semblables occasions. Mais Laudomie dut en penser tout autrement, et mille craintes traversèrent son esprit.

Durant le reste de cette journée, Lisa, malgré de continuels efforts sur elle-même pour paraître comme de coutume, ne put cacher à l'œil observateur de sa sœur un certain embarras, quelque chose d'étrange dans le regard, dans la physionomie, dans toute la personne.

Aussi, en observant ces symptômes d'un amour toujours croissant, Laudomie était accablée de tristes pressentiments. Elle n'avait, hélas ! que de trop justes motifs d'en ressentir une amère affliction, et de prévoir une fin bien triste à cette mystérieuse intrigue.

Le jeune inconnu dont Lisa s'était éprise appartenait au parti des Palleschi ; à ce parti qui avait causé des maux incalculables à Niccolò et à toute sa famille ; à ce parti qui poursuivait avec acharnement l'abolition des anciennes lois et de l'antique liberté de Florence. Il n'était donc pas permis d'espérer que Niccolò consentît jamais à s'allier avec lui. Par quelques interrogations adressées à ses frères sans but apparent, Laudomie parvint bientôt à savoir que c'était un certain Troïlo d'Ardinghelli, jeune dissolu, courtisan et suppôt damné des Médicis.

Mais quelque menaçantes que fussent ces considérations pour Lisa, ce n'étaient cependant pas les seules qui dussent lui faire redouter l'avenir.

Il y avait dans les ateliers de Niccolò un jeune homme, nommé Lamberto, élevé dans la maison depuis sa plus tendre enfance, avec autant de soins et d'affection que s'il eût appartenu à la famille. Son

père, simple ouvrier en soierie, avait su, par sa fidélité et son aptitude, mériter les bonnes grâces de Niccolò, qui en avait fait le chef de tous ses établissements. Cet homme de bien paya ensuite de son sang la reconnaissance qu'il devait à son bienfaiteur. Le 6 avril 1498, lorsque les Palleschi assiégèrent le couvent et l'église de Saint-Marc, Niccolò, ainsi qu'un grand nombre de Piagnoni, était accouru au secours de Savonarola. Le combat dura pendant plusieurs heures de la nuit ; assiégeants et assiégés combattaient comme s'il se fût agi de prendre d'assaut une citadelle. Le supérieur et ses religieux, après avoir fait processionnellement le tour du couvent, s'étaient retirés dans l'église, où toute la communauté se mit en prière en chantant le *Salvum fac populum tuum, Domine*, et en s'attendant d'un moment à l'autre au martyre. Bien que le supérieur ne voulût pas consentir à ce que l'on eût recours aux armes pour le défendre, le père Dominique de Pescia et un grand nombre de nobles citoyens, entre autres, François Valori, Batista Ridolfi et T. Davanzati se pressèrent autour de lui avec la résolution de repousser la violence par la force.

Les assiégeants avaient brûlé la porte de l'église et s'y étaient précipités en foule ; mais ils trouvèrent les Piagnoni et les moines sur la défensive, et le combat dut être long et acharné.

Un novice, armé d'une arquebuse, était monté dans la chaire. De cette position avantageuse, il abattit un grand nombre d'ennemis et répétait à chaque coup : « *Salvum fac populum tuum, Domine.* » Un religieux de Biliotti frappa d'un crucifix de cuivre Jacopo de Tanzi,

et lui creva un œil. Ceci soit dit uniquement pour donner une idée des mœurs de l'époque.

Niccolò, âgé alors de cinquante-huit ans, combattait devant l'autel de la madone. Son fidèle Piero était à ses côtés : dans la mêlée, l'un des assaillants, que Niccolò n'apercevait pas, brandissait contre lui une énorme pertuisane; le coup allait porter, et l'eût percé de part en part si Piero, auquel le temps manque pour détourner l'arme, ne se fût jeté au-devant et n'eût reçu le fer dans la poitrine. La pointe sortit par le dos et le sang du pauvre ouvrier couvrit celui qu'il avait sauvé. Quelques religieux étaient accourus en voyant tomber un combattant; ils soulevèrent le blessé et le portèrent sur les marches de l'autel. Le moribond reçut avec joie le viatique, en rendant grâces à Dieu pour lui avoir accordé une si belle mort; puis, tournant ses yeux éteints vers Niccolò, qui lui soutenait la tête et pleurait, il lui dit : « Je laisse Nunziata enceinte de sept mois... Je vous recommande mon fils ou ma fille. » Il ne put en dire davantage et rendit son âme à Dieu...

Il est facile d'imaginer les soins que Niccolò prit dès lors de Nunziata. Lamberto, qui naquit deux mois après la mort de son père, fut accueilli et traité comme un fils dans la maison Lapi. Niccolò, ayant remarqué bientôt les heureuses dispositions de cet enfant, lui avait fait donner toute l'éducation scientifique et commerciale que comportait l'époque. Et le jeune élève, par ses progrès rapides, mérita de bonne heure que Niccolò pût lui confier la tenue de ses livres de commerce.

Bien que les services du jeune Lamberto fussent

largement rétribués, Niccolò songeait cependant au moyen de lui préparer un avenir honorable, afin de s'acquitter, autant qu'il était en lui, de l'immense obligation qu'il avait à son père. Niccolò était très-riche, et aurait pu facilement sans doute, par un sacrifice d'argent, placer Lamberto dans une position indépendante. Mais il lui semblait que des obligations de la nature des siennes ne pussent se payer ainsi; d'un autre côté, il trouvait injuste qu'un père de famille consentit à diminuer la fortune de ses enfants pour acquitter une dette tout à fait personnelle.

Il lui était bien venu en pensée de donner à Lamberto une de ses filles en mariage, et de mettre ainsi d'accord son devoir avec sa reconnaissance; mais, quoique le jeune homme, qui avait déjà vingt ans accomplis, eût des avantages extérieurs tels qu'il n'avait pas à craindre un refus de la part d'une jeune fille, Niccolò avait assez de tact et trop d'équité pour vouloir exiger une pareille alliance, sans avoir auparavant sondé avec soin le cœur et la volonté de celle qui devrait la contracter. Faire les premières démarches, et proposer lui-même la chose, ne lui semblait pas convenable non plus; en sorte qu'il laissait au temps et au hasard le soin d'amener l'accomplissement de ses désirs.

Ceux qui connaissaient Niccolò ne pouvaient être surpris qu'il pensât à prendre Lamberto pour gendre, Lamberto pauvre et d'une naissance obscure; car le riche et puissant plébéien n'était pas de ceux qui réprouvent l'aristocratie de la noblesse par envie et avec le désir de s'élever sur ses ruines. Il pensait que chacun est fils de ses œuvres, et il estimait les

hommes pour ce qu'ils valent par eux-mêmes; aussi réprouvait-il comme essentiellement funestes à un état ces factions de nobles, de bourgeois, de marchands ou de toute autre classe, qui, resserrées dans des idées exclusives, refusent dédaigneusement toute alliance en dehors de leur parti; non, certes, qu'ils soient les plus dignes, mais parce que le hasard de la naissance ou des circonstances les ont attachés à telle caste plutôt qu'à une autre.

Mais combien il est rare aussi de rencontrer des hommes qui, comme Niccolò, détestent les abus, non par crainte d'en être victimes, ou par dépit de ne pouvoir s'en faire à eux-mêmes un piédestal, mais uniquement par amour de la justice et de l'équité! Quant à Lamberto, il eût mérité d'être rangé au nombre des exceptions, même par un père qui eût tenu compte de la naissance et des richesses.

Si l'on veut avoir une idée du portrait de Lamberto, qu'on imagine un jeune homme de taille élevée et dont les membres bien proportionnés dénotent la plus grande aptitude pour tout ce que la force et l'adresse peuvent faire entreprendre : voilà pour le corps. Quant à l'âme, la nature lui avait accordé le don qu'elle réserve à ses élus, à ceux qu'elle destine aux grandes entreprises, sans acception d'état ni de fortune, ce sentiment profond que l'on peut nommer l'amour, la passion de la perfection. C'est la semence féconde qui produit les nobles pensées, les grandes vertus, tout ce qu'il y a de sublime dans les actions des hommes; c'est le juge sévère qui dit à l'oreille de celui qu'on applaudit : *tu aurais pu mieux faire*; stimulant continuel pour qui sait le sentir, et qui

fait voir après chaque conception , après chaque action , combien est plus longue la route qui reste à faire pour arriver au but , que la distance déjà parcourue. Ne serait-ce pas l'empreinte du souffle divin , laissée sur l'homme lorsque Dieu le tira du néant ?

Cette noble passion devenait plus intense chez Lamberto à mesure qu'il avançait dans la vie. Elle le poussait à profiter avidement de l'heureux hasard qui avait mis à sa disposition les moyens les plus propres à développer et à perfectionner ses facultés physiques et morales. Pressentant peut-être que sa vie ne se passerait pas tout entière dans un comptoir , il ne négligeait rien pour se mettre au niveau d'une fortune plus brillante. Sa santé et ses forces se développèrent dans les exercices chevaleresques , pour lesquels il eut bientôt une habileté sans égale. Son jugement se mûrit par la lecture et l'étude de l'histoire , mais surtout par les conversations sérieuses et importantes de Niccolò et des hommes d'état qui fréquentaient le vieux républicain.

En outre , soit par caractère , soit comme conséquence de sa position , Lamberto ayant contracté de bonne heure l'habitude de ne jamais agir , ni d'accepter d'opinion sans mûr examen , l'on comprendra facilement qu'il pût être un homme à l'âge où beaucoup d'autres ne sont que des enfants.

Pour ne pas taire ses défauts , il faut dire cependant que l'amour du beau et de l'idéal l'entraînait à se passionner avec fureur pour les objets dans lesquels il croyait remarquer quelque perfection , et que souvent son imagination brûlante lui représentait les hommes et les choses sous un jour trop brillant.

Puis, ainsi qu'il arrive lorsque l'illusion tombe en tout ou en partie, il passait d'une admiration immodérée à un mépris sans bornes.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de placer ici l'observation que, si les jeunes gens au caractère bouillant et au cœur généreux, comme Lamberto, pouvaient se prémunir contre cette précipitation de jugements exagérés, ils éviteraient pour eux-mêmes une foule d'erreurs, et n'auraient pas à regretter de nombreuses et injustes méprises. Le désappointement, qui naît d'illusions perdues, ne leur inspirerait pas non plus contre le genre humain cette haine bizarre, dédaigneuse, ni cette mélancolie sombre et parfois calculée, qui a peut-être inspiré beaucoup de belles déclarations poétiques, mais qui n'a certes jamais rendu les hommes ni plus vertueux, ni plus heureux. Ne pourrait-on pas démontrer au contraire que cette manie misanthropique a rendu les hommes plus durs et plus égoïstes, en voilant à leurs yeux la vérité, pourtant si triviale et si évidente, que, s'il y a beaucoup de fripons sur la terre, il y a aussi beaucoup d'honnêtes gens, et que ce sont les uns et les autres, y compris les détracteurs de l'espèce humaine, qui font ce mélange de bonnes actions et de sottises dont nous sommes témoins ? En sorte que, finalement, tout se réduit à avoir la patience de séparer les unes des autres, le courage de louer le bien et de blâmer le mal, et la charité de plaindre ceux que leur nature laisse flotter incertains entre les deux.

Ces réflexions, du reste, ne sont pas applicables à Lamberto. Comme il n'avait eu que peu de mécomptes dans la vie, et qu'il n'avait trouvé que de

l'amitié dans la famille de son protecteur, son caractère n'avait pas eu occasion de s'aigrir ; et, malgré le défaut que nous lui avons reconnu, sa douceur, ses manières engageantes et la tendre gratitude qu'il témoignait en toutes circonstances à Niccolò, lui avaient concilié l'affection du vieillard, celle de ses enfants et l'estime de tous ceux qui le connaissaient.

Lamberto avait inspiré un sentiment d'une autre nature encore à l'une des personnes de la famille : Laudomie l'aimait, sans peut-être s'en apercevoir elle-même. Il est vrai de dire que jamais deux cœurs ne furent mieux faits l'un pour l'autre. Mais, bien que, de son côté aussi, Lamberto se trouvât entraîné vers la fille aînée de Niccolò par la sympathie qui naît de la ressemblance des caractères, il se sentait arrêté par l'éclat de sa beauté, par l'expression sublime de sa physionomie angélique. « Suis-je digne d'un seul de ses regards ? » se disait le timide et modeste jeune homme.

Rarement il la voyait ; il lui parlait plus rarement encore. Il lui semblait même que Laudomie faisait peu de cas de lui, et qu'elle cherchait à l'éviter. Combien il se trompait ! Elle l'évitait il est vrai, mais par cet instinct pudique qui sert de guide à la jeune fille au moment où elle va donner son cœur.

Lisa en agissait tout autrement à l'égard de Lamberto, le traitant avec toute la sécurité confiante d'un cœur qui se possède. Or, à l'âge de Lamberto, à l'âge où le besoin d'aimer se fait sentir avant d'avoir trouvé un objet sur lequel il puisse se fixer, le cœur s'abandonne à qui lui offre un plus facile amour. C'est ici

surtout qu'il importe d'être guidé par une bonne étoile.

Le cœur de Lamberto, qui n'avait osé porter ses vœux sur Laudomie, retourna peu à peu vers sa sœur, sans qu'il s'en aperçût pour ainsi dire et à l'insu de sa propre volonté. Et Lisa, par ce tact pénétrant et subtil dont la nature a doué la femme, et qui devance en elle l'expérience, reconnut bientôt que le jeune homme était à sa merci. Elle jouissait de se voir aimée. L'âme la plus innocente et la plus pure n'en ressent-elle pas du plaisir ? Mais, dans cette circonstance, c'était peut-être la vanité de Lisa qui était satisfaite, bien plutôt que la sensibilité de son cœur. Dans sa haute opinion d'elle-même, elle aimait l'amour de Lamberto comme un hommage rendu à son propre mérite. Si l'on veut, elle aimait Lamberto aussi ; elle eût pu même l'aimer éperdument ; mais elle ne pouvait concevoir l'idée de devenir la femme d'un homme qui passait toute sa vie, l'aune à la main, à mesurer la laine et la soie.

Niccolò avait remarqué avec satisfaction les progrès de l'amour de Lamberto pour Lisa ; il avait cru en même temps en reconnaître l'acceptation tacite de sa fille, et dans cette conviction, il désirait qu'une occasion se présentât de pouvoir manifester son agrément.

Un jour, qu'il se trouvait seul avec les deux jeunes gens, Lisa quitta la chambre, et Lamberto, ne pensant pas être observé, la suivit d'un regard qui en disait assez. Niccolò sourit, et lui dit en lui posant une main sur le front : « Lamberto ! je t'aime comme mon fils, parce que je te connais homme de bien.

Sache ensuite que pour donner un mari à Lisa, je ne regarderai ni à la fortune, ni à la naissance, pourvu qu'il s'agisse d'un honnête homme et qu'il lui plaise. » Le vieillard s'arrêta un instant en fixant un regard affectueux sur le jeune Lamberto, puis il répéta : « *pourvu qu'il lui plaise, entends-tu ?* »

Niccolò était déjà sorti de la chambre, que Lamberto, immobile et les yeux fixes, semblait encore rêver. Revenu de sa surprise, il s'écria dans un transport de joie : « Si maintenant je ne réussis pas, ce sera bien ma faute. » Mais une pensée vint tout à coup empoisonner son bonheur. Lisa n'avait-elle pas trop de fierté pour placer si bas son amour ? Et, pour la première fois, Lamberto souffrit de son origine pauvre et obscure. Pour la première fois il se dit : « Que ne suis-je né dans les richesses ! » Puis, se reprochant aussitôt ces regrets inutiles, il s'écria : « Mais ne suis-je pas un homme comme un autre ? » Et son imagination passait en revue tous ceux qui, en Italie, étaient parvenus par leur mérite seul à un rang élevé, à une puissante fortune. Il se rappelait ce qu'il avait lu de Castruccio, d'Ugucione della Faggiuola, de Sforza, de Carmagnola et de tant d'autres, et il se faisait à lui-même l'application de ce passage du Purgatoire du Dante : « Ne suis-je pas de cette contrée où chaque paysan peut, par la vertu des armes, devenir un Marcellus (1) ? »

Puis, passant d'une idée à l'autre, et s'affermissant de plus en plus dans la résolution qu'il venait de prendre, il se disait : « Niccolò me donnerait Lisa, il

(1)

. . . . Ove un Marcel diventa
Ogni villan che parteggiando viene.

est vrai, parce que mon père a donné son sang pour lui; mais cela ne l'empêcherait pas de se rappeler que je ne suis que le fils d'un pauvre ouvrier, et que, s'il l'eût voulu, il pouvait marier sa fille au plus grand seigneur de Florence. »

Lamberto, animé d'un noble orgueil, s'indignait devant la pensée que son bienfaiteur, que Lisa ne pourraient jamais être fiers de lui. Il poursuivait cette idée; il se représentait Laudomie noblement et richement mariée, et son beau-frère rougissant de lui, pauvre fabricant de soie; il se voyait oublié, traité en inconnu. Il voyait sa Lisa offensée du dédain dont il était l'objet, et voulant le couvrir de son appui, de sa protection.

Ces pressentiments lui remplirent tout à coup le cœur d'une telle amertume, et la vie qu'il venait d'imaginer lui semblait si horrible et si méprisable, qu'il forma soudain la résolution de mériter, à tout prix, celle dont il se sentait digne. Plein d'ardeur et d'espérance, il voyait s'ouvrir devant lui une carrière nouvelle, toute remplie de brillants faits d'armes, de hasards et de gloire. Au terme de cette carrière, il se voyait lui-même capitaine renommé, seigneur d'un château, honoré et puissant, et Lisa près de lui, traitée en puissante châtelaine. Dans l'ivresse de ces images séduisantes, avec la conscience de la trempe solide de son âme et de la vigueur de son corps, et se sentant le courage des choses les plus difficiles, il s'écriait, comme indigné de n'y avoir pas songé plus tôt : « Il est fort heureux que je me sois enfin aperçu d'avoir du cœur et un bras comme un autre ! » Puis il ajoutait : « Dieu m'aidant comme je

m'aiderai, Niccolò n'aura pas à rougir de son gendre, et Lisa pourra ne rien envier aux autres femmes. »

Le projet que Lamberto venait de former, c'est-à-dire la résolution de prendre la carrière des armes, ne manquait pas à cette époque d'une certaine chance d'aboutir à une fortune brillante, à condition, bien entendu, que celui qui s'y engageait possédât à un degré éminent les qualités requises, et qu'une balle d'arquebuse ne vînt pas trop tôt interrompre l'exercice. C'était encore le temps des *condottieri*, ou chefs de routiers mercenaires, et chacun pouvait aspirer à cette position, pourvu qu'il acquît une réputation militaire suffisante pour attirer un grand nombre d'aventuriers sous ses drapeaux. Les soldats qui faisaient alors le métier à leur guise, comme moyen de s'enrichir et de monter en grade, se rangeaient en plus grand nombre sous les ordres du *condottiere* dont les succès leur inspiraient plus de confiance. Le *condottiere* faisant ensuite un choix parmi ceux qui se présentaient, reformait une troupe d'élite dont les services se payaient fort cher par les puissances belligérantes. Du reste, le mode de recrutement des armées avait l'avantage de ne placer le commandement qu'entre les mains de ceux que leur valeur et une expérience consommée dans l'art militaire en rendaient les plus dignes.

Mais, au moment d'exécuter son dessein, une pensée vint se jeter à travers, non comme un obstacle insurmontable, mais au moins comme une difficulté d'autant plus grande qu'elle était appuyée sur la vertu de celui qui la rencontrait.

Lamberto avait encore sa mère.

Avant son mariage, c'était une bonne paysanne des environs de Lucques. Elle vint ensuite s'établir à Florence avec son mari, et ce ne fut qu'après de longues années qu'elle donna le jour à Lamberto. On aurait pu, pour son éloge, lui faire l'application de ces quatre mots qui servirent d'épithète à une dame romaine :

DOMUM MANSIT ; LANAM FECIT (1).

Voilà qu'il nous semble entendre quelques-unes de mes lectrices, si toutefois nous avons le bonheur d'en trouver, dire en souriant : « Décidément, nous autres pauvres femmes, nous ne sommes bonnes que pour filer et pour garder la maison. »

Mais, sans vouloir prendre à la lettre le sens de l'épithète, les femmes comprennent elles-mêmes combien est grande, noble, importante la mission que la Providence leur a confiée dans le monde.

Si le vrai beau, la vraie grandeur, l'importance réelle doivent se mesurer sur l'utilité et sur la vertu, quoi de plus noble, de plus sublime qu'une tendre épouse, qu'une bonne mère ? Qui donc, si ce n'est la femme, soutient les premiers pas, adoucit les premiers chagrins de ces hommes orgueilleux qui la méprisent lorsqu'ils peuvent se passer de ses soins, et qu'ils retrouvent encore lorsqu'ils cherchent un soulagement aux misères de la vie ? Qui, à l'égal de la femme, mène une vie de sacrifices, en s'immolant en tout et toujours au bonheur de celui à qui elle a consacré son existence ?

Chez les hommes, les actes d'héroïsme sont soutenus par les applaudissements et les louanges ; pour

(1) Elle resta à la maison ; elle fila de la laine.

les femmes, au contraire, tout ce que la vertu humaine peut opérer de difficile et de sublime, reste presque toujours caché et oublié dans l'enceinte du foyer domestique. Quelle gloire, quel mérite plus grands doivent donc être attachés aux actes utiles, aux actes de vertu qu'elles peuvent accomplir ?

Ajoutons encore que si les femmes appréciaient bien leur influence sur le bonheur de la société, en se rappelant que tout se résume enfin dans la félicité domestique ; si elles réfléchissaient qu'il dépend d'elles surtout de rendre les hommes généreux, vaillants, dévoués à la patrie, à l'humanité, oh ! alors elles n'envieraient pas à l'autre sexe le triste privilège de tuer par le fer des hommes rangés en bataille ou de les expédier à l'aide de fioles et de pilules (les deux manières *autorisées* pour envoyer les gens à l'autre monde) ; le privilège de torturer l'esprit et de vider la bourse au moyen de codes incompréhensibles, de procès sans fin, de mille pièges toujours dressés ; le privilège de tromper le cœur, de fausser le jugement par de vaines et orgueilleuses doctrines.

Dieu veuille que ma lectrice n'ajoute pas : « et de faire bâiller avec des sermons pareils à celui-ci ! »

Mais, revenons à la mère de Lamberto.

CHAPITRE IX.

ILLUSION.

Nunziata, c'était le nom de la mère de Lamberto, avait toujours été non seulement épouse fidèle et

pure, car si cela suffit pour l'honneur d'un mari, ce n'est pas assez pour sa félicité; mais elle avait encore su être bonne ménagère, avec les ressources limitées d'une pauvre famille et sans imposer de privations. Jamais Piero ne manqua de rien; ses vêtements étaient toujours propres et souvent renouvelés, et la maison put encore entretenir une jeune servante. Et pourtant Nunziata trouvait encore moyen de faire chaque année quelques épargnes pour les besoins imprévus. Il faut dire cependant que si le salaire de Piero ne pouvait suffire à tout, elle y suppléait avec le travail de son dévidoir. Cet instrument tournait tout le jour, et quelquefois une partie de la nuit, au point que les voisines disaient, en grondant leurs enfants trop lutins: « Tu ressembles au dévidoir de Nunziata. »

Il est vrai aussi que la bonne femme, ayant la conscience de l'ordre avec lequel elle tenait la maison, se laissait aller à quelques réprimandes au moindre signe de rébellion parmi ses sujets. Mais, comme les sujets et le gouvernement étaient d'accord sur le fond, et contents pour l'essentiel les uns de l'autre, il en advenait dans la famille de Piero comme en Angleterre, où des différends peuvent bien avoir lieu sans toutefois que personne songe jamais à porter la chose au point de bouleverser l'état tout entier. Si la comparaison pèche par manque de proportion, l'importance relative est la même à peu près, et nous prions le lecteur de l'admettre en ce sens.

Les choses marchèrent sur ce pied tant que Piero vécut. Après sa mort, Niccolò avait recueilli chez lui le jeune Lamberto, et mis à la disposition de Nunziata une petite maison près de la sienne, derrière

l'église de Saint-Laurent. La bonne femme, malgré le surcroît des années et les infirmités venues avec la vieillesse, put enfin ralentir un peu son travail : Niccolò pourvoyait à tous ses besoins.

L'habitation de Nunziata n'était composée que d'une chambre et d'une petite cuisine ; mais, comme elle avait toujours eu la passion de l'ordre et de la propreté, sa maison était soignée et nette comme un miroir. Le lit, toujours fait et sans aucun pli, était semé de quelques fleurs, comme c'était l'usage alors à Florence ; la branche d'olivier, la palme, le cierge pascal, de petites images de madone et de saints, et d'autres objets encore de dévotion, étaient suspendus au mur au-dessus du chevet. Dans l'autre partie de la chambre, une sorte d'étagère, sur laquelle elle avait disposé en ordre, avec des feuilles d'olivier dans les intervalles, la poterie, ainsi que les plats d'étain qui reluisaient comme de l'argent ; une table, quelques chaises, le dévidoir, compagnon inséparable de sa vie ; tel était l'ameublement de la chambre de Nunziata. Quant à sa personne, elle était petite et maigre ; elle avait trop travaillé pour qu'il en fût autrement. Ses vêtements grossiers, mais soignés, étaient toujours d'une propreté irréprochable.

La bonne vieille vivait ainsi heureuse, sans autre société que celle d'un chat noir, qu'on pouvait prendre pour un ami, plutôt que pour un esclave, à la manière dont il était traité à table. Elle faisait sa cuisine et se servait elle-même ; seulement les voisines, tantôt l'une, tantôt l'autre, la voyant vieille et infirme, venaient tirer du puits l'eau dont elle avait besoin ; car, en gé-

néral, les pauvres s'entr'aident de leurs bras, lorsqu'ils ne peuvent le faire de leur bourse.

Rarement troublée dans sa solitude, la vieille Nunziata avait cependant une pensée vive, incessante, qui l'occupait tout entière, l'amour de son fils. Après l'avoir nourri de son propre lait, elle avait, dès son enfance, puis durant son adolescence et sa jeunesse, mis en œuvre tous les moyens que lui suggérait l'amour maternel, dans le but de le faire arriver au plus haut degré de bonheur auquel son humble condition lui permit d'atteindre. A la manière dont elle voyait son fils établi dans la famille Lapi, il lui semblait qu'elle n'avait plus rien à désirer pour lui, sinon qu'il se rendit par sa conduite digne de l'affection constante de son bienfaiteur.

Mais un jour, voici que Lamberto vient lui confier son amour pour Lisa, son amour et en même temps son espérance. La bonne femme devint toute tremblante. Ne sachant imaginer au monde rien de grand, de riche, de puissant que la famille Lapi, et croyant toucher le ciel du doigt rien qu'en voyant son fils occuper un emploi dans cette maison, elle craignait que la folle passion de son fils ne le perdît en excitant la colère de Niccolò. Ce fut donc avec toute son éloquence qu'elle se mit à lui montrer le danger d'un semblable amour, et à le prier instamment d'y renoncer. Puis, elle ajouta en soupirant : « Si du moins tu avais porté ton affection sur Laudomie ! Celle-là, mon enfant, te rendrait heureux ; mais elle n'est pas ton égale non plus. Penses-y, Lamberto. »

Comme toutes les femmes âgées qui passent leur

vie dans l'isolement, et qui, à force de fixer leur pensée sur un même sujet finissent par s'échauffer l'imagination en se peignant le danger mille fois plus grand et plus terrible qu'il n'est réellement, Nunziata ne rêvait plus qu'aux malheurs qui attendaient la présomption de son fils.

Aussi, durant les quelques heures que celui-ci venait passer près d'elle, avait-elle recours à tous les arguments de l'amour maternel, afin de lui faire accepter les conseils qu'elle estimait propres à l'éloigner du péril.

Les choses en étaient là, lorsque les paroles de Niccolò vinrent changer en certitude les espérances de Lamberto, et le pousser à la détermination dont nous venons de parler.

Mais comment annoncer cette résolution à sa mère ? Comment se séparer d'elle, peut-être pour toujours ? Comment dire à une mère âgée, infirme, affectueuse entre toutes : « Je vous laisse pour aller suivre la carrière des armes ? »

La résolution de Lamberto ne faiblit pas cependant devant cette dernière épreuve. Il savait que sa mère, comme toutes les femmes du seizième siècle, était familiarisée avec l'idée que la vertu et l'honneur exigent parfois qu'on prenne les armes, et que c'est un acte de lâcheté d'en détourner un mari ou un fils, lorsqu'ils y sont engagés par un motif légitime.

Lamberto, après avoir rapporté à sa mère les paroles de Niccolò, put donc lui faire part de son projet sans craindre de rencontrer une désapprobation formelle. Seulement, lorsqu'il conclut à une prochaine

exécution, la pauvre mère laissa échapper quelques larmes pour protester contre l'accomplissement d'un aussi douloureux sacrifice. Mais, peu à peu, elle se montra, sinon satisfaite, du moins résignée à une résolution si bien motivée. Quoique pauvre et sans instruction, Nunziata était susceptible de ces sentiments généreux qui germent naturellement dans une belle âme; et, la première surprise passée, après avoir examiné la chose avec plus de calme, elle sembla enchantée de ce que Lamberto ne voulût pas accepter une récompense avant de l'avoir méritée.

Elle ressentit même un noble orgueil en songeant que son fils deviendrait le gendre de l'un des principaux citoyens de Florence, sans le devoir uniquement à la bienveillance de Niccolò, et que le bienfaiteur à qui ils n'avaient jamais pu témoigner encore leur reconnaissance, se verrait enfin payé de retour par le succès, ou du moins par la démonstration d'un entier dévouement. Le départ fut donc décidé d'un commun accord.

Pendant que Lamberto se procurait secrètement tout ce qui était nécessaire pour son entrée en campagne, un mot, sorti de la bouche de Lisa, vint l'affermir de plus en plus dans sa résolution, et en hâta l'exécution. Il entendit un jour la jeune fille dire à ses frères, en faisant allusion à un jeune parent qui étudiait les lois : « Je ne donne pas le nom d'homme à celui que je ne vois pas à cheval, la cuirasse sur la poitrine. » Pour Lamberto, ces paroles signifièrent : *Si tu veux me posséder, tu sais maintenant ce qui te reste à faire.*

Deux jours après, de grand matin, Lamberto, com-

plètement équipé, frappait à la porte de Nunziata; il venait embrasser sa mère et lui demander sa bénédiction. Il est facile d'imaginer cette scène d'adieux, sans que nous en fassions la description. Au moment de la séparation, la pauvre mère prit entre ses mains amaigries et tremblantes la tête de son fils, qui s'était agenouillé devant elle, lui baisa le front, le bénit; et, lui passant au cou un crucifix de cuivre, elle lui dit : « Ne le quitte jamais, mon fils, il te portera bonheur. » Ce furent ses derniers adieux.

Mais avant de se diriger vers la porte San Gallo, par où il devait sortir de la ville, Lamberto fit tourner bride à son cheval, et l'arrêta à la porte de la maison Làpi. Jusque-là il n'avait jamais eu le courage de s'expliquer avec Lisa; mais le moment de la séparation, et surtout la résolution qu'il avait prise, lui donnaient alors plus d'assurance.

Il lui semblait, d'ailleurs, que les armes dont il était couvert l'eussent déjà transformé en un autre homme; peut-être même (il était si jeune!) se réjouissait-il de se montrer à Lisa sous une armure brillante, en pensant : « Lorsque je serai loin, et qu'elle songera à moi, elle me verra avec l'épée, le bouclier, et non plus avec l'aune et ces maudits brocarts à la main. »

Il descendit de cheval, monta résolument les degrés, et arriva à la terrasse du dernier étage, où Lisa se trouvait déjà pour arroser ses fleurs avant le lever du soleil.

Les paroles échangées furent promptes et brèves.

— Si je reviens, dit Lamberto en se tenant à quelques pas de la jeune fille, et dans une attitude sup-

pliante, si je reviens, je serai digne de vous ; si je ne reviens pas... c'est que j'aurai donné ma vie pour vous mériter : alors, souvenez-vous de moi!..... Si Dieu, au contraire, me réservait un meilleur sort, me promettez-vous de m'attendre? —

Lisa s'était appuyée contre le mur de la terrasse. L'apparition inattendue de Lamberto, la vue de ses armes, ses paroles sérieuses et brûlantes à la fois avaient agité la jeune fille au point qu'elle ne pouvait plus se soutenir. Elle sentit ses yeux se couvrir de larmes, et répondit d'une voix faible en détournant la tête : — Oui, pauvre Lamberto! — Puis, portant la main à un rosier tout en fleurs, elle en détacha une rose qu'elle donna à son amant, et se sauva dans la chambre de Laudomie.

Lamberto fut bientôt dans la rue. Le mouvement qu'il fit en montant à cheval effeuilla la fleur, et la brise légère qui soufflait en eut bientôt dispersé les feuilles. Il les regarda s'envoler, dans un douloureux pressentiment; puis, plaçant dans son sein la tige et les feuilles vertes qui étaient restées, il se mit en chemin, le cœur serré par la pensée de cette rose qui avait eu si peu de durée.

Lisa était allée se jeter dans les bras de sa sœur en lui racontant ce qui venait de se passer; et bientôt après, Niccolò et ses fils surent, à leur tour, le départ de leur jeune ami. Ils trouvèrent sur la table de sa chambre une lettre pour Niccolò. Lamberto, après avoir remercié son généreux bienfaiteur, et lui avoir demandé pardon d'être parti sans prendre congé de lui et sans lui avoir demandé sa bénédiction, comme à un second père, lui ouvrait entièrement son cœur

et lui déclarait que, malgré son amour pour Lisa, malgré les expressions affectueuses de son père, il n'était pas aveugle au point de ne pas comprendre l'immense distance qui le séparait du bonheur auquel on lui permettait d'aspirer. Il ajoutait qu'il aurait cru commettre une lâcheté, un acte d'insigne ingratitude, en se prévalant tout d'abord de l'offre généreuse que Nicolò lui avait faite; et qu'enfin, il allait employer tout ce qu'il avait de courage dans l'âme et de force dans le corps, afin de prouver au moins que, si le hasard l'avait placé dans une condition humble et pauvre, il avait des sentiments et une volonté dignes d'une meilleure fortune. Il pria ensuite Lisa de ne pas oublier celui qui l'aimait si éperdument, et de l'attendre une couple d'années, espérant que, durant cet intervalle, il lui donnerait de telles nouvelles, qu'elle pût dire : « *Lamberto est devenu un homme.* » Il avait souligné ces derniers mots.

Niccolò, enclin par sa nature à aimer les caractères énergiques, fut dans l'admiration du parti que Lamberto avait embrassé; et, bien qu'il en eût au fond du regret et de l'inquiétude, il ne pouvait se lasser d'en louer la noble inspiration. Lisa aussi, en apprenant que Lamberto, uniquement par amour pour elle, allait s'exposer à mille dangers, à mille fatigues, fut touchée au côté faible de son cœur; elle grandit à ses propres yeux, et sentit qu'elle pouvait être fière d'un pareil amant; mais, chez toute femme du caractère de Lisa, il est bien rare que l'amour-propre satisfait ne ferme pas la porte à l'amour. Sans doute, lorsqu'elle entendait de la bouche de tous l'éloge de Lamberto, elle crut l'aimer, et peut-être

l'aimait-elle réellement. Aussi, interrogée par Niccolò, répondit-elle qu'elle consentait à attendre le jeune guerrier, qu'il lui semblait déjà voir revenir maître d'un royaume.

Avant d'aller plus loin, il est indispensable qu'on sache le nom de celle qui avait suggéré à Niccolò les expressions encourageantes adressées à Lamberto. C'était Laudomie. A peine avait-elle découvert l'amour de Lamberto pour sa sœur, que son cœur s'en était réjoui pour le bonheur de Lisa, en effaçant aussitôt, ou tout au moins en renfermant au fond de son propre cœur, par un sublime dévouement, tout sentiment personnel. Elle avait dès lors aimé Lamberto comme un frère. Tant il est vrai qu'en ce monde vivent quelquefois, sur un point ignoré, des âmes héroïques près desquelles les Alexandre et les César remplissent un rôle bien mesquin. Et cette distinction est facile à saisir; puisque les uns ont fait servir l'humanité à leur égoïsme, tandis que les autres se dévouent et se sacrifient au bonheur d'autrui.

Il y avait déjà un an que Lamberto était parti, et l'on n'avait encore reçu qu'une seule lettre de lui, annonçant qu'il avait pris du service sur les galères de Filippino Doria. Déjà, on commençait à être inquiet de son sort; et l'éloignement, l'incertitude de sa destinée, et surtout l'image de Troïlo effaçaient peu à peu son souvenir dans le cœur de Lisa.

Qu'on imagine la douleur qu'éprouvait Laudomie en voyant Lamberto, que son cœur avait si bien su apprécier, et à qui elle avait renoncé cependant dans le but de rendre sa sœur heureuse, Lamberto qui avait quitté parents, amis, patrie, qui avait montré

uné si grande élévation de sentiments par amour pour cette même sœur, en voyant Lamberto, dis-je, oublié si vite pour un jeune fou, pour un misérable courtisan, pour un homme de ce parti qui avait causé tant de maux à Florence et à la famille Lapi en particulier. En outre, Laudomie, jalouse de l'honneur de Lamberto, souffrait encore de lui voir faire un tel affront.

Enfin, ne pouvant dissimuler plus longtemps ses pénibles impressions, un soir, à la tombée de la nuit, à ce moment qu'on peut appeler l'heure des confidences, se trouvant seule dans sa chambre avec sa sœur, elle lui prit la main et lui dit avec la plus vive émotion :

— O Lisa!... et le pauvre Lamberto... sa foi... son amour..... l'as-tu donc sitôt oublié?...

Lisa fit une réponse brève, mais pleine d'amertume et d'orgueil. Laudomie ne répliqua pas, sortit, et, quand elle fut seule, fondit en larmes, comme on pleure lorsqu'on est forcé de se dire, à propos des vertus et des sentiments d'une personne chérie : « Je m'étais trompée! » Mais vint bientôt le temps où sa froideur à l'égard de Lisa dut faire place à la compassion, à un empressement plus vif et plus tendre que jamais.

Vers la fin du mois de mai, Niccolò conduisit sa famille à une maison de campagne près de Poggio à Cajano, séjour d'été des seigneurs de Médicis. Ses affaires l'appelant continuellement à Florence lui et ses fils, les deux sœurs restaient presque toujours seules avec une vieille servante, Monna Fède, bonne, mais crédule et d'un esprit borné en deçà de toute limite.

Éveillée un matin au lever du soleil, Laudomie fut

surprise de ne point trouver sa sœur à ses côtés ; elle descendit au jardin dans la pensée que Lisa l'y avait précédée, afin de jouir de la fraîcheur. Mais elle n'y trouva ni Lisa, ni la servante. Que penser ? que faire ? où les chercher ? Enfin, et longtemps après, elles paraissent toutes les deux, mais si bouleversées et si confuses, que leurs paroles et leurs réponses n'ont pas de sens. Laudomie, effrayée, tremblante, entraîne Lisa dans sa chambre ; elle la presse de questions entrecoupées par d'affreux pressentiments.

L'imprudente jeune fille éclata en sanglots. « Je suis sa femme ! » s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de sa sœur.

Foudroyée par ces terribles paroles, qui retentirent à ses oreilles comme la prophétie de malheurs sans fin, Laudomie se couvrit le visage et ne put que répondre : « Ah ! malheureuse, qu'as-tu fait ? » Jugeant ensuite que, dans ce premier moment, elle ne pouvait obtenir d'autres explications de sa malheureuse sœur, elle courut chercher Monna Fède, afin de savoir toute la vérité. Pressée par les prières et les reproches, la pauvre vieille, toute surprise elle-même de voir Laudomie si agitée pour un événement de cette nature, ne cessait de répéter que Troïlo était un grand seigneur, que c'était un parti très-honorable pour Lisa, qu'il avait voulu faire les choses secrètement, il est vrai, mais qu'avec les grands seigneurs, il ne fallait pas y regarder de si près ; qu'à la fin, Niccolò ne demanderait pas mieux... et d'autres sottises semblables. En un mot, le mariage de Lisa était un fait accompli. Le lecteur en connaît les circonstances infâmes.

Laudomie écouta jusqu'au bout le récit de Fédé, accompagné de mille protestations que tout s'était passé, selon les règles de l'église, avec prêtre et témoins; et, convaincue que le mal était sans remède, elle résolut du moins de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour en prévenir les funestes conséquences. Sa première pensée, le premier conseil qu'elle donna à Lisa furent d'aller se jeter immédiatement aux pieds de Niccolò et de lui tout avouer. Mais Lisa n'en eut pas le courage. D'ailleurs, qui a besoin d'un pareil conseil est rarement capable de le mettre à exécution. On espère dissimuler une première faute; et la plaie qu'on eût pu guérir en la découvrant dès le principe, devient incurable.

Si Lisa eût écouté sa sœur, elle eût sans doute essuyé la première explosion de la colère de Niccolò; mais celui-ci, en exigeant ensuite la preuve de la validité du mariage, aurait découvert la lâche tromperie de Troïlo; le remède était facile alors, et la malheureuse Lisa pouvait encore être sauvée. Mais n'anticipons pas sur l'ordre des événements.

Le cœur humain est tellement pétri d'égoïsme, que les âmes les plus nobles elles-mêmes ne peuvent se soustraire entièrement à son influence. En apprenant que la main de sa sœur était engagée irrévocablement, Laudomie ne put se défendre de penser aussitôt : « Lamberto est donc libre ! » Mais elle en éprouva un remords si amer, et il lui sembla si abominable d'avoir pu entrevoir un avantage dans la faute de sa sœur, qu'elle se crut mille fois coupable et pleura amèrement, en redoublant de soins et de tendresse pour celle dont elle croyait avoir usurpé les droits.

Dans l'espérance que le temps offrit bientôt une occasion favorable aux aveux de Lisa, Laudomie se déterminâ à aider sa sœur dans les précautions nécessaires pour tenir son mariage secret ; et plusieurs mois se passèrent de la sorte.

Lisa n'était pas heureuse ; elle ne pouvait voir Troïlo que fort rarement, et les efforts qu'elle faisait continuellement sur elle-même pour cacher ses craintes et ses inquiétudes, la faisaient dépérir et lui enlevaient cet éclat et cette fraîcheur qui étaient sa beauté. Puis, le dépit de voir ses charmes se flétrir devint d'autant plus dévorant, qu'elle crut s'apercevoir d'une sorte de refroidissement dans l'amour de Troïlo. Dans les premiers temps, lorsqu'il ne lui était pas possible d'approcher d'elle, il faisait en sorte du moins de la rencontrer dans la rue, à l'église, partout où il le pouvait. Mais, peu à peu, cet empressement semblait diminuer ; et la pauvre Lisa se sentait l'âme remplie de craintes et le cœur serré de pensées de jalousie, rendues plus poignantes encore par l'impossibilité où elle était de découvrir la vérité. Dès lors, sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de chagrins et d'angoisses. Elle ne recueillait que trop tôt les fruits amers de la faute qu'elle avait commise. Et pourtant ce n'était là que le commencement de ses malheurs ; car elle s'aperçut bientôt, de manière à n'en pouvoir douter, qu'elle ne serait plus seule à porter la peine de sa coupable imprudence.

Le moment si désiré, et rempli d'une joie si nouvelle, d'impatience et de craintes ineffables pour une jeune épouse, fut pour la pauvre Lisa comme l'avant-coureur d'une catastrophe. Il fallut redoubler de

précautions à travers des difficultés nouvelles : ce fut un surcroît de tourments pour le présent, un surcroît de frayeurs pour l'avenir.

Il est inutile de nous étendre en détail sur les moyens que les deux sœurs employèrent pour cacher, d'abord la mère dans ses derniers jours d'angoisse et de douleur, puis ensuite son enfant. Il n'est pas rare que des événements semblables passent inaperçus, même au sein de familles sur lesquelles peut veiller l'œil d'une mère ; dans la maison Lapi, le mystère fut plus facile encore à garder. Niccolò était à cent lieues du moindre soupçon ; les affaires publiques et les intérêts de son commerce le retenaient d'ailleurs presque toujours hors de chez lui ; et quand il rentrait, c'était pour s'enfermer dans son appartement.

Cependant ce secret, gardé longtemps à l'aide de tant de précautions, faillit être découvert par l'imprudence de Lisa elle-même. Ni les instances de Laudomie, ni les supplications de la vieille Fède, n'avaient pu décider la jeune mère à se séparer de son enfant pour le confier à une nourrice. Chez une femme d'un caractère plus docile, l'amour maternel, si beau et si louable qu'il soit, eût cédé pourtant devant une nécessité aussi absolue. Mais Lisa s'obstina ; elle se raidit contre l'opposition qu'elle rencontra avec tant d'impétuosité et de passion, qu'il fallut lui céder, dans la crainte d'exposer sa vie.

Dès lors, il devint indispensable de mettre une étrangère dans la confiance. Sous prétexte qu'il fallait une servante de plus, on fit venir, d'un district assez éloigné, une jeune fille qui se présenta avec l'enfant de Lisa. Comme il n'y avait dans la maison que des

hommes dont la tête était occupée de tout autre chose, cet expédient réussit.

Niccolò et ses fils disaient bien aux deux jeunes filles, lorsqu'ils entendaient parfois, d'en bas, les va-gissements :

— Eh ! bon Dieu ! quel ennui êtes-vous allées nous chercher là ? On ne trouvait peut-être pas de femmes à Florence ? —

Mais leurs observations n'allaient pas plus loin.

Les hommes avaient beau dire, les femmes n'en faisaient qu'à leur manière, ainsi qu'il arrive presque toujours quand les deux sexes ont des discussions à propos d'organisation domestique.

Troïlo, malgré l'exil des Médicis et l'abaissement de leur parti, était cependant resté à Florence avec bon nombre de ses amis, afin de se tenir à portée de la première occasion de servir ses maîtres.

Mais lorsque les généraux de Charles-Quint eurent déclaré ouvertement la guerre aux Florentins, et que le gouvernement républicain, devenu plus soupçon-neux, eut redoublé ses rigueurs contre les partisans de la famille déchue, un grand nombre de ceux-ci jugèrent prudent de s'éloigner. Le séducteur de Lisa fut de ce nombre. Il quitta secrètement la ville et se rendit au camp des impériaux. Avant de sortir de Florence, il ne put ou ne voulut avoir aucune explication avec sa victime ; toutefois, il lui écrivit pour la consoler et la rassurer. « Il n'est pas d'un loyal et honorable gentilhomme, écrivait-il, de trahir ses maîtres et de les abandonner dans l'adversité. » Puis il engageait Lisa à ne pas perdre courage, à prendre soin d'elle et de leur petit Arriguccio, en espérant

des temps meilleurs. Il finissait par des protestations d'amour et des serments de fidélité éternelle.

Il est difficile de juger de la sincérité de ces expressions ; car les effets contraires aux promesses, ne sont pas toujours un argument suffisant, pour autoriser à déclarer que ces mêmes promesses n'ont été d'abord que des mensonges.

Le fait est cependant, que ce fut la seule lettre que Troïlo écrivit à Lisa, soit qu'il craignît d'éveiller les soupçons en entretenant une correspondance à Florence, soit que toute pensée de vertu, d'honneur et de compassion pour sa victime fût déjà effacée dans son cœur. Lisa n'eut plus de ses nouvelles. Elle ne reçut point de réponses à ses lettres, et l'affreuse incertitude pesa tout entière sur son cœur. Seulement quelques mois après, et lorsque les ennemis étaient déjà sous les murs de Florence, elle apprit indirectement, par le récit de quelques prisonniers, que Troïlo était au camp et qu'il faisait partie des gentilshommes du prince d'Orange.

Alors tomba le voile qui couvrait les yeux de la malheureuse Lisa. Dès lors, elle dut lutter contre la conviction que Troïlo la trahissait comme il avait trahi sa patrie.

Laudomie partageait les soupçons de sa sœur ; cependant elle cherchait à excuser celui qu'elle croyait son beau-frère ; quelquefois même, cédant aux impulsions de son cœur confiant et loyal, elle ne pouvait se résoudre à le croire aussi lâchement pervers. Elle ne se trompait que trop alors, ainsi qu'elle dut s'en convaincre dans la suite.

Peut-être Troïlo n'était-il pas né pour devenir aussi

coupable ; peut-être y avait-il en lui des germes de vertu qui auraient pu se développer si une sotte vanité ne les eût étouffés. Remarquons en passant que la vanité, qui est bien le guide le plus crédule et le plus trompeur, conduit presque toujours au but diamétralement opposé à celui qu'on se promet en suivant ses inspirations.

Pour son malheur donc, Troïlo, dès son enfance, s'était abandonné à cette passion. Ayant fréquenté de bonne heure la compagnie de gens qui se vantaient de leurs vices et tournaient la vertu en ridicule, il suivit leur exemple, moins par inclination que par respect humain.

Ce fut ainsi qu'il prépara et conduisit à terme sa trahison contre Lisa, afin de pouvoir se vanter d'un succès. Il est vrai qu'il l'aimait d'abord, ou plutôt (ne profanons pas ce mot sacré) que la beauté de Lisa lui avait plu ; peut-être, laissé à lui-même, ne l'eût-il pas trompée si indignement ; mais, raillé par ses amis à propos de ménagements qu'il gardait pour une bourgeoise, pour la fille d'un Piagnone, il sacrifia à une mesquine satisfaction d'amour-propre l'honneur de cette infortunée et le repos d'une famille entière.

Maintenant que le lecteur connaît suffisamment les tristes aventures de Lisa, revenons à Niccolò que nous avons laissé, entouré des siens, au commencement du chapitre précédent.

CHAPITRE X.

LA PRIÈRE DU SOIR.

Lorsque Niccolò eut terminé l'entretien commencé à voix basse avec Castiglione, la conversation devint générale et roula sur les affaires du gouvernement et sur les mesures à prendre contre l'ennemi ; car c'était sous l'influence de Niccolò et des moines de Saint-Marc, que l'on concertait d'avance les diverses matières qui devaient faire le sujet des discussions publiques.

Ainsi que nous l'avons rapporté au chapitre V, Cocchi avait eu la tête tranchée pour quelques mots inconsidérés en faveur des Médicis. Maître Ficino avait été arrêté, mis à la question et condamné à la même peine, pour avoir commis la même imprudence.

La sentence devait être exécutée en ce moment-là même, à la lueur des torches, dans la cour de la prison ; et c'était précisément le sujet dont maître Bernardo et Niccolò s'étaient entretenus. Quelques instants après, un huissier de la chambre du conseil frappa à la porte ; il fut aussitôt introduit.

— Le Magnifique gonfalonier vous fait savoir, dit-il à Niccolò, qu'on vient de trancher la tête à maître Ficino. Il est mort en bon chrétien.

— C'est bien, répondit le vieillard sans se troubler. Et l'huissier sortit.

Les assistants furent vivement émus à cette nouvelle ; et tous demandèrent avec empressement quelle avait été la cause de cette terrible exécution.

— C'est un ennemi de moins pour cette ville, répondit le vieux républicain. Il avait été assez hardi pour dire publiquement, que Florence était plus heureuse sous les Médicis que sous le gouvernement du peuple. On doit prévenir les actes de celui dont les paroles expriment la trahison. —

Personne ne répliqua. Le père Benedetto leva les yeux au ciel en réprimant un soupir. Les deux jeunes filles, les mains abandonnées sur leur ouvrage, portèrent leurs regards effrayés de l'un à l'autre des assistants. Ferruccio s'écria en se jetant sur une chaise :

— Si nous avions écrasé la tête du serpent lorsque nous le pouvions, Florence ne serait pas réduite à de si dures extrémités... Les hommes paient souvent une faute de leur sang : les peuples la paient de leur liberté. Lors de l'invasion du roi Charles, en 94, si Pierre et ses partisans eussent été mis à mort et non simplement exilés, et, il y a trois ans, si Hippolyte et Alexandre de Médicis eussent subi le même sort, ces quelques gouttes de sang eussent épargné celui d'un grand nombre de citoyens. Les Pisans nous appellent aveugles à cause des colonnes de Saint-Jean; mais n'ont-ils pas cent autres motifs plus légitimes de nous donner ce nom ! En effet, nous n'avons pas su voir que le ban le plus sûr auquel nous pussions mettre les Médicis, était Saint-Laurent (1). —

Un court silence suivit les paroles sévères de Ferruccio.

La soirée s'avancait; et c'était l'heure où la famille avait l'habitude de dire en commun la prière du soir. Niccolò se leva : sur un signe de son père, Bindo sor-

(1) L'église de Saint-Laurent renferme les tombeaux des Médicis.

tit et revint bientôt après, suivi d'un grand nombre d'ouvriers et des commis des ateliers. Tous s'agenouillèrent en silence sur le seuil de la porte. Le vieillard retira d'un coffret un livre de prières, et le présenta au père Zacharie.

— Plus d'une fois, lui dit-il, à une époque moins malheureuse, notre glorieux frère Girolamo fit l'office que vous allez remplir... et il nous répétait ces paroles prophétiques : « Mes enfants, le temps des épreuves viendra, il faudra souffrir et combattre; mais ensuite Florence sera renouvelée. » La première partie de la prophétie s'est vérifiée; prions pour qu'il nous obtienne de Dieu l'accomplissement de la seconde, qu'il obtienne paix et liberté pour le peuple de Florence; à ceux qui combattent pour sa défense, la victoire ou une mort glorieuse.

— Amen, répondit le père Zacharie, en prenant le livre, et en s'agenouillant sous la niche où étaient déposées les cendres de Savonarola. Tous les assistants l'imitèrent. Après les oraisons accoutumées, le moine pria pour l'âme de ceux qui étaient morts durant le siège, et en particulier pour celle de Baccio Niccolò, en entendant prononcer le nom de son fils, joignit les mains avec l'expression d'une fervente prière.

Le père Zacharie, encore sous l'impression des dernières paroles du vieillard, et d'ailleurs inspiré par la vue de la tunique du martyr, sur laquelle ses yeux étaient fixés, sentit bouillonner dans son cœur les sentiments religieux et patriotiques les plus exaltés. Un exercice continuél lui avait rendu l'improvisation facile, et la nature l'avait doué au suprême degré de l'éloquence hardie et entraînant de l'époque,

en même temps que d'un caractère enthousiasme et passionnée. Sa voix devenait plus forte à mesure qu'il continuait la prière, et lorsqu'elle fut terminée, il continua sans s'interrompre :

— Non, tes paroles ne sont pas emportées par les vents, glorieux frère Girolamo, et les ennemis de ceux qui mettent leur confiance en Dieu, deviendront cendres et poussières. *Que Dieu se lève, et ses ennemis seront dispersés!* Voici déjà que tes prophéties s'accomplissent : déjà la main de Dieu s'appesantit sur Florence. C'est aujourd'hui qu'il faut recourir au Seigneur, nous couvrir de cendres et faire pénitence. C'est maintenant qu'il faut nous armer de force et de constance pour obtenir que la miséricorde se vérifie comme s'est déjà vérifié le châtement. Ayons recours à Dieu, notre seul maître... Écrivons-nous dans une sainte confiance : Ce peuple t'a choisi pour seul maître et pour son roi(1). Regarde! tes ennemis s'avancent pour t'enlever ton royaume, pour se placer sur ton trône; sers de bouclier à ce peuple qui ne veut appartenir qu'à toi. N'es-tu pas ce Dieu fort et jaloux qui réprouva le peuple d'Israël lorsqu'il demandait un roi; n'es-tu pas celui qui disait au prophète Samuel : « C'est moi qu'ils repoussent afin que je ne règne pas sur eux; » n'es-tu pas ce Dieu qui a menacé de toute sa colère ceux qui voulaient se soustraire à son empire? Sois donc juge, ô Dieu suprême, entre toi et ton peuple; et puisque nous combattons, pour obéir à toi seul, pour ne pas plier le genou devant Dagon et Bélial,

(1) En 1527, lors de l'expulsion des Médicis, une délibération du conseil avait proclamé Jésus-Christ roi des Florentins.

combats avec nous, sauve-nous de l'épée des Amorrhéens et des Amalécites. *Exurge, exurge, Domine*, et tes ennemis et les nôtres seront dispersés. —

Ces paroles, débitées d'un ton presque prophétique, avec toute la puissance de la foi qui les inspirait, excitèrent parmi les assistants un frémissement d'approbation. Niccolò, qui, lorsqu'il s'agissait de la patrie et des Palleschi, sentait encore dans ses veines la vigueur de la jeunesse, saisit Ferruccio par le bras, et lui dit en frémissant :

— Non, par Dieu, ils n'entreront pas à Florence ces maudits ! Et tant que vous vivrez, jeunes gens, tant que je vivrai, les Boules ne chasseront pas le Lys ! Contre les ennemis du dehors, prenons l'épée ; la hache contre les ennemis du dedans. Ils ont voulu une guerre à mort ; nous l'acceptons, et que leur sang maudit retombe sur eux...

— Guerre à mort ! répéta Ferruccio avec fureur ; haine et malédiction éternelles à tous les Palleschi ! Que ne puis-je percer de mon épée, le cœur de tous ceux qui sont dans la ville et hors de ses murs ! —

Niccolò, ses fils et Castiglione répondirent à ces paroles de sang par un rire sinistre. Le père Benedetto pensa en soupirant : « Dans quel temps affreux Dieu m'a-t-il appelé à vivre ! » Le père Zacharie eut à peine indiqué, par un mouvement des lèvres, qu'il approuvait Ferruccio, que, changeant de contenance, il baissa les yeux et se tut.

Mais la pauvre Lisa se sentit mourir. Fixant sur Ferruccio un regard réprobateur, elle allait lui dire : « Faut-il donc, pour être bon citoyen, avoir le cœur d'un boucher ? » Lorsque laudomie, qui avait lu

dans l'âme de sa sœur, jugea le danger de l'imprudence qu'elle allait commettre. Prenant donc son grand courage, elle ferma la bouche à Lisa, et dit de ce ton de douceur qui lui était naturel :

— Maître Ferruccio, moi aussi j'aime la patrie, et je m'y dévoue tout entière; moi aussi j'espère que vos épées, soutenues par l'appui que Dieu promet à la justice, sauveront notre ville des mains des Médicis et de tout autre tyran. Mais notre divin Rédempteur ne nous a pas permis de haïr nos ennemis, de nous réjouir de leurs maux, d'applaudir à leur mort par esprit de vengeance. Ne dites-vous pas le *Pater noster*, maître Ferruccio?

Ni Ferruccio, ni ses amis ne purent répliquer à ces douces paroles; au fait, il était assez difficile de les réfuter. Le père Zacharie, loyal autant qu'austère et impétueux, et qui avait senti dans son cœur les pensées que venait de manifester Laudomie, dit en se tournant vers le père Benedetto :

— Laudomie vient d'exprimer ce que nous aurions dû dire, nous, ministres de l'Évangile. Dieu parle souvent par la bouche de l'innocence; qu'il te bénisse, bonne Laudomie! —

La jeune fille rougit sans répliquer. Lisa lui prit la main en secret et l'approcha de ses lèvres pour la remercier d'avoir si à propos deviné son cœur.

Niccolò était resté comme absorbé dans une pensée profonde. Les passions fougueuses du vieux républicain, la haine qu'il nourrissait depuis tant d'années contre les Palleschi, s'élevaient comme une barrière infranchissable entre ses résolutions et la clémence sublime des paroles de sa fille. Enfin il

s'approcha d'elle, lui posa une main sur le front et lui dit :

— Sois bénie, chère et bonne Laudomie! —

Le dur Ferruccio lui-même (tant la vertu a de puissance!) s'approcha de la jeune fille; il la regarda un instant avec étonnement et respect; mais ensuite il lui dit en grommelant.

— Vous parlez bien, Laudomie; mais, par le temps qui court, on n'irait pas loin avec tous ces pardons. Lorsqu'un ennemi est sur pied, il faut l'abattre si l'on peut; lorsqu'il est tombé, il ne faut pas s'amuser à le relever; car si vous détachez un pendu, il vous mettra la corde au cou. D'ailleurs; je suis soldat et non pas prêtre; j'aime ma patrie, et ses ennemis sont les miens. Que ne puis-je les détruire tous jusqu'au dernier!... Je ne m'inquiète pas du reste.

— Mais ne peut-on pas avoir pitié de ses ennemis? répondit Laudomie en levant timidement ses yeux bleus sur le visage du farouche républicain. Ne peut-on du moins prier pour eux, pour eux qui laissent en mourant des épouses et des mères sans consolation? Vous venez de dire, père Zacharie, qu'il nous faut mériter pardon et miséricorde. Oh! méritons d'être exaucés en pardonnant nous-mêmes à nos ennemis, en priant Dieu de leur pardonner! N'ont-ils pas aussi une âme immortelle à sauver? Ne sont-ils pas nos frères? —

A ces mots, le père Zacharie d'abord, puis tous les autres, et jusqu'à Ferruccio, tombèrent à genoux, poussés, pour ainsi dire, par une force invincible. Le moine prit la parole, non plus avec le

même accent terrible et sonore, mais d'une voix humble et douce.

— Dieu de bonté, dit-il, une jeune fille plus que nous, qui sommes tes ministres, a glorifié ton nom...

— Exauce notre nouvelle prière; sauve ton peuple de la violence des méchants; mais souviens-toi que ces méchants sont plus à plaindre que nous, puisqu'ils se déclarent tes ennemis et renient ton saint nom; souviens-toi qu'ils sont nos frères et que nous sommes tous tes enfants; souviens-toi que tous, au même titre, nous avons été rachetés au prix de ton sang. Inspire donc à nos ennemis des pensées de justice, et à nous des pensées de clémence; accorde-leur ton pardon et à nous la force de leur pardonner.

— Nous te recommandons principalement, ô Seigneur, l'empereur Charles-Quint, puisqu'il est notre ennemi le plus acharné; nous te recommandons le pape Clément; nous te recommandons toute la famille des Médicis (tous frémirent à cette prière inattendue); nous te recommandons tous nos ennemis les Palleschi... —

La pauvre Lisa, qui, agenouillée aussi, se tenait le visage caché dans ses mains, sentit couler ses larmes à cette nouvelle prière.

— Nous te recommandons enfin tous ceux qui nous ont fait du mal ou qui veulent nous en faire. Que notre prière, ô mon Dieu! monte jusqu'aux pieds de ton trône, et que, selon tes promesses, elle nous obtienne la miséricorde et le pardon que nous n'avons pas refusé à nos frères. —

Lorsque le père Zacharie eut fini, tous se levèrent le visage serein et le cœur content : ils goûtaient le premier fruit d'une victoire remportée par la charité sur les inspirations de la haine et de la fureur des partis.

— Voilà la retraite qui sonne, dit Castiglione : il est temps de nous séparer. Puis, se tournant vers Laudomie, il ajouta en souriant :

— Je n'irai pas dénoncer au conseil des Huit les prières que vous nous avez fait faire ce soir. Nous pourrions bien aller coucher en prison au lieu d'aller dormir dans nos lits. —

On salua Niccolò et l'on sortit. Les moines se dirigèrent vers leur couvent; Castiglione prit le chemin de sa maison; Ferruccio dit qu'il allait jusqu'au palais pour parler au gonfalonier.

Les événements de cette soirée répandirent un peu de baume dans le cœur de Lisa. Habitée à n'entendre parler des Palleschi que de la façon dont on parle des bêtes féroces qu'il faut détruire, son cœur avait senti les effets de cette prière, comme ceux d'une rosée céleste, sans toutefois savoir encore bien définir elle-même quelles espérances lui étaient permises. Il lui semblait cependant entrevoir comme l'aube d'un avenir moins sombre. Après s'être enfermée dans sa chambre avec Laudomie, et avoir pris les précautions accoutumées pour ne pas être surprise, elle courut au berceau de son fils. Le petit Arriguccio, c'était le nom du fils de Troïlo, dormait paisiblement. En s'agitant comme font les petits enfants durant leur sommeil, il avait bouleversé toute sa couche. Une petite jambe ronde et blanche, et un

petit pied couleur de rose sortaient de dessous les couvertures; les bras étaient jetés de çà et de là avec deux petites mains potelées; sa poitrine, toute pleine et toute rebondie, était blanche et luisante comme du satin; elle vous eût enlevé mille baisers. La pauvre mère, penchée sur le berceau, s'abandonna en pleurant à une foule de sentiments qu'elle avait dû refouler jusque-là dans son cœur. S'étant calmée peu à peu, elle disait à son enfant qui venait de s'éveiller et jouait avec ses petits pieds en caressant le menton de sa mère :

— Pauvre Arriguccio! mon chéri, seule consolation de ta mère! tout à l'heure on a prié pour ton père et pour toi. —

Puis elle dit à Laudomie :

— Sais-tu que j'ai été sur le point de tout avouer? Lorsque le père Zacharie disait : Prions pour nos ennemis les Palleschi, peu s'en est fallu que je n'aie ajouté : — Prions donc aussi pour mon mari.

— Je ne sais quel conseil te donner, répondit Laudomie; parfois, je pense aussi qu'il vaudrait mieux pour nous... Mais cependant, réfléchis longtemps avant d'agir...

— Plus j'y songe, et plus je regrette de ne pas l'avoir fait... Tu vois quelle vie de tourments nous menons; il n'est pas possible de continuer ainsi : cette feinte continuelle, cette dissimulation, ce mystère me sont par trop pénibles, par trop insupportables... Je ne me pardonne pas d'avoir laissé échapper le moment où ils avaient le cœur un peu moins dur. Si j'avais parlé, il eût bien fallu que leurs re-

proches fussent moins cruels : auraient-ils sitôt démenti leurs paroles et leurs prières? —

Laudomie ne partageait pas entièrement l'espérance de sa sœur. Elle voyait trop clairement qu'il ne faut pas se fier à un mouvement d'émotion, ni se persuader que des cœurs endurcis dans des sentiments de haine et de vengeance puissent changer si vite et si complètement. Aussi, répondit-elle à sa sœur :

— Ma chère Lisa, Dieu seul sait ce qui serait arrivé. N'ayant jamais hasardé de te donner des conseils (excepté le premier), je n'ose pas non plus le faire aujourd'hui; tout ce que je puis te dire, c'est que, quelle que soit ta résolution, tu me trouveras toujours prête à t'aider, à te soutenir, à te consoler tant que dureront mes forces et ma vie. Tu sais bien que je ne vis que de ton affection, de l'affection de nos parents, que je ne connais et ne comprends d'autre bonheur que celui d'être aimée et de me dévouer à ceux qui m'aiment. —

En parlant ainsi, la pauvre Laudomie pensait peut-être à Lamberto dans le secret de son cœur. Mais, n'osant s'abandonner à ses souvenirs, elle reportait sur Lisa et sur les autres membres de sa famille les sentiments d'une âme qui avait besoin d'épancher son amour.

Lisa, attendrie, se jeta dans les bras de sa sœur en lui disant :

— Je crois que les anges n'ont pas le cœur fait autrement que le tien. Que ne t'ai-je écoutée ce jour-là, au sortir de l'église!... Depuis, cela m'a semblé de jour en jour plus difficile; mais je ne sais pour-

quoi, ce soir, je me sens poussée avec tant de force à tout révéler!

— Dieu nous donne quelquefois ses inspirations, répondit Laudomie.

— Eh bien donc, reprit Lisa avec résolution, je veux faire ce qu'il m'inspire. Demain matin, mon père n'aura pas encore oublié tes paroles ni les prières du père Zacharie. Il se contentera de punir mon manque de respect, ma désobéissance; mais il ne voudra pas désavouer le pardon qu'il a imploré pour ses ennemis peu d'heures auparavant; il ne voudra pas me renier pour sa fille, me chasser, uniquement parce qu'un Pallescho est devenu son gendre..... Et puis, je me jetterai à ses pieds avec Arriguccio; nous le priérons comme on prie Dieu. Dieu accorde son pardon, pourra-t-il refuser le sien? —

L'espérance est un mal contagieux, si toutefois l'on peut dire que l'espérance soit un mal, même lorsqu'elle est trompeuse. Laudomie finit aussi par se persuader qu'après une première explosion, l'indignation de Niccolò pourrait s'apaiser.

Lisa, après s'être assise près du berceau, avait pris son enfant sur ses genoux et lui donnait le sein en disant :

— Prends, mon petit ange, et Dieu veuille que, lorsque tu seras grand, ces divisions maudites de partis soient éteintes! —

Comme l'enfant suçait le lait avec avec avidité, la mère ajouta :

— J'ai cependant besoin que tu me laisses un peu de force pour demain... mais Dieu m'en donnera.—

L'enfant ferma peu à peu les yeux, et Lisa le ber-

çait sur la chaise en chantant quelques notes pour l'endormir tout à fait.

Laudomie, debout derrière sa sœur, lui réunissait les cheveux et les attachait sous un réseau, pour la nuit.

Monna Fède allait et venait, disposant les couches des deux jeunes femmes, plaçant le berceau près du lit de Lisa, tout en écoutant attentivement la conversation de ses maîtresses. La conclusion fut loin d'obtenir son approbation ; car, se rappelant la part qu'elle avait prise au mariage de Lisa, elle se voyait déjà sous le poids de la colère de Niccolò et de toute la famille. Lorsque les deux jeunes filles se turent, Fède se mit donc à grommeler en soupirant et en hochant la tête, tout en continuant ses préparatifs pour la nuit :

— Dieu veuille que cela réussisse!..... C'est bientôt dit : *avouons tout!* Mais ensuite, si cela réussit de travers! s'il arrive quelque chose de pire!.... Comme cela, avec un peu de précaution, du moins on peut vivre. Nous sommes sur des épines, il est vrai; mais, au bout du compte, cela n'a pas été trop mal jusqu'à présent, et un jour ou l'autre il se présentera bien quelque moyen de sortir de ce labyrinthe. Mais, pour l'amour de Dieu! n'allez pas lui dire que je vous ai aidée, que c'est moi qui.... Vous le savez bien vous-même, je n'y suis pour rien.....

— Non, non, je ne lui dirai rien, répondit Lisa en riant de la peur de la vieille servante.

— Comme je vous le disais, vous aurez un bien grand courage si vous osez dire en face à maître Niccolò : « Je suis la femme de..... » Oh ! sainte Vierge!....

Rien que d'y penser..... C'est un bien honnête homme, sans doute; c'est un saint; mais lorsqu'il s'agit de certaines choses, il devient par trop terrible..... Voilà longtemps que je suis dans la maison; eh bien! comme je l'ai vu dans certaines occasions, vous ne l'avez jamais vu, vous; il aurait fait trembler don Giovanni. Et puis, lorsque le Lys et les Boules s'en mêlent..... alors, sauve qui peut.... Bien que pour mon compte je n'y comprenne rien. Ce que je sais, c'est que du vivant du seigneur Lorenzo, et lorsque les Florentins criaient : *Vive les Médicis!* le blé ne coûtait pas sept livres le boisseau, ni le vin huit à neuf florins d'or le baril comme aujourd'hui. Du reste, les riches et les seigneurs ont leurs caprices, et cela ne me regarde pas..... Seulement, je voulais dire, à propos de maître Niccolò quand il se met en colère..... A la venue des Français, en 94..... vous étiez encore dans la volonté de Dieu..... les officiers, comme c'est l'usage chez cette nation, faisaient les yeux doux aux belles dames de Florence : un certain capitaine de Gascons s'avisa, par une tentation du démon, de se promener sous le balcon pour les beaux yeux de madonna Fiore, votre mère. Un jour, maître Niccolò, en rentrant vers le soir, le trouva justement sur la porte. Je puis vous dire qu'après deux mots et un certain air que prit votre père, le capitaine jugea prudent d'aller faire faction ailleurs. Ainsi, pensez à ce que vous allez faire.

— Fède, laisse-moi, j'ai déjà pris un parti, et tu sais que je ne change pas.

— Oh! je le sais, je ne le sais que trop.....

Dieu veuille que vous deviniez juste ; mais depuis le jour où les lions se battirent et que la lionne fut tuée (1), rien n'a plus réussi à Florence ni dans la maison. J'ai toujours entendu dire par les anciens, qu'il n'y a pas de plus mauvais augure pour la ville... Et la nuit dernière, sans qu'il y eût un souffle de vent, on entendait jusqu'ici le rugissement du grand lion qui est venu avec la girafe dont le sultan a fait présent au seigneur Lorenzo en 88..... Cette pauvre bête sait bien, elle, pourquoi elle hurle de cette manière.

— Je le sais aussi, répondit Lisa, et je vais te le dire. Il rugit parce qu'il a faim et qu'il reçoit une maigre ration ; maintenant que la viande d'âne vaut un carlin la livre.

— Ecoutez, écoutez, si c'est vrai qu'il ne finit pas ses hurlements ! —

Les trois femmes cessèrent tout à coup leurs causeries. Lisa appuya sa chaise ; la Fède retint son haleine. L'heure avancée, le calme qui régnait dans la ville, l'élévation où elles étaient, et le voisinage de la ménagerie placée derrière le palais, laissaient par intervalles arriver jusqu'à elles le rugissement sourd et rauque des bêtes féroces qui souffraient de la faim (Lisa l'avait deviné) au milieu de la disette générale. Mais, pendant que les pauvres femmes, saisies et tremblantes, écoutaient ces rugissements lointains, éclata un bruit terrible et plus proche. C'était à la porte de

(1) La commune de Florence nourrissait des lions avec un grand soin, et le peuple attachait un grand nombre de superstitions à la vie de ces animaux.

la chambre; c'était la voix de Niccolò, qui criait en frappant avec fureur : « Ouvre, femme perverse ! »

CHAPITRE XI.

UN DÉVOUEMENT.

Au nombre des lois et ordonnances qui régissaient la république florentine, il y en avait une qui, bien que rendue dans le but de protéger la liberté, lui était souvent funeste et avait les conséquences les plus déplorables. C'était la *tamburagione*, la loi de dénonciation.

Pour donner à chaque citoyen un moyen secret, assuré et toujours prêt de dénoncer aux magistrats les complots contre le gouvernement, et afin de protéger en même temps la dénonciation contre tout soupçon lorsque l'accusé était puissant, on avait établi, dans divers endroits de la ville, des boîtes appelées *tambours*, dont le couvercle était percé de manière à laisser passage à une lettre. Les chefs du gouvernement en tenaient les clefs.

Quiconque voulait faire parvenir une accusation entre les mains des magistrats, jetait sa dénonciation dans l'un de ces tambours. Préalablement on rompait en deux une monnaie d'argent dont on conservait la moitié après avoir mis l'autre partie dans la lettre. C'était le moyen de se faire reconnaître plus tard. On peut dire que ces dénonciations ne produisirent jamais grand bien, si même elles en produisirent; tan-

dis qu'au contraire, elles servirent souvent d'instrument à la malignité, à la haine, aux vengeances des poltrons et des lâches.

Maître Benedetto de Nobili, qui avait concerté avec Malatesta, si le lecteur s'en souvient, les mesures à prendre pour forcer Niccolò à recevoir Troïlo pour gendre, s'était donné tant de mouvement, qu'il finit par découvrir l'endroit où était caché l'enfant de Lisa. Dès lors, il jugea pouvoir arriver facilement à son but au moyen de la *tamburagione*.

Ayant donc composé une lettre à sa façon, il la jeta dans le tambour attaché au mur du palais. Ce fut le gonfalonier Carduccio qui la retira, le soir même où se passaient les événements que nous venons de raconter.

La lettre était ainsi conçue :

« MAGNIFICE DOMINE,

« Lorsque des citoyens dévoués à la patrie et au gouvernement, découvrent des hommes qui désirent et tentent un changement et qui entretiennent des intelligences secrètes avec les ennemis du nom et de la liberté de Florence, il est de leur devoir d'en donner avis à ceux qui peuvent porter remède à un si grand mal.

« Que Votre Magnificence sache donc, que de nombreux soupçons planent sur Niccolò Lapi, et que l'on croit généralement que sa rigueur contre les Paleschi n'est qu'une vaine ostentation pour couvrir des projets funestes au gouvernement. Ces soupçons sont motivés sur ce que bon nombre de fois, avant le siège, on a vu s'introduire secrètement chez lui, durant la nuit et par une terrasse qui donne sur la rue

Conti, le rebelle Troïlo d'Ardinghelli, avec qui Niccolò a marié sa fille Lisa. L'on sait de plus que, pour cacher cette alliance, dans la crainte sans doute d'exciter les soupçons du peuple, Niccolò fait garder soigneusement dans des chambres écartées, en haut de sa maison, un enfant né de ce mariage.

« Quelques personnes assurent avoir vu entrer Troïlo de nuit dans la maison, même depuis que le camp ennemi est sous les murs, bien que tout le monde sache que ce Troïlo est au service du prince d'Orange et combat dans les rangs des ennemis de Florence. (Il était faux que Troïlo fût venu à Florence, et maître Benedetto le savait mieux que personne.) Maintenant que Votre Magnificence peut éclaircir les faits, elle jugera ce qu'il faut conclure de ces intelligences ménagées avec un si grand secret.

« Dans tous les cas, on a rempli un devoir en avertissant Votre Magnificence, *quæ bene valeat.* »

Carduccio fut stupéfait à la lecture de cette accusation. Croire Niccolò un traître ! Niccolò son ami, l'homme sur lequel jamais un soupçon ne s'était arrêté ! Le croire capable de dissimulation !... Il ne pouvait se le persuader. Cependant, la lettre citait des faits si positifs et que l'on pouvait vérifier si facilement !... Il réfléchit donc un instant ; mais aussitôt, la bonne opinion qu'il avait du vieux républicain l'emporta dans son cœur, et il résolut de lui prouver dans cette circonstance combien était grande la confiance qu'il avait en lui.

Ferruccio se trouvait présent. Le gonfalonier, après avoir mis la lettre dans une enveloppe qu'il cacheta avec soin, la confia à cet ami commun en le priant

de vouloir bien la porter de suite à Niccolò, et de lui dire : « Le gonfalonier vous envoie cet écrit en preuve de son estime. »

Il s'était déterminé à charger de cette commission Ferruccio et non un valet, afin que si le visage de Niccolò venait à trahir quelque surprise à la lecture de cette lettre, son émotion ne fût aperçue que par un ami prudent et discret.

Ferruccio arriva à la maison Làpi. Introduit près de Niccolò, assez surpris de le revoir sitôt, il lui remit la dépêche en rapportant les propres paroles de Carduccio. Niccolò ouvrit la lettre. Après l'avoir lue, et pendant quelques instants, il ne proféra pas une parole, ne fit pas un mouvement. Puis il se leva, s'approcha de la lumière, se frotta les yeux et le front, regarda fixement Ferruccio, comme pour s'assurer que c'était bien lui, et se remit à lire la lettre d'un bout à l'autre. Après cette seconde lecture, convaincu que ce n'était pas un rêve, il crut d'abord qu'il venait de lire une série de mensonges inventés par ses ennemis pour le décréditer. Et ce fut un bonheur pour lui ; car s'il eût pensé que cela pût être vrai, il est probable que, frappé ainsi à l'improviste, il serait mort sur le coup. Deux ou trois fois, il essaya de parler ; mais sa langue se refusait à articuler aucun son. Enfin, après une lutte héroïque avec lui-même, afin de ne pas laisser paraître aux yeux de Ferruccio la tempête qu'il sentait dans le cœur, il le congédia avec des paroles entrecoupées, mais amicales.

Se tournant alors vers ses fils avec un regard qui les fit trembler, il leur dit de ce ton auquel nul dans la maison n'osait répliquer :

— Que personne ne sorte de cette chambre avant que je ne revienne. Je saurai bientôt si ce toit abrite aussi des traîtres. —

Les trois jeunes gens, surpris et consternés, s'entre-regardèrent en silence. Niccolò prit une lampe de la main gauche, et se mit en mouvement pour sortir. En passant près de Vieri, il lui arracha sa dague et passa le seuil. Il ferma la porte et monta les escaliers. Au haut de la première rampe, il s'arrêta un instant à réfléchir, puis il jeta loin de lui le poignard qui courut en glissant jusqu'en bas des degrés.

Arrivé à la porte de la chambre où dormaient ses filles, il s'arrêta de nouveau en prêtant l'oreille; il regarda par la serrure..... Le malheureux vieillard acquiert enfin la certitude de sa honte. Lisa allaitait son enfant.

A cette vue, ses yeux se troublent. Il frappe deux fois la porte du poing fermé, avec une force qui l'ébranle dans ses gonds, et d'une voix qui ressemble au rugissement du lion, il crie comme nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent :

— Ouvre, femme perverse ! —

Deux ou trois secondes se passèrent sans qu'on ouvrît. Niccolò, par une violente secousse, enfonce la porte déjà ébranlée et s'arrête au milieu de la chambre. Les deux jeunes filles étaient pâles et glacées comme deux statues de marbre. Le vieillard, encore muet, et agité d'un tremblement convulsif, fixait sur Lisa des regards de feu.

— C'est donc vrai ! s'écria-t-il avec un mugissement que ses fils entendirent. —

Transporté par les premiers mouvements de la fu-

reur, il s'abandonna contre sa fille aux expressions les plus horribles, les plus flétrissantes qu'on ait jamais adressées à une femme perdue. Laudomie, toute tremblante, et fondant en larmes, tomba aux pieds de son père en s'attachant aux bords de sa robe. Mais le vieillard, exaspéré et se retournant comme un serpent contre le pied qui le foule, rejeta sa fille, les bras et le front sur le pavé.

Lisa, la tête cachée dans ses mains (au premier coup de Niccolò, elle avait replacé son enfant dans le berceau), Lisa était complètement immobile. Le vieillard s'était tu un instant, comme pour reprendre haleine après la première explosion de sa colère, mais il reprit aussitôt :

— Dis-moi, femme d'enfer, honte de ton père, honte de ta famille ! Ne pouvais-tu me tuer d'abord, et puis faire ce que tu as fait ? Est-ce qu'il n'y avait plus de poignards à Florence ? Était-il donc si difficile d'éteindre le dernier souffle d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans ? En m'ôtant la vie, tu m'enlevais peu de chose ; mais l'honneur !... l'honneur de tant d'années, conservé pur et intact jusqu'à ce jour !... Lorsque j'ai déjà un pied dans le tombeau, toi, perverse, tu me jettes de la boue sur la tête, tu souilles mes cheveux blancs qui devaient être la gloire de mes enfants ! Mais si tu ne savais pas manier un poignard, que ne le disais-tu à ton infâme complice ?... C'était une entreprise de gentilhomme, de Pallescho, de courtisan des Médicis, de frapper un vieillard par derrière !... Il savait, le traître, qu'il pouvait me porter un coup plus sanglant... Mais, par la croix du Christ, je saurai aussi lui prouver qu'il a mal fait

ses calculs en laissant la vie à Niccolò, et qu'il devra s'en repentir. Averardo!... Vieri!... —

Les jeunes gens, qui étaient aux écoutes, accoururent à l'appel de Niccolò. Il leur donna à lire la lettre envoyée par Carduccio.

— Qui de nous, s'écria-t-il, osera désormais regarder en face Lamberto, Lamberto, si bon, si honorable et si malheureux ?

Il s'arrêta un moment, comme frappé par une idée nouvelle.

— Que dis-je! Lamberto malheureux! je perds l'esprit..... Il devra remercier Dieu au contraire pour avoir échappé au danger de s'unir à cette misérable, qui a pu trahir un homme comme lui pour se livrer à un infâme traître... traître mille fois! Hors d'ici! criait-il avec fureur et d'une voix toujours plus terrible, hors d'ici à l'instant, toi et cet enfant! Va, porte-le à son père, et dis-lui de remercier Dieu que je ne sois ni Pallescho, ni gentilhomme, ni courtisan; c'est bien assez que vous soyez sortis vivants de mes mains; mais c'est Dieu qui n'a pas permis que je vinsse jusqu'ici avec un poignard. —

Tandis que Niccolò proférait ces terribles paroles, Laudomie, toujours prosternée, ne cessait de sangloter, tout en s'efforçant d'embrasser les genoux de son père, dont la fureur était à son comble. Les jeunes gens eux-mêmes n'osaient s'approcher de lui.

Lisa, qui avait écouté jusqu'à la fin ces reproches foudroyants, sans murmurer ni répondre tant qu'ils ne s'étaient adressés qu'à elle seule, tressaillit en entendant donner le nom de traître à son mari. Retrouvant de la force dans la fierté de son caractère

qui se relevait comme un ressort, et avec d'autant plus d'énergie que la pression avait été plus forte, elle souleva son front pâle; et, attachant sur son père un regard languissant, mais assuré, elle se mit à genoux à la distance où elle se trouvait, et lui dit :

— Me permettez-vous de dire quelques mots avant que je sorte de cette maison?—

Niccolò répondit :

— Parle, et fais vite.

— Si vous m'aviez ôté la vie, je ne pouvais me plaindre. Je reconnais que j'ai commis une grande faute en m'écartant de l'obéissance qui vous est due... Je devais du moins vous confesser toute la vérité lorsque le mal fut accompli. Laudomie me le conseilla dès qu'elle sut ce que j'avais fait; j'ai manqué encore en ne suivant pas son conseil; la faute est donc à moi seule, et il est juste que j'en porte seule la peine. Tout ce que vous m'avez dit, tout ce que vous me direz, et le châtement que vous me réservez, quel qu'il soit, j'accepterai tout en baisant vos mains, en disant que je l'ai bien mérité; mais, si vous êtes mon seigneur et mon maître, l'honneur et le nom de Troïlo ne vous appartiennent pas; il n'a jamais trahi personne, et...

— Je veux avoir assez de patience pour t'écouter jusqu'au bout, dit Niccolò avec une expression pleine d'amertume.

— Et, sous ce rapport, continua Lisa, il peut défier le monde entier. S'il est du parti des Palleschi, il n'a fait que suivre l'exemple de ses ancêtres; cela prouve seulement qu'il a une opinion différente de celle qu'on professe maintenant dans cette ville... Mais

ce serait une conséquence trop horrible de déclarer traîtres tous les citoyens qui sont hors de ces murs.

— Et toi, fille maudite, tu oses blasphémer de la sorte contre ta patrie, dans la maison de Niccolò ! et tu crois, folle, qu'il le souffrira !... Et, tandis que tu devrais te cacher sous terre et mourir de honte, tandis que tu devrais remercier Dieu de ce que tu vois encore le jour, tu as l'effronterie de parler ! Et peu s'en faut qu'elle ne se donne pour un modèle de bonté et de vertu ! Peu s'en faut qu'elle ne dise que son complice est l'honneur même... Mais n'est-il pas traître celui qui vient à main armée contre sa patrie ?... Je connais finalement quelle vipère je nourrissais dans mon sein. Que maudite soit l'heure où ta mère t'a conçue pour ma honte !... Mais ne m'entends-tu pas ?... Ma patience est à bout... hors de cette maison !... —

Après ces mots, se jeter sur Lisa, la prendre par les cheveux, la traîner sur les mains jusque près de la porte, furent les effets d'un même mouvement de la part de Niccolò, malgré les pleurs et les cris de Laudomie.

Averardo et Vieri, touchés de pitié pour leur malheureuse sœur, intervinrent alors, et l'arrachèrent des mains du vieillard.

— Allons, dit Vieri, qui avait un de ces caractères qui ne peuvent entendre parler de douleurs, allons, il faut qu'à toute chose il y ait une fin ; c'est bien assez qu'elle s'en aille, si vous ne la voulez plus à la maison...

— O mon père ! s'écria Laudomie en interrompant Vieri, il est vrai que nous avons commis une

grande faute; mais Dieu pardonne aussi à ceux qui se repentent et demandent miséricorde..... Si ce qui vous offense le plus, c'est d'apprendre qu'elle a épousé un Pallescho, n'avez-vous pas prié pour eux il y a quelques heures!... Et si vous ne pardonnez pas, comment voulez-vous que Dieu (excusez, mon père, ma témérité)... comment voulez-vous que Dieu vous pardonne?... —

Niccolò éclata.

— Ne viens pas me faire l'entendue, sottie que tu es; je n'ai pas besoin que tu m'apprennes ce que j'ai à faire... Vous allez voir qu'il faudra laisser déshonorer nos filles par les Palleschi, et puis venir écouter tes sornettes... Et toi, ajouta-t-il encore en se retournant vers Lisa, prends cet enfant, et ôte-toi de devant mes yeux; va-t'en... —

La pauvre Lisa, qui jusqu'à ce moment était restée étendue à terre, les cheveux épars sur les épaules et le visage, se leva avec effort.

— Dieu est juste, dit-elle avec des sanglots entrecoupés, oh! Dieu est juste; c'est lui et non pas vous qui me jugera... et il verra... si je méritais... d'être traitée de cette manière. J'ai désobéi, je suis coupable de ce côté, sans doute... Mais il est mon mari et non pas mon complice... comme vous l'appellez... Je ne suis pas coupable de ce qu'il soit Pallescho!... Oh! quant à cela,... Dieu n'embrasse point de parti, et je suis sûre qu'il n'est ni Pallescho ni Piagnone;... qu'il maudit au contraire... oh! oui, qu'il maudit ces partis,... ces haines,... ces fureurs.

— Il maudit les enfants sacrilèges! s'écria Niccolò, les enfants désobéissants, les enfants qui déshonorent

ceux qui leur ont donné la vie, qui affligent leur vieillesse et les font mourir de désespoir!..... Tu le sauras bientôt, malheureuse!..... —

L'horrible scène dont elle venait d'être témoin, et la malédiction terrible qu'elle avait entendu proférer par le vieillard sur la tête de sa sœur, avaient en quelque sorte fait perdre connaissance à Laudomie. Elle n'avait plus la force de parler, qu'elle essayait encore d'apaiser son père par ses gémissements et par ses larmes, en embrassant ses genoux, en baisant ses pieds; et, dans des transports semblables à ceux de l'ivresse ou de la folie, elle s'attachait à ses vêtements et l'enlaçait de ses bras. Mais l'infortuné père était hors de sens; il avait perdu toute idée de justice, tout sentiment de raison.

Laudomie fut repoussée avec une telle violence, qu'elle alla tomber au loin sur le pavé. Une sourde douleur à la tête l'étourdit, peu à peu ses sensations cessèrent : elle s'évanouit.

En présence de cet acte de cruauté furieuse, à la vue du vieillard qui, le visage bouleversé, les cheveux hérissés, le front livide, annonçait par sa pâleur, par le tremblement convulsif de ses membres, par l'égarément de ses yeux, qu'il allait perdre les sens comme il avait déjà perdu la raison, Averardo et Vieri s'approchèrent de lui pour le soutenir; et, tout en lui adressant des paroles de soumission et de respect, ils parvinrent à l'entraîner hors de la chambre, à la suite de sa malheureuse fille. Le petit Arriuccio pleurait. Lisa descendit en le pressant sur son sein, et, sans plus se retourner, elle sortit de la maison.

Revenu de son étourdissement, Niccolò se dégagea des bras de ses fils, ferma la porte avec impétuosité, poussa le verrou; puis, sans ajouter un mot, il rentra dans sa chambre et en retourna la clef.

Il était minuit. Le vent du nord chassait une pluie fine et glacée, et la pauvre Lisa marchait au hasard dans l'obscurité, tantôt trébuchant, tantôt entrant jusqu'à mi-jambe dans les flaques d'eau et de boue dont la rue était remplie. Mais, sans préoccupation pour elle-même, la malheureuse mère ramène tout ce qu'elle a de vêtements sur le corps de son fils. Elle le presse contre son sein; elle veut le garantir de la pluie et du froid. Pour s'abriter elle-même, il eût fallu du moins qu'elle pût marcher le long des murs; mais ses mains embarrassées ne pouvaient lui servir de guide. Elle lève de temps en temps les yeux pour chercher à suivre la ligne des toits, qui, dans l'obscurité générale, étaient plus sombres que le ciel; mais la nuance est presque imperceptible. Néanmoins, elle s'avance quelque temps à l'aventure; puis bientôt, la pensée de sa situation, du danger et des souffrances de son fils, l'occupe tout entière. L'idée que, si elle venait à succomber, son pauvre enfant expirerait de froid et d'inanition dans la boue du chemin, suffit pour lui rendre des forces. Elle prie Dieu avec ferveur; et, après un instant d'hésitation, elle se décide à se rendre chez une parente qui, précédemment, lui avait donné des preuves d'affection... Mais cette parente habitait près de la porte San Friano, à un mille de distance.

Toutefois, ne connaissant pas d'autre refuge, Lisa se met en marche à travers un dédale de rues, où l'obs-

curité de la nuit et l'agitation de son âme ne pouvaient tarder à l'égarer. Bientôt elle ne sait plus dans quelle partie de la ville elle se trouve. Eperdue, elle s'arrête un moment pour reprendre haleine et recueillir ses idées; par le chemin fait, elle calcule qu'elle doit se trouver en face du dôme d'où elle pouvait se diriger vers l'Arno par la rue des Adimari. Mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle donne contre le mur d'une rue étroite et tortueuse. C'est que, sans s'en apercevoir, elle avait tourné derrière l'archevêché en prenant la direction de Porta Rossa par la rue Calimala. En perdant l'espérance, la faible femme était restée sans forces et sans courage.

Elle fond en larmes, et sa voix, entrecoupée par les sanglots, demande secours pour l'amour de Dieu. Mais aucune fenêtre ne s'ouvrit, aucune lumière ne parut.

— Oh! mon Dieu, s'écriait la malheureuse mère en étreignant son fils, est-il possible qu'il meure ainsi au milieu de Florence! —

Puis elle essaie encore d'élever la voix, et finit par un cri déchirant, désespéré. Autour d'elle régnaient toujours le silence et la nuit. Alors elle se souvint des causes de son malheur : elle songea rapidement aux haines des partis, aux prières prononcées ce soir même, aux fureurs des Piagnoni ; elle les maudit, elle maudit sa patrie !... Ne la condamnons pas : sa douleur s'était changée en folie.

La respiration de Lisa devint plus difficile; une sueur froide lui couvrit le front, et il lui semblait sentir son haleine se glacer dans sa poitrine. Bientôt ses genoux fléchirent; elle dut s'accroupir contre le mur; une

torpeur mortelle s'empara de ses membres, et peu à peu un engourdissement profond lui ôta le sentiment de ses souffrances.

Il n'y avait que peu d'instants que l'infortunée Lisa avait perdu connaissance, lorsque Fanfulla survint et l'accueillit, ainsi que nous l'avons vu au chapitre VII.

L'intérêt que le vieux soldat avait senti pour elle n'avait fait que s'accroître au récit de ses aventures. Aussi lui offrit-il tout ce dont il pouvait disposer, et se mit-il entièrement à ses ordres pour telle résolution qu'elle voudrait prendre. Mais Lisa ne savait elle-même à quoi se résoudre. Lorsqu'elle s'était trouvée seule et abandonnée de tous, elle avait songé, il est vrai, à se réfugier chez sa parente de la porte San Friano; mais ce parti lui répugnait maintenant, car il s'agissait d'entrer de nouveau dans une maison de Piagnoni, exaltés comme tous les parents et amis de Niccolò. Et, jusque dans sa détresse extrême, Lisa reculait devant la pensée d'entrer dans la maison d'autrui en coupable ou en suppliante. Elle répondit donc à Fanfulla que, si Dieu et lui-même ne venaient à son secours, elle ne savait que devenir.

— Il y aurait bien un moyen, ajouta-t-elle ensuite, et le meilleur pour me tirer de peine, ce serait de me conduire au camp, rejoindre mon mari.

— C'est cela, mon enfant, au camp!... Le chemin du jardin!... D'abord, par ordre de Malatesta, personne ne peut sortir de Florence sans permission, et seulement pour combattre. Ensuite, une bagatelle de rien du tout! conduire une jeunesse comme vous avec un enfant! Et s'il se met à crier!... Bon soir... Non, non, laissons ce parti pour le dernier. —

La pauvre Lisa sentit ses yeux se gonfler de larmes en voyant se fermer devant elle, le chemin qui pouvait la conduire vers celui qui était toujours le maître de son cœur. Elle ne répondit donc que par un soupir de résignation.

Fanfulla, après avoir réfléchi un instant, fit un mouvement de tête qui, chez lui, était l'indice qu'il venait de prendre une résolution. Il dit à Lisa :

— Allons, pour quelque temps..... jusqu'à nouvel ordre.... je m'en charge..... Venez avec moi. —

Ayant pris l'enfant dans un bras, et de l'autre soutenant Lisa, il sortit du corps-de-garde.

L'aube était sur le point de paraître. Après avoir marché quelques minutes, Fanfulla s'arrêta à la porte d'une petite maison dans la rue Larga; lorsqu'il eut frappé huit ou dix coups, la porte s'ouvrit.

— Attendez-moi ici un instant, dit-il à Lisa.

Il revint bientôt après, et fit entrer la jeune femme. Lisa trouva, dans une pauvre chambre toute délabrée, une vieille femme qui paraissait consumée par la misère. Son visage cependant était bienveillant, et elle accueillit la fille de Niccolò avec les démonstrations d'une compassion empressée. Le petit Arriguccio fut déposé sur le lit de la vieille, et Lisa bénit Dieu de ce qu'elle se trouva encore assez de lait pour l'endormir. Puis, la fatigue l'emportant peu à peu sur le sentiment de son infortune, elle tomba elle-même dans un sommeil profond et tranquille.

Fanfulla, satisfait de son début, était sorti en promettant de revenir bientôt. Lorsqu'il fut dans la rue, il prit le chemin de son quartier, la tête baissée et les mains derrière le dos, en faisant par intervalles quel-

ques gestes de dépit. Tout à coup, il part d'un éclat de rire en disant à haute voix :

— Maintenant que le capitaine Fanfulla a jugé à propos de se faire le chevalier de cette belle, et de lui dire : « Je m'en charge, » du boulanger, bien entendu ! Voyons un peu comment ce dernier prendra la chose.... Avec quel argent paierons-nous les frais ? Mais, ne te rappelles-tu pas que la ville est bloquée, et que si la famine n'augmente pas, ce qui serait impossible, du moins le prix du blé augmente tous les jours!... Qu'en dis-tu ? —

La réponse du bon Fanfulla fut un nouvel éclat de rire, et il continua son monologue :

— Décidément, il n'y a que moi pour trouver de pareilles aventures... Ah ! que n'est-ce au temps du pillage de Rome!...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Il vérifia ce qui lui restait de la solde que Malatesta lui avait fait payer d'avance, et dont la majeure partie était déjà passée entre les mains de l'hôtesse de Lisa ; et, après avoir bien compté, il dut se convaincre que, tant pour lui-même que pour sa nouvelle protégée, il lui restait tout au plus de quoi vivre une semaine.

Mais comment se procurer d'autres ressources ? A force de penser et de ruminer, il lui vint une idée, une idée terrible, si l'on doit en juger par le gémissement qu'elle lui arracha de la poitrine.

Il fit la grimace, combattit, repoussa l'idée, la chassa et doubla le pas dans l'espoir de la laisser derrière lui. Mais cette maudite pensée lui bourdonnait aux oreilles, s'attachait à lui, reparaisait d'un côté quand elle était chassée de l'autre. Et, bien qu'elle

lui fit mal, elle avait cependant en elle-même un attrait si irrésistible, qu'elle finit par l'emporter.

Savez-vous de quoi il s'agissait pour Fanfulla ? De rien moins que de renoncer à faire le métier à cheval, selon son expression ; de rien moins que d'entrer dans l'infanterie ! En un mot, de vendre son vieux Griffon !

Il n'y a plus de cœurs comme celui de Fanfulla, dans ce siècle d'égoïsme.

Les malheurs de Lisa l'avaient tellement touché, et il tenait si fort à l'honneur de ne point manquer à sa promesse, qu'il dut, en désespoir de cause, prendre ce parti, le plus douloureux, le plus horrible qu'il pût imaginer. Il continua son chemin, le front baissé, et découragé comme un homme qui se sent déjà descendu de grade ; et, dans le sillon de la cicatrice qui lui partageait la joue, il sentit descendre lentement une impression d'humidité que chez tout autre, on aurait attribuée au passage d'une larme. Mais, qui oserait dire que Fanfulla ait pleuré ?

En entrant à l'écurie, il eut encore une espérance, et se dit, en examinant son cheval : — Qui veux-tu qui achète cette pauvre bête ? —

Puis il détourna la tête, comme sous le remords d'une trahison envers un ancien ami.

L'instant d'après, Fanfulla était au logement de la compagnie d'Amico d'Arsoli, dans le but d'offrir son vieux coursier aux hommes d'armes restés à pied dans les escarmouches de la journée. Bien que tout à fait déterminé à cet énorme sacrifice, il avait toujours dans le cœur un reste d'espoir de ne point trouver d'acquéreur pour une monture en aussi mauvais état.

Mais, dans les circonstances actuelles, il ne fallait pas être exigeant. Un officier consentit donc à payer Griffon trente ducats. Notre pauvre ami prit l'argent et se hâta de le mettre dans sa poche, en échange des clefs de l'écurie, qu'il consigna à l'acheteur, en lui donnant les renseignements nécessaires. Tout cela s'était passé sans que Fanfulla levât les yeux; quelques gros soupirs trahirent seuls son sacrifice, et il conclut son élégie mentale en se disant : — C'est fait...

La somme de trente ducats, qui, dans des circonstances ordinaires, eût suffi pour l'entretien de Lisa durant plusieurs mois, pouvait durer à peine le quart du même temps, au milieu de l'affreuse disette qui augmentait tous les jours; et, pour surcroît de maux et de dépenses, Lisa tomba malade. Tant d'agitation et de souffrances lui avaient allumé le sang; elle fut prise d'une fièvre violente qui ne la quitta pas durant deux semaines entières. Et, lorsque les soins assidus de la vieille, ceux d'un médecin compatissant, et surtout l'empressement du bon Fanfulla, eurent rendu un peu de santé et de courage à la pauvre malade, toutes ses ressources étaient épuisées. La vieille Niccolosa (c'était le nom de la pauvre hospitalière), manquant elle-même du strict nécessaire, ne pouvait rien pour la jeune convalescente. Fanfulla, sans autre richesse que la paie d'un fantassin, continuait sans doute à faire le plus qu'il pouvait; mais si les privations qu'il s'imposait suffisaient pour empêcher Lisa de mourir, ce n'était pas assez pour la faire vivre. D'ailleurs, Lisa, dans la crainte d'abuser du dévouement du vieux soldat, lui cachait ses souffrances et dissimulait le besoin urgent qu'elle avait d'une nour-

riture plus saine, plus abondante, en rapport avec ses habitudes, sa jeunesse et le retour de ses forces. En un mot, la fille de Niccolò connut alors les horribles tortures de la faim. Du moins, si elle eût été seule à souffrir ! Mais elle avait un enfant qui devait vivre de son lait !

Le pauvre petit Arriguccio, jadis si beau, si rosé, avait bien changé en quelques semaines. Ses membres ronds et potelés s'étaient en quelque sorte fondus et flétris ; sa peau, autrefois lisse et remplie, était devenue flasque et laissait apercevoir les moindres mouvements du corps.

La malheureuse mère s'arrêtait à le considérer chaque matin en l'habillant, chaque soir en le déshabillant, et chaque jour, il lui semblait que son enfant eût maigri de moitié ; chaque jour, elle croyait apercevoir quelque petit os plus protubérant et moins recouvert qu'il ne l'était la veille. Et, bien que le dépérissement ne fût pas aussi rapide que la sollicitude maternelle l'imaginait, il n'était cependant que trop réel ; il était continu.

CHAPITRE XII.

LE RETOUR.

La malheureuse Lisa suivait avec anxiété les progrès du mal ; elle s'épuisait en pleurs et en baisers, comme si les caresses dussent avoir la vertu de rendre les

forces] et la vie à son fils depuis que la douleur, les privations, la faim avaient desséché ce pouvoir dans le sein maternel. Les émotions de l'horrible scène à la suite de laquelle Lisa avait été chassée par son père, les angoisses, le froid de la première nuit avaient subitement tari son lait; et la vie qu'elle menait depuis, n'avait guère pu en raviver la source. Le pauvre petit Arriguccio, jamais rassasié, pleurait continuellement, tandis que sa mère, dénuée de tout secours, de tout moyen de l'apaiser, le tenait tout le jour attaché à son sein. L'enfant s'épuisait à sucer une mamelle vide; puis, s'en détachant bientôt, il s'abandonnait à des gémissements affaiblis que rien ne pouvait plus apaiser.

Un jour, la jeune femme, restée seule vers le soir, se sentait plus faible et plus souffrante que jamais. Une douleur interne aux os de la poitrine gênait sa respiration, et par moment elle se sentait suffoquer.

Assise à l'angle de la croisée, son enfant sur ses genoux, non pas endormi, mais plutôt dans cet assoupissement qui succède à l'épuisement des forces, elle regardait diminuer la lueur du crépuscule en pensant avec terreur aux prochaines ténèbres d'une longue nuit d'hiver. N'ayant pas de lampe, elle était forcée de se mettre au lit dès que la nuit était venue; et la seule pensée de ces heures éternelles qu'elle allait passer dans l'obscurité sans pouvoir dormir, avec le désespoir des pleurs inconsolables de son fils, la faisait frissonner d'épouvante. C'était peut-être le plus horrible tourment de sa situation actuelle. Tantôt, elle levait les yeux en regardant le ciel gris qui, de minute en minute, devenait plus obscur; tantôt

elle laissait tomber ses regards affligés et éteints sur le visage amaigri de son enfant : elle calculait les mouvements de sa respiration qui lui semblait devenir de plus en plus fréquente et difficile. Tout à coup, elle croit voir que la pâleur argentée de sa peau prend autour des lèvres une teinte livide; elle se lève effrayée; elle approche de la fenêtre le visage de son enfant, espérant que ces teintes ne sont que l'effet de l'obscurité. Mais ce n'était pas une illusion : les bras devenaient noirs et bleus. Les yeux de l'enfant, à demi fermés d'abord, s'ouvrirent tout à coup, et un instant après, ses prunelles avaient disparu sous ses paupières. La malheureuse mère jette un cri de désespoir : elle croit que la dernière heure de son fils est venue. A la hâte, elle le porte sur sa couche, le débarrasse de ses langes en un clin-d'œil ; et, tremblante d'anxiété, d'impatience, d'incertitude, elle le réchauffe des mains, de son haleine, de ses larmes qui coulent en abondance. Il lui semblait pourtant qu'elle dût parvenir ainsi à rappeler en lui la chaleur de la vie.

Puis, imaginant d'autres moyens, elle appliquait ses lèvres sur celles de son enfant. Elle faisait tomber dans sa bouche entr'ouverte quelques gouttes de lait qu'elle était parvenue à grand'peine à exprimer de son sein. Oh ! elle eût acheté au prix de sa vie le bonheur de le voir s'en nourrir ! Mais, vaine attente ! Cette consolation devait lui être refusée ! Se relevant alors, hors d'elle-même, fondant en larmes et joignant convulsivement les mains, elle s'écrie :

— Mon fils ! amour de ta pauvre mère ! oh ! ne l'abandonne pas.... non, non, non !... Oh ! du moins, s'il me regardait !... Mon Dieu ! je n'ai au monde que

ce petit ange... Et lui aussi veut m'abandonner!..... Oh! mon Arriguccio..... regarde ta pauvre mère..... donne-moi un sourire! Oh! voir sourire encore une fois ta petite bouche, et puis mourir..... Mon Dieu! prends-moi tout... oui, tout... et tous les miens... Mais mon fils, mon amour, mes entrailles... Oh! non, ce n'est pas possible!... Tu ne peux pas le vouloir!...

L'enfant était toujours immobile; il respirait à peine et ne donnait aucun signe qui pût légitimer la plus faible espérance. Les larmes de la malheureuse mère se séchent tout à coup; elle reste elle-même muette et immobile; et ses yeux, en se fixant, attachent sur son fils un regard vitré.

Mais, en ce moment, la nature opéra ce que n'avaient pu obtenir les efforts, les soins, les pleurs de la mère. La crise qui avait saisi le petit malade se calma peu à peu.

Lisa comprit ce changement dès les premiers indices; elle vit le corps revenir à sa couleur naturelle, les yeux reprendre leur sérénité, les traits leur harmonie. Tremblante, retenant son haleine, elle suivait ces symptômes avec une avidité toujours croissante. Et lorsqu'enfin, elle vit les lèvres de son fils s'entr'ouvrir, puis laisser échapper un sourire, ce fut en elle un tel accès de joie, de pleurs, une ivresse, une émotion si soudaines, si foudroyantes, que ses forces l'abandonnèrent; elle tomba à genoux près du lit, et couvrant de baisers les genoux et les pieds de son enfant, elle s'écria :

— Oh! Dieu! je savais bien que ce n'était pas possible!... C'eût été trop pour une pauvre et malheureuse mère!..... Malheureuse! qui dit que je sois

malheureuse, que je sois pauvre?... Mon amour ne m'est-il pas rendu? Il me regarde; il sourit; je l'ai vu sourire... Je suis heureuse, je suis riche, je suis trop fortunée, je ne demande plus rien; mon cœur n'a pas besoin d'autre bien, d'autre amour..... O Arriguccio! tu faisais mourir ta pauvre mère, méchant!... Non, non, tu n'es pas méchant... tu es un ange du paradis qui viens de me rendre la vie!

Et ces exclamations ne pouvant suffire à l'émotion délirante de son cœur, elle s'exhala en mille baisers, en mille caresses, et finit dans un torrent de larmes.

Il s'était fait nuit close. Lisa, devenue un peu plus calme, put réfléchir à sa position, au danger qu'elle courait de voir se réaliser le malheur dont elle venait d'être seulement menacée. Alors l'amour maternel l'emporta sur la terreur que la seule pensée de son père jetait dans son âme; et, elle résolut d'aller à lui sans retard pour demander la vie de son enfant, l'obtenir, puis mourir à ses pieds.

Arriguccio dormait. Sa mère fit sur lui le signe de la croix, disposa la couche de manière à ce qu'il ne pût tomber, s'il venait à se mouvoir, lui donna un dernier baiser et descendit, en chancelant, dans la chambre basse où se tenait Niccolosa.

— Pour l'amour de Dieu, lui dit-elle, courez près d'Arriguccio s'il vient à pleurer..... Je vais revenir.

Vainement la vieille femme essayait-elle de l'arrêter : Lisa s'était éloignée rapidement et n'entendit pas les objections contre sa sortie à une heure aussi avancée. La nuit était profonde, les rues entièrement désertes, et la faible lumière des rares boutiques, dont les

volets étaient encore ouverts, suffisait à peine pour indiquer le chemin.

Lisa marchait, en rasant les murs et d'un pas pressé. En quelques minutes, elle fut à la porte de la maison Làpi, qu'elle revoyait pour la première fois. Elle pleure à cette vue; puis elle essuie ses larmes en arrêtant le pied sur le premier des deux degrés qui précédaient le seuil. Mais le courage lui manque, et elle n'a plus la force d'étendre le bras vers le marteau de la porte. Elle aperçoit de la lumière dans l'appartement de Niccolò; elle monte sur le banc de marbre qui s'étendait le long de la façade, et, en se tenant aux barreaux, elle se soulève jusqu'à ce qu'elle puisse voir dans l'intérieur. Niccolò et Laudomie étaient seuls dans la chambre. Niccolò dans son fauteuil, sous la cheminée, Laudomie à sa table d'ouvrage; tous deux immobiles et silencieux, tous deux portant sur le visage des traces qu'on pouvait attribuer aux chagrins causés par l'infortune, tout aussi bien qu'aux effets d'une maladie récente.

Nous avons vu qu'à la fin de l'horrible scène, à la suite de laquelle Lisa avait été chassée de la maison paternelle, Laudomie était restée évanouie sur le pavé. Secourue par la vieille servante, elle avait pu reprendre assez de forces pour se traîner jusqu'à son lit; mais, assaillie par une fièvre délirante, elle était restée longtemps entre la vie et la mort; et c'était la première fois qu'elle descendait dans l'appartement de son père.

Niccolò lui-même avait presque autant souffert que sa fille. Cependant, doué d'une âme et d'un tempérament plus forts, il n'avait jamais voulu garder le lit,

et avait repoussé obstinément les visites du médecin et celles de ses amis. Il avait même banni ses fils de sa présence depuis qu'ils s'étaient permis quelques mots en faveur de Lisa. Laudomie seule trouva quelque indulgence pour une première intervention en faveur de sa malheureuse sœur, mais à condition qu'elle n'aborderait jamais plus cette question de réprobation paternelle. Il avait, en outre, défendu à tous, sous peine d'encourir sa colère, d'avoir aucun rapport avec la femme du traître Pallescho.

Dés que Laudomie avait pu rassembler ses idées et comprendre qu'il fallait agir à l'insu du vieillard, elle s'était concertée avec ses frères pour retrouver la pauvre Lisa, à quelque prix que ce fût. Ils mirent en mouvement amis, parents, connaissances; ils fouillèrent en quelque sorte toute la ville; leurs recherches furent inutiles : il n'en resta, pour Laudomie surtout, qu'un plus profond désespoir.

Lisa, entièrement absorbée par l'aspect de son père et de sa sœur, promenait ses regards de l'un à l'autre; leur pâleur, leur tristesse, leur immobilité, leur silence étaient pour elle autant de traits qui lui déchiraient le cœur : « Voilà ce dont tu es cause ! s'écriait-elle... Voilà l'état où tu as réduit ton père, un pauvre vieillard!... ta sœur... cet ange sans tache... Et tu espères que Dieu puisse te réserver un meilleur sort ! Tu espères qu'il veuille te laisser la consolation d'avoir un fils!..... Et, frappée tout à coup de l'appréhension que la vengeance divine allait la frapper précisément dans la vie de son enfant, elle ne put contenir sa douleur; et ses sanglots éclatèrent avec tant de

force, qu'ils furent entendus de Laudomie et de Niccolò.

— Qui pleure là-bas ? dit le vieillard en se levant.

Il s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Lisa, saisie de terreur en voyant son père se lever, avait quitté le banc et s'était prosternée sur les dalles de la rue.

— Mon père, disait-elle, je ne demande rien pour moi... je ne mérite rien... Mais mon malheureux enfant doit-il porter la peine de ma faute ? Est-il coupable de ce que son... (La pauvre Lisa eut encore assez de présence d'esprit pour ne pas nommer Troïlo dans ce moment.) O mon père ! mon malheureux enfant vit de mon lait... et je n'en ai plus !... je n'ai plus de force, je n'ai plus de vie !.... La faim, mon père... la faim !... Oh ! si vous saviez ce que c'est !... Et voir un enfant qui se meurt de faim ! —

En finissant ces mots, Lisa avait soulevé la tête, dans la pensée qu'il était impossible que son père fût assez dur pour ne pas être touché de compassion. Elle s'imaginait déjà le voir à la fenêtre, dans une attitude bienveillante.

Mais la fenêtre était fermée et la lumière avait disparu. L'infortunée, dans un accès d'horrible désespoir, fut alors sur le point de se briser le front sur le pavé.

A peine Niccolò se fut-il aperçu de la présence de sa fille, qu'il se retira, sans perdre toutefois aucune de ses paroles. Laudomie s'était approchée de lui, sans oser parler ; elle embrassait les genoux du vieillard en étouffant ses sanglots. Mais celui-ci l'ayant fait relever de force et montrant du doigt la porte, lui dit d'une voix qu'il voulait rendre menaçante et sévère, sans pouvoir toutefois y parvenir complètement :

— Laudomie, je ne change pas ; sors et monte

dans ta chambre; je le veux, je te le commande. —

Voyant ensuite qu'il n'était pas obéi sur-le-champ, il renouvela l'ordre; mais cette fois, avec ce ton auquel personne dans la maison n'osait résister. La pauvre Laudomie sortit, en cachant sa figure dans ses mains.

Le vieillard, après être resté un instant dans la posture d'un homme qui prête attentivement l'oreille, et après s'être assuré par l'éloignement du bruit des pas de sa fille, qu'elle était rentrée dans sa chambre, se rendit en toute hâte au garde-manger, mit dans une nappe tout le pain qu'il put trouver, ouvrit avec précaution la porte de la rue pour déposer les provisions sur le seuil, puis la referma aussitôt.

La pauvre Lisa avait entendu ouvrir; elle s'était relevée avec toute la promptitude que lui permettait sa faiblesse, avec toute l'émotion empressée d'une mère abandonnée de tous depuis longtemps, exténuée de fatigue, mourante de faim, et qui se voit accueillie tout à coup, elle et son enfant, dans une maison où l'attendent l'abondance et des soins compatissants. Mais lorsqu'elle arriva au haut des degrés, la porte était refermée; le verrou courait dans ses anneaux. A terre, en avant du seuil, était déposée une nappe remplie de pain!

Tant d'humiliations ajoutées à ses douleurs, refoulent les derniers élans de son âme; elle n'a plus la force de pleurer ni de se plaindre. Elle s'assied sur les degrés, prend un pain et le mange avec avidité. C'est l'instinct seul de la conservation qui agit; le sentiment des souffrances morales est éteint. Lisa se dit en soupirant de désir :

— Quel soulagement, quel bien m'aurait fait un bon feu et un peu de vin, engourdie et faible comme je le suis! —

Laudomie, après être restée quelques instants dans sa chambre, était redescendue sans lumière, les pieds nus, espérant tromper la vigilance de son père, et pouvoir rejoindre sa sœur. L'œil aux aguets du haut de l'escalier, elle suivit les mouvements de Niccolò, le vit, le front incliné, après avoir refermé la porte, s'arrêter quelques minutes qui lui parurent des siècles, puis s'essuyer les yeux du revers de la main, et rentrer enfin dans sa chambre. Laudomie vole avec la rapidité de l'oiseau; le verrou cède sans bruit sous la pression convulsive de ses deux mains; elle plonge un regard avide dans la rue. Tout était sombre et désert. Elle fait quelques pas en appelant à voix basse, mais distincte : « Lisa, ma chère Lisa! » Personne ne répond.

— Cependant elle ne peut encore être assez loin pour ne pas m'entendre, se dit Laudomie. Oh! si je pouvais deviner quelle direction elle a prise! Peut-être, est-elle ici, tout près. Et ne pouvoir la trouver! Oh! que je ne laisse pas échapper cette occasion! Elle ne se présentera plus! Appelons plus fort, n'importe ce qu'il en arrive! Et la bonne Laudomie appela deux fois sa sœur par un cri perçant.

Une voix, non pas de femme, mais forte, mâle et tout proche, lui répondit :

— Qui peut appeler Lisa dans la rue et à cette heure? —

En même temps Laudomie se vit accoster par un homme d'armes. Celui-ci retint la bride de son che-

val, tandis que la jeune fille effrayée se réfugiait sous la porte de la maison. Elle ne la referma pas cependant, et se retourna incertaine; car, la première surprise passée, il lui avait semblé que cette voix ne lui était pas inconnue. Le cavalier s'était avancé aussi; il était descendu de cheval.

— Laudomie, dit-il, vous cherchez Lisa dans la rue à cette heure?...

— Oh! Lamberto!... —

Elle ne put en dire davantage. Cette apparition soudaine l'avait frappée, comme un coup de foudre. Pourtant elle avait bien désiré le retour de Lamberto, même après le malheur qui avait frappé Lisa; car, tout en pressentant combien il serait douloureux pour elle de raconter à Lamberto ce qui s'était passé depuis son départ, l'idée de la présence du noble jeune homme lui donnait d'avance du courage. Il lui semblait qu'elle aurait alors un guide, un appui; qu'il saurait bien lui trouver un remède, là où personne n'en voyait, et donner des conseils que nul ne savait plus trouver. Mais son imagination lui avait représenté le retour de son ami, amené de telle sorte qu'elle pût avoir le temps de préparer ce qu'elle avait à lui dire. Prise ainsi à l'improviste, elle fut pendant quelques instants sans pouvoir ni interroger ni répondre. Puis, tout aussitôt, la pensée de Lisa qui s'éloignait toujours lui fit prendre résolument son parti. Elle s'écria donc d'une voix précipitée et pleine d'instance :

— Lamberto, c'est Dieu qui vous a envoyé. Lisa était ici, tout à l'heure... Elle ne doit pas être loin... Cherchons-la, ne perdons pas un moment.... Oh!

Lamberto ! Allons !... Vous saurez tout... mais allons vite. —

Lamberto, à cent lieues de soupçonner la vérité, ressentit cependant une émotion terrible à ces étranges paroles. Il comprit qu'il lui restait à apprendre un affreux mystère. Mais, aussi généreux que fort contre lui-même, il bannit toute pensée personnelle; et, sans en demander davantage, il suivit la jeune fille. Laudomie, rassurée par la présence d'un tel compagnon, résolut de ne pas s'arrêter qu'elle n'eût trouvé sa sœur. Ils se dirigèrent vers le dôme, et à chaque pas ils appelaient par son nom la malheureuse fugitive.

Nous allons laisser Laudomie et Lamberto à la recherche de Lisa pour raconter brièvement les aventures de ce dernier, depuis son départ de Florence.

La guerre était allumée alors entre Charles-Quint et François 1^{er}. La république florentine, suivant sa vieille habitude, s'était attachée à la fortune de la France et avait envoyé au camp français, l'un de ses plus vaillants citoyens et le plus célèbre soldat qui fût alors en Italie, Giovanni de Médicis, le chef de ces bandes fameuses qui, après sa mort, furent appelées les Bandes Noires. Lamberto, résolu d'aller à son école, sollicita et obtint d'un ami de Niccolò une lettre de chaude recommandation pour le capitaine florentin. Informé que don Giovanni était en Lombardie, où commençaient à paraître les Allemands de Fransperg, qui descendaient en Italie par la vallée de l'Adige, Lamberto se mit en route par Bologne, Parme et Plaisance, en ayant soin de faire la route à petites journées, pour ne pas se trouver en

trop mauvais état au but de son voyage. Quelques jours de marche le conduisirent à Milan. La ville et le duché tenaient pour l'empereur; et tout le pays, jusqu'aux rives de l'Adda, était rempli de troupes allemandes et espagnoles.

L'armée française avait pris ses cantonnements, de l'autre côté du fleuve, dans les bourgs et les villages de la Grève d'Adda; et don Giovanni se trouvait alors à Rivolta, situé non loin de la rive gauche, à trois milles au-dessous de Cassano. Lamberto aurait pu traverser le fleuve par le pont de cette dernière ville; mais ce pont était gardé par un gros d'impériaux. Et ceux-ci auraient certainement arrêté un homme d'armes qui se fût dirigé vers le camp ennemi. Il dut donc songer à trouver un autre passage.

Le plus court, mais en même temps le plus dangereux, était de traverser l'Adda à gué, vis-à-vis de Rivolta. Lamberto choisit ce dernier parti, en pensant que s'il pouvait arriver au camp de don Giovanni, après avoir donné sous ses yeux quelque preuve de courage, cela lui servirait beaucoup mieux que la lettre de recommandation qu'il apportait de Florence. Ce fut donc dans cette détermination qu'il sortit de Milan, heureux et plein d'espoir. Il était parfaitement équipé et montait un excellent cheval, qui avait eu tout le temps de se reposer du voyage déjà fait. Plusieurs corps de troupes qu'il rencontra d'abord lui ouvrirent libre passage, en le croyant des leurs; et, peu après midi, il se trouva dans cette partie de la campagne où le terrain, cessant d'être cultivé, se couvre d'arbres et de broussailles, et où le gravier indique le voisinage du fleuve. Après

avoir suivi quelque temps un chemin tantôt raboteux, tantôt enfoncé dans le sable et à travers d'épais buissons, il parvint à une sorte de monticule, d'où il put apercevoir, au milieu d'un large lit de grève aride et blanche, le courant impétueux et limpide de l'Adda. De l'autre côté, il vit flotter sur le clocher de Rivolta la bannière de don Giovanni, avec l'écusson des Medicis.

Cette vue devait faire tressaillir un citoyen de la république. Aussi, Lamberto se dit en serrant les dents et en donnant de l'éperon à son cheval : « C'est pourtant sous ces couleurs maudites que je vais aller combattre ! » Mais, se rappelant aussitôt que la branche de la famille Médicis, de laquelle sortait le vaillant capitaine, était l'ennemie acharnée de celle qui avait pesé si longtemps sur Florence, il bannit de son esprit toute pénible pensée, et poussa son cheval en avant.

Reconnaissant le point où le danger était le plus grand pour lui, puisque chacun sait qu'en temps de guerre, traverser la ligne qui sépare les deux armées est un acte suspect ; et craignant de rencontrer quelques bandes d'impériaux parcourant la rive en éclaireurs, Lamberto se raffermir en selle, serra de plus près son écu ; et, la lance sur la cuisse, il se trouva en mesure de continuer sa marche sans craindre du moins d'être surpris.

Il s'était mis à temps sur ses gardes ; car, à peine fut-il sorti du bois et eut-il fait dix pas sur la grève nue, qu'il entendit derrière lui s'agiter les branches. Il se retourne au bruit, et voit déboucher du

hallier, trois arbalétriers à cheval et deux à pied, qui, tous ensemble, fondaient sur lui.

Lamberto venait de remarquer aussi, sur la rive opposée, bon nombre de soldats de l'armée qu'il cherchait, ainsi que deux cavaliers de noble apparence, et qui semblaient l'observer en attendant le résultat de la rencontre qui le menaçait. « C'est peut-être don Giovanni qui me regarde, » pensa Lamberto. Et cette espérance redoublant son courage et ses forces, il dit entre ses dents : « Un contre cinq ! C'est une bonne fortune ; allons ! avec l'aide de Dieu. » Lorsqu'il fit volte-face, un des impériaux lui cria :

— Qui es-tu ? quel est ton drapeau ?

— Aucun, répondit Lamberto sans faire de mouvement ni en avant ni en arrière.

— Qui vive ? répliqua l'autre en mettant sa lance en arrêt.

— Vive don Giovanni ! Vive Florence ! et mort aux traîtres ! cria Lamberto de manière à être entendu de l'autre rive, d'où le même cri fut répété par cent voix.

Et en même temps, le jeune homme enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, s'était élancé contre son adversaire.

Sa lance traverse l'arçon et perce la cuisse de son antagoniste. Lamberto laisse ce premier ennemi à moitié culbuté sur son cheval, replace sa lance en arrêt, et attend les autres de pied ferme.

Heureusement pour Lamberto, les chevaux manœuvrant difficilement sur une grève remplie de gros débris et de cailloux, ses adversaires ne pouvaient l'attaquer tous à la fois. Cependant, quelque

robuste et courageux qu'il fût, quelque énergie désespérée qu'il mît au combat, se défendre contre quatre était chose difficile. Un second cavalier tombe encore, et Lamberto frappe avec tant de fureur, avec tant de vivacité, qu'il n'a pas remarqué le coup qui a porté.

La lutte continua ainsi jusqu'à ce que, dans leurs diverses évolutions, les combattants furent amenés sur le bord du fleuve.

Lamberto entendait crier à ses oreilles :

— Courage ! Frappe, frappe ! Et il se serait laissé tailler en pièces plutôt que de se rendre.

Mais, sentant que lutter seul contre trois c'était désormais présumer trop de ses forces et de la fortune, il gagna un peu de champ et lança son cheval dans le fleuve.

Deux des impériaux restent sur le bord ; le troisième, plus prompt, suit Lamberto de si près, que les chevaux ont presque en même temps de l'eau jusqu'au poitrail. La tête de l'un touche la croupe de l'autre.

L'intrépide jeune homme se retourne et porte un coup de pointe à son antagoniste. Il ne peut percer le corselet ; mais le coup est si violent que la lame vole en éclat. Le cavalier ennemi serre les genoux pour garder l'équilibre ; mais il communique la secousse à sa monture. Le cheval ne peut se tenir sur le fond inégal du fleuve ; et tous deux disparaissent dans les flots.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cet exploit. Les arquebusiers de don Giovanni avaient, pendant ce temps, forcé à la retraite le reste des ennemis, et Lamberto n'avait plus d'autre difficulté à

vaincre que celle de traverser le courant rapide du fleuve. Mais, au moment de mettre son cheval à la nage vers la rive, il aperçoit assez loin le cavalier vaincu, flottant sans mouvement comme un homme qui a déjà perdu connaissance.

Lamberto, qui tout à l'heure eût tué l'Allemand de bonne grâce et à cœur joie, regrette alors de le voir se noyer. Il veut le sauver et se dirige vers lui, malgré la désapprobation des soldats de don Giovanni, qui lui crient à tue-tête, dès qu'ils ont deviné son projet :

— Laisse-le boire ! laisse-le boire ! —

Par bonheur pour le généreux vainqueur, celui qu'il voulait arracher à la mort, au lieu d'être entraîné par le courant, se trouvait, presque immobile, dans un endroit où l'eau, refoulée par un coude de la rive, revenait sur elle-même en tournoyant. Lamberto a donc le temps de l'atteindre ; il le saisit par les courroies de sa cuirasse et l'entraîne à la remorque. Mais l'eau était profonde et rapide au milieu du fleuve ; et le cheval de Lamberto, déjà fatigué, avait à porter une charge presque double.

Lamberto reconnaît le danger, mais ne perd pas courage ; de la main gauche il s'attache à la crinière de son cheval dont la tête seule surnage ; il l'excite de la voix et du talon ; il dévie, mais il avance ; enfin, il parvient à gagner la rive opposée.

Les témoins de ce beau fait d'armes en accueillirent le héros avec des démonstrations de joie bruyante. Plusieurs descendirent dans le fleuve pour aider Lamberto à gravir le bord, et pour le débarrasser de l'homme à demi mort qu'il tenait toujours. On se

moqua du bel esturgeon qui venait d'être pêché, tout en le déposant doucement sur l'herbe; et tous s'empresèrent autour du vaillant inconnu.

Au même instant, survint un jeune cavalier, à l'aspect noble et fier et aux membres robustes. Il était vêtu d'un pourpoint de cuir et tenait au bras une rondache sur laquelle brillaient les six boules de gueules en champ d'or. Chacun fit place avec respect; et le nouveau venu s'étant arrêté près de Lamberto qui, tout trempé d'eau et de sang, était déjà descendu de cheval, lui dit d'une voix brève, mais avec un sourire affectueux :

— Qui es-tu, toi qui te bats contre cinq en poussant mon cri de guerre ?

— Mon nom est trop modeste et trop obscur pour que Votre Excellence ne l'entende pas pour la première fois, répondit Lamberto heureux jusqu'à l'ivresse d'avoir été vu dans cette occasion par le célèbre capitaine lui-même. Cependant, j'ai une lettre de maître Castiglione, si toutefois l'eau ne l'a pas détruite. Elle donnera des renseignements sur mon compte à Votre Excellence, et lui attestera tout mon désir de venir me former à cette admirable école de la milice italienne. —

En parlant ainsi, il déboucla sa cuirasse et tira de son sein un papier que l'eau avait épargné.

Don Giovanni le prit en lui disant :

— Quant à te former, il me semble que c'est déjà fait. Cependant, voyons. —

Pendant que Giovanni de Médicis lisait, Lamberto put satisfaire à son aise le désir qu'il éprouvait depuis

longtemps, de connaître de vue un chef si vaillant et si renommé. Il admirait son air noble et fier, la manière hardie et dégagée dont il se tenait à cheval ; il fixait sur lui des regards remplis de cette admiration passionnée, qui s'empare de toute âme courageuse et vierge de gloire, à l'aspect de celui qui s'est déjà rendu célèbre par de grandes et honorables entreprises.

Certes, Lamberto n'eût jamais osé espérer que la fortune le favorisât comme elle l'avait fait dans cette rencontre. En se sentant tout à coup si avant dans l'estime de ses nouveaux compagnons, en se voyant accueilli et applaudi en leur présence par un si grand homme, il dut éprouver une joie trop vive et trop complète pour qu'elle ne lui semblât pas un rêve. Le cœur palpitant d'émotion, les yeux humides de bonheur, le visage empreint d'une impatience modeste, dont le mérite était rehaussé par les preuves récentes de son courage, il attendait, immobile, la fin de la lecture.

— Tu restais chez maître Niccolò ? dit enfin don Giovanni en fixant ses regards sur le jeune homme. Puis il ajouta, en fronçant le sourcil et en frappant sa rondache de la main droite :

— Chez le plus grand ennemi de cet écusson ? —

Lamberto était tellement fasciné par la présence du héros, qu'il fut sur le point de renier la république et Niccolò avec elle. Mais son âme était incapable d'une lâcheté, incapable d'une transaction intéressée avec sa conscience. Aussi, après un moment d'hésitation, répondit-il d'un ton modeste, mais assuré :

— Excellence, Niccolò est républicain ; il aime la

liberté de Florence, dont les ennemis sont les siens.

— Et c'est pour cela qu'il ne peut être Pallescho? C'est bien, Lamberto; c'est ainsi que doit parler un brave tel que toi! —

Puis, don Giovanni ajouta en riant :

— Je ne serai bientôt plus Pallescho moi-même : le pape Clément me jouerait un tour à sa façon s'il le pouvait, et je ne l'épargnerais pas non plus... Or ça, c'est bien; après les preuves que tu viens de faire, cette lettre pouvait rester dans l'Adda. Capitaine Puccino, inseris ce brave garçon dans ta compagnie; et ce soir, viens avec lui souper au château. —

En disant ces mots, il tourna bride et prit au demi-galop le chemin de Rivolta.

CHAPITRE XIII.

LA COURTISANE.

Le capitaine Puccino, à qui Lamberto venait d'être recommandé, se présenta pour le conduire à son logement.

— Allons, mon brave, lui dit-il. Mais, à ce qu'il me paraît, ce n'est pas seulement de l'eau qui découle de ton armure.

— Ce n'est rien, répondit Lamberto : une égratignure, ici, à l'épaule. Laissez-moi voir d'abord si le balestrier que j'ai fait prisonnier est mort ou vivant. —

Et, s'avançant vers l'endroit où l'on avait étendu l'Allemand en le retirant de l'Adda, il l'aperçut au

milieu d'un groupe de soldats, déjà sur son séant et sur le point de reprendre tout à fait connaissance.

Pendant que Lamberto luttait dans le fleuve pour amener le balestrier à la rive, les soldats, témoins de ses efforts et du danger qu'il courait lui-même, disaient entre eux : « Il va finir comme François Sforza. » Ce prince, en effet, en voulant retirer de la Pescara l'un de ses pages, s'était noyé avec lui.

Mais, voyant que Lamberto s'en tirait avec honneur, ils se mirent à crier :

— Vive Sforza ! Bravo, Sforza ! Arrive donc, Sforza !... Et, par cette manie de sobriquets qui courait alors en Italie, surtout dans les camps, et aussi parce que les nouveaux compagnons de Lamberto ne savaient d'abord comment le nommer, ils lui donnèrent le surnom de Sforzino, qu'il ne perdit plus et auquel il répondit toujours avec plaisir, puisqu'il lui rappelait un beau trait de sa vie.

— Arrive donc, Sforzino, dit en riant un des spectateurs. Cette fois, tu as gagné la rançon d'un prince. —

Lamberto, qui s'était approché, vit quelle figure de prince avait son prisonnier. C'était un homme court et trapu, à la face ronde et niaise, aux moustaches et aux cheveux blonds et lisses comme du lin cardé ; il était du reste dans un pauvre équipage de soldat.

— A nous deux, l'ami, lui dit Lamberto en souriant ; voyons, qui es-tu ?

— Moi, signore, être une pauvre soldat souisse, et finir en Italie avec capitaine Altsax ; parce que afoir

gru poire peaucoup pon vin, et au gontraire afoir pu peaucoup eau. —

Et, continuant dans ce jargon, il dit qu'il était du canton de Zurich, qu'il se nommait Mauritz Schuber, et qu'il ne pouvait pas payer de rançon, attendu qu'il était *une pauvre soldat* ; mais qu'il était prêt à suivre toujours et partout comme valet, celui qui, après l'avoir abattu, l'avait retiré de cette maudite eau qu'il détestait par-dessus toute chose au monde.

Lamberto ayant objecté qu'il ne pourrait point lui donner de gages, n'étant pas lui-même assez riche soldat pour cela, le Suisse protesta de nouveau de son éternel dévouement envers celui qui l'avait sauvé de cette mort aquatique, la plus funeste de toutes à son avis ; et il voulut à toute force s'attacher à la fortune de son libérateur.

Lamberto, démêlant dans le langage grossier de l'Helvétien, une franche et loyale bonhomie, et ayant pu juger du reste par lui-même qu'il savait fort bien dire ses raisons les armes à la main, se décida à le prendre à son service.

— Capitaine Puccino, je suis à vous, dit-il en se tournant vers son guide. Tous trois se dirigèrent vers les campements, et les soldats de goguenarder :

— Bravo, Sforzino ; tu as fait là une belle prise. Au lieu de recevoir une rançon, tu auras un fainéant à nourrir. —

Le château que don Giovanni avait indiqué pour rendez-vous, à Lamberto et au capitaine Puccino, était éloigné de trois milles. Il s'élevait sur le sommet d'un rocher couvert de broussailles et surplombant au-dessus d'eaux stagnantes laissées par les inondations de

l'Adda, que les laboureurs, épuisés par les guerres continuelles, n'avaient eu ni le temps, ni les moyens de faire écouler. Autour du château, un petit nombre de pauvres maisons de paysans, recouvertes de chaume, formaient le bourg de Casirate.

Le capitaine Puccino, Lamberto et son nouveau valet (les soldats avaient aussi repêché le cheval du Suisse) arrivèrent avant la nuit, et mirent pied à terre dans la cour du château. C'était une enceinte irrégulière, formée de bâtiments de construction diverse, entourée d'un fossé, et dominée par une grosse tour carrée, assise sur le bord du rocher. C'est là que don Giovanni de Médicis avait établi son logement, ou, pour parler le langage moderne, son quartier général.

Lorsque Lamberto eut fait sécher ses vêtements et panser sa blessure, il fut conduit dans une grande salle, au rez-de-chaussée, où le couvert était mis pour une trentaine de convives ; car don Giovanni, splendide et généreux, tenait table ouverte pour ses lieutenants. Il reçut Lamberto en vieille connaissance, en le saluant de la main ; puis, s'adressant au châtelain Galeaz Menclozzo, et aux officiers déjà réunis pour le souper, il leur raconta le beau fait d'armes de Lamberto au gué de Rivolta.

Le reste des conviés ne se fit pas attendre. On apporta des salades dans de grands plats, selon l'usage du temps, qui voulait que les repas commençassent par ces sortes de mets ; et chacun prit place.

Ajoutez deux moustaches d'un châtain foncé à la figure de Napoléon placée sur un corps élevé et robuste, et vous aurez le véritable portrait de Giovanni

de Médicis. Il semblait que Lamberto ne pût assez le regarder ; puis, portant ses regards sur chacun de ceux qui étaient assis à cette table, contemplant les physionomies fières et insouciantes, les membres robustes, l'attitude guerrière de ses nouveaux compagnons, il se sentait si aise et l'expression de son bonheur se lisait si clairement sur son visage, que le capitaine Puccino devina ses pensées.

— Qu'en dis-tu, hein, Sforzino ? Tu pourras te vanter d'avoir soupé ce soir avec les premiers d'entre les braves de l'Italie. Tu vois celui qui est à la droite de don Giovanni ? Eh bien ! c'est Horace Baglioni, le frère de Malatesta, celui qui a combattu longtemps avec les Vénitiens. Le petit, à sa gauche, avec deux yeux de poivre, c'est Yvo Billiotti. Cet autre, c'est Sampiero de Basélica. Tu dois connaître celui-ci ; c'est notre Florentin, que nous avons surnommé Cecchino del Piffero ; il est de la famille Cellini, et son frère n'est pas mauvais orfèvre, comme tu le sais ; mais à celui-ci, la dague va mieux que le ciselet. —

Lamberto aperçut une femme au nombre des convives, au bout de la table. Comme elle était habillée en homme et en costume à peu près semblable à celui de ses compagnons, sa présence n'était pas remarquée de prime-abord. Mais les tresses de cheveux noirs, qui s'échappaient de dessous une toque rose à bords déchiquetés et portée sur l'oreille, le sein, qu'une camisole à bandes noires et roses ne dissimulait pas assez, trahissaient son sexe. Le visage seul n'eût pas suffi peut-être pour la faire reconnaître ; car il pouvait convenir à un beau jeune homme de dix-huit ans. Puis, l'arrogance qui jaillissait en

éclairs de ses prunelles noires, ses rires immodérés et je ne sais quoi d'effronté dans chaque mouvement, indiquaient toute autre qualité que la retenue modeste du sexe auquel elle appartenait. Lorsqu'on la considérait quelque temps avec plus d'attention encore, on voyait son visage se décomposer, pour ainsi dire, trait par trait. Alors son regard tombait terne et triste sur les assistants ; ses lèvres, pleines et vermeilles, se contractaient en déroband la vue de deux rangées de dents d'une extrême blancheur, et sa bouche semblait indiquer de tout autres sentiments, des passions plus profondes, le dédain, le dépit, l'ironie, la colère, quelquefois la douleur. Puis, tout à coup, lorsqu'on s'y attendait le moins, reparaisait dans ses traits l'expression d'une gaieté folle et effrénée ; en sorte qu'on eût pu croire que son corps appartenait à deux âmes qui venaient l'animer tour à tour.

Lamberto la désigna des yeux à Puccino, et lui dit en souriant :

— Est-ce que ce beau jeune homme est aussi un d'entre les plus braves de l'Italie ?

— Celui-là, ou plutôt celle-là (car je vois que tu es bon limier et que tu n'as pas été longtemps à dépister le lièvre) n'a peut-être peur d'aucun de nous, les armes à la main ; et c'est bien la plus singulière créature que tu aies jamais rencontrée : homme, femme, soldat, courtisane... Je crois cependant que c'est de ce dernier métier qu'elle s'acquitte le mieux, ajouta-t-il en souriant ; non pas toutefois comme les autres qui sont à tous et à personne. Maintenant elle rit, se donne du bon temps, fait un tapage d'enfer ; et, tout à l'heure, si tu veux lui dire seulement qu'elle a de beaux yeux,

elle t'accablera d'injures. Aujourd'hui bonne fille, demain méchante comme une sorcière, et je dis qu'elle tient de la dernière. Comme l'on ne sait d'où elle est tombée ici, il y en a qui veulent y voir du mystère. On veut qu'elle soit... qu'elle soit... que sais-je? On en dit de toutes les couleurs. Quant à moi, en y regardant de près, elle me paraît d'un sang de Bohémienne; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a un brin de folie, et peut-être davantage. —

Don Giovanni, qui ne restait jamais longtemps à table, se leva, et la plupart des convives sortirent avec lui. Lamberto fut du nombre de ceux qui restèrent; il écoutait avec curiosité le capitaine Puccino, en regardant la jeune femme qui riait alors à gorge déployée avec ses voisins. Notre jeune ami, habitué dans la maison de Niccolò, à l'austère vertu des Piagnoni, avec l'image pure de Laudomie présente à l'esprit, et le souvenir de Lisa gravé dans le cœur, observa quelques instants la courtisane; mais, bien qu'il fût dans l'âge où l'on est si facilement indulgent, il la vit avec dégoût et voulut se lever pour sortir à son tour. — Reste avec nous, Sforzino, s'écria le capitaine Cattivanza Strozzi, qui était assis près de la jeune femme. Mademoiselle Selvaggia veut faire connaissance avec toi. —

Mais, jugeant que Lamberto n'en avait pas grande envie, il ajouta :

— Viens donc ici. Parce que tu es fils de Piagnoni, est-ce une raison pour que tu aies peur d'une jolie fille? Crains-tu que son haleine ne t'empoisonne? Je sais pourtant qu'à Florence, après que vous eûtes fait griller Frère Girolamo, les dames au voile jaune s'en

donnaient de plus belle; tu ne dois donc pas être si innocent! —

Lamberto, vexé de cette raillerie, se dirigea vers la porte en haussant les épaules et en envoyant au diable la courtisane et ceux qui... Mais il ne put finir sa phrase; les cris : oh ! le Piagnone ! bravo ! le Piagnone ! vive le Piagnone ! l'interrompirent avec éclat. A cette explosion de sarcasmes, Lamberto revint sur ses pas, et, debout près de la table, les yeux fixés sur Cattivanza, il riposta en dissimulant son dépit :

— Me trouvant aujourd'hui, pour la première fois, en aussi honorable compagnie, la modération est un devoir pour moi ; et, bien que vous me provoquiez un peu plus que de raison, je ne veux pourtant pas me fâcher. Je me borne à vous dire que pour être fils de Piagnoni, je m'en vante. Quant à la doctrine du bienheureux Frère Girolamo, plût à Dieu que je pusse me vanter aussi de la suivre comme je le désirerais. Et voulez-vous en savoir la raison claire et nette ? C'est qu'avec la gloire de Dieu, il voulait la liberté du peuple florentin, que ses détracteurs ont remplacé, au contraire, dans l'esclavage. Je vous accorde encore qu'il s'inquiétait fort peu des courtisanes, lui, tandis que ceux qui l'ont mis à mort passent joyeusement leur temps avec elles... Pour ce qui regarde ma façon de penser, sachez, capitaine Cattivanza, que Dieu nous a tous pourvus d'une cervelle, dans le but évident que chacun se serve de celle qui lui est échue en partage ; et certes, il n'eût pas pris tant de peine, s'il eût voulu que la même servît à plusieurs. Dans la tête de ceux qui devaient s'en passer, il eût mis des semences de citrouille, ou tout autre chose à meilleur marché. —

A cette réplique, le plus grand nombre ne put s'empêcher de rire; et Lamberto, qui d'abord avait paru succomber aux railleries, reprenait peu à peu le dessus dans l'opinion des assistants.

— Donc, continua-t-il, puisque le bon Dieu ne m'a pas oublié dans la distribution générale, permettez-moi de penser comme bon me semble. Je sais bien que les soldats ne manquent guère l'occasion de se donner du bon temps et de mener joyeuse vie; mais est-ce à dire pour cela, que celui qui n'en a pas envie ne puisse être réputé brave et bon soldat? Non, par Dieu! Et si quelqu'un affirmait le contraire, je lui prouverais facilement qu'il se trompe. A présent que nous sommes d'accord sur ce point, ayez la bonté, capitaine Cattivanza, et je fais la même demande à tous ces honorables gentilshommes, aujourd'hui mes compagnons d'armes, ayez la bonté, dis-je, de me tenir pour bon camarade et toujours prêt à vos ordres. Mais, quant à être Piagnone, quant à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose, veuillez m'en laisser le souci, je vous prie; et, pour tout le reste, disposez toujours de moi comme de chose qui vous appartienne. —

Il est quelquefois moins difficile de soutenir des opinions sous la hache et les couteaux que devant la raillerie et les sarcasmes; c'est à cette dernière épreuve que l'on reconnaît un cœur vraiment noble et courageux : celui de Lamberto était de cette trempe.

— Que veux-tu que je te dise? répartit Cattivanza, moitié convaincu, moitié dépité; tu as raison. Que tu saches jouer des mains? Nous l'avons vu, et là-dessus il n'y a point de discussion. Quant au reste, arrange-toi comme tu l'entends, peu m'importe; et personne

ici n'y trouvera à redire; car, vive Dieu! tu es un brave garçon... A ta santé! et soyons amis.

— De tout mon cœur et de toute mon âme, répondit Lamberto en prenant la main que lui offrait son adversaire. —

Il remplit ensuite la même formalité d'amitié envers les autres convives, l'un après l'autre, et vida son verre en signe de paix et de concorde. Cette scène mit Lamberto plus avant encore dans l'estime de tous.

Pendant que le jeune Florentin parlait avec si peu de respect de Selvaggia et consorts, le capitaine Puccino n'avait cessé de lui faire des signes et lui disait à voix basse : « Prends garde, prends garde à toi, Sforzino ! » Mais alors il ajouta à haute voix, en lui frappant sur l'épaule :

— Remercie le bon Dieu de ce que tu es beau garçon : si un autre avait débité la moitié de ta harangue, il eût bientôt connu la valeur du bijou suspendu au coup de madame. — Et il indiquait du doigt, un joli petit poignard qui brillait sur la poitrine de Selvaggia, attaché à une chaîne d'or.

Puccino s'était trompé cependant, en jugeant les pensées de la jeune femme.

Les paroles de Lamberto, au lieu d'exciter sa colère, avaient fait paraître sur son visage cette expression sombre et profonde dont nous venons de parler. Durant toute la discussion, elle était restée les yeux baissés et sans ouvrir la bouche; mais, en ce moment, elle releva la tête, et, fronçant le sourcil en regardant Puccino, elle lui dit :

— Que sais-tu de ce que je pense? Que ce jeune homme me semble beau ou non, et que je me trouve

offensée de ce qu'il vient de dire? Je te prie de ne point te mêler de mes affaires, car tu m'as toujours eu l'air d'un âne, et maintenant plus que jamais.

— Le temps est mauvais, répartit Puccino en riant; et, prenant Lamberto par le bras, il l'entraîna dans la cour en répétant : — Le temps est mauvais, le temps est à l'orage.

— Laisse-le s'en aller et faire le saint tant qu'il voudra, dit Cattivanza à la courtisane, et nous, amusons-nous, mon ange; vive tes yeux fripons! je t'aime à en mourir! —

En parlant ainsi, il voulut entourer de ses bras la taille svelte de Selvaggia; mais celle-ci lui répondit par un geste énergique et n'y alla pas de main morte.

— Laisse-moi; tu m'es insupportable! dit-elle en se levant pour sortir.

— Nous allons voir que tu vas te faire Piagnone aussi! Si je te vois faire le signe de la croix, ce sera bien le premier, ou que le diable m'emporte!

Selvaggia n'entendit pas la réponse de Strozzi; elle avait disparu sans l'écouter plus longtemps. Enfin, tous quittèrent la salle et chacun s'en alla de son côté; car il commençait à se faire tard. Cattivanza ne cessait pas cependant de grommeler : « Que Lamberto fasse le Piagnone tant qu'il voudra... tant pis pour lui; mais pour peu que le mal devienne contagieux, je lui dirai deux mots. »

Quelques jours après, on décampa vers Mantoue, dans le but d'attaquer les 15,000 Allemandes de Georges de Fransperg, qui, suivant l'usage, vivaient à discrétion aux dépens des Italiens. Remarquons que, dans ce sens, le mot *discrétion* veut dire *indiscrétion*. Dans

quelques étapes, et après quelques escarmouches, les Bandes de don Giovanni se trouvèrent sur le Pô, près de Governolo. Durant la marche, Lamberto, en s'acquittant des devoirs d'un bon soldat, lorsque l'occasion se présentait, et en se montrant joyeux et bon camarade, lorsqu'il n'y avait pas autre chose à faire, avait gagné la bienveillance de ses compagnons d'armes, avec lesquels il était revenu plusieurs fois sur le sujet de discussion traité au souper, à propos de Selvaggia.

La courtisane avait aussi suivi l'armée; mais elle chevauchait à part, sans dire mot à personne. Deux ou trois fois seulement, Lamberto la vit passer près de lui sur un cheval turc, rapide et léger comme un cerf, vêtue d'un pourpoint de cuir, une zagaie à la main; et aussitôt, elle disparaissait dans le nuage de poussière que la foule soulevait sur la grand'route. Mais un jour, que les fusiliers allemands ne purent être forcés et qu'il fallut battre en retraite, il l'entendit lui crier en sortant du plus fort de la mêlée : « Si je ne vaux pas une femme, je vaux un homme, du moins. » Et elle disparut encore comme un trait.

Quelques jours après, le vaillant et malheureux Giovanni de Médicis, frappé à la jambe par la balle d'un fauconneau, fut transporté à Mantoue, où il mourut bientôt de sa blessure. Ses soldats pleurèrent amèrement la mort de celui qui avait été le premier d'entre eux, plus encore par la valeur que par le rang; ils prirent le deuil et furent dès lors surnommés *Bandes Noires*. Continuant ensuite leur carrière, sous l'impression toujours présente de la discipline et de la tactique de leur ancien capitaine, ils ne cessèrent

d'être la terreur de leurs ennemis, et la victoire les suivit toujours sur les champs de bataille.

Lamberto, en s'enrôlant sous le drapeau de don Giovanni, avait espéré de monter bientôt à un grade qui lui permit de penser à Lisa; puis, à l'enthousiasme qu'il avait ressenti depuis longtemps pour la renommée du grand capitaine, était venu bientôt se joindre le sentiment d'une vive affection pour celui qui l'avait accueilli avec tant de bienveillance. Il eut donc la douleur de perdre à la fois un maître et un bienfaiteur, et il ne savait à quoi se résoudre. Bien que Horace Baglioni, homme d'une grande réputation militaire, eût obtenu le commandement des *Bandes Noires*, Lamberto craignait qu'elles ne se dispersassent, ou du moins qu'elles ne vinsent à perdre de leur réputation. Ses craintes ne se vérifièrent pas, il est vrai, mais alors elles n'étaient pas sans fondement.

Enfin, une entrevue étrange avec Selvaggia vint fixer sa résolution. Lamberto n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir que la jeune femme l'avait remarqué, d'une façon qui indiquait assez qu'elle avait des vues sur lui. Mais il s'était dit en riant : « Ce n'est pas moi que tu prendras dans tes lacets. »

Un soir, il s'était écarté du camp pour aller s'asseoir sur la rive sablonneuse du Pô, et contempler le coucher du soleil derrière les longues et épaisses rangées de peupliers qui bordaient la rive opposée; tout en reposant ses regards sur le courant paisible et majestueux du fleuve, qui réfléchissait les arbres du bord et les teintes enflammées de l'occident, il se reportait en souvenir aux belles soirées d'été sur les rives de l'Arno. Il se rappelait l'endroit où il s'arrê-

tait pour admirer la belle et majestueuse Florence, avec ses palais sombres et crénelés, ses innombrables tours, ses ponts, ses églises. Son imagination lui représentait l'immense coupole de Saint-Marie-des-Fleurs et sa boule d'or, qui, vue de ce point éloigné, et frappée par les derniers rayons du soleil, ressemble à une étoile qui se serait arrêtée sur le sommet de l'édifice; il voyait le clocher en mosaïque du Giotto, la tour élevée du palais, au haut de laquelle le lion rampant de la république tournait au gré des vents, et il se disait :

— Les tempêtes t'ont souvent ployé, il est vrai; mais tu es toujours resté à ta place.

Pauvre Lamberto ! il ne prévoyait pas que la gloire de la république allait tomber bientôt et pour toujours avec l'emblème qui la représentait.

Ce poétique, mais stérile tableau, était tout à coup animé par l'image de Lisa, de Laudomie, de Niccolò et de ses fils, de ses compagnons d'enfance; par le souvenir de mots échangés, de regards, de gestes, de toutes ces moindres choses auxquelles il semble que l'on n'ait point pris garde, mais dont le cœur a cependant gardé une impression ineffaçable; par la pensée pénible et douce en même temps de sa pauvre et vieille mère, qui, au moment de leur séparation, avait su pousser l'amour maternel jusqu'à voiler, sous un sourire d'espérance, la conviction résignée de ne plus revoir son fils que dans le ciel. Le cœur navré du même pressentiment, il avait cherché aussi à simuler une espérance qu'il n'avait pas. Mais ces derniers souvenirs l'assaillaient alors comme un remords.

Il se disait, avec un vif sentiment de reproche pour lui-même : « Et tu as pu la quitter ! »

La voûte du ciel se peuplait peu à peu d'étoiles. A peine apercevait-on encore à l'horizon la ceinture d'or du crépuscule près de s'évanouir, sur laquelle se dessinaient les cimes festonnées des peupliers légèrement agités par la brise du soir.

En ce moment, Lamberto entendit des pas qui s'approchaient avec précaution sur le sable. Il lève la tête et aperçoit une sombre figure enveloppée d'un manteau, et sur le point de l'accoster. Importun ! dit tout bas Lamberto, au regret d'être troublé dans ses rêveries. Il allait s'éloigner, afin d'éviter le nouveau venu, quand celui-ci, qui s'était assis à deux pas, lui dit, après un moment de silence et d'une voix faible et timide :

— Dis-moi, jeune homme, n'as-tu pas laissé dans ton pays une femme qui t'aime ? Que tu aimes plus que tout au monde ? Ne pensais-tu pas à elle, tout à l'heure ? Réponds-moi ; réponds-moi franchement.

C'était une voix de femme.

— C'est Selvaggia ! se dit Lamberto. Et l'idée qu'une courtisane vint se mêler aux pensées augustes et pures de la patrie, au souvenir de sa mère, à l'image de Lisa, lui fit ressentir le dégoût qu'on éprouve en apercevant un insecte hideux, réfugié au fond du calice d'une fleur fraîche et parfumée.

Supposant aussitôt que cette apparition imprévue, à une pareille heure et dans un endroit aussi écarté, était un piège de la courtisane :

— Qu'avez-vous à vous inquiéter de mes pensées ? lui répondit Lamberto, d'un ton bref et hautain.

— Oh ! cela ne me regarde pas, je le sais ; je ne suis pas digne de m'en occuper... Est-ce que je demande une telle faveur ? Je vois que je t'ai offensé... et Dieu sait si j'en avais l'intention. Mais je ne savais comment entamer l'entretien... Et il faut pourtant que je te parle... J'espérais qu'en nommant celle que tu rends heureuse de ton amour... j'espérais que tu oublierais un instant que je suis Selvaggia, et que tu m'écouterais une minute sans me haïr. Oh ! jeune homme ! Dieu ne refuse pas l'air ni le soleil à la plus vile de ses créatures... Et toi, mettras-tu le pied sur la tête d'une malheureuse qui se prosterne devant toi, le front dans la boue, pour demander quelques paroles de consolation ?

Et en parlant ainsi, Selvaggia tombait en effet, le front sur le sable déjà humide de rosée.

— Vous n'avez ni bien ni mal à attendre de moi, madame, répondit Lamberto, de plus en plus persuadé que ces paroles entraînant, ces gestes, cette voix émue, n'étaient qu'une comédie ; cependant, si je puis quelque chose pour vous, veuillez me le faire connaître en peu de mots. Mais que votre bouche ne prononce pas le nom d'une autre femme... je ne le souffrirais pas.

— Je l'avoue, je ne suis pas digne de prononcer même son nom. Es-tu content ? te reste-t-il encore quelques paroles de mépris à m'adresser ? Allons, parle, exhale ton indignation... foule aux pieds celle qui est venue t'implorer, humble et tremblante, comme pourrait le faire le plus vil insecte, s'il lui était donné de s'adresser au Créateur de l'univers. Oh ! jouis de ton courage, de ta vertu... et lorsque tu

parles à Dieu, dis-lui : *je te remercie de ce que je ne ressemble pas à cette femme !... —*

Malgré l'opinion bien arrêtée de Lamberto sur le compte de Selvaggia, les paroles d'humilité, les manières, le son de voix de cette femme, arrivèrent jusqu'au cœur du jeune homme, et y firent naître un doute, un mouvement de compassion. Il lui répondit donc avec un visage et un ton moins durs :

— En vérité, madame, je ne vous comprends pas ! Vous mépriser ! vous fouler aux pieds ! qu'est-ce que cela veut dire ? Ou vous connaissez l'opinion que je puis avoir de vous et de la vie que vous menez ; et si cette opinion vous déplaît, pourquoi me mettre dans le cas de vous la manifester ? Ou bien, vous ne soupçonnez pas même cette opinion et ne croyez pas la mériter ; et, alors, pourquoi vous en mettre en souci ?

— C'est parce que je la connais, c'est parce que je sais bien les malheurs qui m'ont forcée à la mériter, c'est parce qu'elle m'accable, cette opinion, que je suis venue me jeter dans tes... à tes pieds... C'est la première fois, après tant d'années, que je vois une figure d'homme, qui ne m'ait pas semblé celle d'une brute, d'une bête féroce. Mais, que dis-je ? il m'a paru que c'était la figure et la voix d'un ange, qui se baissait jusqu'à la boue où je suis plongée, pour me tendre une main secourable. Ah ! que ne t'ai-je rencontré lorsque j'avais quinze ans ! Mais ce fut au contraire un esprit de l'enfer qui entra, je crois, dans un corps humain pour me faire sa proie ! Oh ! jeune homme, Dieu seul a le droit de mépriser et de punir, parce qu'il connaît tout ; et, c'est pour cela sans doute qu'il a eu enfin pitié de moi ; qu'il a voulu que je me trou-

vasse sur ton chemin. Mais tu ne sais pas l'horrible enchainement de mes malheurs ! Si tu les connaissais, tu pleureras avec moi... Oh ! ne refuse pas de m'écouter, je ne t'importunerai pas longtemps... peu de mots suffiront... Après tant d'années, tu es le seul à qui j'essaie de parler de repentir sans craindre de rencontrer de nouveaux dédains et de nouveaux outrages. —

Lamberto pensa : « Voici encore une de ces histoires qu'elles savent inventer. » Mais, n'ayant toutefois aucun motif de lui refuser ce qu'elle demandait avec tant d'instance, il lui répondit :

— Si tout ce que vous me dites est la vérité, parlez, madame, je vous écoute.

— Si c'est la vérité ! —

Et la malheureuse se couvrant le front de ses mains, garda un instant le silence ; puis elle continua d'une voix à peine intelligible :

— Ajoute-t-on foi à ce que disent les courtisanes ? Tu as raison, cet outrage m'était dû ; mais je vais te prouver que je te dis la vérité. Tu as pu t'assurer, à n'en pouvoir douter, que ton mépris est un poids qui m'écrase. Eh bien ! il y a des choses que tu ignores, que j'aurais pu te cacher, et qui me rendront, s'il est possible, plus vile, plus abjecte à tes yeux..... N'importe, sache-les... Je ne suis pas chrétienne..... Un juif de Hongrie fut mon père. Mon père ! dois-je lui donner ce nom ? Je devrais dire : mon plus atroce ennemi. C'est lui qui m'a faite ce que je suis ; c'est lui qui m'a fait perdre patrie, amis, parents... Est-ce qu'une courtisane a des parents, des amis, une patrie ? —

Elle s'arrêta un moment comme pour réfléchir, puis continua d'une voix plus affligée encore :

— Ne suis-je pas sortie pure, comme un autre, du sein de ma mère ? N'ai-je pas reçu de Dieu, ainsi que les autres créatures, un cœur capable d'amour et de vertu ? Qui m'a enlevé ce trésor ? Qui a souillé ces dons célestes qui m'appartenaient bien cependant, qui étaient la part de joie et de félicité que m'avait assignée mon Créateur ? Qui donc ? —

Elle se tut de nouveau, en fixant sur Lamberto des yeux étincelants. Puis elle lui saisit le bras et continua, les lèvres et la voix tremblantes :

— Oh ! crois-moi, jeune homme, si tu en as le courage. J'étais seule durant cette nuit horrible !... seule dans ma chambre... Ma mère n'était plus au monde... Oh ! si elle eût été présente, elle m'aurait défendue ! On frappe à ma porte... J'entends la voix de mon père ; il m'appelait... J'ouvris. Un homme était avec lui ; un homme qui avait l'air d'un prince à son costume, à son front orgueilleux. Je le regardais, interdite, épouvantée... Mon père disparut... La porte se referma... Il avait vendu son propre sang !... Est-il nécessaire que je te raconte la suite de mes malheurs ? Toi, vertueux, toi, noble et généreux, pourras-tu comprendre comment on peut survivre à de telles horreurs ? Comment on s'endurcit peu à peu au crime, à l'infamie ? Comment une femme peut à la fin tomber si bas, qu'elle n'a plus de cœur et d'âme que pour chercher à s'étourdir ? Je te fais horreur, ... je le vois... Mais, dis-moi, es-tu mon juge ?... Quelle a été ma défense, mon appui ? Et pourtant, trahie d'abord, puis déshonorée et chassée

ensuite, comme un objet méprisable sur lequel chacun met le pied, si j'élève quelquefois la voix pour implorer pitié, si je tends la main, dans l'espérance qu'une main ami s'approchera pour me secourir, je ne trouve qu'insulte, je n'entends que dérision, et tous me repoussent dans la fange. Ma misère et mes pleurs servent de passe-temps à qui daigne s'en occuper un instant. Dieu du ciel ! qu'avais-je donc fait pour être destinée à de pareils tourments ? Oh ! jeune homme, toi qui ne sens pas peser sur ton âme le poids du crime ; toi qui es beau, vaillant, vertueux. Toi qui, au milieu des fatigues et des dangers, te reposes dans le souvenir de ceux que tu aimes, si tu savais ce que c'est que d'être née avec un cœur ardent, altéré d'amour, et de n'avoir jamais été aimée, jamais ! pas même par un père... Si tu connaissais cet horrible tourment, tu serais étonné que j'aie pu conserver encore quelque chose d'humain dans la figure, et peut-être dans le cœur... Tu ne pourrais comprendre que je ne me sois pas jetée avec la fureur d'une bête sauvage sur tous ceux que je rencontrais de cette race cruelle et perverse qui m'a trahie, qui m'a plongée dans cet abîme de misères, et qui me refuse ensuite toute consolation !... Si l'on me disait qu'il y a encore une âme au monde qui m'accueillerait, qui essuierait mes larmes ;... si l'on me disait : Il existe encore un être sur la terre qui t'aimera, si tu sais t'en rendre digne.... Oh ! mon Dieu, ce serait trop de bonheur pour moi !... Ce serait une joie qui m'accablerait... Je parcourrais la terre pour le trouver... Si j'en étais séparé par une mer de feu, je m'y précipiterais pour l'atteindre ;... je lui embrasserais les genoux ;... je

ferais tout pour payer un si grand bienfait, tout pour m'en rendre digne. Oh ! jeune homme, si tu savais quel peu de chose me contenterait !... Ton cœur, je le vois, est engagé à un objet digne de lui. Mais, tu aimes aussi ton cheval de bataille ; tu aimes ton chien... Oh ! après ton cheval, après ton chien, laisse-moi, laisse-moi, sans colère, te demander une pensée ; laisse tomber un de tes regards sur la pauvre Selvaggia ; un regard qui me dise : *Pauvre malheureuse ! je te plains !*

— Oh ! Dieu ! Il ne me répond seulement pas ! s'écria la malheureuse femme. Et elle fondit en larmes.

CHAPITRE XIV.

COMBAT NAVAL.

La réponse de Lamberto se faisait attendre par un tout autre motif que celui que supposait Selvaggia.

Les paroles de la courtisane, qui semblaient sincères, avaient fait naître dans le cœur du jeune homme le sentiment d'une pitié profonde ; cependant, par un reste de méfiance, il se tenait sur ses gardes, et s'efforçait de ne pas laisser paraître toute la compassion qu'il éprouvait. Ce fut donc avec une fermeté et un calme étudiés qu'il répondit :

— Vous demandez de la compassion, Selvaggia ! Et qui pourrait ne pas en ressentir en présence de douleurs aussi horribles que les vôtres ? Mais, vous voulez trop vous abaisser vous-même ! Une créature

formée à l'image de Dieu, ne doit pas se mettre au niveau des brutes!

— Je m'abaisse trop!... Comment peux-tu le dire, puisque je ne puis pas même obtenir par-là, le peu que je te demande? Est-il donc si difficile pour toi, de me dire tout de suite : *Pauvre Selvaggia, je t'accepte pour esclave!*... De me donner un instant de bonheur, une minute de consolation, par un mot qui te vienne du cœur? Mais, tu me réponds par des paroles d'ennui, par des paroles qui me glacent. *Vous voulez trop vous abaisser*..... me dis-tu. La vertu est belle, oh! mais elle est dure et orgueilleuse.

— Non, Selvaggia, je ne prétends pas être la vertu personnifiée; je veux encore moins être dur et orgueilleux avec toi. Je prends part à tes malheurs, et, s'il dépendait de moi de les faire cesser, il ne te resterait certes plus longtemps à souffrir. Mais ce que je ne puis faire pour toi, tu peux l'obtenir de la puissance de Dieu, si tu as recours à lui. Si je ne t'ai pas répondu selon ton désir, c'est qu'il n'est pas en mon pouvoir de le remplir. Ne m'en demande pas davantage, Selvaggia. Seulement, rappelle-toi qu'une âme forte peut toujours vaincre sa destinée,... que la vertu n'abandonne jamais entièrement notre cœur que par un effort de notre volonté, et que cette même volonté peut toujours l'y faire rentrer. Tu peux te relever, tu peux espérer encore sur la terre, estime et affection, si tu le veux. Je t'ai écoutée, je t'ai dit ce que je pouvais te dire... Maintenant il faut nous séparer... Que le ciel t'accorde le bonheur et la paix que je lui demande pour toi. Adieu! —

Lamberto s'éloigna rapidement; il en était temps.

Cette discussion l'avait agité et troublé, et il avait senti que le parti le plus sûr était de fuir cette femme dont la beauté, les malheurs, les fautes, les remords mêmes, intéressaient si vivement, et en faisaient un être à part, extraordinaire, ... irrésistible.

Peu de minutes après, Lamberto était rentré au camp. Selvaggia l'avait suivi des yeux aussi loin que la clarté des étoiles pût lui permettre de distinguer ses pas, puis sa forme obscure et incertaine. Mais, lorsqu'elle l'eut perdu de vue tout à fait, un vide affreux se fit sentir dans son cœur... Il lui semblait qu'elle restait seule sur la terre... « Les méchants, pensait-elle, se moquent de moi aussitôt que j'ouvre la bouche pour accuser l'enfer qui me brûle!... Celui-ci, qui est vertueux, me voit expirant de désespoir à ses pieds... *Aie recours à Dieu*, ... me dit-il. Et il m'abandonne! O mon Dieu! puisque toi seul connais mon tourment, puisque toi seul entends mes plaintes, pourquoi donc toi aussi m'as-tu abandonnée? Oh malheureuse! devrai-je donc mourir ainsi, ... sans avoir jamais goûté le bonheur d'être aimée?... » Et, emportée par l'excès d'une douleur presque insensée, elle courait, hors de sens, le long de la rive. Tout à coup elle s'arrête, comme frappée d'une nouvelle idée.

— Suis-je certaine qu'il ait ajouté foi à mes paroles? se dit-elle. Et cet espoir inattendu dissipe l'altération de ses traits et la sombre expression de ses regards.

— Non, non, s'écria-t-elle, il ne m'a pas crue!... Il a pensé que je le trompais!... Oh! s'il avait pu être convaincu que je lui disais la vérité, il ne m'eût pas répondu, il ne m'eût pas quittée ainsi, sans pitié. Oh!

je le connais, ... il est généreux, il est bon !... Il m'est donc permis d'espérer encore ! Je te remercie, ô mon Dieu ! Et elle tomba à genoux, les yeux et les bras élevés vers le ciel. Je te remercie pour avoir sitôt exaucé ma prière, pour avoir rendu à mon cœur le trésor, l'immense trésor de l'espérance.

Oui, le jour viendra où tu me croiras ! Tu verras alors que je ne t'avais pas trompé... Le jour viendra, où tu me diras : Pauvre Selvaggia, enfin je crois ce que tu me dis ;... tu m'es chère !... Ce ne sera pas de l'amour... Oh ! non !... Puis-je jamais songer, moi, vile et méprisable créature, à l'amour de cet ange ? Quelle femme sur la terre en est digne ? Mais oui ! il doit y en avoir une !... Eh bien ! je l'aimerai, cette femme, je serai sa servante, puisqu'elle est aimée de mon maître... Comme cela, ils pourront peut-être tolérer ma présence, ... je pourrai peut-être obtenir qu'ils ne me chassent pas !... Peut-être, lorsque je serai arrivée à ma dernière heure, quand on leur dira : la pauvre Selvaggia va mourir, ... qui sait ? Il viendra à mon lit de mort ; et s'il me reste assez de force pour lui parler, je le prierai de me dire qu'il m'aime, avant que je rende le dernier soupir !... Je sentirai sa main se poser sur mon front glacé, il me dira : Ma Selvaggia... Et puis, je ne sentirai plus rien... Je serai morte ! —

Ces pensées brûlantes, ces enivrantes images achevèrent d'épuiser les forces de la malheureuse jeune femme. Elle tomba dans un long évanouissement.

Lorsqu'elle revint au sentiment de l'existence, l'aube se montrait à l'horizon. Elle reconnaît la rive du Pô, les baraques du camp ; elle regarde autour

d'elle, éperdue, et se demande : « Que fais-je ici ? où me trouvé-je ? qui suis-je ? »

Une voix peu éloignée (des soldats venaient abreuver leurs chevaux) répondit avec un éclat de rire :

— Tu es la courtisane des Bandes Noires ! —

La malheureuse jette un cri de désespoir et disparaît...

Un an après, la flotte de Filippino, neveu du grand André Doria, faisait voile vers le sud, dans les eaux d'Amalfi, et dans la direction de Capri et du cap Campanella. C'étaient quinze galères qui gardaient le golfe de Naples.

L'amiral génois avait mission d'empêcher l'arrivée de secours aux impériaux que Lautrec assiégeait dans cette capitale. Mais le vice-roi, Ugo de Moncada, voulant à tout prix se rendre maître de la mer, avait résolu d'attaquer Filippino ; et, après avoir fait monter ses galères par l'élite de la noblesse et de l'armée espagnole, il manœuvrait à la rencontre de l'ennemi. De son côté, Filippino, qui connaissait les desseins du capitaine castillan, s'était préparé à le bien recevoir.

La tactique de la guerre maritime, la forme des vaisseaux, tout est changé aujourd'hui. La galère du moyen-âge a disparu des mers. Seulement, dans un coin de la darse du port de Gênes, on en voit encore flotter une, mais désarmée, abandonnée, toute brisée et disloquée ; et les intempéries des saisons, les hivers, la pluie, auront bientôt détruit et fait disparaître cet unique symbole de l'antique puissance des Génois. Pourquoi ne conservent-ils pas au moins le dernier de ces bâtiments rapides qui, durant tant de siècles,

ont porté leur valeur et leurs succès dans les mers de l'Italie et du Levant? Voulez-vous donc, ô Génois! laisser périr ce témoignage de votre gloire, qui est pourtant la gloire de l'Italie, qui est la nôtre? Puisque c'est votre courage qui a ajouté cette palme à tant d'autres, conservez-en du moins le souvenir; conservez-en les derniers restes. L'honneur de l'Italie vous le demande, les Italiens vous en conjurent.

La flotte de Filippino manœuvrait lentement, ses grandes voiles latines toutes déployées pour recevoir l'impulsion faible et interrompue d'un léger vent d'est qui arrivait de côté. Les rames étendaient sur les vagues leurs longues ailes horizontales, immobiles; et les galères, tantôt s'appuyant sur le flanc, tantôt se redressant sur la quille au gré de la brise, sillonnaient l'eau d'un mouvement lent et majestueux en se préparant silencieusement au combat.

On ne remarquait ni trouble, ni confusion sur les galères de Filippino; car, depuis longtemps, les soldats et les matelots étaient habitués à envisager les préparatifs d'un combat comme le signal d'une prochaine victoire.

A la proue, où le terrible canon de coursier ouvrait, entre quatre pièces de moindre calibre, sa large gueule noircie et chargée quelquefois d'un boulet de soixante livres, les bombardiers s'étaient assis en devisant entre eux. Quelques-uns sommeillaient, les yeux appesantis par la chaleur.

Les arquebusiers, qui, dans les batailles navales, se rangeaient sur le pont au-dessus des batteries, appelé le gaillard d'avant, étaient armés de corselets, de cuisards, de morions; ils s'appuyaient sur leurs mous-

quets et tenaient à la main les mèches allumées, prêts à faire feu. Derrière eux, venait un second rang de soldats, munis de piques, de hallebardes, de pertuisanes, de lances terminées en faux, en harpons, en lames droites et larges. Quelques-uns soutenaient sur l'épaule de grosses et longues épées à deux mains, à la lame serpentante; d'autres portaient des targes et des rondaches armées au centre, d'un fer solide et acéré pour servir à l'attaque comme à la défense. En un mot, on voyait là, toutes ces nombreuses variétés d'armes et d'armures que portaient et maniaient sans effort les poitrines et les bras robustes de nos aïeux, pendant des journées entières, au plus fort de l'été, et que les jeunes gens d'aujourd'hui se donnent le plaisir de contempler, suspendues aux parois, ou rangées en trophée dans leurs cabinets de repos.

Le coursier, c'est-à-dire l'espace large de quatre bras, qui s'étendait de la poupe à la proue, entre les deux rangs des rameurs, était aussi encombré de soldats. C'était l'arrière-garde, prête à s'avancer lorsque les premiers tomberaient ou se seraient lancés à l'abordage.

Les hommes de la chiourme, cinq par rame, les bras et quelquefois le corps nus, rivés au banc, sur lequel ils étaient assis, par des chaînes qui ne devaient être détachées que de leurs cadavres, étaient, en général, des esclaves turcs, des malfaiteurs condamnés aux galères, des prisonniers de guerre... Mais c'étaient principalement des Espagnols qui ramaient sur les navires d'Andrea; car, haïssant par-dessus tout cette nation, il mettait aux galères tout ce qu'il pouvait en prendre.

Pour les malheureux forçats, la bataille imminente n'était qu'un événement ordinaire, une partie dans laquelle la vie servait d'enjeu. En perdant, ils étaient délivrés de mille maux ; en gagnant, ils recueillaient quelques parcelles des fruits de la victoire, dans ce sens, que leurs impitoyables maîtres leur octroyaient alors de larges distributions de vin et de meilleurs aliments. Le courage, que ces pauvres gens semblaient montrer à l'approche du combat, n'était donc au fond que la sombre résignation du désespoir.

Soit que les boulets ennemis traversassent les rangs de la chiourme, soit qu'ils atteignissent le corps du navire et le coullassent bas, soit que la galère fût incendiée, ce qui arrivait le plus souvent, pour les rameurs, c'était toujours la mort ; mais une mort inévitable, atroce, sans défense, sans qu'ils pussent, enchaînés comme ils l'étaient, faire aucun effort de salut, sans qu'ils éprouvassent aucune de ces passions impétueuses qui soutiennent l'homme au moment suprême. En effet, qu'était-ce, pour les malheureux galériens, que l'amour de la patrie, la fureur des partis, l'orgueil de la victoire, l'honneur du guerrier ? Ils demeureraient étrangers à cette ivresse qui pousse les hommes les uns contre les autres, dans la fureur du combat, et voilé à leurs yeux l'horreur du danger.

Les soldats, les matelots, les hommes libres de la galère pouvaient s'avancer, s'agiter, combattre, coopérer à la victoire ou la retraite ; la chiourme ramait en silence. Elle se laissait mutiler et tuer sans quitter la rame ; sans pousser une plainte ; car, au moindre mouvement irrégulier, elle était labourée par le fouet et la dague de l'argousin.

La poupe s'élevait en pente, avec ses bords sculptés extérieurement et ornés d'arabesques et de peintures. Elle était recouverte d'une tente à franges d'or, soutenue par des cercles et trois lances en travers. C'était de là, que le capitaine et les principaux officiers dominaient tout le navire. A cette même extrémité du bâtiment, mais plus en avant au-dessus de la mer, étaient suspendus trois grands fanaux que l'on allumait pendant la nuit. C'était aussi à l'arrière que flottait le pavillon de Gênes, une croix rouge en champ blanc : le même emblème était représenté sur les banderoles et les flammes qui serpentaient innombrables, aux extrémités des vergues et des mâts.

Armes, haubans, rames, chiourme, soldats, officiers, tout était prêt, tous étaient à leur poste. La plupart tenait les regards attachés à la hune du grand mât, d'où un matelot placé en vedette devait crier *alerte!* aussitôt qu'il apercevrait la flotte ennemie.

Les ondes, larges et bleues, refléchissaient dans leur profondeur la teinte pourprée des rames et des flancs prolongés des galères, les dorures de la poupe, la blancheur des voiles, l'éclat des armes, les couleurs variées des pavillons ; et les jets de blanche écume que le sillage des carènes lançait à la surface, faisaient ressortir, par leur contraste, la nuance foncée de ces teintes réfléchies.

Cinq galères, à cinquante brasses de distance l'une de l'autre, formaient la ligne de bataille. Trois autres avaient gagné le large pour venir prendre l'ennemi en flanc ou en poupe, lorsque l'action serait engagée. Un grand nombre de bâtiments de moindre grandeur et parfaitement armés, se tenaient sur les ailes

pour inquiéter l'ennemi, à coups d'arquebuse et de mousquet.

Lamberto se tenait debout sur le gaillard d'avant. Une plume amaranthe flottait au haut de son morion, et il était couvert jusqu'aux genoux d'une armure complète, en fer bruni alterné de bandes d'or. Il tenait au bras gauche, une rondache doublée en velours brodé, et à la main droite, une épée large d'une palme près de la garde, à la pointe forte et acérée, et portant dans sa longueur l'inscription : *Præmium virtutis*. C'était une arme d'honneur gagnée par son courage ; car il n'avait pas perdu le temps que nous avons franchi sans observation dans notre récit.

Même avant sa rencontre nocturne avec Selvaggia, nous avons vu que Lamberto s'était déjà senti inspiré d'aller tenter ailleurs la fortune. Mais, après l'entrevue sur la rive du Pô, ayant pu juger de quelle trempe était cette femme, et se convaincre qu'elle renoncerait difficilement à ses projets sur lui, il dut hâter sa détermination de quitter le camp. En conséquence, il prit congé d'Horace Baglioni et partit le lendemain, avec son fidèle Suisse.

Lamberto aurait pu obtenir, dès lors, de grands avantages en prenant du service dans les rangs des impériaux ; mais il pensa que le sort de Florence était lié à la fortune de la France ; il pensa que Charles-Quint avait le projet de subjuger l'Italie, et François I^{er}, celui de rendre les Italiens à la liberté : Pauvre Lamberto ! il était trop jeune encore pour deviner l'égoïsme de la politique.

Andrea Doria était le plus célèbre capitaine italien qui fût alors attaché au parti des Français. Lamberto

se rendit donc à Gênes, obtint de se ranger sous la bannière du célèbre marin, et monta sur les galères qu'il avait équipées pour aller combattre la flotte que Ugo de Moncada, vice-roi de Naples, conduisait d'Espagne vers les côtes de la Sicile. Dans la bataille où ce dernier fut vaincu et mis en fuite, Lamberto avait sauté le premier sur la Capitane ennemie, sous les yeux même d'Andrea : aussi avait-il reçu, pour ce trait de bravoure, la belle épée qu'il brandissait dans ce moment, en attendant de se mesurer pour la seconde fois avec le même adversaire.

Lamberto n'avait écrit qu'une seule fois à sa mère et à Niccolò, durant le temps qu'il avait passé avec don Giovanni. Il avait bien envoyé une seconde lettre de Gênes, avant de s'embarquer ; mais alors, le service des postes n'était pas réglé comme il l'est aujourd'hui, et, après une longue attente, il n'avait reçu qu'une seule réponse.

L'ignorance absolue de tout ce qui l'intéressait si vivement, était sans doute un cruel tourment pour notre jeune ami ; cependant il se consolait en songeant au bonheur d'un retour inattendu, au bonheur d'offrir à Lisa, une main qu'elle ne trouverait plus indigne.

Ces quelques mots suffiront pour ne pas laisser une lacune trop considérable dans la vie de Lamberto. Revenons à la flotte de Filippino.

Le soleil descendait déjà vers l'occident, et le capitaine génois, n'espérant plus rencontrer l'ennemi ce jour-là, allait donner l'ordre de mettre le cap sur Salerne, lorsqu'un long cri : *Une voile sous le vent!* partit de la hune de la galère où était Lamberto. Un

sourd murmure, un frémissement électrique accueillirent ce signal dans les rangs des soldats et de la chiourme. L'instant d'après, la bannière des Doria se déployait et flottait au haut du grand mât de la Capitane, placée au centre de la ligne ; et, un hurra général et simultané de toute la flotte saluait ce signal de la bataille, en retentissant au loin sur la mer et dans les montagnes de Salerne.

Les rames, jusque-là immobiles, se plongèrent toutes en même temps dans l'onde ; et les galères, poussées comme par une seule volonté, partirent d'un mouvement égal et rapide, en laissant derrière elles de longs sillons d'écume sur les vagues agitées. La première voile aperçue avait été bientôt suivie d'une seconde, puis d'un grand nombre d'autres qui doubleraient successivement les rochers du promontoire de Campanella. Une demi-heure après, les deux flottes se trouvaient en présence, un peu plus qu'à la distance d'une portée de canon.

Filippino Doria, de taille moyenne, le corps sec et tout muscles, se tenait à tribord de la poupe, sous le pavillon. C'était le poste, qu'en sa qualité de commandant de la flotte, il devait occuper durant la bataille. Les armes resplendissantes, dont il était entièrement couvert, ne laissaient apercevoir que son visage bronzé par le soleil, par le vent, par les fatigues de la vie maritime ; ses traits présentaient le vrai type de la race hardie des marins génois ; et certes, l'on pouvait dire du neveu d'Andrea que c'était un marin accompli. A l'école du grand Doria, il avait pu apprendre, non seulement à régler les évolutions d'une flotte, mais s'exercer encore à diriger le cours

d'une galère, comme un simple pilote. Nous prenons note ici du mérite spécial de Filippino, parce qu'à cette même époque, il était généralement d'usage, en France, par exemple, de choisir les chefs des armées navales parmi les gentilshommes qui avaient fait leurs preuves dans le service de terre. Ces amiraux improvisés, devant abandonner entièrement à des pilotes le soin des manœuvres, ne se réservaient que la direction suprême de l'expédition, et ne songeaient, durant la bataille, qu'à combattre vaillamment à la tête de leurs soldats, comme ils eussent fait sur une redoute battue en brèche ou dans une tranchée ouverte.

On apercevait, aux côtés de Filippino, le lieutenant de la Capitane, ainsi que monseigneur de Croy, que Lautrec avait envoyé rejoindre la flotte avec un renfort de trois cents arquebusiers. Les autres officiers étaient debout sur un point moins élevé, en avant de la première rame de tribord. Cette première rame, et les trois suivantes de chaque côté de la poupe, étaient manœuvrées par sept forçats au lieu de cinq; c'était de là qu'était réglé le mouvement du navire.

A babord, se trouvait le capitaine de la galère à son poste de combat; et tous tenaient les yeux attentivement fixés sur les vaisseaux ennemis, dont ils étudiaient les mouvements et les projets, avec cet aplomb calme et sérieux, que les plus braves n'acquièreient dans le danger qu'après une longue expérience.

Le Notre-Homme, ou chef de la chiourme, était à l'extrémité du coursier, près de la poupe, un cou-telas large, tranchant et sans fourreau au côté, un

fort nerf de bœuf sous le bras, et les bras croisés sur la poitrine. Un morion plat et rouillé, un haubert et de larges pantalons complétaient son accoutrement.

Huit argousins allaient et venaient le long du coursier, en examinant d'un regard oblique la manière dont chaque forçat faisait son devoir. Au moindre relâchement dans les efforts d'un rameur, l'on voyait le nerf de bœuf décrire en l'air, d'un mouvement rapide, la figure d'un 8, puis tomber en sifflant sur les épaules du coupable, quelquefois sur celles de ses voisins; les surveillants ne prenant guère de souci de la justice distributive dans l'application des châtimens.

Tout cela se passait dans le plus profond silence; la discipline sévère, en vigueur sur les galères génoises, ne permettait pas d'y prononcer un mot lorsque les officiers étaient à leur poste de combat. Aussi, n'entendait-on d'autre bruit que celui de l'onde frappée en mesure, le cri des parapets sous la pression des rames et le son de chaînes, s'entrechoquant dans les mouvements des galériens qui se levaient et retombaient alternativement sur leurs bancs.

Aucun ordre, aucune voix ne se faisait encore entendre; seulement, l'on voyait le Notre-Homme se tourner de temps à autre, tantôt vers le capitaine, tantôt vers Filippino, comme dans l'attente d'un commandement qui lui paraissait opportun.

Pour comprendre ce que nous allons raconter, il faut savoir qu'au nombre des derniers préparatifs à bord d'une galère qui se disposait au combat, l'on comprenait l'élévation de deux barricades ou retranchemens, dans toute la largeur du bâtiment : l'une

à l'avant, derrière l'artillerie; l'autre, à la hauteur du grand mât. On les nommait *bastions*. Ils étaient formés chacun, par deux cloisons de six bras de hauteur solidement fixées au coursier et aux parapets. L'espace, d'une brasse environ, entre les deux cloisons se remplissait de câbles roulés, et l'on garnissait de bouchons de paille le côté que regardait la proue. Le but de cet ouvrage était d'arrêter, ou du moins d'amortir les boulets ennemis, qui, sans cette précaution, eussent fait un carnage affreux de la chiourme, en enfilant la galère dans sa longueur. Puis encore, lorsque la galère venait à être attaquée à l'abordage, on pouvait prolonger la résistance derrière ces sortes de remparts, quelquefois s'y rallier pour se précipiter de nouveau sur les assaillants et regagner le terrain perdu.

Le Notre-Homme, ainsi que nous l'avons vu, s'était tourné déjà plusieurs fois du côté de ses chefs, lorsqu'enfin, le capitaine, devinant sa pensée, dit à Filippino :

— Si Votre Seigneurie le juge à propos, nous élèverons le bastion de l'avant. —

Doria approuva d'un signe de tête; et le Notre-Homme, après un oh! prolongé qui avertissait les matelots d'être attentifs au commandement, cria en accentuant chaque syllabe : « Oh! au trinquet! Formez le bastion de l'avant! »

A cet ordre, les matelots de l'avant se mirent lestement à l'œuvre, dans l'ordre le plus parfait; et vous eussiez vu, en un clin-d'œil, s'élever les cloisons, se grouper les faisceaux de câbles dans la disposition que nous venons de décrire. Tout fut prêt après cinq

minutes, et les hommes qui avaient exécuté ce travail reprirent leurs postes et leur première immobilité.

Un capucin, l'aumônier de la galère, avait revêtu l'étole : debout, au milieu du gaillard d'arrière, il récita quelques prières, un rituel à la main ; puis il fit un long signe de croix sur la chiourme et sur les soldats ; et tous les hommes du bord, depuis Doria jusqu'au dernier mousse, répétèrent sur eux le même signe de salut. Filippino dit alors d'une voix élevée :

— Courage, mes enfants ! Par Dieu et par saint Jean, la journée sera bonne... huit galères contre six ! Voyez comme elles s'avancent ! Par saint Martin ! ils ne filent que quatre nœuds ! —

Et l'amiral, ainsi que les officiers, et le Notre-Homme de sourire, en reconnaissant l'action lente et irrégulière des rames à bord des galères ennemies.

— Ainsi donc, reprit Doria, j'espère que chacun fera son devoir, comme de coutume, pour l'honneur de Gênes, et pour le service de sa majesté très-chrétienne... Notre-Homme ! un baril de vin à la chiourme. —

Les argousins firent aussitôt circuler une barrique, dont la station momentanée sur chaque banc de rameurs, produisit un meilleur effet que la pensée d'illustrer Gênes, ou de servir le roi de France.

— Maintenant, Monseigneur, dit Filippino au capitaine des arquebusiers français, que vos hommes se tiennent prêts ; car, vive Dieu ! je veux que nous alions boire de l'alicante sur la Réale d'Espagne.

— Ce n'est pas moi qui y ferai faute, — répartit gaiement le commandant français. Et, se tournant à

son tour vers les siens, il les encouragea en peu de mots, et termina sa harangue en brandissant son épée nue au cri de *vive le roi*. L'équipage de Doria répondit, *viva Genova!* tandis que le cri de *viva España* retentissait au loin sur les galères ennemies.

Pendant ce temps, les deux flottes s'étaient approchées à une demi-portée de canon. Filippino servait en quelque sorte de boussole à la galère amirale. Le timonnier, les yeux fixés sur lui, semblait deviner et exécutait instantanément chacune de ses pensées. La marche du navire était réglée de manière à prendre de front la Réale d'Espagne, sans s'exposer à être enfilé par son artillerie, mais en évitant toutefois de se mettre trop en travers pour ne pas pouvoir lâcher ses propres bordées dans la diagonale la plus serrée possible. De leur côté, les Espagnols cherchaient à gagner le même avantage; mais, moins expérimentés et moins habiles, leurs manœuvres étaient gênées, irrégulières, indécises.

— Bombardiers! à vos pièces, et attention! cria Filippino. Notre-Homme! forcez les rames! —

Et ce dernier se précipita, le fouet levé, le long du coursier en répétant :

— Forcez les rames! forcez les rames! —

C'était là le signal qu'attendaient les argousins. Ils bondissent dans les rangs de la chiourme, et déchargent à droite et à gauche une grêle de coups au hasard. Les rameurs, alors, redoublent d'efforts et de célérité; ils ploient les reins, les muscles gonflés de leurs bras semblent glisser sous la peau; et la galère, animée d'une nouvelle et puissante impulsion, vole sur l'onde, comme un traîneau sur un étang glacé.

Filippino devance encore sa galère : toute son âme

est dans ses yeux, et son regard est fixé à la proue de l'ennemi. Il voit le moment décisif, s'élançe à la barre du gouvernail, fait lui-même virer de bord, saisit la direction qu'il désire, et s'écrie :

— Feu ! —

L'explosion de cinq pièces de gros calibre produisit, comme par enchantement, un nuage épais et blanchâtre qui couvrit tout l'avant de la galère. L'amiral, impatient de voir l'effet de sa bordée, se penche tout entier en dehors du parapet. Il fait un geste d'impatience ; car la fumée lui cache encore l'ennemi. Mais un coup de vent vient à son aide, et il aperçoit la Réale d'Espagne couchée sur le flanc, sous le poids de son mât de trinquet, brisé à sa base et renversé, en partie sur la chiourme, en partie dans la mer. Cependant, les haches eurent bientôt débarrassé la galère de son mât désemparé, et la Réale se releva, en faisant jouer à son tour sa formidable artillerie au milieu de la fumée qui se déroulait en tourbillons épais, aux bords transparents et dorés, sous le reflet des rayons du soleil couchant.

— Viva Genova ! et en avant ! La Réale est à nous ! — s'écria Filippino, heureux de ce premier succès et des belles manœuvres de sa flotte.

Mais, si les Génois criblaient de leurs boulets les Espagnols, ceux-ci ne ripostaient pas avec moins de fureur. La haine, la passion de la vengeance étaient égales de part et d'autre. La mousqueterie vint bientôt ajouter ses détonations ; et la sérénité du ciel fut remplacée par des vapeurs épaisses et rougeâtres, où le disque du soleil, sanglant et sans rayon, comme une masse de bronze en fusion, semblait nager et s'éteindre.

La Capitane s'avancait toujours, en ligne droite, rapide, foudroyante. Doria avait le projet d'assailir la Réale sur-le-champ, de la couler bas, s'il le pouvait, du choc de son éperon ou de la prendre à l'abordage.

Le canon continuait à tonner; et sa terrible voix n'empêchait pas d'entendre le sifflement des boulets et des balles qui atteignaient quelquefois la galère en ricochant contre les mâts, contre les vergues, contre les parapets. Toutefois, aucun des deux partis n'avait encore souffert de dommage sérieux.

A la fin, un gros boulet de coursier s'ouvrit avec fracas une route, à travers le bastion d'avant de l'amiral génois, broyant et emportant tous les galériens qu'il rencontra dans son passage. Les plus proches voisins des malheureuses victimes, couverts du sang et des entrailles de leurs camarades, semblèrent ralentir le mouvement des rames au moment où la galère avait besoin de toute son impétuosité. Déjà quelques-uns poussaient d'affreux cris de désespoir.

— Notre-Homme! — s'écria Filippino en brandissant son épée avec fureur. Et le chef de la chiourme de se précipiter, à la tête de ses argousins, non plus avec le nerf de bœuf, mais avec le coutelas. Ils frappent, ils percent, ils déchirent en tout sens ces corps nus, avec une sorte de frénésie et en criant :

— Forcez les rames, canaille!... et apprenez à avoir peur... Allons! allons! tous les bouchons aux dents, puis hurlez si vous voulez!... (1) —

(1) Au moment du danger, l'on forçait les galériens à prendre entre les dents un morceau de liège qu'ils tenaient à cet effet suspendu au cou.

Les menaces et l'action des coutelas eurent bientôt fait mordre tous les liéges et reprendre les rames avec une nouvelle vigueur.

Filippino, toujours à la barre, se dépite contre l'épaisse fumée et l'obscurité croissante de l'atmosphère au soleil couchant ; il ne peut plus distinguer assez la Réale pour déterminer le point où doit donner l'éperon de sa galère. Mais la fortune était pour lui : il aperçoit tout à coup dans un point du ciel, que le vent vient de balayer, l'extrémité du grand mât, au haut duquel se déployait le lourd étendard aux couleurs d'Espagne. C'est assez pour Doria, qui a calculé la hauteur du gaillard d'avant de l'ennemi. Il pousse la barre avec furie, en criant :

— Attention, à l'abordage!... —

Il y eut une minute d'horrible anxiété parmi l'équipage, d'atroces encouragements sur les épaules des rameurs, une nouvelle impétuosité dans la marche du navire.

Un choc terrible fit osciller et craquer dans tous ses flancs, le corps de la galère qui s'arrêta tout à coup, comme si elle eût donné contre un écueil. L'éperon s'était enfoncé obliquement dans le gaillard d'avant de la Réale. L'onde bouillonne entre les deux et jaillit en longs jets pleins d'écume ; une partie de l'équipage perd l'équilibre et tombe dans les flots. Les vergues, les haubans s'entrelacent, se heurtent, se brisent et volent en éclats. Les hunes, chargées d'artillerie, lancent une grêle de boulets. En même temps, et des deux côtés, tous ceux qui

C'était pour les empêcher de crier et de jeter par là, l'effroi parmi l'équipage.

peuvent combattre se précipitent vers le point de contact des deux galères; chacun veut être le premier à s'élancer sur le bord ennemi. Ce fut là un combat acharné, horrible s'il en fut jamais : on attaque, on tue à coups d'épée, de poignard, de couteau, de larges et pesantes haches. Il y avait lutte corps à corps, ruse contre ruse. On tombait, on se relevait pour s'élancer de nouveau et s'accrocher à l'ennemi. A chaque instant, la mêlée devient plus affreuse, plus meurtrière; car l'obscurité augmentait graduellement, et l'espace étroit et mal assuré où devaient se tenir les combattants, était devenu un étrange champ de bataille, sous les coups des vagues qu'un fort vent de nord-est venait de soulever et brisait avec impétuosité, contre les flancs et jusque sur le pont des galères.

Le feu continu du canon et de la mousqueterie mêlé à la clarté des fanaux de la poupe, avait éclairé seul les premières scènes de ce drame infernal. Mais cette lueur faible et incertaine est bientôt remplacée par l'éclat d'un incendie, à bord d'une galère espagnole. Ce fut une flamme immense qui bondit tout à coup sur le dos des vagues, en lançant au loin mille jets de lumière.

Le navire incendié se trouvait à cinquante brasses des deux galères engagées. Du milieu des flammes, s'échappaient les cris perçants et désespérés des malheureux forçats enchaînés à leurs bancs, et qui se sentaient brûler sans pouvoir se délivrer de leurs fers. L'un après l'autre, ils expiraient dans des douleurs lentes et atroces, sous les regards indifférents des

matelots et des soldats occupés à chercher leur salut à la nage, ou dans les canots du bord.

Mais, ni cet horrible spectacle, ni le danger de l'explosion imminente du bâtiment en feu, ne pouvaient arrêter la fureur des combattants, à bord de la Réale et de la Capitane.

A peine la galère ennemie fut-elle accostée, que Filippino laissa la barre au timonnier, pour se précipiter vaillamment au plus fort de la mêlée, avec monseigneur de Croy et ses officiers.

Lamberto, que nous avons vu debout sur le gaillard d'avant, avec Mauritz à ses côtés, avait remarqué, parmi les arquebusiers français, dont il était entouré, un soldat qui avait affecté de se placer près de lui, et qui, au lieu de porter un simple morion, comme les autres, avait la tête entièrement couverte d'un casque. Mais Lamberto n'eut pas le temps de l'examiner; car les galères se heurtèrent alors, et il avait été des premiers à prendre part à l'action. Il avait retrouvé aussi, sur la galère, un grand nombre des vieux soldats de don Giovanni; et cette circonstance lui avait inspiré de mettre en jeu leur émulation.

— Vive don Giovanni! A nous les bandes noires! — s'écria-t-il en s'élançant au milieu des Espagnols. Et lorsque lui-même portait à l'ennemi un coup heureux, ses anciens compagnons s'écriaient ;

— Bravo! Sforzino! — C'était donc un encouragement mutuel à se comporter vaillamment.

Après une longue résistance et un affreux carnage, les Génois parvinrent à repousser l'équipage de la Réale, et à le rejeter en désordre sur son bord; mais la victoire n'était pas encore décidée. L'opiniâtreté

et la fureur de la défense augmentaient avec l'acharnement de l'attaque. Le pont glissait sous le sang; on s'en disputait longtemps une palme; et, à chaque instant, le mouvement des vagues semblait le dérober tout entier sous les pieds des combattants. Tantôt, ceux-ci se trouvaient poussés et pressés les uns contre les autres; tantôt ils étaient brusquement séparés, renversés, souvent lancés en dehors des parapets, d'où le poids de leurs armes et la répercussion des flots les précipitaient. Un grand nombre trouvaient la mort sur les canots postés pour achever les ennemis et sauver les amis tombés à la mer. Quelques-uns parvenaient à s'attacher à la proue, à la rame d'une barque; et le fond, le sommet des vagues étaient couverts d'embarcations renversées par les lames, d'hommes à la nage et à moitié submergés, de débris de planches et de rames; et l'incendie éclairait toujours la scène, de sa flamme rouge et brillante.

Don Ugo de Moncada avait fait des efforts surhumains pour la défense de son navire. Jugeant enfin sa défaite irréparable, il résolut de vendre chèrement sa vie et refusa de se rendre.

Entouré de ses gentilshommes et de ses officiers, il s'était arrêté derrière le grand mât, près de la barre du gouvernail. Ce fut là, qu'il attendit le dernier assaut de l'équipage de Filippino, qui se précipitait alors en masse, le long du coursier.

Lamberto, qui s'était élancé aussi pour porter le premier coup, vit passer devant lui le soldat à la visière baissée, le même qu'il avait remarqué avant l'abordage, puis toujours à ses côtés, et qui lui était souvent venu en aide durant le combat. Mais, au

même instant , cet inconnu fut frappé de plusieurs coups, perdit l'équilibre et tomba à la renverse dans la mer. Lamberto crut lui entendre prononcer son nom en disparaissant hors du parapet ; mais, enveloppé d'ennemis, la tête étourdie du fracas et des cris, il ne sut décider si réellement il s'était entendu nommer, ou bien si c'était un jeu de son imagination.

Le groupe des derniers défenseurs de la Réale succomba, après une courte mais terrible résistance. Le vice-roi, et presque tous ses officiers, trouvèrent la mort dans cette lutte désespérée.

Les Génois, devenus maîtres de la Réale, se hâtèrent d'abattre le pavillon de Castille, et d'arborer la croix de Gènes à sa place, au milieu de mille joyeux cris de victoire.

Les galères que Doria avait détachées en pleine mer pour venir prendre les Espagnols en flanc aussitôt que le combat serait engagé, contribuèrent puissamment au succès de la journée. Mais un de leurs derniers boulets avait percé le flanc de la Réale, à une palme sous l'eau, et les Génois s'en étaient à peine rendus maîtres, Lamberto avait à peine eu le temps de recevoir l'épée d'un gentilhomme espagnol, le comte d'Aguilar, qu'on s'aperçut que la galère coulait bas.

Filippino dut, en conséquence, ordonner à son équipage d'en sortir; et l'on peut croire qu'il fut obéi sans délai. Une partie des vainqueurs se jeta dans les canots, les autres parvinrent à s'accrocher à la proue de la Capitane; et, en quelques minutes, la Réale fut évacuée par tous ceux qui étaient libres de leurs mouvements. Mais les forçats y restèrent, sans

qu'aucune force humaine pût les sauver. Déjà l'eau leur arrivait à la ceinture ; et l'air, que l'action envahissante de la mer chassait avec force de l'intérieur et de la cale, rendait un bruit sourd comme un long gémissement du navire qui se sentait submerger. Mais de tout autres gémissements, de tout autres cris exprimaient la détresse des malheureux galériens. Les uns tentaient, par un effort désespéré, de briser leurs chaînes ; les autres s'agitaient convulsivement dans tous les sens ; un grand nombre pleuraient en demandant merci ; la plupart hurlaient des blasphèmes et des malédictions, et l'eau montait toujours.

Puis survint une lame. Et dans l'endroit où l'on venait de voir les parapets, la poupe, l'éperon de la Réale, les têtes, les bras de la chiourme en désordre, l'on n'aperçut plus que de blancs flocons d'écume. Au même instant, d'un autre côté, une horrible et subite explosion, accompagnée d'un éclair de feu, souleva les ondes et retentit au loin sur les flots, sur les vaisseaux, sur le rivage.

Une profonde obscurité succéda à cet éclat, en enveloppant la scène d'un voile funèbre ; et, le moment d'après, une grêle de poutres, de fers brisés, de membres humains, de débris ensanglantés vint retomber dans l'eau, ou broyer de nouvelles victimes sur les galères qui s'éloignaient ; puis tout fut remplacé par un silence morne et plein d'effroi. L'on n'entendit plus que le sifflement de l'ouragan dans les cordages et les vergues, mêlé au brisement des vagues qui battaient les galères et mugissaient au loin contre les écueils.

Après cette expédition, Lamberto fut envoyé à

l'armée de Lautrec. Celle-ci ayant été battue et dispersée, il se rendit en Pouille, sous les ordres de Renzo de Ceri; et enfin, à la nouvelle du siège de Florence, il prit le parti de voler à la défense de sa patrie, non sans éprouver de grands obstacles avant de pouvoir entrer dans la ville. Le cœur lui battait avec force, on peut le croire, à son arrivée près de la maison Lapi, à la porte de laquelle il rencontra Laudomie, ainsi que nous l'avons déjà raconté.

CHAPITRE XV.

PIÉTÉ FILIALE.

Leurs recherches ne durèrent pas longtemps; car Laudomie avait bientôt reconnu que c'était folie d'en espérer un heureux résultat, et elle dut se résigner à revenir sur ses pas avec son compagnon. Lamberto, bien qu'agité de mille pensées funestes, s'était abstenu jusque-là d'interroger la jeune fille; mais, à la fin, ne pouvant plus maîtriser son impatience, il dit à sa compagne, en la retenant par le bras :

— Ne puis-je donc savoir ce que signifie tout ce mystère?

— Oh! Lamberto! je vous en prie, allons trouver mon père auparavant,—répondit Laudomie. Et, l'entraînant après elle, ils rentrèrent à la maison d'un pas rapide. Elle frappa à la porte de l'appartement de Niccolò, et durant le temps que celui-ci mit à ouvrir, elle saisit la main du jeune homme, en lui disant à demi voix et avec la plus vive émotion :

— Oh! ne répondez aucune parole qui puisse ressembler à un reproche! —

En même temps elle fit retirer Lamberto un peu à l'écart, dans la crainte que son apparition soudaine ne produisît sur le vieillard une émotion dangereuse.

La porte s'ouvrit. L'agitation de Niccolò était encore visible; car, malgré l'austérité de son caractère, l'amour paternel avait repris le dessus dans son cœur, en présence de sa trop malheureuse Lisa. Son visage était pâle et amaigri, et ses pas mal assurés.

Croyant que Laudomie venait passer avec lui le reste de la soirée, Niccolò regagna son fauteuil près de la cheminée, sans aucune observation, et reprit le livre de prières dont il avait interrompu la lecture. Laudomie s'approcha de lui, et, s'efforçant de paraître gaie, elle lui dit :

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer..... mon père! Savez-vous qui est arrivé, et attend ici, dehors?

— Lamberto!... s'écria le vieillard, en relevant subitement la tête et en faisant un mouvement pour se lever. Oh! viens, viens, mon fils! —

Lamberto, qui n'attendait que cet appel, fut aussitôt à ses genoux. Niccolò lui entoura la tête de ses mains en la pressant contre son cœur. Laudomie, debout, les mains jointes et les yeux levés au ciel, priaît Dieu de venir à leur aide dans ce moment solennel.

Après quelques instants de silence, Niccolò, écarta un peu le visage de Lamberto, et lui plaçant une main sur le front en le regardant attentivement, lui dit enfin d'un ton résolu :

— Ce ne sont plus là les traits d'un enfant; c'est l'expression d'un homme fort et plein de résolution... Ce teint bruni te sied bien.... Cette cicatrice qui te partage la joue, te sied bien aussi... Tu as fait tes preuves, Lamberto! mais nous!... —

Et le malheureux vieillard leva vers le ciel ses mains décharnées, puis les laissa retomber pour s'en couvrir le front. Après quelques minutes de recueillement, il se sentit assez fort pour ne pas pleurer.

— Et nous, continua-t-il, qui attendions ton retour pour t'ouvrir nos bras et te dire : « Enfin tu nous appartiens tout à fait ! » Moi, qui croyais te recevoir le front haut et serein... me voici... C'est la première fois durant tant d'années, Lamberto.... me voici devant toi comme un coupable contraint d'avouer sa propre honte! Je serais tenté de me mettre à tes genoux! mais tu ne le souffrirais pas.... Ecoute-moi, Lamberto, et sois homme comme ton visage l'annonce. —

Le jeune homme était resté un genou en terre, attachant sur Niccolò des regards où se peignait l'étonnement et presque l'effroi; car des paroles comme celles qu'il venait d'entendre, étaient terribles dans la bouche du vieillard, et ne pouvaient que présager les plus grands malheurs.

— Maître Niccolò, de grâce, parlez, au nom de Dieu! Ce discours mystérieux me fait mourir. Je suis préparé à tout.

— Eh bien! sache donc que je suis déshonoré; que Lisa m'a trompé; qu'elle t'a trahi; qu'elle a trahi sa famille, sa patrie! —

Lamberto fut debout d'un bond, en portant ins-

tinctivement la main sur la garde de son épée :

— Je jure Dieu que cela ne peut être... Vous avez été induit en erreur... Et qui vous a parlé ainsi, en a menti par la gorge !

— Lamberto ! reprit Niccolò en l'attirant doucement près de lui ; moi , qui te dis ces choses , je suis son père , sais-tu ? Ecoute - moi maintenant sans m'interrompre. Oui , Lisa nous a tous trahis..... Le sang de Niccolò a pu faire naître une femme qui s'est abandonnée à un traître , à un ennemi de cette république , de cette ville... Telle a été la volonté de Dieu sur ma maison. *Tu es juste , ô Seigneur , et tes jugements sont équitables !* —

Le vieillard dut s'arrêter un instant pour reprendre haleine.

Il se leva , alla ouvrir un coffret et en tira un papier qu'il présenta à Lamberto.

— Un soir , nous étions tous retirés , on frappa à la porte : Ferruccio entra ; il m'apportait cette lettre de la part du gonfalonier. Tu peux la lire. —

Lamberto la parcourut rapidement ; son visage , d'abord pourpre , se couvrit peu à peu d'une pâleur mortelle.

— Et tout cela était vrai ! s'écria-t-il à la fin.

— C'était vrai !

Et Niccolò lui raconta comment il avait surpris Lisa allaitant son enfant ; il lui raconta tout ce qui suivit , et que le lecteur connaît déjà , jusqu'à l'événement de cette soirée même. Lamberto l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre et sans rien laisser paraître de ce qu'il ressentait dans le cœur. Seulement , comme il était assis , l'agitation convul-

sive de ses membres se trahissait par le frémissement de sa cotte de mailles contre les lames de fer de son armure.

Un silence de quelques minutes suivit les paroles de Niccolò.

En entrant avec Laudomie, Lamberto s'était fait remettre par Mauritz un paquet, ainsi que l'épée qu'il avait reçue d'Andrea Doria; et il avait déposé ces objets sur la table près de lui. Alors il se leva, ouvrit le paquet, en tira une chaîne d'or et divers parchemins qui étaient d'honorables certificats de congé de Filippino et d'Andrea Doria; enfin, une lettre de change pour la rançon du comte d'Aguilar qu'il avait fait prisonnier à la bataille de Salerne. Il tint un moment ces objets dans sa main; puis il jeta tout à terre, en disant avec un sourire sinistre qui fit frissonner Laudomie :

— Pourtant, cela m'avait coûté bien du sang!..... Mais, va, en vérité de Dieu, il a été bien dépensé! —

Enfin, déployant un papier entouré d'un fil d'or et de soie, il y prit la tige d'une rose et quelques feuilles desséchées et les jeta dans la flamme du foyer, qui les eut bientôt dévorées.

— Oh! pourquoi ai-je eu la pensée de revenir à Florence? se dit-il en frémissant.

A ces mots, Niccolò se leva à son tour, lui posa une main sur l'épaule, et, d'une voix douce et grave à la fois, lui parla en ces termes :

— Lamberto! n'es-tu pas Florentin? N'est-ce pas ici ta patrie, ta patrie attaquée aujourd'hui par de nombreux ennemis? Peux-tu te repentir d'être venu la défendre? Dieu sait si j'eusse donné ma vie pour

t'épargner une juste douleur... Et que n'a-t-il voulu ma mort au lieu de ma honte ! Mais nous appartient-il de lever le front contre sa volonté ? Notre malheur est sans remède, sans doute ; mais ce malheur est le mien , c'est le tien , c'est celui de cette pauvre maison , d'un petit nombre de citoyens... Et devons-nous être tellement absorbés par notre propre douleur, que nous ne songions plus au malheur immense, à la ruine universelle, imminente qui menacent notre patrie ? Oh, Lamberto ! Les vieillards, les femmes, les enfants se dévouent ici ; et toi

— C'en est assez, maître Niccolò ; vos paroles me confondent. La pensée que vous venez de condamner n'a duré qu'un instant ; car enfin nous n'avons pas le cœur fait de bronze ! Maintenant, maître Niccolò, mon père ! car, en dépit du sort, je ne veux plus vous donner d'autre titre, mon bras, mon sang appartiennent à Florence. Dieu a voulu retrancher de ma vie le bonheur que je m'étais promis. Que son nom soit béni, puisqu'il ne m'a pas refusé le plus grand des biens : celui de mourir pour le pays où je suis né, pour la défense des murs qui renferment tous ceux que j'aime, pour mes amis, pour mes frères ! Du haut des créneaux, vous me verrez combattre jusqu'à mon dernier soupir et vous direz : Lamberto est mort en brave et courageux citoyen. Et je vivrai toujours dans votre cœur, dans votre souvenir... Oh ! mon père ! j'ai parlé d'abord en insensé ;... mais aussi, perdre en un instant ce que l'on a aimé pendant tant d'années comme le bien suprême ; ce que l'on avait acheté si cher ! j'étais hors de sens... Pardon... Oh ! combien d'autres s'estimeraient heureux à ma place... et

qui sont réduits à passer lâchement leurs jours à attendre une mort inutile et obscure!... Tandis que moi, ... ô mon Dieu ! je te remercie ; je te remercie, ô Christ, notre roi, qui m'as reçu sous ton drapeau... Ne parlons plus du reste, maître Niccolò, n'en parlons plus ! —

Le feu des yeux et l'expression du visage de Lamberto, répondaient à l'enthousiasme de ses paroles. Niccolò l'embrassait avec des transports de tendresse et de joie ; et la pauvre Laudomie, témoin attentif et muet de cette scène sublime, avait, sans presque s'en apercevoir, pressé, dans ses mains blanches et délicates, la main robuste du jeune guerrier. Mais, ayant tout à coup la conscience de cet acte involontaire, elle rougit et sortit aussitôt.

Le jeune homme et le vieillard, restés seuls, s'assirent près du feu, et Niccolò continua ainsi :

— Tu as parlé dignement, Lamberto ; ce n'est pas le moment de penser à nous : c'est de notre malheureuse patrie qu'il faut nous occuper. Mais ne perdons pas courage ; tout ce qui arrive aujourd'hui a été prévu par notre saint Maître. Plus le châtiment est grand, plus la couronne et le triomphe sont proches ; et le secours sera d'autant plus prompt, que notre perte semblera plus imminente. Lorsqu'il paraîtra que tous les hommes nous ont abandonnés et trahis, c'est alors que le bras de Dieu se lèvera, c'est alors que ses anges descendront pour défendre nos murs. Telles sont les prophéties de Frère Girolamo : et qui peut dire qu'il nous ait trompés une seule fois ? Toutes les forces du pape, de l'empereur, de toute la terre se réuniraient donc contre nous, qu'elles ne pourraient

tenir contre l'épée qui précipita Lucifer et ses légions au fond de l'abîme ! —

Lamberto, les yeux fixés sur le foyer, dans une attitude immobile, répondit du bout des lèvres : « Vous avez raison, » afin de prouver au vieillard qu'il l'avait écouté; bien qu'il n'eût entendu aucune de ses paroles. Les pensées qui occupaient son cœur étaient trop véhémentes en ce moment, pour souffrir de distraction. Il se disait : « Tu as abandonné ta mère, vieille et infirme, un pied déjà dans la tombe... tout pour cette femme, pour mériter son amour, pour obtenir sa main ! Te voici de retour. Où est ta mère ? elle est morte. Où est Lisa ? Il vaudrait beaucoup mieux qu'elle fût morte aussi. Elle s'est enfuie avec un traître ! Oh ! Dieu est juste ! »

Heureusement pour Lamberto que sa mère avait approuvé et béni son départ, sans quoi il eût succombé à sa douleur.

Niccolò, dans le but de distraire son fils adoptif de ses douloureuses pensées, et afin de l'exciter de plus en plus à se dévouer à la défense de Florence, continuait :

— Mais, de ce que Dieu nous a promis son secours à la dernière extrémité, ce n'est pas à dire qu'il ne faille pas nous défendre nous-mêmes jusqu'au bout de nos forces et de notre vie. On a songé à tout, Lamberto, et les choses sont en bon chemin pour que l'armée ennemie n'ait pas bon marché de nous. Jusqu'à présent, ceux qui se vantaient d'engloutir Florence d'une seule gorgée, n'ont pu s'emparer encore du clocher de San Miniato.

— Dites-moi, maître Niccolò, s'écria Lamberto en

l'interrompant. Mais la phrase expira sur ses lèvres. Il voulait parler de sa mère, de ses derniers instants; savoir si elle avait prononcé son nom; si, avant de mourir, elle avait témoigné le désir de le revoir; si elle l'avait béni; si elle avait paru mécontente; si elle lui avait pardonné son éloignement, et mille autres questions qui se pressent dans le cœur d'un fils dont la mère a vainement cherché la présence au chevet de son lit de mort. Mais il n'eut pas la force d'exprimer ses pensées. Certaines blessures du cœur sont si profondes, si douloureuses, si sensibles qu'on ne peut y toucher! L'on se résout difficilement à les découvrir, à en parler, à les laisser deviner même. Il semble que ces douleurs, déjà insupportables lorsqu'elles restent secrètes, deviendraient plus horribles encore si la bouche les exprimait, si les yeux les trahissaient. On sent que cette douleur est si intense, qu'elle tuerait en augmentant d'un seul degré. Lamberto s'arrêta donc un moment; puis, reprenant sa phrase en changeant de sujet :

— Dites-moi, maître Niccolò, savez-vous où votre fille s'est retirée ?

— Tu veux dire Lisa ;... car je n'ai pas d'autre fille que Laudomie, répondit le vieillard d'un visage sévère. Je l'ignore et je ne veux pas le savoir. Rappelle-toi, Lamberto, qu'avant de prendre un parti, j'y pense longtemps; mais qu'une fois que je me suis décidé, rien ne peut me faire changer de résolution. Parlons maintenant de Florence. Tu as un cheval et tu portes l'équipement d'un homme d'armes. Si tu veux suivre mon conseil, tu entreras dans la compagnie d'Arsoli. C'est un brave; sa compagnie est bien

composée, et nous avons besoin de cavalerie pour tenir ouvertes et libres les communications vers Muggello, où les troupes du marquis del Vasto commencent leurs excursions.

— Je le ferai... Mais lui, ... ce Troïlo, où est-il?

— Au camp... Oh! à quoi penses-tu?... Ne sais-tu pas qu'il est son mari? Si tu le rencontres dans la mêlée, passe-lui ton épée à travers le corps... Cela t'est permis... Mais, sois tranquille, tu ne le rencontreras pas... Les traîtres ne se font pas voir sur le champ de bataille. Allons, chasse ces pensées; sois homme, Lamberto. —

Le jeune homme frappa du poing son armure et se leva.

— Vous avez mille fois raison. Allons donc trouver Arsoli et nous mettre à l'œuvre. Mais je ne vous parais pas de mes frères. Que fait Baccio?

— Il est mort en combattant!

— Et Bernardo?

— Il est mort comme Baccio!

— Et Bindo, Vieri, Averardo?

— Ils défendent les murs, prêts à suivre leurs frères si telle est la volonté de Dieu!

— Eh bien, suivons-les! Et que Dieu veuille m'appeler à lui le premier! Car maintenant, la vie est pour moi un bien lourd fardeau! —

Il voulait sortir en prononçant ces derniers mots; mais le vieillard l'arrêta, et, tirant d'un petit coffre un trousseau de clefs, il lui dit:

— Voici les clefs de la maison qu'habitait la pauvre Nunziata. Avant d'y aller, cherche à parler au père

Fivizzano de Saint-Marc ; il a des choses importantes à te communiquer.

— O ma mère ! s'écria Lamberto en prenant les clefs et en les couvrant de baisers. Et des larmes coulèrent le long de ses joues.

— Ta mère est plus heureuse que nous ne le sommes ; et elle a pu mourir en bénissant Dieu de lui avoir donné un si bon fils.

— Serait-il vrai ! s'écria Lamberto, tremblant d'émotion et changeant de visage sous l'impression de la joie que lui causèrent ce peu de mots.

— Oui, c'est vrai ; et le père Fivizzano, qui lui a administré les derniers sacrements, te confirmera mes paroles.

— Oh ! que Dieu soit loué mille fois ! Qu'il bénisse cette âme sainte et pure qui est heureuse maintenant dans le ciel. —

Et le vertueux jeune homme embrassait son père en pleurant de joie. Il lui semblait renaître à une nouvelle vie.

Après quelques instants passés dans cet épanchement du cœur, il sortit sans se retourner, tandis que Niccolò lui disait :

— Rappelle-toi que c'est toujours ici ta maison ; et que, lorsque tu n'es pas de service, ton lit est toujours prêt. Va, maintenant, et reviens bientôt. —

Lamberto se dirigea vers Saint-Marc. L'idée, naguère si effrayante pour lui, de demander les particularités touchant la mort de sa mère, le rendait impatient de voir celui qui pouvait lui parler d'elle, maintenant que son cœur était rassuré.

La pensée de son avenir, isolé, sans Lisa, avec le

souvenir incessant d'avoir été si indignement trahi, était terrible sans doute; cependant c'était une de ces pensées qui, loin d'abattre l'âme complètement, la retrempe au contraire quelquefois. Mais passer les jours, les mois, les années, devoir vieillir avec ce remords dans le cœur : « Ta mère en mourant te chercha en vain près de son lit; elle fut tentée de t'appeler ingrat. Un étranger dut lui fermer les yeux, étendre ses membres glacés... » Oh! c'eût été là un tel déchirement d'entrailles, que Lamberto n'osait même y réfléchir.

L'impatience hâtait ses pas; et il arriva bientôt à la porte du couvent. L'heure était avancée, et il dut attendre assez longtemps avant d'être introduit. Il se nomma, et fut immédiatement conduit à la cellule du père Zacharie de Fivizzano.

— C'est moi, c'est Lamberto, dit-il au moine surpris de voir un homme complètement armé entrer chez lui à pareille heure. Je suis descendu de cheval à la maison Lapi, il y a à peu près une heure... et je sais tout... maître Niccolò m'a raconté lui-même le sort de Lisa... Telle a donc été la volonté de Dieu!... Je sais aussi que vous avez à me parler, que c'est vous qui avez fermé les yeux à ma pauvre mère. Pardonnez-moi d'être venu troubler votre sommeil... Il m'était impossible d'attendre à demain. Oh! consolez-moi; j'en ai besoin. Dites-moi qu'elle m'a béni, qu'elle ne m'a pas appelé ingrat, qu'elle m'a pardonné mon éloignement... Oh! parlez, je vous en conjure!

— Lamberto, répondit le moine en l'embrassant, tu es un brave jeune homme, et tes craintes en sont le témoignage. Tranquillise-toi. Nunziata était forte

dans son amour maternel ; elle t'aimait pour toi et non pour elle-même. Oui, elle t'a béni, et loin de blâmer ta conduite, elle mourut contente de te voir dans le chemin de l'honneur et de la vertu... « Si Dieu, disait-elle, me refuse la consolation de l'avoir maintenant près de mon lit de mort, c'est sans doute pour notre bien, pour que le départ de la vie me soit moins pénible, pour ne pas distraire mon âme, dans ces derniers moments, par la pensée des choses de la terre. » Elle m'appela deux heures avant qu'elle ne rendit le dernier soupir ; c'était à la tombée de la nuit, et elle me dit : « Frère Zacharie, asseyez-vous ici, près de mon chevet, pour écrire quelques lignes que je veux laisser à Lamberto. Je le connais ; il aura besoin de plus d'une consolation. »

— J'écrivis, et je cachetai le papier.

— Elle ajouta ensuite : « Je sens que je m'en vais, que dans quelques instants je ne pourrai plus parler. Que mon dernier soupir soit pour mon Lamberto. » Alors, étendant sa main tremblante, comme si tu eusses été agenouillé près d'elle, elle dit encore : « Je te prie, Dieu tout puissant, de bénir mon fils comme je le bénis moi-même. Qu'il soit vertueux et bon dans ce monde, heureux dans l'autre ! » Ce furent ses dernières paroles. Et elle rendit en paix son âme à Dieu. —

Les larmes de Lamberto avaient coulé plus d'une fois durant ce récit. Le père Zacharie lui présenta alors le papier écrit sous la dictée de sa mère, et, en voyant le jeune homme le baiser mille fois et le couvrir de larmes, il lui disait :

— Oh ! pleure, Lamberto, car aucun amour n'é-

gale celui d'une mère; nul autre amour ne saurait le remplacer. Mais il n'a pas cessé pour toi, l'amour de ta mère; il est plus pur, plus ardent après s'être confondu dans cet amour immense qui compte nos larmes pour les changer en autant de joies ineffables. Elle t'aime du haut du ciel comme elle t'aimait sur la terre; elle compâtit à tes douleurs; elle compte les larmes que tu verses pour elle. —

Lamberto, tremblant d'émotion et d'impatience, s'était approché de la lampe en déployant le papier que le moine lui avait remis; mais celui-ci reprit :

— Pas maintenant, mon fils; il n'est pas permis de s'arrêter au couvent à une heure aussi avancée; et puis, il vaut peut-être mieux que tu sois seul pour faire cette lecture. Ensuite, lorsque tu auras laissé un libre cours à ta juste douleur, fais taire, mon fils, le sentiment de tes malheurs personnels en présence de la grande et vertueuse pensée de la patrie, de la patrie qui a besoin d'hommes courageux et supérieurs à la douleur. Tes forces, ton sang, ta vie ne t'appartiennent plus dès que Florence en a besoin. Lamberto! les armes à la main en face de l'ennemi... c'est là où Dieu te veut; c'est là le poste que ta mère te désigne du haut du ciel! combats et meurs pour la liberté de la république, et tu honoreras plus la mémoire de ta mère qu'en répandant un torrent de larmes. Oh! mon fils! Dieu, dans sa colère, s'est souvenu des péchés de nos pères... la voix de nos iniquités est montée jusqu'à son trône... il nous faut les laver dans le sang! —

Les paroles énergiques du moine, si conformes à celles que Niccolò avait proférées peu auparavant,

semblaient cependant renfermer un reproche, et elles firent relever la tête à Lamberto. Il se sentit étouffer à la gorge, et un éclair d'indignation brilla dans ses yeux au moment où il serra la main du religieux. Il se contint pourtant, et répondit :

— J'avais besoin de vos consolations au sujet de ma mère; et vos paroles m'ont rendu la vie; Dieu vous en récompensera! Mais pour ce qui est de mes devoirs envers ma patrie, je suis Florentin, et je puis me dire de la famille Làpi... Adieu, Frère Zaccharie; ceux qui me verront à l'œuvre vous diront le reste dans quelques jours. —

En prononçant ces mots, Lamberto sortit. Lorsqu'il fut sur la place Saint-Marc, il s'arrêta en s'écriant, les mains levées au ciel : « O Dieu! je te remercie! » Sa respiration était plus libre, son sang avait plus d'élasticité, ses muscles plus d'énergie. Mais cette lettre qu'il tenait à la main, il voulait la lire sans délai, seul, sans que personne pût venir l'interrompre. Autour de lui, l'obscurité était complète (1). Après quelques instants de perplexité, ses regards découvrent la lampe qui brûlait devant la madone, à l'angle de la rue *Larga*, la même que l'on y voit encore aujourd'hui.

Bien que les paroles du moine l'eussent tranquilisé en grande partie, Lamberto entendait une voix intérieure et plus sévère qui l'accusait encore. « Les hommes t'absolvent, se disait-il, mais Dieu sait que tu craignais de mal faire en abandonnant ta mère! Tu prévoyais la possibilité de ce qui ne s'est que trop

(1) Il n'y avait pas encore de réverbères à Florence, comme ceux qu'on y tient maintenant allumés jusqu'à minuit.

réalisé ! et cependant tu es parti ! » Il sentait le besoin d'une expiation ; et l'amer dépit de la trahison de Lisa se changeait, pour ainsi dire, dans son cœur en joie réelle lorsqu'il se disait : « J'ai mérité cette punition. » Puis il se prenait à désirer que les dernières volontés de sa mère exigeassent de lui quelque chose de pénible, de difficile ; et quelque vœu qu'elle eût formé, il se promettait avec joie de l'accomplir scrupuleusement dans la ferveur d'une âme, non seulement incapable de transiger avec le devoir, mais portée au contraire par sa nature à rechercher dans chaque action le côté qui exige le plus de courage et d'héroïsme.

C'était la partie la plus noble du cœur de Lamberto qui éprouvait ces sentiments et formait ces résolutions ; mais la partie la plus faible, celle où les passions, même domptées, trouvent toujours un refuge, servait en quelque sorte de retranchement aux souvenirs de son amour perdu, tout prêts à en sortir encore à la première occasion.

Parvenu sous la lampe, il ouvrit la lettre, la baisa et lut ce qui suit :

« Il y a plusieurs mois que je n'ai point eu de tes
« nouvelles ; mais Dieu t'aura gardé sans doute de
« tout malheur. Lorsque tu reviendras, tu ne trou-
« veras plus ta mère, car Dieu veut que j'aie t'attendre
« dans le ciel, où sa miséricorde me conduira, je l'es-
« père. Maintenant que les forces me manquent, je
« me hâte de te dire quelques mots. Rappelle-toi,
« mon fils, que ton premier devoir est envers Dieu et
« sa sainte religion, puis envers ta patrie. Souviens-
« toi toujours de ton père ; souviens-toi de ta mère,

« qui fit ce qu'elle put pour t'élever honorablement,
« selon ses faibles moyens. Ne pouvant te laisser des
« richesses, tous les deux t'ont laissé, Dieu merci!
« un nom assez honoré pour que tu n'aies jamais à en
« rougir. De ton côté, conduis-toi de manière à ce qu'on
« bénisse toujours leur mémoire. Si Dieu te destine à
« une fortune plus élevée, ne t'enorgueillis pas pour
« cela, et n'oublie pas que tu es né dans la pauvreté.
« Aime donc et secours les pauvres; aie pour les
« riches les égards qui leur sont dus, ni plus ni moins.
« J'ai toujours eu de Lisa l'opinion qu'elle a justifiée
« par sa conduite. Dès le commencement, tu le sais,
« ton amour pour elle ne me plaisait pas; cependant
« je n'ai pas voulu te chagriner à ce sujet. Mainte-
« nant Dieu t'en a délié, et je vois d'avance toute la
« douleur que tu en éprouveras. Mais j'ai foi que tout
« ce qui est arrivé sera pour ton plus grand bien. Je
« te l'avais bien dit, que c'était Laudomie qui te con-
« venait! Maintenant, sans te donner un ordre, je te
« conseille, et te recommande de tout mon pouvoir
« de reporter sur elle ton amour. Je prie Dieu de te
« l'accorder pour femme, ne pouvant te souhaiter un
« plus grand bonheur. Adieu, mon fils; j'aurais
« bien des choses à te dire, mais je n'en ai plus la
« force. Sois béni au nom de Dieu le Père, le Fils et
« le Saint-Esprit.

« TA MÈRE. »

Elle avait réuni tout ce qui lui restait de vie pour faire elle-même la signature.

Qui pourrait rendre la foule de sentiments qui inondèrent le cœur de Lamberto? O lecteur! si tu as eu

une mère qui, pendant toute sa vie n'a pensé qu'à toi, qui a dirigé toutes ses affections, tous ses soins vers l'unique but de t'être utile; si elle fut ton refuge, ton appui, ton guide, ta providence en un mot, et si tu as perdu cette mère dévouée, oh! il n'est pas besoin de te dire ce qu'éprouva le cœur de Lamberto à la lecture des lignes que nous venons de transcrire. Si Dieu, au contraire, ne t'a pas encore enlevé ta mère, aucune explication ne pourrait suffire. Dans ce cas, puisse la plus affreuse des douleurs être longtemps encore un mystère pour ton cœur!

L'horloge de la tour du palais venait de sonner minuit, et Lamberto était toujours immobile, à genoux, la tête appuyée contre le mur. Enfin, lorsque la première émotion fut calmée et qu'il put réfléchir à tout ce qu'il y avait de douceur et de tendresse dans cette lettre, l'agitation de son âme se dissipa graduellement et fut remplacée par une tranquillité d'esprit bien triste encore, sans doute, mais confiante et résignée. Incapable, quelques instants auparavant, de toute réflexion, de toute résolution, il reprenait peu à peu la conscience de lui-même et la suite de ses idées, comme si d'épaisses ténèbres se fussent tout à coup dissipées de devant ses yeux. De tous les sentiments qu'il venait d'éprouver, une seule impression, mais vive et puissante, lui resta dans le cœur; ce fut la résolution de suivre en tous points la volonté et les conseils de sa mère, la résolution de n'avoir de pensées que pour la vertu, pour sa patrie, pour Laudomie.

Ce dernier nom, murmuré dans l'âme de Lamberto avec le frémissement ineffable du désir, mais du

désir craintif et incertain, y avait laissé une impression d'angoisse indéfinissable. S'il eût pu alors se rendre compte de lui-même et traduire ses pensées, il se serait dit : Puis-je espérer de pouvoir lui offrir sitôt un cœur libre et digne d'elle?

Du reste, Lamberto prévoyait bien pour lui-même une vie pénible et agitée; mais, comme il avait écarté aussitôt la pensée de ses douleurs à venir, en homme résolu à les supporter quelles qu'elles fussent, il éprouvait, en définitive, la satisfaction anticipée d'avoir accompli un devoir. Il se préparait à souffrir, avec cette confiance en soi-même que la religion seule peut donner, parce qu'elle a seule assez d'empire sur le cœur de l'homme pour le convaincre que les souffrances sont un bien, et pour persuader, qu'au lieu de fuir la douleur ou de la supporter avec un impatient orgueil, il faut aller à sa rencontre avec joie, comme à la rencontre d'un avantage assuré.

Ce sentiment religieux dominait entièrement Lamberto. Aussi, la noblesse de son âme et la générosité de son cœur l'arrachèrent à la rude épreuve de la foi trahie par l'égoïsme et la vanité.

Les hommes de cette époque, que les crimes et le sang n'ont que trop souillée, sans doute, ignoraient cependant le scepticisme homicide qui ne croit qu'à l'or et aux jouissances qui peuvent en être le prix. Il est vrai que ces mêmes hommes avaient des passions de haine et d'amour excessives et furieuses, mais c'était précisément parce qu'ils croyaient que quelque chose méritât l'amour ou la haine.

Le souffle de l'indifférence, du doute admis en principe, ne les avait pas encore glacés. C'était à pleine

poitrine que battaient leurs cœurs pour la foi qu'ils avaient choisie : c'était sans réserve qu'ils sacrifiaient tout pour la garder et la faire triompher ; et ils pouvaient dire, le front haut : « Nous croyons qu'il y a au monde des choses plus grandes, plus dignes, plus estimables que les richesses, les aises, les plaisirs de la vie ! » sans craindre que l'ironie répondît à leurs paroles, et que leur noble sacrifice rencontrât le sourire du mépris ou de la pitié.

Frappé par le malheur, trahi dans ses plus chères affections, le malheureux jeune homme aurait pu penser que la vie est un voyage sans but, la vertu une illusion, et sa pratique une occupation inutile : il n'aurait vu dans l'humanité qu'une réunion de lâches et de scélérats, dans la mort que le terme des souffrances, et dans la tombe que le néant.

Peut-être aurait-il eu recours au suicide ; peut-être aurait-il voulu vivre pour se venger.

Mais, heureusement pour lui, Lamberto ne naquit pas trois siècles plus tard.

CHAPITRE XVI.

UNE RÉOLUTION DE FEMME.

Lorsque Lisa eut vu Niccolò refermer la porte ; lorsqu'elle se fut convaincue que sa misère, ses prières, ses larmes, tout avait été inutile pour attendre son père, elle se reposa un instant sur les de-

grés, puis elle se mit en marche vers la retraite où elle avait laissé son enfant. D'une main, elle se guidait le long des murailles; de l'autre, elle portait la provision de pain qui allait mesurer le nombre de ses jours, des jours de son enfant, et, en marchant, elle murmurait à voix basse : « Oh ! il faut que je sois bien coupable ! »

Arrivée à la maison de la rue Larga, elle entendit les pleurs du petit Arriguccio, mêlés au chant de la vieille qui cherchait à l'endormir. Elle monte en toute hâte. La Niccolosa tenait l'enfant sur ses genoux; la faim le faisait pleurer; ses petites mains s'efforçaient d'entr'ouvrir les vêtements, et ses lèvres desséchées cherchaient le sein de celle qu'il prenait pour sa mère. Lisa jette sur une chaise la nappe et le pain; elle prend son fils dans ses bras, s'assied en lui plaçant sa mamelle entre les lèvres : elle a assez de lait pour le calmer un instant. « Oh ! que ne puis-je le nourrir de mon sang ! » s'écriait-elle en soupirant.

La vieille Niccolosa souleva un coin de la nappe et aperçut les provisions.

— Du moins, c'est quelque chose, dit-elle, Dieu merci ! Mais combien cela durera-t-il ? Oh ! qui vous l'a donné ? Où êtes-vous allée ?

— Chez mon père !

— Et vous n'avez pu obtenir...

— Rien, rien. Il n'y a plus personne au monde qui pense à moi, qui veuille me secourir. Oh ! mais le père de mon Arriguccio me reste encore, et, dussé-je passer à travers les flammes, je saurai arriver jusqu'à lui, et lui porter son fils... car c'est son fils !...

Fanfulla m'accompagnera... ou bien j'irai toute seule. Aussi bien ! qu'ai-je à craindre ? La mort ?... Mais ne mourons-nous pas ici mille fois par heure ?

— C'est bien vrai. Et, à mon avis, il n'y a pas de temps à perdre ; ce pauvre enfant ne sera bientôt plus en état de recevoir de secours de personne. —

Les deux femmes gardèrent quelques instants le silence , tandis que le petit Arriguccio , tourmenté par la faim, pleurait en se détachant du sein de sa mère. Elle lui présentait de nouveau la mamelle ; et l'enfant, trompé encore , s'apaisait quelques instants , puis s'abandonnait bientôt à des pleurs plus désespérés.

Ces angoisses alternatives ramenèrent l'état convulsif qui avait déjà fait trembler Lisa pour la vie de son enfant. Lorsque les signes avant-coureurs de l'accès se manifestèrent , la jeune femme s'épuisa en vains efforts pour le prévenir , et s'écria en pleurant :

— Oh ! un médecin ! un médecin ! quelque remède , pour l'amour de Dieu ! oh ! courez , Niccolosa !

— Ma chère dame ! il est minuit sonné ! et maître Nuto , ici près , au coin de la Meule , ne quitterait pas son lit pour le pape.

— Mais essayez du moins , Dieu vous récompensera ; ne laissez pas mourir mon enfant sans avoir fait un pas pour le sauver... —

La vieille , qui n'aurait pas mis le pied dans la rue , seule et à cette heure pour un empire , restait immobile , et sans indiquer par aucun signe qu'elle voulût complaire au désir de Lisa. Elle se bornait à lui dire :

— Il me semble qu'il va mieux. Vous verrez que ce ne sera rien... —

Voyant qu'elle n'avait rien à espérer de son interlocutrice, mais d'ailleurs ne pouvant se décider à quitter son enfant, Lisa s'élança à la fenêtre en s'écriant :

— Oh! ne passera-t-il personne qui veuille venir à mon secours!... —

Elle regarda dans la rue; tout était dans l'obscurité. Elle tendit l'oreille; aucun bruit ne se faisait entendre. Dans son désespoir, elle tourne son cœur et ses regards vers la madone, dont la lampe était allumée à l'angle de la rue. En regardant attentivement, elle aperçoit dans l'ombre comme un corps brillant; elle force le regard, et distingue un homme armé qui priait à genoux devant l'image vénérée.

« Oh! pensa-t-elle, c'est un soldat. Mais celui qui prie seul, à cette heure, doit être bon!... »

Et elle appela de toute l'étendue de sa voix :

— Oh! venez jusqu'à cette porte, pour l'amour de Dieu et de la madone... Nous sommes ici deux pauvres femmes seules et un petit enfant qui se meurt... Dieu vous récompensera de votre charité. —

A cet appel, le soldat se leva avec une promptitude qui surprit Lisa. L'obscurité l'empêchait de suivre ses mouvements; mais elle reconnut au son de ses pas, qu'il s'était approché. Ne doutant plus alors de sa bonne volonté, elle le supplie de courir chez l'apothicaire, et de lui rapporter bien vite quelques médicaments. Sa prière est accompagnée d'actions de grâce et de mille bénédictions.

L'inconnu, sans répondre un seul mot, s'était dirigé vers la pharmacie.

« Il ne me répond seulement pas! pensa la jeune

femme. Et, en proie à la plus cruelle anxiété, elle suivait attentivement le bruit des pas qui s'éloignaient. Une minute après, des coups violents frappés à la porte de l'apothicaire l'avertirent qu'elle n'avait pas en vain espéré d'être secourue.

En effet, Lamberto, qui avait reconnu Lisa, et qui, dans un premier mouvement d'indignation, avait été sur le point de lui dire : « Eh ! que m'importe à moi l'enfant de la trahison ! » avait aussitôt réprimé sa colère, en disant dans son cœur : « O mon Dieu ! pardonne à ma mère comme je pardonne à cette femme. »

L'apothicaire, moitié endormi, se mit à la fenêtre, en envoyant au diable celui qui faisait un pareil vacarme dans la rue, et en jurant de l'en faire repentir s'il ne vidait au plutôt la place. Mais son ton se radoucit lorsqu'il vit qu'il avait affaire à un homme d'armes ; puis, entendant la menace énergique d'enfoncer sa porte, il courut ouvrir, donna en toute hâte une fiole et assura qu'elle produirait l'effet désiré.

Lamberto fut bientôt de retour sous la fenêtre de Lisa. Elle était descendue elle-même à sa rencontre jusqu'en dehors de la maison.

— Oh ! que Dieu vous récompense... Mais, de grâce, rendez-moi, je vous prie, encore un service. Veuillez aller au logement de la compagnie d'Ar-soli..... Faites appeler un lancier nommé Fanfulla, et dites-lui que, pour l'amour de Dieu, il ne manque pas de venir ici aussitôt qu'il fera jour. —

Tandis que Lisa parlait, elle s'aperçut que la main qui lui présentait la fiole était tremblante. La visière

baissée du casque l'empêchait de voir la figure de son bienfaiteur; mais elle distinguait, à travers l'ocillère, deux yeux noirs qui dardaient sur elle des regards étincelants. En même temps, elle entendait la respiration pénible et fréquente que la répercussion du casque rendait encore plus bruyante.

Lisa réfléchit un instant... et une pensée étrange traverse son esprit..... « Pourquoi cette agitation, ce soin de se cacher?..... Si c'était Troïlo! se dit-elle, qui, mis au ban de la ville, ne veut pas se faire connaître dans la crainte qu'il n'y ait d'autres personnes dans la maison. » Elle examine plus attentivement l'inconnu, son port, sa stature; et il lui semble qu'elle ne se trompe pas.

« Oh! il s'est donc souvenu de moi, de notre Arriguccio... Mon amour n'a donc pas été perdu... Oh! c'est bien lui. » Et, les yeux humides de larmes, la voix tremblante d'émotion, elle se risque à dire :

— Que je sache du moins le nom de celui à qui j'ai des grandes obligations!... Levez votre visière... parlez, je vous en prie; oh! parlez, je crois vous reconnaître... et mon cœur me dit que je ne me trompe pas... Vous pouvez parler sans crainte... nous sommes toutes seules dans cette maison, moi et une pauvre vieille... il n'y a rien à redouter. —

Et son imagination franchissant tout à coup les doutes qui lui restaient, elle continua à voix basse, mais avec une vive émotion et une joie infinies :

— Ah! oui, c'est toi, Troïlo! Tu n'avais donc pas oublié ta Lisa? je le savais bien!... Je n'ai jamais douté de ta foi, sais-tu! Oh! parle, parle donc; tu me fais mourir!... —

Elle vit le soldat porter la main à sa visière, puis la lever lentement pour découvrir à ses yeux une figure pâle, qu'elle ne reconnut pas d'abord, mais qui la fit reculer d'effroi.

— Plaise à Dieu, dit l'inconnu, que Troïlo ne manque jamais à la foi qu'il vous a jurée, lui qui est au camp ennemi et combat contre sa patrie.... C'est Lamberto qui vient de vous porter secours...—

Lisa s'appuya contre la porte pour ne pas tomber. Lorsqu'elle voulut parler, elle se trouva seule.

Le lendemain, à la pointe du jour, Fanfulla frappait à sa porte.

L'agitation causée par le danger que son enfant avait couru et par l'apparition de Lamberto, était encore extrême dans le cœur et sur la figure de la jeune femme. A peine vit-elle le bon Fanfulla, Fanfulla, son unique appui dans ses jours de détresse, qu'elle lui ouvrit son âme. Elle lui déclara qu'elle ne pouvait plus endurer les tortures de sa vie à Florence ; qu'elle voulait à tout prix, et n'importe comment, se rendre au camp, et confier à Troïlo sa destinée et celle de son fils. Elle conclut par supplier son généreux ami de vouloir bien lui servir encore une fois de guide et d'appui.

Ce fut en vain que Fanfulla, afin de la détourner de son projet, essaya de lui en faire comprendre les dangers. Cependant, il ne parla pas du danger qu'il redoutait le plus pour elle, celui d'être mal accueillie par Troïlo, que chacun connaissait pour un mauvais sujet, sans cœur ni conscience. En désespoir de cause, Fanfulla eut donc recours à son dernier argument. Il déclara à Lisa qu'il lui serait impossible

de l'accompagner. Mais il ne connaissait guère le caractère de sa protégée; car elle lui répondit sans se troubler, et après l'avoir remercié de tout ce qu'il avait déjà fait pour elle : « Adieu donc, que Dieu vous comble de biens ; j'irai seule. »

Et il ne resta plus au pauvre Fanfulla , ainsi forcé dans ses derniers retranchements, qu'à répéter en soupirant, sa phrase favorite :

« Ce n'est qu'à moi que ces choses-là arrivent. »
Puis il ajouta :

— Madonna! disposez de moi comme bon vous semblera. —

Ils se mirent alors à concerter les mesures qu'ils avaient à prendre pour quitter la ville et gagner le camp. La difficulté n'était pas de sortir de la place; car les portes de la rive droite de l'Arno étaient restées ouvertes. Mais il fallait trouver moyen de traverser le fleuve, et de s'introduire ensuite dans les campements, en préservant Lisa de la licence des soldats, dont on racontait de telles horreurs, que tous les habitants de la campagne environnante avaient pris la fuite.

— Je pense, disait Fanfulla à la jeune femme, qu'il conviendrait de m'habiller en moine, en mettant toutefois mes bonnes armes sous ma tunique; de votre côté, il faudrait vous procurer un habit de religieuse... Nous dirons aux patrouilles que nous allons à la quête pour le couvent... Ensuite... Mais, à propos!... et l'enfant!..... Les religieuses n'ont pas l'habitude d'aller à la quête avec des enfants au cou, et les moines encore moins. Nous pourrions bien dire que nous l'avons trouvé par le chemin..... Mais non... il y aurait du louche. Attendez... je crois qu'il

vaut mieux vous habiller aussi en moine... en novice... Eh! c'est encore pire..... Il reste toujours à placer ce bienheureux enfant! C'est dommage que les moines ne soient pas mariés!... Alors, prenons un déguisement de Bohémien; on peut y faire entrer autant d'enfants qu'on veut. Oui, oui, c'est cela. Ces gens-là ont le droit de s'introduire partout, sans que personne songe à les inquiéter. Laissez-moi faire; je trouverai à emprunter quelque saie usée; je me procurerai un luth. Vous, de votre côté, prenez des vêtements déchirés; attachez un paquet à vos épaules, et noircissez un peu votre visage et vos mains; car je vous avertis que pour en apprendre aux soldats, il faut en savoir long.

— Ainsi donc, soyez tranquille, Madonna, d'une manière ou de l'autre, je vous conduirai près de votre mari. Un peu avant la nuit, je viendrai vous chercher; et, dans une couple d'heures, la chose sera faite, s'il plaît à Dieu. A nous revoir donc! —

En sortant de chez Lisa, Fanfulla alla trouver un batelier pêcheur, et le décida à conduire sa nacelle à un mille au-dessus de la porte San Niccolò, pour les attendre et les transporter à l'autre rive.

Ses préparatifs faits, il revint chez Lisa à l'heure indiquée. Couvert d'un juste-au-corps de mailles, une dague et un coutelas aux côtés, il avait mis une saie déchirée par-dessus; son chapeau à larges bords était doublé d'un pot de fer solide.

Nos deux voyageurs prirent congé de la vieille Niccolosa, et se mirent en route lorsque le ciel se faisait déjà sombre. En sortant de la porte San Niccolò, ils tournèrent à droite pour gagner les bords de l'Arno.

Les pluies avaient élargi le lit du fleuve ; et, en remontant le long de la rive, ils se retrouvaient arrêtés à chaque instant par des passages difficiles. Souvent même les courants qui venaient grossir le fleuve présentaient des obstacles presque insurmontables. Alors le bon Fanfulla, prenant la mère sur un bras et l'enfant dans l'autre, traversait l'eau à pas lents et étudiés.

— Que de peines je vous cause ! lui disait Lisa tout émue... Mais le vieux soldat, qui, pendant les cinquante-trois ans de sa vie aventureuse, n'avait jamais su ce que c'est que la mélancolie, excepté durant les dernières semaines de son séjour à Saint-Marc, répondait :

— Eh ! Madonna, pour m'entamer le cuir, il faut bien autre chose que quatre gouttes d'eau et un peu de boue. Je suis comme les ânes, voyez-vous, qui se font malades à l'écurie. Pour les tenir en belle humeur... chargez-les et frappez fort. —

La voyant ensuite fatiguée et péniblement préoccupée, il cherchait à lui donner du courage :

— Vous qui n'êtes jamais sortie de la brouette de votre père, vous devez être effrayée de vous voir, à pareille heure, dans de semblables chemins. Mais ne craignez rien, vous êtes en compagnie de qui saurait vous défendre contre cent. Que voulez-vous ? Il n'y a pas de roses sans épines ! A chacun sa part ! Et moi, qui en sais quelque chose, je puis vous dire qu'au moment où l'on croit tout perdu, c'est justement alors que la route tourne, que le vent change ; et nous voilà sauvés. —

Lisa demanda à se reposer un instant. Elle s'assit à terre, et ses yeux humides se tournaient vers Flo-

rence dont elle n'était éloignée encore que d'un demi-mille.

L'atmosphère, chargée d'un brouillard léger au zénith et plus épais à l'horizon, était faiblement éclairée par la lune qui allait disparaître au couchant.

Nos deux voyageurs apercevaient son croissant rougeâtre, un peu au-dessus des édifices et des tours de la ville. De ce point de vue, Florence ressemblait à une masse sombre et dentelée, sans qu'aucun feu, aucune lumière interrompissent cette obscurité uniforme, sans qu'aucune voix, aucun bruit vissent y révéler la présence de la vie. Un poète aurait pu dire que la malheureuse cité attendait dans le deuil et le silence les malheurs qui la menaçaient. Seulement le bruit sourd et lointain des eaux, qui se brisaient contre l'écluse des moulins de Seristori, venaient frapper l'oreille de Lisa et lui remplir l'âme d'un sentiment de terreur inexplicable. Tant qu'elle était restée à Florence, il lui avait semblé qu'elle tenait toujours par quelques liens à la maison paternelle : une réconciliation lui paraissait toujours possible. Mais maintenant, il lui semblait que son départ avait rompu le dernier fil qui l'attachât encore aux siens, à sa patrie, à ses amis d'enfance, à ces souvenirs ineffaçables des lieux où l'on a été heureux, où l'on a souffert pour la première fois. Ayant sucé avec le lait l'amour de la patrie, habituée, dès son enfance, à entendre flétrir tous ceux qui repoussaient la doctrine de Frère Girolamo, et prenaient parti contre la liberté, Lisa avait bien pu trouver, dans les premiers transports de son amour pour Troïlo, l'oubli momentané d'impressions si profondes ; mais cet amour n'avait pu être assez

fort, ni assez libre dans son influence, pour changer en elle la nature, pour effacer sans retour de son cœur des sentiments que l'exemple et la religion y avaient enracinés. Aussi, maintenant que le malheur et l'incertitude avaient chassé l'enthousiasme aveugle de la passion, Lisa était redevenue la fille de Niccolò.

Elle se regardait comme rebelle envers sa famille, envers sa patrie. Elle se sentait poursuivie par la malédiction de son père, par la malédiction de tous les vertueux citoyens qui restaient dans ces murs pour y mourir en défendant leur religion et leur liberté. Et, en apercevant la tour du Palais-Vieux, qui jusque-là avait, pour ainsi dire, personnifié à ses yeux l'idée de la république et de la liberté de Florence, il lui semblait voir un fantôme vengeur épiant sa fuite en la menaçant de quelque étrange et horrible châtement.

Et si, pour se distraire de ces lugubres images, elle essayait de reporter ses idées sur Troïlo qu'elle allait revoir, un soupçon venait encore assombrir son espérance, soupçon que son cœur repoussait sans doute, mais qui ne laissait pas de la poursuivre. « Suis-je sûre de sa foi ? se disait-elle... Suis-je sûre qu'il me recevra, lui qui depuis plus d'un an ne m'a pas écrit, ne m'a pas averti par un mot, de ce qu'il fait, de ce qu'il sent pour moi ? »

Cette horrible pensée l'accablait en ce moment, au point qu'elle dut se lever et continuer à marcher, afin d'échapper à une plus longue incertitude.

A peu de distance, ils trouvèrent le batelier ; mais ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à traverser le courant débordé de l'Arno. Parvenus à l'autre bord, ils continuèrent à remonter le long de la rive pour

tourner la colline sur laquelle était assise la villa Guicciardini, appelée alors *La Bugia*. Lorsque Fanfulla le jugea prudent, ils s'éloignèrent de l'Arno et prirent à droite, en traversant la route d'Arezzo, pour gravir la colline des Oliviers. Le projet de Fanfulla était de descendre ensuite le val d'Ema et de remonter à Sainte-Marguerite de Montici, petite église autour de laquelle étaient campées les troupes de Sciarra Colonna. Ce poste n'était pas éloigné du plateau de Giullari, qu'on pouvait regarder comme le point central du camp, puisque le prince d'Orange y avait établi son quartier général.

Il était à présumer que Troïlo, en sa qualité de gentilhomme et de garde-du-corps du prince, se trouverait au quartier général, ou du moins que, là il serait facile d'en avoir des nouvelles. Mais, à mesure que le terme du voyage approchait, Fanfulla lui-même partageait les craintes de Lisa.

Lorsqu'ils n'eurent plus qu'une faible distance à franchir :

— Arrêtons-nous un moment, dit-il à sa compagne; reposez-vous; car ces montées et ces descentes ont dû vous épuiser. Et puisque, avec la grâce de Dieu, nous n'avons trouvé aucun obstacle jusqu'ici, prenons nos mesures pour sortir d'affaire entièrement à notre honneur. —

En parlant ainsi, il tirait de sa poche un pain et une gourde de vin, et les présentait à la jeune femme en lui disant :

— Cela vous donnera un peu de force.

— Vous avez pensé à tout! répondit Lisa, que la fatigue avait épuisée; et elle prit un peu des aliments

qui, certes, ne pouvaient lui être offerts plus à propos.

Mais Fanfulla eût voulu fortifier également son courage et la préparer à l'éventualité d'une répulsion ou d'un accueil glacial de la part de Troïlo. Il étudia longtemps la manière de s'y prendre. Enfin, il lui dit :

— Voici ce que je pense, Madonna Lisa. Lorsque nous serons près de Sainte-Marguerite, vous vous tiendrez cachée dans les oliviers ; moi, j'irai en avant ; et, lorsque je l'aurai trouvé, je vous l'amènerai. Mais... il vaut mieux que je ne lui dise pas qui vous êtes..... Et puis il faut vous préparer... vous savez bien. Les soldats, pendant la guerre, ont toujours mille mauvaises affaires par la tête... Supposez donc qu'aujourd'hui, par exemple, qu'aujourd'hui quelque chose ait mal tourné... La bile monte pour un rien... Je l'ai éprouvé moi-même... mais il ne faut pas y attacher d'importance. Messire Troïlo pourrait se montrer fâché de ce que vous vous soyez ainsi exposée avec un enfant si jeune..... Il pourrait vous dire quelques duretés. Armez-vous donc de patience, et prenez la chose en bonne part..... ; car, voyez-vous, à porter tant de livres de fer sur le dos, toute la journée, à la pluie, au froid, au milieu de mille maux, on devient un peu rude... mais il ne vous sera pas difficile à vous... avec de douces manières... Et puis, d'ailleurs, je pourrais me tromper ; et j'espère, je crois même qu'il sera bien heureux de vous revoir après une si longue séparation. —

Puis il ajouta entre ses dents :

— Que je puisse t'attirer un tant soit peu hors du

camp! et si tu ne la reçois pas convenablement, je t'apprendrai à vivre. —

Le dévouement de Fanfulla pour Lisa était tel, la compassion qu'il ressentait pour ses malheurs était si vive, qu'il avait résolu, si les choses ne se passaient pas à son gré, de faire un coup à sa tête, et il n'était pas homme à reculer.

Ils reprirent leur marche, et, après avoir monté une heure encore, ils se trouvèrent à une demi-portée d'arquebuse du poste de Sainte-Marguerite. Fanfulla jugea alors qu'il était temps de s'arrêter. Une haie épaisse était à proximité et pouvait servir de retraite. Il y fit entrer Lisa, après avoir écarté soigneusement les branches qui pouvaient la gêner.

La haie était formée en grande partie de pruniers sauvages, que l'on ne pouvait reconnaître dans l'obscurité qu'après s'y être piqué les doigts. La mauvaise chance voulut qu'un de ces arbustes, que Fanfulla avait écarté de la main, en reprenant par son élasticité sa première position, vint frapper avec force contre la gorge du petit Arriguccio. Jusque-là l'enfant avait presque toujours été porté par Fanfulla, et le mouvement de la marche l'avait endormi; mais alors, percé par les épines, il se réveilla et se mit à crier de toutes ses forces. La mère et son guide lui mirent simultanément les mains sur la bouche; mais, soit qu'ils craignissent de l'étouffer, soit que l'enfant en se débattant fût parvenu à tourner la tête, les vagissements furent entendus des campements de Colonna. Fanfulla, en se relevant, vit tout à coup une foule de points lumineux s'agiter en tous sens dans le bois d'oliviers. Fanfulla était du métier; il devina que

c'étaient des soldats qui venaient du côté d'où étaient partis les cris, les mèches de leurs arquebuses allumées.

En effet, leurs pas et leurs voix se firent bientôt entendre de près, et un soldat espagnol qui était en avant criait avec un rire grossier :

— Attends, attends, je vais le soigner, ton enfant, de façon à ce qu'il ne se réveille qu'au jour du jugement. —

— Voyons d'abord ! criait un autre ; ça pourrait bien être quelque belle dame des environs en train de prendre la fuite.... et je préférerais ses florins à la cervelle de cet enfant de..... Oh ! ne dirait-on pas que l'âme lui sort du corps !... Quel gosier, déjà !

— Oh ! le petit chien. Je parierais ma tête contre un morceau de gâteau que c'est un enfant de moine. On dirait qu'il chante déjà la messe... Attends, attends, mon poupon, je viens t'apporter la bouillie —

Si Fanfulla avait été seul, son parti eût été bientôt pris. Se jeter tête baissée au milieu de ces brigands, le coutelas dans la main droite et le poignard dans la main gauche, et bonsoir ! Il se serait bientôt trouvé hors d'embarras ou dans l'autre monde. Mais la prudence était nécessaire ici. Il dit à Lisa, qui ne songeait qu'à serrer son enfant contre son cœur et à recommander son âme à Dieu :

— Ne craignez rien, et laissez-moi faire.

Et se tournant vers l'Espagnol qui s'avancait le premier, il lui dit dans sa langue, car les soldats italiens d'alors savaient tous l'espagnol, comme ils savaient le français il y a vingt-cinq ans :

— Arrêtez-vous ! seigneur chevalier, arrêtez-vous !

Nous sommes des pauvres Bohémiens qui venions au camp pour jouer du luth et divertir vos seigneuries. Nous sommes pauvres maintenant, mais nous étions riches tout à l'heure. Nous avions une bourse avec cent florins ; des soldats allemands, que nous venons de rencontrer, nous l'ont prise, et ces brigands m'ont battu, par-dessus le marché, du manche de leurs hallebardes. Cette pauvre malheureuse a reçu un soufflet qui a touché aussi son enfant. Là, là ; regardez entre les arbres... Je les vois encore qui s'en vont en courant. Rejoignez-les, pardieu ! et nous verrons ce qu'ils feront de la bourse. —

Les soldats s'arrêtèrent. Ils examinèrent, autant que pouvait le permettre l'obscurité, le chétif équipage de Fanfulla et de Lisa ; ils touchèrent le luth qu'il portait en sautoir, et finirent par prêter foi à ses paroles. Fanfulla continuait à simuler une agitation extrême pour les exciter à suivre la piste des voleurs ; et il ne cessait de leur indiquer de la main la direction vers le bas de la colline, en jurant qu'il les apercevait encore.

— Dépêchez-vous, les amis, pour l'amour de Dieu !... Vous ne pouvez manquer de les atteindre... Vous reconnaîtrez celui qui a mis la main sur la bourse : c'est un petit, maigre, qui ne tient à la main que la fourchette, sauf l'arquebuse ; et ils ne sont que cinq ou six, tout au plus. —

L'on devine que le faux Bohémien indiquait une direction opposée au chemin qu'il voulait prendre aussitôt qu'il serait débarrassé de ces dangereux visiteurs. Connaissant d'ailleurs la jalousie et l'inimitié qui existaient entre les diverses nations dont l'armée

impériale était composée, et, sachant que les soldats de l'une ne pouvaient s'approcher des postes de l'autre sans qu'ils en vinsent aux mains, il avait jugé, en reconnaissant les Espagnols, devoir mettre le vol sur le compte des Allemands.

Ceci soit dit en passant et pour répondre aux insinuations perfides des historiens qui ont voulu faire passer Fanfulla pour un fou.

La conclusion fut, que les soldats donnèrent dans le panneau. Ils se mirent à courir, à sauter en descendant le bois d'oliviers, provoquant leurs adversaires et jurant avec d'horribles blasphèmes que s'ils pouvaient mettre les ongles sur ces poltrons d'Allemands, ils en feraient chair à pâté.

— Oh ! voyez un peu, ces excommuniés bandits qui viennent butiner jusqu'ici ! jusque sous notre camp ! —

Le bruit de leurs pas et de leurs voix se perdit bientôt. Fanfulla respira alors à son aise et dit en riant :

— Bonne chasse, jeunes gens ! Maintenant, madonna, quittons la place avant qu'ils reviennent. —

La pauvre Lisa, presque morte de frayeur, mais voyant la nécessité de se sauver pendant qu'il en était temps, sortit du buisson avec de pénibles efforts et se remit en marche. Ayant alors changé d'avis, ils se décidèrent à s'approcher le plus possible du plateau de Giullari et de la villa Guicciardini ; et Dieu permit qu'ils arrivassent sans autre accident au pied du mur de l'une des premières habitations.

Le hasard fit trouver en cet endroit un monceau de tiges de maïs sous lequel Lisa put s'asseoir.

Fanfulla, après lui avoir répété quelques mots d'encouragement, partit seul pour aller à la recherche de Troïlo; et, en suivant le chemin battu, il fut bientôt sur la place qui est au centre du hameau.

Cette place avait la figure d'un triangle. Deux rangées de pauvres maisons de paysans en formaient les côtés; la façade d'une petite église formait la base. Le centre de la place était occupé par un puits recouvert de son toit, à côté duquel on avait dressé une poutre armée d'une poulie pour servir la corde ou le gibet: et il n'était pas rare d'y voir suspendu quelque malheureux paysan pris sur le fait de porter des vivres à Florence, quelque espion et quelquefois des soldats qui avaient enfreint la discipline; car il n'était pas encore passé dans les mœurs militaires qu'on est déshonoré pour être pendu et non pour être fusillé.

Cette petite place, où l'on peut aujourd'hui se promener librement et à toute heure, et où l'on ne rencontre que des paysans paisibles qui répondent avec courtoisie dans leur dialecte harmonieux et pur; ces maisonnettes qui nous présentent aujourd'hui le tableau de la pauvreté heureuse et tranquille, et dont les portes sont encombrées d'enfants, de femmes tressant la paille souple et brillante des chapeaux d'Italie en devisant gaiement entre elles, ces mêmes lieux, à l'arrivée de Fanfulla, étaient remplis de figures étranges, de gens en désordre et faisant un horrible vacarme. Le passage continu des hommes et des chevaux avait rendu le sol fangeux et immonde; les maisons étaient pleines de soldats, les murs sales et enfumés, la petite église changée en taverne, et la place couverte de baraques en ramée, sous lesquelles

les vivandiers tenaient leurs étalages. Le voisinage de la corde et de la potence avait semblé à ces derniers devoir être une bonne leçon de prévoyance pour les chalands qui seraient tentés d'oublier leur écot.

Tandis que Fanfulla allait et venait, en cherchant à qui s'adresser pour découvrir Troïlo, il entendit s'élever un bruit confus dans la foule qui se portait du côté de la potence. En même temps, il vit un homme dresser une échelle, puis y monter, disposer le nœud fatal et faire tous les apprêts d'une exécution. S'étant approché par curiosité, il aperçut non loin du gibet, au pied d'un mur, le patient destiné au supplice. C'était une femme. Les mains liées derrière le dos, elle se confessait aux pieds d'un capucin. Fanfulla ne pouvait comprendre que l'on pendit une femme; mais il fut bien plus surpris encore en apercevant le fourreau d'une épée qui sortait de dessous ses vêtements. Au moment où il allait s'informer de la cause d'une pareille exécution, un caporal, se faisant place à travers la foule, s'approcha de l'un des soldats qui gardaient le condamné, et demanda lui-même pourquoi on allait pendre cette femme.

— Dites plutôt ce jeune homme, répondit le soldat en riant. C'est une drôle d'aventure... Je n'y étais pas... Mais voilà Fuga qui s'y trouvait... Lui, qui est Florentin, dit qu'il connaît ce jeune garçon ainsi que sa famille; que c'est le fils d'un Piagnone, d'un fabricant de soieries.

— Mais enfin, qu'a-t-il fait? reprit le caporal impatienté.

— On dit qu'il a voulu tuer un seigneur... Que sais-je, moi? Troï... Troyano,... le nom n'y fait

rien, ... garde-du-corps du prince. Ce gentilhomme doit avoir séduit une sœur de ce garçon. Et le petit est venu au camp sur la brune, habillé en femme, dans le but de se venger. Après s'être posté dans un endroit écarté, il envoya dire au gentilhomme en question, qu'une jeune personne désirait lui parler; comprenez-vous la ruse? Afin que le séducteur ne se méfiât de rien et vint seul au rendez-vous. L'autre y alla en effet; mais il avait eu la précaution de se faire accompagner, à une certaine distance, par quatre soldats. A peine eut-il trouvé la belle, que celle-ci lui crie : « Défends-toi, traître ! » Et l'épée avait suivi la voix. Le gentilhomme dégaine aussi; mais il eut à peine paré deux ou trois coups, que ses *bravi* eurent entouré et désarmé son agresseur. Le pauvre garçon a été garrotté; et, tout à l'heure, maître Accroche lui serrera le gosier. —

Le caporal fit un mouvement des épaules qui voulait dire : « Ce n'est que cela ! » et s'en retourna à ses affaires.

Ce récit avait fait réfléchir Fanfulla; car, bien qu'aucun nom n'eût été prononcé, il lui semblait que cette affaire regardait Lisa. Et il ne se trompait pas. Celui qui se préparait, au pied de la potence, à faire le dernier voyage en bon chrétien, n'était autre que notre jeune ami Bindo.

CHAPITRE XVII.

AMOUR ET TRAHISON.

Vers le commencement de la même soirée où Lisa s'était exposée à tant de fatigues et de dangers pour aller à la recherche de son mari, Troïlo s'était joyeusement attablé à la villa Guicciardini avec le prince d'Orange et une foule de capitaines et de gentilshommes, qui passaient ainsi gaiement tout le temps qu'ils n'étaient pas obligés, par devoir, d'employer ailleurs. A la villa on trouvait une table bien servie, des cartes, des dés et tous les divertissements que pouvaient permettre la localité et les circonstances.

Bien que l'avarice du pape Clément laissât le plus souvent l'armée sans argent, et que les soldats, faute de paie, vécussent misérablement et souvent même se révoltassent, les chefs avaient cependant trop d'esprit pour ne pas régler les choses de manière à ne jamais manquer du nécessaire, et même, autant que possible, à se procurer le superflu.

Sur ce point de vue de l'art militaire, il semble que tous les grands capitaines ont toujours eu les mêmes principes, avant comme après l'invention de la poudre. Et le prince d'Orange qui, à l'âge de vingt-sept ans, était déjà l'un des plus hardis et des plus expérimentés dont l'histoire fasse mention, se gardait bien de rester, sous ce rapport aussi, au-dessous de ses rivaux.

La villa Guicciardini, encore en assez bon état au-

jourd'hui, est bâtie sur la route qui conduit du plateau de Giullari à Sainte-Marguerite de Montici. Elle est composée de deux corps de logis à deux étages, carrée et d'une construction écrasée. Deux murs crénelés joignaient alors une aile à l'autre en laissant entre elles un espace vide en guise de cour. La porte cintrée, défendue par deux colonnes tronquées et évasées à leur sommet, donne sur la grand'route. Les fenêtres du rez-de-chaussée, d'une belle proportion et à distance régulière, dans le style du Bramante, sont encore garnies de gros barreaux de fer qui, de la partie supérieure du chambranle, viennent s'appuyer sur une large devanture en forme de console. Le prince, avec ses gentilshommes et ses pages, occupait l'aile gauche, à partir de la porte d'entrée; les gens de service, les bagages et les chevaux étaient dans l'aile droite.

La cour était éclairée par des torches de résine. Les caisses d'orangers et de citronniers, que les jardiniers y avaient transportées pour les soustraire à la hache des soldats, servaient de râteliers pour les halbardes des lansquenets qui étaient de garde à la porte.

En dehors, le long des murs, un grand nombre de chevaux sellés, bridés et tenus par des valets, attendaient leurs maîtres.

Le souper fini et les tables desservies, on avait pris les cartes et les dés. Le prince, en cape de velours cramoisi doublé de petit-gris, jouait au lansquenet avec don Ferrante Gonzaga, le comte de San Secondo, Pier Luigi Farnese et une dizaine d'officiers espagnols et allemands. Devant lui reluisait un tas de flo-

rins d'or dont il mettait une poignée à chaque enjeu ; et le résultat, quel qu'il fût, ne produisait pas la moindre altération sur son visage hautain et impassible. Les règles de la chevalerie et les maximes en vigueur chez la noblesse voulaient qu'on jouât gros jeu, mais qu'on perdît avec indifférence comme on devait payer sans délai. L'observance de cette dernière loi força un jour le prince d'Orange, au dire de l'historien Varchi, à disposer de toute la somme que le pape lui avait envoyée pour payer l'armée. Les soldats mouraient de faim il est vrai, mais les dettes d'honneur étaient acquittées. Entre deux maux il fallait choisir le moindre.

Quelques gentilshommes étaient étendus sur de larges fauteuils à bras ; d'autres allaient et venaient dans la salle ; tous causaient, riaient, parlaient de chasse, d'amour, d'exploits, de duels. Les plus jeunes faisaient des armes dans une chambre voisine ; et, dans ce moment, on formait cercle autour de Troïlo et d'Alexandre Vitelli, qui faisaient un assaut à l'épée et au poignard avec un égale adresse, bien que la plupart des témoins trouvassent que le premier l'emportait sur son adversaire.

Les chapeaux, les casques, les gants, les épées, les manteaux des invités étaient jetés pêle-mêle sur les chaises et sur les tables. Des armes, des enseignes, des bannières, des insignes de guerre de toute sorte étaient suspendus aux murs peints à fresque en compartiments historiés et encadrés de stucs en bas-reliefs. Mais les peintures étaient entièrement dégradées par les gros clous qu'on y avait enfoncés au hasard.

Un côté de la salle était occupé par une large et haute cheminée, dont le manteau était posé sur deux figures de chasseurs, un cor à la bouche, et debout contre les supports. L'entablement qu'ils soutenaient de la tête et d'un bras, était habilement sculpté en feuillages, en figures d'animaux, en masques. Deux nymphes, debout au-dessus, tenaient perpendiculairement entre elles l'écusson aux trois cors de la famille Guicciardini.

Un homme de moyenne taille, dont l'aspect annonçait une vieillesse anticipée, était assis près du feu, seul et tellement absorbé dans ses pensées, qu'il semblait ne pas s'apercevoir, ou du moins ne pas se soucier des rires et du tapage qui éclataient autour de lui. Il portait le *lucco* et le capuchon florentins. Accoudé sur un des bras du fauteuil et la joue sur sa main fermée, il regardait les flammes serpentantes du foyer; et, selon la nature des pensées qui le préoccupaient, il fronçait les sourcils, hochait la tête ou laissait courir un sourire sur ses lèvres; mais un sourire qui était loin d'exprimer la satisfaction.

Ce personnage n'était autre que Baccio Valori, commissaire du pape près de l'armée impériale. Homme d'un esprit pénétrant, versé dans les affaires d'état, avide du pouvoir et jouissant de la réputation d'un profond politique. Vers la fin de sa vie, il dut se convaincre cependant que la meilleure politique consiste à être honnête homme, puisqu'en fin de compte, il ne put soustraire sa tête coupable à la hache de Come 1^{er}.

De l'issue du siège de Florence dépendait l'accom-

plissement des espérances ambitieuses ou la ruine complète du commissaire.

Si la ville était prise et subissait le joug des Médicis, il devait être élevé aux premières dignités, obtenir honneurs et richesses, et conserver les titres de bon, de prudent citoyen, d'ami de l'ordre et des lois. Si au contraire la république parvenait à sauver sa liberté, il ne restait à Valori que la tache de rebelle ; ses biens étaient confisqués ; il était réduit à la méprisable condition de traître maladroit.

De nombreuses et graves difficultés le séparaient du succès. Chargé de tenir le camp abondamment pourvu de munitions et de vivres, il avait fort à faire, entre le pape qui n'aimait pas à payer et le prince qui n'était pas avare des faibles sommes expédiées de temps à autre par la chambre apostolique.

D'un autre côté, Clément VII soupçonnait le prince d'Orange de vouloir faire la conquête de Florence pour son propre compte ; et Valori avait encore mission de surveillance, afin, le cas échéant, de faire avorter les projets de l'ambitieux étranger. Enfin le parti des Piagnoni, que le commissaire espérait réduire par la présence seule de l'armée impériale, paraissait au contraire si fortement constitué désormais et si bien décidé à se défendre, qu'on pouvait raisonnablement douter du succès de l'entreprise.

Maître Baccio avait jugé très-important pour lui d'avoir des agents à Florence qui l'informassent jour par jour des résolutions du parti ennemi. Il avait en conséquence organisé une correspondance secrète avec un grand nombre de Palleschi qui étaient restés dans la ville.

Mais ceux-ci, comme suspects au gouvernement, ne pouvaient être informés que tardivement ou d'une manière inexacte, et leur coopération était à peu près inutile pour Valori.

Troïlo aurait pu le servir plus avantageusement en parvenant à s'introduire dans la maison de Niccolò, puisqu'il se serait trouvé, pour ainsi dire, au cœur du parti ennemi et à portée d'en connaître les projets et les plus secrètes résolutions.

Mais ce jeune homme inspirait peu de confiance au vieux diplomate ; car, bien qu'il eût promis à Malatesta de s'occuper de cette affaire, comme nous l'avons vu au chapitre VII, bien qu'il n'eût jamais retiré la promesse qu'il en avait faite à Valori lui-même, il se montrait cependant fort peu soucieux de mettre la main à l'œuvre, s'excusant sur divers prétextes, trouvant mille difficultés ; il ne savait pas se résoudre à échanger la vie du camp, un peu dure quelquefois sans doute, mais libre, licencieuse, assaisonnée des plaisirs qu'il goûtait dans la maison du prince, contre la vie tracassée et mélancolique d'une ville assiégée, en proie aux sermons, aux processions, aux pénitences, et avec la perspective d'un logement dans la maison la plus austère et sous le chef le plus rigide et le plus redouté des Piagnoni.

Il ne faut donc pas être surpris de voir Baccio Valori, la tête remplie de tant de préoccupations et en lutte continuelle avec tant de caractères divers, respirer le dépit et le mécontentement, et s'isoler dans une attitude de mauvaise humeur. Remercions Dieu plutôt de ce qu'il en coûte quelquefois davantage d'être fripon que d'être honnête homme.

En ce moment, un groupe de jeunes gens, fatigués des exercices gymnastiques, entrèrent dans la salle et se ruèrent en plaisantant du côté de la cheminée, sans prendre garde au fauteuil de Baccio qu'ils faillirent renverser. Celui-ci se retourna plein de dépit et en grommelant entre ses dents, tandis que Troïlo, s'approchant de lui, lui dit en riant :

— Ne vous fâchez pas, maître Baccio, et chassez-moi ces noires pensées. En vérité, votre figure s'est allongée d'une aune aujourd'hui... Ne savez-vous donc pas que cent ans de mélancolie ne paient pas un centime de dettes ?

— Tu es un grand fou ! et si tu voulais t'occuper d'autre chose que de sottises, tu n'y perdrais rien. Voyons, assieds-toi un peu ici ; car tu dois être sur les dents, du train d'enfer que vous avez fait jusqu'à présent.

— Sur les dents ! Jamais, maître Baccio ; et si vous voulez tirer quatre bottes avec moi, vous vous en apercevrez.

— Ne me casse pas la tête de tes sornettes... Je n'ai pas l'esprit à la plaisanterie.

Puis il continua d'un visage adouci et presque sur le ton de la prière :

— Et à Florence, enfin, quand penses-tu y aller ? Tu as cependant promis à Malatesta et à moi !... Tu sais pourtant combien nous aurions besoin d'y avoir un homme de confiance !

— Attendez, maître Baccio, répondit le jeune homme en tirant un fauteuil à lui, et en s'asseyant les jambes étendues et les bras pendants ; j'ai déjà

deviné que vous avez un sermon sur l'estomac et que vous voulez vous en débarrasser... Me voici, je suis prêt à le recevoir; vous vous sentirez mieux après... Commencez; maintenant que j'ai tâté ce fauteuil, je vous promets de ne pas bouger de sitôt.

— Tu plaisantes, Troïlo, et pourtant c'est dans ton intérêt que je te parle.

Il lui mit une main sur l'épaule, le regarda fixement, et continua en baissant la voix :

— Ah! fou que tu es; mais sais-tu qu'une occasion comme celle que je t'offre, de gagner les bonnes grâces du pape et des Médicis, serait inappréciable pour bien d'autres, et toi, cependant...

— Et moi... et moi, je ne la refuse pas, répondit Troïlo, en s'agitant sur son fauteuil en signe d'impatience. Vous êtes drôle aussi, vous... C'est bientôt dit : Allez à Florence, chez Niccolò!... Me voici, je suis devenu Piagnone! oui... et là-dessus, il me croira... m'établira chez lui... je saurai tout... je trouverai tout de suite moyen de vous communiquer ses secrets... Hé! maître Baccio, vous courez la poste...

— Qu'il y ait quelques difficultés, je ne le nie pas; mais les affaires dans ce monde ne se font pas d'elles-mêmes... et ce n'est pas sans peine qu'on les conduit à bon terme. Mais si tu ne t'en occupes pas davantage, nous attendrons bien certainement que la manne nous tombe du ciel... S'il n'y avait ni difficultés ni risques, on ne t'aurait pas sans doute promis les riches récompenses...

— Oh! quant à cela, interrompit Troïlo, je les aurai bien gagnées. Voyez un peu le beau plaisir d'aller rester chez Niccolò!..... Ce sera à peu près la

même chose que d'habiter la caverne de Saint-Antoine. A propos, il faudra que je me remette à apprendre mes prières... Il serait bien de pouvoir aussi débiter quelque passage, quelque prophétie de frère Girolamo. Voici, voici que je m'en rappelle une : *Florentia renovabitur*, et puis, *flagellabitur*..... Non, c'est tout le contraire... on commence avec le *batonabitur*. Et il n'a pas mal deviné, le prophète!... Et puis, croyez-vous que ce soit peu de chose? M'en aller, Dieu sait pour combien de temps, jouer ni plus ni moins que le rôle de mari amoureux et fidèle! Si le pape est honnête homme, il me doit le chapeau de cardinal pour cela seulement!

— Allons donc, libertin! Comme si je ne savais pas qu'elle est très-jolie! Du reste, il y a longtemps que tu ne l'as pas vue, et ce sera presque une nouvelle conquête.

— Oui, presque, vous avez bien dit.

— Et puis, sois tranquille; lorsque nous serons maîtres de Florence et qu'il sera temps de penser sérieusement, je me charge de te trouver une fille de si bonne maison et avec une dot si bien arrondie que tu devras me remercier. Voyons, au bout du compte!...

— Au bout du compte, j'irai, j'irai; car cela revient au même pour moi... Je suis condamné à entendre des sermons; les vôtres ici; à Florence, ceux des moines... Ne serait-ce que pour varier mes plaisirs, je veux entendre les derniers; car les vôtres, mon bon maître Baccio, commencent à me sembler un peu trop longs. —

Ils en étaient là, lorsque plusieurs gentilshommes se rapprochèrent de la cheminée. On savait que de-

puis quelque temps, Valori cherchait inutilement à endoctriner Troïlo pour qu'il s'embarquât dans cette noble entreprise, et ce sujet avait souvent servi de thème aux discours et même aux plaisanteries des amis du jeune courtisan. Alors Troïlo, après avoir annoncé que finalement il se décidait à partir, dit à ceux qui l'entouraient :

— Je ne ferais pas mal d'essayer le discours que je tiendrai au grand conseil, pour célébrer ma conversion. —

Etant monté sur un fauteuil, il commença ainsi, en prenant une voix nasillarde et plaintive :

— Un rayon de la grâce divine, mes très-honorés seigneurs, un rayon de la grâce céleste, très-excellents magistrats, descendu sur cette tête indigne par l'intercession de notre bienheureux saint frère Jeronimo, est venu, peuple magnanime, marchands de soie, marchands de laine, très-nobles apothicaires, bouchers, maçons, teinturiers, tourneurs très-illustres et très-puissants, ce rayon est venu finalement dissiper les ténèbres dans lesquelles je marchais misérablement, trompé que j'étais par les conseils et les exemples abominables de cet homme impie, scélérat, dépravé et détestable, de ce vase d'iniquité, de cet infame maître Baccio Valori... —

Qu'on juge si ces paroles furent accueillies par des rires bruyants. Le sermon en fut interrompu, et les joueurs impatientés se retournèrent de mauvaise humeur; mais le prince leva la tête et prononça d'une voix forte le seul monosyllabe :

— Paix! —

Un silence absolu succéda comme par enchante-

ment, et l'on put distinguer la voix d'un valet qui dit du seuil de la porte :

— Messire Troïlo ! un enfant demande à vous parler.

— Fais-le entrer, — répondit le jeune homme sans changer de place.

Un petit garçon s'avança et dit à Troïlo :

— Une femme qui désire vous parler de suite, vous fait prévenir qu'elle vous attend ici près, sur la route de Baroncelli. —

Troïlo descendit en toute hâte de sa chaise en disant :

— Mes seigneurs ! le sermon à un autre jour !.... Il ne faut pas faire attendre les dames... — Puis il ajouta avec le plus grand sérieux du monde : C'est pourtant bien ennuyeux de se voir relancé par ces dames jusqu'au milieu du camp... Eh ! mais je les plains... —

Et, poussant un profond soupir :

— Voilà ce qu'on gagne à être joli garçon. Allons, mon enfant, marche devant et montre-moi le chemin. —

Et ses compagnons de le complimenter à leur façon sur sa bonne fortune.

Valori, qui l'avait suivi jusqu'à la porte, lui dit :

— Tu vas voir que c'est Lisa... Ce serait du beurre sur nos épinards, et si je ne me trompe pas et que la fortune vienne ainsi au-devant de toi, sache en profiter. —

Troïlo sortit. Mais, au lieu de Lisa, il trouva Bindo, qui, plus hardi que prudent, s'était promis de venger sa sœur, depuis le jour où elle avait été chassée

de la maison paternelle, et qui, jusque-là, n'avait pu trouver moyen d'exécuter son projet.

Peut-être eût-il réussi, si Troïlo se fût présenté seul au rendez-vous; mais celui-ci avait fait signe de le suivre à quatre soldats, qui mirent fin à l'aventure, comme nous l'avons raconté dans le chapitre précédent.

Lorsque Bindo fut pris et condamné à être pendu, Troïlo aurait pu facilement le sauver. Pour cela, il n'avait qu'à dire un mot à l'officier chargé de la police du camp. Il fut même sur le point de le faire, mais il se dit ensuite :

« Laisse-le pendre ! cela pourra peut-être t'exempter de cette maudite expédition à Florence; car il ne pourra plus venir dans la tête de ce poltron de Baccio, ce me semble, de m'envoyer en pension chez celui dont j'aurai fait pendre le fils. —

Ce fut en raisonnant ainsi qu'il quitta la place et retourna lentement à la villa. Mais Baccio, qui avait conçu l'idée que cette aventure pouvait faire naître quelque incident favorable à ses projets, et qui n'était pas homme à négliger les petites choses, puisqu'il savait fort bien qu'elles peuvent quelquefois conduire à des résultats importants, ne s'était pas contenté d'attendre le retour de Troïlo; il l'avait suivi de près, et rencontra un des soldats qui avaient arrêté Bindo, et qui racontait le fait à ceux qui l'accompagnaient.

Valori demande avec empressement ce dont il s'agit. A peine sait-il qu'on va pendre le fils de Niccolò, qu'il court à toutes jambes, et arrive heureusement au moment même où le pauvre enfant, un pied déjà sur l'échelle, allait monter le second échelon.

Tous les spectateurs furent étrangement surpris de voir le commissaire du camp se frayer en toute hâte un passage à travers la foule, en s'aidant de la voix et du geste. Le bourreau, étonné comme les autres, suspendit l'exécution. Alors, Valori fait délier les mains et le cou du jeune garçon, dont le visage, malgré sa fermeté, avait la pâleur de la mort; il l'encourage par de bonnes paroles, en l'assurant qu'il n'a plus rien à craindre, et le prend par la main pour le conduire hors de la foule.

« Il ne manquait plus que cela! » murmurait Baccio entre ses dents, en pensant au danger qu'il avait couru de voir tomber tous ses plans par la mort de Bindo. Et comme les méchants se devinent entre eux, il soupçonna tout d'abord que cette exécution était entrée dans les calculs de Troïlo. Aussi, disait-il dans son cœur, tout en continuant sa marche vers la villa, en tenant Bindo par la main :

« Troïlo! Troïlo! tu es un jeune renard; mais je suis plus vieux que toi, et j'ai la conviction que cela ira à ma guise, et non à la tienne. »

Arrivé chez lui, il confia Bindo à ses gens, avec ordre de lui donner un excellent souper, et de lui préparer un bon lit. Après avoir rassuré de nouveau le jeune garçon par des expressions et des manières affectueuses, il retourna dans la salle, où Troïlo entra aussi quelques instants après.

— Sans moi, lui dit Baccio en lui frappant sur l'épaule, ton beau-frère jouerait maintenant les jambes en l'air..... Remercie-moi donc de ce qu'il l'a échappé belle; car, avec cet enfant, s'en allaient

toutes tes espérances de gagner les bonnes grâces de Sa Sainteté.

— Je vous suis vraiment fort obligé, répondit Troïlo, dont le visage de marbre, si l'on peut se servir de cette expression, ne trahit aucun des sentiments qu'il éprouvait alors. Les deviner fut donc impossible pour la plupart, mais non pour Baccio, qui put en rire sous ses moustaches.

De son côté, Fanfulla, témoin des préparatifs du supplice de Bindo, puis de l'intervention précipitée du commissaire lui-même, avait suivi ce dernier lorsqu'il sortit de la foule; et il arriva au quartier du prince presque en même temps que lui. Il pria un domestique d'entrer dans la salle de réunion et de dire à Troïlo :

— Un homme, une espèce de Bohémien, vous attend à la porte pour vous parler de la part d'une *gentildonna* de Florence... sans vouloir dire qui elle est.

— En voilà assez pour une fois, répondit Troïlo; je crois qu'on veut se moquer de moi, ce soir! Diseur de s'en aller au diable.

— Non, non, attends, interrompit Valori. —

Et, prenant Troïlo sous le bras, il l'entraîna hors de la salle, en disant :

— Eh! ne t'emporte pas ainsi! Voyons d'abord ce que c'est. —

Lorsqu'ils arrivèrent dans l'antichambre, où le messager attendait, Baccio feignit de s'en aller; mais il se cacha derrière un pan de tapisserie, d'où il pouvait tout entendre. Fanfulla, après avoir salué Troïlo, lui dit qu'une jeune dame, qu'il devait beaucoup connaître, était sortie de Florence tout exprès pour

venir le trouver, et qu'elle l'attendait tout près de là. Puis il esquiva en souriant les demandes de Troïlo qui voulait savoir le nom et le but du voyage de la jeune inconnue.

— Vous verrez vous-même qui c'est et ce qu'elle veut... et vous n'aurez pas à vous repentir de vous déranger un peu pour venir la trouver.

— Allons, expliquons-nous!... Ecoute, mon brave homme, j'ai certains soupçons.... Dis-moi, est-ce Lisa, la fille de Niccolò Làpi?

— Vous avez mis le doigt dessus, répondit Fanfulla, qui croyait lire sur la figure de Troïlo les sentiments que désirait la jeune femme. Venez donc; car la pauvre petite vous attend comme un ange du paradis. —

Pendant ce dialogue, Valori, à qui Fanfulla tournait le dos, souleva la tapisserie, et fit à Troïlo un signe impératif. Celui-ci dut donc conclure en disant : « Eh bien! allons. » Et, précédé de Fanfulla, il sortit sans se faire accompagner cette fois, vu qu'au dire de son guide, Lisa l'attendait à la première maison du hameau.

Il serait difficile de juger ce qui se passait alors dans l'âme de Troïlo. Les replis du cœur humain sont si profonds, et le bien s'y trouve mêlé avec le mal de telle sorte, qu'il n'est pas toujours aisé de prononcer un jugement sur le compte des plus grands scélérats. Peut-être qu'en se voyant sur le point de mettre irrémisiblement la main à cette œuvre ténébreuse, la conscience de Troïlo jeta-t-elle son dernier cri. L'idée de revoir cette malheureuse, qui avait tant souffert pour lui, et qui s'abandonnait encore à

son amour ; l'idée de la recevoir dans ses bras et de faire servir son crédule dévouement de piège pour perdre tous ceux qu'elle aimait et les livrer à leurs plus implacables ennemis, tout cela était si lâche, si horrible, que, malgré sa perversité, le traître ne pouvait s'y résoudre froidement et sans remords. Mais la voix de l'honneur fut étouffée par les inspirations de la vanité, par l'orgueilleuse pensée qu'il n'y avait pas grand mal à tromper une fille du peuple lorsqu'il y allait de la position et de la fortune d'un gentilhomme. Ce moment d'hésitation et de remords, si toutefois il eut lieu, passa donc comme un éclair ; et Troïlo se prépara d'avance à ne pas se laisser attendrir ; puis enfin, pour apaiser entièrement sa conscience, il se dit à lui-même : « Après tout, quel grand dommage lui aurai-je causé ? L'avoir épousée sans sacrement ! comme si cela n'arrivait pas tous les jours... Mais je ne ferai pas comme tant d'autres, moi, je lui donnerai assez d'argent pour qu'elle puisse trouver un bon mari de sa condition. »

Pendant que Troïlo cheminait en compagnie de semblables pensées et de pareils sentiments, la pauvre Lisa, à qui quelques instants d'attente et d'angoisse avaient semblé des heures, tremblait déjà dans la crainte de quelque nouveau malheur. Sur le point de revoir celui qu'elle avait tant aimé, son cœur repoussait tout soupçon, et s'enivrait à la seule idée de se sentir encore une fois dans ses bras. Mais une pensée l'enveloppait de tristesse : « Qui sait comment il me trouvera ? se disait-elle ; les chagrins, le besoin, m'ont tellement changée !... Oh ! que ne donnerais-je pas pour être belle comme je l'étais autrefois ! » Et,

pour ne rien négliger du moins, elle se rajustait les cheveux, dépouillait les haillons qui avaient servi à son déguisement, et drapait ensuite avec le plus d'élégance possible le reste de ses vêtements... les mêmes qu'elle portait en sortant de la maison paternelle, les seuls qu'elle eût portés depuis lors!

Toutes ces petites opérations avaient eu lieu avec des précautions infinies, dans les transes mortelles où était la malheureuse Lisa, que le moindre bruit la fit découvrir.

Enfin, elle entendit marcher sur la route. Elle écoute en retenant son haleine; les pas s'approchent, traversent une haie et se dirigent de son côté. L'obscurité empêchait de distinguer les objets; mais elle reconnaît bientôt la voix de Fanfulla.

— Réjouissez-vous, Madonna, le voici lui-même. —

La jeune femme voulut se lever, mais les forces lui manquèrent, et elle tomba sur ses genoux en disant :

— Oh! mon Troïlo! je t'ai donc revu avant de mourir! —

Troïlo la releva et la serra contre sa poitrine avec des expressions si tendres, si passionnées, que Lisa fut sur le point de succomber à sa propre émotion.

Mais nous qui connaissons le sentiment qui dictait ces démonstrations hypocrites, nous n'avons pas le courage de les retracer.

Le bon Fanfulla, que cette scène avait attendri, passait sa main rude sur ses paupières en disant :

— Il serait curieux que je me misse à pleurer! —

Ce premier moment passé, Troïlo prit l'enfant dans ses bras et lui fit mille caresses, tandis que Lisa lui disait en se pressant contre lui :

— Moi qui craignais d'être grondée pour m'être exposée ainsi avec notre enfant!... Ingrate que je suis! je devais pourtant te connaître, mon ami. Pardonne-moi d'avoir été injuste à ton égard. Oh! maintenant oublions tout ce qui s'est passé : nous nous sommes retrouvés! Il n'y a plus de douleurs pour ta pauvre Lisa! Tout est oublié. Il fut un temps!..... Oh! j'ai bien souffert!... Je te raconterai tout... mais maintenant je n'y pense plus!

— Non, je n'y pense plus, continuait Lisa à voix basse, en se dirigeant vers le village avec ses deux compagnons; car le cœur peut rajeunir en un instant... Mais les traits du visage!... Oh! comme celui de ta pauvre Lisa te paraîtra changé! Ne t'effraie pas, mon Troïlo! Maintenant que je suis contente..... je redeviendrai bientôt telle que j'étais..... Prends patience pendant quelques jours; et si Dieu veut que tu me trouves encore belle, je te dirai : « C'est ton ouvrage, mon ami... » Oh! quand je pense que tu vas me voir tout à l'heure!...

— Allons, folle que tu es, chasse de pareilles idées, répondit Troïlo en souriant. Tu me fais injure, et si tu parles encore ainsi, je me fâcherai. —

La pauvre Lisa, dans la crainte de dire un mot qui pût lui déplaire, se tut à l'instant même. Elle ajouta seulement, en lui serrant le bras :

— O mon ami! tu as bien raison. Je suis folle de douter de ton amour. —

Ils arrivèrent à la villa.

Baccio, que la conduite de Troïlo à l'égard de Bindo avait mis sur ses gardes, ne l'avait pas perdu de vue dans cette seconde sortie. Ils le rencontrèrent

à moitié chemin. Et le commissaire s'étant approché sans faire mine de connaître Lisa ni Fanfulla, dit à Troïlo :

— Attendez un instant, j'ai à vous communiquer quelque chose d'important. —

Troïlo dit tout bas à la jeune femme :

— C'est le commissaire du camp... Je ne voudrais pas qu'il vînt à soupçonner qui tu es...; car, ni les Piagnoni, ni ceux qui ont des rapports avec eux, ne sont les bienvenus ici, comme tu peux le penser... Retire-toi donc un peu à l'écart, ainsi que ce brave homme. —

Lisa s'empressa de quitter le bras du traître, et se retira dans la partie la plus obscure de la rue. Lorsque Troïlo fut seul avec Valori, celui-ci lui demanda avec empressement :

— Est-ce Lisa ?

— C'est elle.

— Sache donc, reprit Baccio, que pour donner une meilleure explication à ton départ du camp, j'ai imaginé une histoire qui ne me paraît pas maladroite. Suffit, ce n'est pas le moment de faire de longues phrases... Ton domestique était là tout à l'heure..... trouve moyen de la faire conduire par lui à ton quartier, et toi, reste ici pour nous concerter. —

Troïlo alla rejoindre Lisa :

— Une affaire de la plus grande importance, lui dit-il, m'empêche de t'accompagner ; mais, sois sans crainte, et suis l'homme que je vais t'envoyer. Demande-lui tout ce qu'il te faut, il est à tes ordres. Adieu, Lisa, sois sans inquiétude, je ne tarderai pas à revenir près de toi. —

Sur ce, il la quitta et appela son valet, ce même Michel que nous avons vu remplissant le rôle de prêtre dans la cérémonie du mariage de Lisa.

Il lui ordonna de conduire la jeune femme à son logement de Torre del Gallo, et d'exécuter en tous points ses ordres.

Le valet objecta :

— Prenez garde, messire, elle pourrait me reconnaître!

— Sois tranquille, répondit Troïlo; d'abord, elle était si agitée ce jour-là qu'elle n'a certainement pas vu ta figure; et puis il y a si longtemps, et ton nouveau costume te change tellement, que le diable lui-même ne te reconnaîtrait pas.... Va donc sans crainte... En lui parlant, aie soin surtout de lui débiter toutes les fadaïses qui te passeront par la tête pour lui faire croire que je ne pense, que je n'ai jamais pensé, et que je ne penserai jamais qu'à elle.

— J'ai compris. En un mot, traiter celle-ci comme sont traitées toutes les autres.

— Justement. —

Le valet s'éloigna. Troïlo rejoignit Valori, et tous deux retournèrent s'asseoir au coin du feu, dans la salle de la villa. Baccio prit la parole :

— Écoute-moi bien; car si tu sais agir, l'affaire ne peut plus manquer. J'ai réfléchi que la maison de Niccolò ne te sera pas ouverte pour être simplement rentré à Florence avec Lisa. Il faut que tu aies quelque titre près de lui, et Bindo va nous servir admirablement. —

Valori expliqua alors en détail le plan qu'il avait imaginé; mais, comme le lecteur doit, dans peu, en

voir l'exécution, il serait superflu d'en parler maintenant. Ils convinrent ensuite des signaux que Troïlo devait faire du haut de la maison de Benedetto Nobili, et des chiffres à employer dans le cas d'une correspondance par lettres. On désigna le lieu où ces lettres seraient déposées pour être reprises par des affidés, de manière à ce que ceux-ci ne vissent pas même à se rencontrer. Ce mode de correspondance avait un immense avantage, pour le cas où l'un de ces messagers vint à tomber entre les mains des ennemis, puisqu'il le mettrait dans l'impossibilité de révéler le nom de celui qui l'avait envoyé. Baccio ajouta une infinité de conseils, de promesses et d'encouragements. Il avertit, entre autre chose, son complice de faire grand cas des moines de Saint-Marc, de les fréquenter le plus qu'il pourrait, jugeant, ce qui était vrai, que ces religieux avaient un grand empire sur l'esprit de Niccolò.

— Je te donnerai pour Nobili un billet que tu coudras dans tes habits ou que tu cacheras de toute autre manière. Allons, Troïlo, montre du courage, et va au nom de Dieu ! Quand je pense au prix qui t'attend pour si peu de fatigue, j'envie vraiment ton sort ! Nous nous reverrons bientôt à Torre del Gallo, où je te porterai l'argent nécessaire pour ton entretien pendant que tu seras là-bas. En attendant, fais bonne mine à madame, réjouis-la, puisque la pauvre petite ne devra payer que trop chèrement sa joie d'aujourd'hui... Je ne suis pas un de ces méchants qui se plaisent à faire souffrir les autres sans aucun but d'utilité. —

Troïlo dut pourtant se dire : « Tu es un grand scé-

lérat! » Il se leva, dit adieu à Valori et prit congé du prince. En se rendant à son quartier, il réfléchit à l'à-propos de cette nouvelle intrigue inventée par Valori; et il sentit pour ce dernier l'admiration respectueuse que les fripons éprouvent à l'égard de leurs maîtres.

CHAPITRE XVIII.

HYPOCRISIE.

Les collines qui dominant Florence du côté du midi, s'étendent jusque dans l'enceinte des murs; en sorte qu'à partir de la rue des Bardi jusqu'à la porte San Giorgio, la ville s'élève, pour ainsi dire, en amphithéâtre. Un coteau couvert d'oliviers, de vignes et d'un grand nombre de maisons de campagne, continue graduellement la montée, à moitié de laquelle est bâti Giramonte. Plus haut, et sur la crête du col, d'où l'on descend dans le val d'Ema, s'élève la villa appelée Torre del Gallo (1). C'était là que le comte de San Secondo, l'un des chefs de l'armée impériale, avait son quartier, et où était aussi le logement de Troïlo d'Ardinghelli.

Cet édifice ne consiste pas seulement en une tour, comme son nom semblerait l'indiquer. La tour est bâtie sur l'angle d'une maison de forme rectangulaire avec une cour intérieure entourée d'un portique. La

(1) La Tour du Coq.

tour, deux fois plus élevée que le reste du bâtiment, était alors divisée en plusieurs étages, et sur la plateforme de son sommet crénelé était plantée une girouette en fer qui avait la figure d'un coq.

A l'époque de notre histoire, le sentier, qui, du plateau de Giullari, conduit à Torre del Gallo, était bordé de deux rangs de cyprès, entre lesquels s'avançaient alors Lisa et Fanfulla, précédés de Michel, une lanterne à la main. Lorsqu'ils furent entrés dans l'appartement de Troïlo, le valet dit à Lisa :

— Madonna, mon maître m'a ordonné d'exécuter toutes vos volontés... Mais ce n'était pas nécessaire... car moi, qui ne le quitte ni jour ni nuit, je sais bien... Enfin, quand il dort, voyez-vous ! il a toujours votre nom à la bouche. La nuit dernière encore, sans aller plus loin... je l'ai entendu... je crois qu'il rêvait... je l'ai entendu s'écrier : « Je veux ma Lisa ! si je ne puis la retrouver, il ne me reste qu'à mourir. »

Il est facile d'imaginer combien les paroles de ce fripon furent douces et harmonieuses aux oreilles de la jeune femme. Malgré la longueur du chemin, malgré toutes les peines endurées, elle ne sentait plus la fatigue en ce moment. Elle parcourait la chambre, et disait à Fanfulla, avec un sourire, à la vue du désordre extrême qui régnait autour d'elle :

— On voit bien qu'il n'y a pas de femme ici ! Voyez donc, ce pauvre ami a un lit sur lequel un chien ne voudrait pas se coucher ! —

Et Lisa donnant son enfant à Fanfulla, s'empressa de remettre en ordre les couvertures, de relever symétriquement les draps avec cette supériorité incontestée que montrent les femmes dans ces

sortes d'occasions. Après le lit, elle s'occupa du reste de la chambre où il n'y avait que quelques chaises et une table, mais tellement encombrées de linge, de vêtements, de gants et d'autres effets, qu'une grande partie des objets était tombée à terre. Les armes seules, brillantes et bien fourbies, étaient rassemblées et suspendues au mur. Sur la table se trouvait aussi une petite valise à demi ouverte. Heureusement Lisa ne pensa pas à en examiner le contenu; elle y eût peut-être trouvé matière à de sérieuses objections contre les assurances que le valet venait de lui donner.

Après avoir tout mis en place, elle coucha le petit Arriguccio, et dit en le regardant dormir profondément :

— Voyez, Fanfulla! n'est-ce pas la main de Dieu qui nous a conduits? La nuit dernière, Arriguccio faillit mourir... et ce soir, malgré toute la fatigue du voyage... il semble n'avoir jamais été mieux reposé! Il y avait bien longtemps que mon cœur me disait qu'en arrivant ici, tous mes maux seraient finis! —

Pendant ce temps, Troïlo, débarrassé de Valori, était revenu chez lui en toute hâte. En entrant dans la chambre, où il était si impatiemment attendu, il jeta sur une chaise sa toque et son manteau, et, poussant un soupir de liberté, il dit à Lisa, avec l'expression de la plus franche allégresse :

— Finalement, me voici près de toi. Et ici, vive Dieu! il n'y aura plus ni commissaire, ni prince, ni autre fâcheux qui vienne me déranger... Mais à ce que je vois, continua-t-il en regardant autour de lui, on s'aperçoit déjà que je ne suis plus à la merci de

cet imbécile de Michel, qui tient cette chambre comme une écurie... Ma Lisa, tu es toujours la même, toujours affectueuse, toujours un ange ! —

Puis, prenant les mains de la jeune femme, et arrêtant les yeux sur son visage que les émotions multipliées de cette soirée avaient animé d'un vif incarnat et qui, pour cela même, ne paraissait pas aussi décharné, aussi exténué qu'il l'était réellement, il lui disait :

— Brava, ma Lisa ! Tu as voulu te rire de moi ! Est-ce donc là ce visage si défiguré, si affreux ? Tu es un peu maigrie, sans doute ; mais bientôt il n'y paraîtra plus, je l'espère. —

— Oh ! mon ami, lui répondait Lisa hors d'elle-même, est-ce bien vrai ? Sommes-nous vraiment réunis ? Cela me semble un rêve.... Parfois, je crains de devenir folle... Si c'était un rêve... oh ! quel malheur au réveil ! —

Elle se leva et conduisit Troïlo près du lit.

— Regarde notre pauvre Arriguccio ! Quel visage abattu ! Tu t'attendais à le trouver plus grand, plus beau, n'est-ce pas ? J'ai eu bien de la peine à te le conserver, je n'avais plus de lait !... Oh ! quels jours affreux j'ai comptés ! quelles nuits j'ai passées ! Je te raconterai tout cela ; mais maintenant, je ne veux plus penser qu'au présent..... le passé ne reviendra plus ! —

Fanfulla, craignant d'être de trop dans la conversation des deux époux, s'était tenu à l'écart. Ensuite Michel survint avec le souper, et tous trois se mirent gaiement à table.

Troïlo, se tournant alors vers le guide et le protec-

teur de sa femme, dont l'air décidé, le langage, les cicatrices contrastaient avec les vêtements qu'il portait, lui dit :

— Je n'ai pas encore eu le temps de vous remercier de tout ce que vous avez fait pour ma Lisa.

— Oh! mon ami, dit Lisa en l'interrompant; tout mon sang ne suffirait pas pour payer les services qu'il m'a rendus!

— Apprenez, madonna, repartit Fanfulla, que, dans toute ma vie, et je suis déjà vieux, je n'ai jamais eu de plus grand plaisir que celui que j'éprouve en ce moment, en vous voyant heureuse et en sûreté près de votre mari. Que venez-vous me parler de services et de remerciements! Je n'aime pas, moi, tous ces compliments, bons tout au plus pour les courtisans..... Et la première fois que la fantaisie vous en prendra, dites : « Fanfulla, fais-toi tuer pour moi ! » Je ne demande pas d'autre récompense. —

Troïlo allait répondre pour demander adroitement à Fanfulla qui il était, car sa curiosité était vivement excitée, lorsque Michel entra dans la chambre tout essoufflé, après avoir monté les escaliers en courant :

— Messire Troïlo, dit-il, M. le commissaire vous demande, et le voici qui monte lui-même.

Troïlo parut surpris. Il s'agita sur sa chaise avec les signes d'une vive impatience.

— C'est pourtant une terrible chose! s'écria-t-il, de ne pouvoir jouir d'un instant de tranquillité... Je n'y tiens plus... Allons, fais-le entrer...

Puis, s'adressant à ses hôtes :

— Ce sera certainement pour quelque ennuyeuse affaire, continua-t-il; et il n'en manque pas. En-

trez tous les deux dans ce cabinet, et prenez garde de faire du bruit ; car je ne voudrais pas pour tout au monde qu'il vous aperçût ! Il voudrait savoir qui vous êtes... D'ailleurs, seul, je pourrai m'en débarrasser plus tôt. —

Fanfulla et Lisa se levèrent à la hâte, prirent une lampe et se retirèrent dans la chambre voisine.

Baccio entra bientôt après. Troïlo le salua en lui disant à haute voix : « Quelle bonne fortune vous amène à cette heure ? » Et en même temps il lui indiquait de l'œil et de la main que Lisa était dans le cabinet. Le commissaire répondit par un regard d'intelligence. Après s'être assis, il entama la conversation d'une voix assez élevée pour être entendu de Lisa. Mais, afin que le fait important qu'il voulait faire parvenir aux oreilles de la jeune femme parût jeté par hasard dans le discours et comme chose indifférente, il commença par dire à Troïlo que le prince l'avait chargé de le prévenir qu'une mission très-importante allait lui être confiée, mission qui exigeait le plus grand secret. Il ajouta que, pour le moment, il ne pouvait lui en dire davantage, mais qu'en se trouvant le lendemain matin, armé et à cheval sur la petite place du plateau de Giullari, il serait mis au courant de l'entreprise, dont le succès lui procurerait d'immenses avantages.

Il insista en outre, avec les expressions les plus flatteuses, sur la faveur dont il jouissait près du prince, et sur tout ce qu'il pouvait en espérer d'honneurs et de richesses. Puis, faisant tomber la conversation sur les nouvelles du jour, il ajouta :

— Oh ! à propos, sais-tu ? Le jeune Florentin....

celui que j'ai sauvé de la potence à ta prière ! J'en suis bien fâché pour lui ; mais il n'y a pas de remède... Ce qui n'a pas été fait ce soir aura lieu demain matin.

— Oh ! comment ? dit Troïlo.

— Que veux-tu ? Je ne sais qui a raconté le fait au prince ; mais il dit qu'il ne veut pas tolérer ces guet-apens... surtout en apprenant qu'il s'agissait du fils d'un Piagnone, de ce Niccolò Lapi... (un cri étouffé partit de la chambre voisine) de cet enragé républicain. Il a ordonné de le pendre demain matin... Et tu sais bien que lorsqu'il a dit : « *Je veux !* » rien ne peut le fléchir. D'ailleurs, il a raison ; car si l'on ne punit pas l'insolence du petit drôle, notre vie sera continuellement à la merci de ces traîtres... Du reste, comme la prison près de la villa est remplie, le jeune garçon a été amené à cette tour, et renfermé pour cette nuit sous la voûte du rez-de-chaussée.

Troïlo se mit alors à prier instamment Valori de vouloir bien intercéder pour le prisonnier ; il le supplia de trouver moyen de le sauver.

— Écoute, répondit sèchement Baccio, tout ce que tu pourras tenter n'aboutira à rien. Mais si tu veux m'en croire, tu ne t'occuperas plus davantage de cette affaire ; car tant d'intérêt pour le fils d'un Piagnone ne sent pas bon. Je suis ton ami, ainsi tu peux compter sur ma discrétion ; mais, réfléchis à ce que tu vas faire, Troïlo !

Sur ce, le commissaire se leva, et Troïlo le reconduisit jusqu'en bas de l'escalier. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne pas craindre d'être entendus par Lisa, ils éclatèrent de rire, et Baccio dit le premier :

— As-tu entendu le cri qu'elle a poussé lorsque j'ai nommé Niccolò Làpi ? J'ai frappé le but. Maintenant, à la besogne. Voici cent écus d'or et la lettre ; sois prudent, l'affaire est belle pour toi. J'ai déjà averti le comte de San Secondo. Il préviendra ses hommes de suivre en tout tes ordres. Prépare-toi donc à cette haute entreprise, digne d'un Paladin de la Table Ronde... Tu pourras dire à Niccolò : « Voici votre fils, délivré par la force de mon invincible bras ! » Pouvais-tu trouver un meilleur sauf-conduit ? Sache-m'en gré, du moins ! Adieu.

Troïlo remonta dans sa chambre et trouva Lisa tout éperdue et fondant en larmes. Elle se jeta au cou du traître en s'écriant :

— Oh ! Dieu ! qu'ai-je entendu ! Un de mes frères est ici !... Et l'on veut le faire mourir ! Oh ! dis-moi vite ! lequel ?... Comment ?... Par quel motif ? Ne peut-on le sauver ? Mais lequel, lequel de mes frères ?

— C'est Bindo, répondit Troïlo en feignant lui-même le plus grand chagrin. Il n'est que trop vrai ! c'est Bindo... Malheureux enfant ! c'est son amour pour toi qui l'a perdu... Mais je lui pardonne, et je voudrais le sauver au prix de...

Et l'hypocrite se frappait la tête du poing en signe de désespoir. Il raconta ensuite à Lisa tout ce qui s'était passé ; puis il ajouta :

— Je ne t'en avais rien dit... d'abord, parce que je n'en ai pas eu le temps, ... ensuite je le croyais sauvé, et je comptais pouvoir vous le renvoyer demain à Florence... Mais maintenant que faire ? Oh ! Dieu, Dieu ! quelle horrible chose !

— Que faire ? s'écriait Lisa de son côté. Mais ils

doit y avoir quelque moyen de le sauver ! Il faut en trouver un ! Il y en a tant !... Mais ne comprends-tu pas qu'il est impossible que Bindo meure ainsi !... Que ce serait trop horrible... à cause de moi !... Son sang retomberait sur ma tête, sur la tienne, sur celle de notre enfant ! Mais n'est-ce pas, qu'il n'est pas vrai que tout espoir soit perdu ?... Oh ! oui, Troïlo ! dis-moi qu'il y a un remède, que tu l'as trouvé. Vous êtes là deux hommes, et me voici prête aussi... Oh ! mais ce serait par trop affreux que j'eusse encore sur ma tête le sang de ce malheureux enfant !... Oh ! ce serait trop ! ce serait trop !...

— Calme-toi, Lisa, au nom du ciel ! lui dit Troïlo en l'embrassant.

— Oui, calmez-vous, ajouta Fanfulla ; car toutes ces désolations n'aboutissent à rien... Réfléchissons, plutôt... et peut-être..... Je me suis trouvé dans de plus grands embarras ! Mais avec des cris on n'arrive à rien, je vous le répète.

— Je ne parle plus, répondit la jeune femme toute tremblante. Vous le voyez, je me tais,... je vous écoute... Dites-moi ce que je dois faire ;... mais sauvez Bindo... N'est-ce pas que vous le sauverez ? Oh ! parlez donc une fois ! Vous n'avez donc point de cœur, vous n'avez donc point de pitié !

Troïlo s'était assis, le front dans ses mains, comme un homme qui médite profondément. Tout à coup il se releva ; et, prenant Lisa par le bras, il lui dit d'un ton résolu :

— Eh bien, oui, il y a un moyen de le sauver, un seul, et il faut l'employer. Lisa, je vais te sacrifier plus que ma vie ! Cette nuit, dans trois heures,

lorsque tous seront plongés dans le sommeil et qu'il ne restera qu'un seul homme de garde à la porte de la prison..... Je sais où est la chambre de celui qui tient les clefs..... Je le percerai de mon poignard... J'en ferai autant de la sentinelle... Et si je réussis, ce qui ne peut guère manquer, demain nous serons tous sains et saufs à Florence.

Lisa ne put répondre. Elle se jeta dans les bras du traître. Lorsque ses premiers transports furent passés, Troïlo la fit asseoir près de lui et continua en ces termes :

— Depuis longtemps, ma Lisa, je me sentais disposé à quitter le camp. Tous mes ancêtres ont été Pallechi et j'ai dû les imiter. J'ai pris part à cette guerre pour le rétablissement des Médicis; mais je n'aurais jamais pensé que le pape voulût la ruine entière de notre patrie, comme cela n'est que trop évident aujourd'hui. Ce n'est pas le moment de te peindre mon hésitation, mes incertitudes; de t'expliquer la lutte que j'ai dû soutenir entre l'entraînement des passions de parti et mon amour pour toi et pour notre belle Florence. Il suffit maintenant que tu saches que je suis décidé à me consacrer à la défense de notre patrie. Je crois que Dieu n'a amené ces événements que pour me raffermir dans cette résolution.

— Oh! assez, assez, mon ami, je ne puis supporter mon bonheur. Que pourra objecter mon père à une pareille détermination?... Oh! Dieu! c'est trop de félicité à la fois!... Et notre pauvre enfant qui n'avait plus d'asile!... O mon Dieu! c'est là ton ouvrage. Je ne méritais pas une si grande faveur!

— Maintenant que les choses prennent une bonne tournure, dit Fanfulla, ne perdons pas notre temps à faire du sentiment et de l'allégresse; songeons à l'essentiel.

— Oui, oui, répondit Lisa. Et, se tournant du côté de Troïlo, elle ajouta avec une joie impatiente: Sais-tu? S'il faut en venir aux mains pour nous sauver, cet ami qui a l'air d'un mendiant avec sa saie usée, cet ami (et elle frappait sur l'épaule de Fanfulla) sait bien s'y prendre aussi.

En parlant ainsi, elle entr'ouvrait les vêtements du Bohémien supposé et découvrait le haubert dont il était armé. Troïlo examinait l'étranger avec surprise, tandis que Lisa ajoutait :

— Veux-tu que je te dise qui a été mon guide? Rien moins que Fanfulla de Lodi, l'un des treize de Barletta et le plus brave de tous.

— Vous me faites trop d'honneur, madonna.

— Qu'en dis-tu? Ai-je été bien accompagnée pour venir ici?—

Troïlo, qui avait entendu parler de Fanfulla comme l'un des plus endiablés soldats qu'on vît alors, et qui connaissait parfaitement l'épisode de Barletta, parut fort content de faire la connaissance et de pouvoir compter sur le secours d'un tel auxiliaire; mais au fond, il dut se dire : « Il me faut de la prudence maintenant. » Ayant pris d'abord son hôte pour quelque boutiquier de Florence, il avait projeté de le conduire avec lui au meurtre simulé du geôlier, dans la pensée que la peur le ferait rester en arrière, et qu'après l'avoir vu tirer sa dague, il raconterait que le geôlier avait été réellement poignardé. Mais alors il dut se dire : « Si je con-

duis ce diable avec moi, il est homme à égorger à lui seul tout le corps-de-garde sans s'embarasser du reste. » Ainsi donc, lorsque Fanfulla, un peu excité par les éloges de Lisa et par le plaisir d'avoir à faire quelque chose de son métier, lui dit :

— Messire Troïlo, bien que ce ne soit pas trop bien de frapper qui n'est pas sur ses gardes, cependant, comme c'est une circonstance extraordinaire, si vous voulez, je vous aiderai à expédier un de ces coquins et même tous les deux. —

Troïlo remercia, sous prétexte qu'il n'était pas prudent d'aller à deux à une pareille expédition ; que l'essentiel était de ne pas faire de bruit, et que, pour cela même, l'exécution le regardait personnellement, comme plus au fait de la disposition des localités.

Il était une heure après minuit, et l'évasion devait avoir lieu à quatre heures. Troïlo, qui avait besoin de prendre ses mesures pour que l'affaire se passât sans encombre, engagea Lisa à se reposer jusqu'à l'heure convenue. La jeune femme était exténuée de fatigue et obéit sans répliquer. Lorsqu'elle fut couchée, Troïlo étendit son manteau sur elle avec un soin empressé. Il sortit ensuite en promettant de rentrer le plus tôt possible, mais en recommandant à Lisa de ne pas se mettre en peine s'il tardait un peu, puisque dans tous les cas il viendrait la prendre à l'heure indiquée.

La pauvre Lisa, après tant de souffrances, se reposait alors avec son enfant sur le lit d'un époux qu'elle avait craint de ne plus revoir, ou de retrouver dur et méprisant. Il l'avait reçue au contraire avec

toutes les démonstrations d'un amour constant et empressé, et il venait de former la résolution d'abandonner le camp ennemi pour rentrer à Florence, pour mériter de fléchir la colère de Niccolò. La jeune femme s'endormit bientôt dans mille rêves de bonheur.

N'est-ce pas un bienfait de la Providence, qu'il ne nous soit pas donné de connaître l'avenir ?

Fanfulla, qui s'était assis à l'extrémité opposée de la chambre en tournant le dos à Lisa, s'était mis à réciter des psaumes et des oraisons, suivant les dernières recommandations du père Benedetto. Pour vaincre le sommeil qui l'accablait, il évitait de s'appuyer contre sa chaise, tenait les mains serrées entre ses genoux et articulait ses prières distinctement et vite, bien qu'à voix basse. Le mouvement de ses lèvres se ralentissait cependant par intervalles, ses paupières se fermaient, sa tête et son corps se penchaient en avant, et bientôt il perdait tout à fait l'équilibre. La secousse le réveillait ; il reprenait sa posture perpendiculaire en même temps que la suite de ses oraisons. Ce fut dans cette alternative de veille forcée et de court sommeil que Fanfulla passa le temps que Troïlo employait ailleurs d'une façon bien différente.

Celui-ci, en sortant de sa chambre, était allé en toute hâte chez le comte de San Secondo ; et, comme on agit avec un confident intime parfaitement au courant des projets des parties intéressées, il lui rendit compte de tout ce qui avait été imaginé pour mieux colorer son retour à Florence. Troïlo le pria en même temps de l'aider dans l'exécution. Le comte écouta attentivement, et ne trouva rien à redire à la trame

qui venait d'être ourdie. Seulement il objecta qu'il serait difficile de persuader à Lisa, et surtout à son compagnon, que deux hommes avaient été tués sans qu'une seule goutte de sang eût été répandue. Il ajouta ensuite qu'il ne serait pas impossible qu'on vînt à savoir à Florence, par quelque prisonnier ou de toute autre manière, que personne n'avait été tué dans cette rencontre, et qu'une pareille révélation ne pourrait manquer de compromettre tout le succès de l'entreprise.

L'objection n'était pas sans fondement, même aux yeux de Troïlo ; mais il ne savait comment la résoudre. Le comte le tira d'embarras en lui disant qu'il avait dans sa troupe un agent secret d'Anguillotti de Pise, son ennemi mortel, et qu'il était décidé à se débarrasser de ce dangereux compagnon en lui faisant tirer par-derrière un coup d'arquebuse à la première escarmouche. Puis il ajouta : « Sans le faire languir plus longtemps, je vais le mettre de garde à la porte de la prison, et son compte sera réglé plus tôt que je ne le lui avais promis. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il n'y trouvera pas à redire. »

— De cette manière, j'avoue que les choses se passeront avec une plus grande apparence de vérité, répliqua Troïlo. —

Quant au géôlier, comme le comte ne voulait pas perdre un homme de confiance, il le fit appeler et l'avertit que, durant la nuit, Troïlo entrerait dans sa loge pour s'emparer des clefs du cachot. « S'il vient seul, lui dit-il, donne-les, la chose sera toute simple ; mais si par hasard Troïlo était accompagné, il feindra de l'enfoncer sa dague dans la poitrine, et

tu feras semblant de rendre l'âme sans pousser un cri, comme il arrive lorsqu'on est frappé au bon endroit. »

Lorsque les arrangements furent décidés, Troïlo prit congé du comte, en lui disant :

— Puis-je vous être bon à quelque chose à Florence? Maintenant que je me fais fabricant de soieries, si vous avez besoin de velours, de brocarts, ou de toute autre étoffe, j'espère bien que vous ne vous adresserez pas à d'autres. Je pourrai bientôt vous dire combien en vaut l'aune.

— Adieu! adieu! fou que tu es. Si tu pouvais m'envoyer la tête d'Anguillotti, cousue n'importe dans quelle étoffe, je donnerais à celui qui me l'apportera un pour-boire suffisant pour lui faire oublier ses peines. En attendant, dis-lui d'éviter de tomber entre mes mains, tant qu'il n'aura pas envie de partir pour l'autre monde. —

Troïlo sortit et se rendit à l'écurie. Il sella et brida lui-même son cheval, puis lui enveloppa les sabots avec des linges, afin que l'on n'entendit pas le bruit de ses pas sur le pavé. Tout étant disposé de la sorte, Troïlo remonta dans sa chambre, et trouva Lisa et Fanfulla endormis. Il attendit encore une demi-heure. Enfin, il les réveilla. « Allons, leur dit-il, il est temps, préparons-nous. —

Lisa fut bientôt sur pied. Elle prit avec précaution le petit Arriguccio en lui plaçant son sein sur les lèvres pour l'empêcher de pleurer s'il venait à s'éveiller. Troïlo, aidé par Fanfulla, se couvrit de ses armes. Il prit ensuite une lanterne allumée, la cacha sous son manteau, et tous trois descendirent les

escaliers sur la pointe du pied. Arrivés sous le portique de la cour, Troïlo leur dit : « Attendez-moi ; je vais m'emparer des clefs. » Fanfulla voulait à toute force l'accompagner, et lui disait à voix basse : « Je lui mettrais deux doigts sous le menton pour l'empêcher de faire du bruit ; je vous en réponds. » Cette proposition convainquit de plus en plus Troïlo de la nécessité d'aller seul ; mais ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put se délivrer de son trop zélé compagnon. « Non, non, lui dit-il, restez, ou plutôt si vous voulez me donner un coup de main, lorsque vous me verrez revenir, et pendant que j'irai ouvrir la porte à ce pauvre garçon, jetez-vous sur l'homme de garde, et faites en sorte que le premier coup soit le dernier. » Troïlo s'éloigna sans attendre de réponse. Trois minutes après, il reparut en élevant le bras pour montrer les clefs. Pendant ce temps, Fanfulla s'était approché de la porte d'entrée, en rasant le mur comme un tigre prêt à fondre sur sa proie ; il tenait à la main son large et pesant coutelas, au tranchant effilé. Arrivé à trois pas du soldat de garde, il l'aperçut, les deux bras appuyés sur la bouche de son arquebuse ; il laissait de temps à autre tomber sa tête en sommeillant, et découvrait une partie de la nuque dans ses mouvements répétés. Au moment où Troïlo reparut, Fanfulla s'élança d'un bond sur la sentinelle en abattant un coup de taille, et la tête tomba séparée du tronc. Fanfulla essuya son arme sur l'herbe, la remit dans le fourreau, chargea sur son épaule l'arquebuse de la sentinelle égorgée, alla en avant avec Lisa et attendit dans un endroit sombre et couvert de l'allée des cyprès.

Troïlo, de son côté, était descendu dans la prison. Il trouva Bindo endormi et le réveilla en lui disant de le suivre. L'enfant qui, d'abord, avait cru qu'on venait lui ôter la vie, sortit plein de joie, et eut bientôt rejoint sa sœur, tout surpris de la rencontrer en pareil lieu.

Lisa lui apprit en quelques mots passionnés tout ce qui lui était arrivé, ainsi que la détermination de Troïlo. On peut imaginer la scène de félicitations réciproques entre le frère et la sœur. Troïlo arriva enfin en conduisant son cheval derrière lui, et tous prirent en silence, et à la file, le chemin de Baroncelli, d'où ils pensaient gagner la route de Pise, après avoir tourné la colline de Bellosguardo. Leur projet était de traverser l'Arno sur le pont de Signa, et d'entrer à Florence par la porte de Prato.

Ils s'avancèrent d'abord avec de grandes précautions, et en évitant soigneusement les avant-postes de l'armée. Enfin, après deux heures de marche, ils arrivèrent sans encombre sur la grande route de Pise.

Le reste du voyage n'offrait plus, dès lors, d'autre danger que celui de rencontrer quelques bandes d'éclaireurs. Mais pour le cas où ce fussent des impériaux, Troïlo avait le mot d'ordre du jour; si, au contraire, l'on rencontrait des Florentins, Fanfulla s'en ferait reconnaître. Rien donc ne menaçait plus le succès du voyage.

Après quelques instants de repos accordés à Lisa, Troïlo et Fanfulla la placèrent sur le cheval, et continuèrent ainsi leur route vers Signa, où ils traversèrent l'Arno. Ils gagnèrent San Donato, et arrivèrent sains et saufs à Florence au lever du soleil. Bindo

s'était constamment tenu près de Lisa pour écouter le récit de ses malheurs et des événements de la soirée. Il est inutile de dire combien elle exaltait la valeur et la générosité de son mari, qui, pour sauver la vie à son frère, avait renoncé aux brillantes espérances, dont les dernières paroles de Baccio lui promettaient la réalisation. En récompense d'un si grand service, en présence de Troïlo, fuyant le camp pour venir défendre sa patrie, sans aucun doute mon père ne pourra refuser son pardon, pensait Lisa, et cette longue série de douleurs aura une fois un terme.

Troïlo, qui devinait le sujet de la conversation de Lisa, et le jugeait favorable à ses vues, laissait le champ libre aux deux jeunes gens, en restant en arrière avec Fanfulla. Il cherchait, par de longs raisonnements, à persuader au vieux soldat que c'était à contre-cœur qu'il avait suivi le parti Pallesco, dans lequel il s'était trouvé entraîné par une sorte de fatalité et par l'exemple de ses ancêtres. Puis il jurait ses grands dieux de vouloir vivre et mourir dorénavant en bon Florentin. Enfin, soit qu'il fût beau parleur, soit que son interlocuteur fût d'un caractère confiant, il réussit à le mettre entièrement dans ses intérêts. En sorte qu'avant même d'avoir mis le pied à Florence, le traître put se flatter d'avoir déjà trois puissants auxiliaires dans les témoins de son dévouement, de sa valeur et de la sincérité de sa conversion politique.

Suivant l'itinéraire qu'ils s'étaient tracé, nos voyageurs entrèrent à Florence par la porte de Prato. A l'extrémité du faubourg Ognissanti, ils se séparèrent. Bindo prit la rue Parione; les autres remontèrent le Lung'Arno. Avant de s'éloigner, Bindo remercia de

nouveau Troïlo, en promettant de faire tous ses efforts pour obtenir qu'il fût reçu chez Niccolò avec la distinction et l'affection que méritait sa noble conduite.

A la porte de la ville, Troïlo avait dû baisser sa visière dans la crainte d'être reconnu avant d'avoir été relevé du ban de rebelle qui le livrait à la discrétion du premier venu.

Après avoir accompagné Lisa chez la Niccolosa, Troïlo, ne croyant pas devoir aller directement faire sa soumission à la commission des bannis et rebelles, prit le parti de se retirer avec Fanfulla chez les moines de Saint-Marc. Fanfulla, en frappant à la porte du couvent, dit à son compagnon :

— Mon avis est d'aller de suite trouver le père Benedetto ; c'est le meilleur de tous. Sans aucun doute, il prendra votre affaire à cœur... Lorsqu'il trouve l'occasion d'obliger, c'est pour lui comme d'aller à la noce... L'on ne pourrait pas en dire autant de tous les autres moines... Un grand nombre d'ailleurs se souvient encore de l'assaut donné à leur couvent, et pour ceux-là un Pallesco ou le diable c'est la même chose. —

Le portier ouvrit. Reconnaisant son ancien ami, il s'écria en étendant les bras :

— Oh ! la bienvenue à notre frère Bombarde ! Il y a longtemps qu'on ne te voit plus, et nous commençons à être en peine.

— Me voici, me voici, vivant et intact, grâce à Dieu, répondit Fanfulla, et je ne reviens pas seul... J'ai besoin de parler au père Benedetto... Tu vois, j'amène un novice. —

Le portier voyant Troïlo si complètement armé,

qu'à peine on lui apercevait les yeux, dit en introduisant les deux soldats :

— C'est un novice de ta façon, si je ne me trompe. Pourtant, par le vent qui souffle, on aurait plus besoin de cuirasses que de tuniques.

Troïlo et Fanfulla trouvèrent le bon supérieur dans sa cellule, les mêmes lunettes sur le nez, assis sur le même fauteuil, son saint Augustin ouvert devant lui, exactement comme frère Georges l'avait laissé : il semblait qu'il n'eût pas bougé depuis lors. A cette vue, Fanfulla se dit : « Je demande un peu si cela s'appelle vivre ! autant vaudrait naître champignon. » Il baisa les mains de son supérieur, qui lui fit l'accueil le plus affectueux, et qui s'était soulevé pour l'embrasser. Il lui présenta ensuite Troïlo, lui dit qui il était, lui raconta les diverses circonstances qui l'avaient ramené à Florence, la délivrance de Bindo, la résolution prise de se rapprocher des Piagnoni, enfin sa réunion avec Lisa, réunion à laquelle il ne manquait plus maintenant que la sanction de Niccolò.

— Il ne voudra pas sans doute repousser celui qui a sauvé son fils, continua Fanfulla ; toutefois, nous sommes venus vous demander votre appui, au besoin ; si vous voulez dire quelques mots là-dessus à maître Niccolo, il ne pourra refuser. —

Troïlo avait ôté son casque et découvert un visage humilié et contrit. Il se mit alors à parler avec tant de chaleur de son amour pour Lisa, des remords de sa vie passée, de sa détermination de devenir meilleur, en un mot, il sut si bien jouer son rôle, que le père Benedetto, pleinement convaincu de sa sincérité, promit de faire tout ce qui dépendrait de lui

pour arranger ses affaires avec Niccolò et avec le gouvernement.

— Et il n'y pas de temps à perdre, ajouta le vieillard en se levant et en prenant son bâton; restez tous les deux au couvent..... Frère Georges, bien qu'aujourd'hui vous soyez plus soldat que moine, vous êtes cependant toujours de la maison. Je vous confie donc ce gentilhomme, faites-le servir. Moi, j'espère revenir bientôt avec de bonnes nouvelles. Ce bon Niccolò! disait-il en levant les yeux au ciel; c'est pourtant un grand et saint homme... Mais il est fait sur le moule antique... C'est l'ami le plus dévoué de notre couvent... Je voudrais bien le voir heureux et tranquille, et il en serait temps; car il a eu plus que sa part de souffrance!... Oui, oui, espérons que cela finira bien! Maintenant, les choses en sont venues au point que, par respect même pour l'opinion, il ne peut vouloir que ce que nous voudrions nous-mêmes. —

En sortant du couvent, le père Benedetto pressa le pas autant que le lui permettait sa vieillesse, et arriva bientôt à la porte de la maison Làpi. Il ne trouva que Laudomie, Niccolò et le jeune Bindo, qui venait d'arriver, et dont l'absence prolongée avait été pour les siens un sujet de vive inquiétude. En rentrant, il avait couru embrasser son père; mais celui-ci l'avait accueilli avec un visage et des paroles sévères, à travers lesquelles perçait cependant la joie de revoir sain et sauf celui de ses enfants qui seul avait le privilège de lui faire oublier quelquefois sa rigidité habituelle, celui pour lequel il redoutait davantage les dangers de la guerre. De son côté, Bindo, par ce

sens intime qui découvre aux enfants les pensées et les penchans de ceux qui les entourent, redoutait moins que les autres le visage sévère de son père, et savait dans les moments critiques éviter les effets de sa colère. Sans chercher donc à s'excuser, il lui demanda pardon de s'être exposé, sans sa permission, à une entreprise périlleuse, ajoutant qu'il n'avait pu résister au désir de venger du même coup sa patrie et l'honneur de la famille. Puis il raconta ingénument tout ce qui s'était passé. Mais lorsqu'il en fut à dire que déjà il avait la corde au cou, que déjà il montait l'échelle de la potence, le malheureux vieillard, qui avait supporté sans sourciller tant de coups funestes, ne put se défendre de presser son fils contre son cœur. Une teinte pourprée vint ranimer un instant la pâleur habituelle de ses joues, et ce fut avec une impatience pleine d'émotion qu'il lui demanda qui avait été son sauveur. Lorsqu'il entendit prononcer le nom de Baccio Valori, son visage se rembrunit, et il dut dire dans son cœur : « Mon Dieu que ta volonté soit faite ! » Car il fallut à Niccolò un acte énergique de résignation pour supporter l'idée d'avoir une si grande obligation à un traître. Bindo continua son récit, parla de sa prison et de la mort inévitable qui l'attendait :

— Mais, ajouta-t-il, je fus encore sauvé cette fois. Ce fut par Troïlo !

— Par Troïlo, dis-tu ! Troïlo t'a sauvé la vie !... Mais, mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour que toutes les hontes viennent s'amonceler sur ma tête !. Et toi, lâche, tu n'as pas préféré mourir mille fois ! Ne sais-tu donc pas qu'il faut mourir !... Que tôt ou tard on

ne peut échapper à la mort..... mais qu'on peut du moins se soustraire à l'infamie?.. Et n'est-ce pas une infamie de devoir la vie à un traître,... à celui qui a déshonoré le sang qui coule dans tes veines, à celui qui a couvert de boue mes cheveux blancs,... à celui dont les actes ont dit, à toi, à tes frères, à nous tous, que nous sommes des lâches, et qui nous a écrit cette honte sur le front, sur les murs de cette maison, sur l'écu que vous portez au bras, et que je vous avais remis respecté et sans tache? Est-ce que tu ne savais pas tout cela?... Et pourtant tu as osé venir me prouver que tu es encore vivant!... —

CHAPITRE XIX.

RÉCONCILIATION.

Bindo avait inutilement essayé d'opposer quelques monosyllabes aux paroles rigoureuses de son père, proférées toutes d'une haleine, d'une voix animée, et avec un regard foudroyant. C'était une affreuse chose pour lui, de s'entendre appeler lâche par celui-là seul à qui il ne pouvait répondre avec le fer. Il put enfin répliquer en relevant fièrement la tête :

— Ce traître dont vous parlez, celui qui nous a outragés, j'étais allé le chercher au milieu des ennemis, sans autre appui que mon épée. J'ai peut-être eu tort de ne pas vous en demander la permission, mais ce ne fut pas là un acte de lâcheté, je crois. Lorsqu'il est venu me tirer de prison, je dormais.

Réveillé en sursaut, je ne le reconnus pas. Je sortis ; je retrouvai Lisa, et elle m'apprit que Troïlo, repentant, se disposait à nous accompagner et à combattre dorénavant pour la liberté de Florence.

— Troïlo à Florence ! — dit Niccolò avec la plus grande surprise.

— Il est revenu avec nous ; il a reconnu ses torts et n'a d'autre désir que celui de se montrer bon citoyen, de se laver de la tache de traître et d'obtenir votre pardon.

— Mon pardon, repartit Niccolò avec un sourire amer ; qu'il efface ses crimes passés, qu'il donne sa vie pour notre malheureuse patrie, et alors il obtiendra le pardon de Dieu, qui vaut plus que le mien.

— Et le vôtre aussi, dit le père Benedetto, qui, en entrant, avait entendu les derniers mots et deviné ce dont il s'agissait.

Le moine fut accueilli avec courtoisie par Niccolò ; lorsqu'il se fut assis, il ajouta :

— Je viens me réjouir avec vous de deux choses, maître Niccolò ; d'abord, de ce qu'un enfant rebelle à notre patrie vient la défendre maintenant dans son repentir ! Un tel exemple est bien précieux dans les circonstances actuelles..... Puisse-t-il avoir beaucoup d'imitateurs pour notre gloire et pour la honte de nos ennemis ! Ensuite, de ce que Dieu vous a fourni l'occasion de faire cesser le scandale, et de prouver que vous avez traité Lisa avec une sévérité extrême, non pas tant à cause de l'affront qu'elle vous avait fait personnellement, que pour le crime dont elles'étaient rendue coupable en donnant sa main à un ennemi de sa patrie. Maître Niccolò, je viens, comme c'est mon devoir,

vous apporter des paroles de paix et vous demander pardon de la part de Troïlo et de votre fille. Que leur soumission serve de réparation à l'injure qu'ils vous ont faite. Troïlo saura ensuite réparer le mal qu'il a causé à la patrie. Il vous a outragé, sans doute, mais il vient de vous sauver Bindo de la mort. Dieu juste et terrible accepte les cœurs repentants, et la conversion d'un pécheur cause plus de joie dans le ciel que la persévérance dans le bien de quatre-vingt-dix-neuf justes. Voudriez-vous, maître Niccolò, voudriez-vous réformer les desseins de la Providence, et vous montrer plus implacable que l'éternelle justice elle-même? —

Le vieillard ne répondait pas. Le menton appuyé sur la main, les yeux baissés, et les sourcils contractés, il réfléchissait s'il pouvait être assez sûr de lui-même pour permettre qu'on lui présentât celui qu'il avait jusqu'alors considéré comme son plus mortel ennemi. La chose lui semblait si énorme, elle se présentait d'une façon si inattendue, qu'il était bien naturel qu'il prit quelques instants pour se familiariser avec une pareille idée.

S'il n'eût écouté que son cœur, il eût répondu au moins par un refus absolu. Toutefois, avant même d'entendre le médiateur, s'il eût eu le temps de réfléchir, son esprit juste et droit se serait bientôt persuadé que Troïlo, revenu dans sa patrie avec les sentiments d'un bon citoyen, que Troïlo, à qui il devait la vie de son fils, ne devait plus être traité comme Troïlo Pallesco avoué et rebelle mis au ban de la république, et que tôt ou tard il faudrait bien le

recevoir, puisqu'on ne pouvait empêcher qu'il ne fût le mari de Lisa.

En apprenant la manière dont les choses s'étaient passées, le meurtre de la sentinelle, la fuite du camp, il lui semblait ne pouvoir raisonnablement douter de la sincérité de ce Troïlo; et, comme le vieux républicain n'était pas habitué à tergiverser, il finit par dire :

— Quiconque est ami de la république et combat pour sa liberté, ne peut être ennemi de Niccolò Làpi. Je reconnais que l'injure qu'il m'a faite est maintenant contrebalancée par un grand service. Dans tous les cas, les ressentiments particuliers doivent se taire en face des malheurs publics, lorsqu'il est indispensable que tous soient animés du même esprit de dévouement..... Père Benedetto! vous connaissez Niccolò depuis cinquante ans, vous connaissez ma manière de penser, et le soin que j'ai toujours eu de l'honneur de ma pauvre maison; je ne me serais, certes, jamais attendu à ce qui m'est arrivé!... Dieu a jugé que je méritais ce châtement! Il veut maintenant que le sacrifice soit complet. Eh bien! que sa volonté soit faite. —

Il s'interrompit un instant, puis il ajouta :

— Je pardonne à Troïlo et à Lisa.

— Maître Niccolò! dit le moine en lui prenant la main, Dieu se souviendra des paroles que vous venez de prononcer; moi qui vous connais, je sais ce qu'elles vous coûtent, et partant ce qu'elles valent. —

En parlant ainsi, le bon religieux s'était levé pour retourner à Saint-Marc, dans l'impatience de porter à Troïlo l'heureuse nouvelle. Niccolò le retint. Au moment de faire à sa patrie le sacrifice d'une haine

aussi invétérée, aussi implacable que celle qu'il nourrissait contre tous les Palleschi, au moment d'accueillir comme un fils l'un de ces hommes qui s'étaient toujours opposés au plus impétueux de ses désirs, celui de voir Florence libre et heureuse; l'un de ces hommes qui avaient poursuivi leur but coupable, tantôt par la ruse, tantôt par la violence, toujours par des crimes, il sentait le besoin d'un dernier soulagement, le besoin d'épancher dans le cœur d'un ami l'amertume qui débordait du sien. Ayant fait asseoir de nouveau le père Benedetto, il lui dit en hochant la tête et en lançant des regards qui firent trembler le timide religieux :

— Oui, je lui pardonne! Je l'ai dit, et je tiendrai ma parole, quoi qu'il m'en coûte. Je ne le cache pas, il m'en coûte, et beaucoup. Songez donc, père Benedetto, que depuis le retour de Côme, en 1434, jusqu'aujourd'hui, tous les maux, tous les malheurs qui sont venus fondre sur notre ville et sur ma maison, accusent ces perfides Palleschi. Ce sont eux qui sont cause que les cendres de mon père reposent dans une terre étrangère! Ce sont eux qui, en 92, voulurent nous livrer au roi Charles! Ce sont eux qui ont corrompu cette ville autrefois si religieuse et si morale! Ce sont eux qui ont brûlé et saccagé Prato! Enfin, ce sont ces honteux et infames Palleschi qui ont mis à mort notre saint et glorieux frère Girolamo! Et, maintenant, non contents de plonger leurs mains dans le sang de leurs frères, ils appellent jusqu'aux barbares pour les aider à déchirer leur patrie. Et ce pape sacrilège, qui vient bénir les épées destinées à percer ses concitoyens!..... Je ne devrais pas parler de ce Troïlo, puisque j'ai pro-

mis de lui pardonner; mais à vous, père Benedetto, qui êtes mon ami depuis cinquante ans, à vous il faut pourtant que je le dise une dernière fois, il m'a par trop offensé! —

Niccolò se tut pendant quelques instants et dit ensuite résolument :

— Ainsi donc, amenez-les-moi ce soir, tous les deux. Je veux que tous mes enfants soient présents, et Lamberto avec eux; c'est mon fils aussi. Je sais que la maison paternelle de Troïlo a été saccagée et en partie démolie; je pourrai donc lui prouver que je ne veux pas faire les choses à demi. Qu'il vienne habiter ici... D'ailleurs cette maison est désormais trop vaste pour nous. —

Le père Benedetto, enchanté de l'heureuse issue de sa négociation, prit congé de Niccolò, après avoir donné les plus grands éloges à sa magnanimité.

Aussitôt qu'il fut rentré à Saint-Marc, il prévint Troïlo qu'il le conduirait, le soir même, chez son beau-père. Il est inutile de dire que le jeune homme témoigna au moins une grande satisfaction et une vive reconnaissance.

Il ne restait plus qu'à faire relever Troïlo de son ban de rebelle. Le père Benedetto écrivit à Scarlattini, l'un des cinq commissaires établis contre les traîtres, et Fanfulla se chargea de porter la lettre. La réponse ne se fit pas attendre; elle était favorable. Troïlo, réhabilité, put sortir du couvent en toute sûreté, et aller retrouver Lisa, qui l'attendait dans la plus grande anxiété. Elle pensa mourir de joie lorsqu'elle apprit le changement inespéré qui venait de s'opérer dans sa triste position.

A peine eurent-ils consacré quelques instants aux premiers épanchements du bonheur, que Troïlo sortit, sous prétexte d'aller se procurer des vêtements plus convenables que l'armure qu'il portait pour se présenter chez Niccolò.

En se dirigeant vers la rue Calimala, Troïlo songeait aux moyens de rencontrer maître Benedetto Nobili, sans exciter de soupçons. Il fallait lui remettre la lettre de Baccio et aviser avec lui aux intérêts du parti.

La maison de maître Benedetto était située dans l'une des rues qui, de Calimala, aboutissent sur le cours des Adimari. Troïlo trouva la porte fermée. A quelques pas plus loin, il aperçut un magasin d'habillements. Une cape dite à l'espagnole, avec son capuchon, des bas qui arrivaient au genou, des hauts-de-chausses relevés de velours, et une toque, le tout de couleur foncée, fixèrent son choix. Il se dit : « Cette vieille perruque de Niccolò me trouvera plus de son goût en tenue de deuil. »

Troïlo fit ensuite un faisceau de ses armes, avertit le marchand qu'il les enverrait prendre, et fit tomber la conversation sur maître Benedetto. Après de longues périphrases, il raconta qu'il venait de Bologne pour soutenir un procès à Florence, et qu'il cherchait un homme de loi pour conseil. Enfin, il pria son interlocuteur de vouloir bien lui indiquer un bon avocat. Le marchand, ainsi que Troïlo s'y attendait, proposa, entre autres, maître Benedetto, et ajouta que lorsqu'on ne le trouvait pas chez lui, on ne pouvait manquer de le rencontrer à l'imprimerie de Giunta, vis-à-vis les escaliers de l'abbaye, ou au

cabaret du Sanglier, en face de l'atelier de Benvenuto Cellini, au Marché-Neuf.

Troïlo se rendit au dernier lieu indiqué, et trouva sur la porte du célèbre orfèvre un grand nombre de jeunes gens et de vétérans de la milice des quartiers. Cellini s'était aussi enrôlé sous son gonfalon, et ses compagnons d'armes venaient chaque jour le voir travailler, tout en s'amusant de ses propos, qui ne tendaient à rien moins qu'à prouver qu'il avalerait à lui seul toute l'armée impériale.

Lorsque Troïlo se présenta, une agitation extraordinaire régnait autour de l'atelier. Benvenuto était parti sans rien dire à personne, et le bruit courait qu'il était retourné à Rome. Les uns proposaient de courir après lui, d'autres étaient d'avis de saccager ce qui lui appartenait; d'autres encore juraient qu'il faudrait le pendre; le plus grand nombre convenaient qu'il devait être banni à perpétuité. Cette bagarre servit admirablement Troïlo. Apercevant maître Benedetto dans la foule, il put s'approcher de lui sans que personne y fit attention. Lorsqu'il l'eut accosté, il dit en regardant le ciel : « Il pleuvra demain. » (C'était le mot d'ordre entre Valori et maître Benedetto.) L'avocat ne put réprimer un mouvement de surprise; il avait deviné que c'était ce Troïlo qu'il attendait depuis quelque temps. En le regardant attentivement, il crut ensuite le reconnaître, bien qu'il ne l'eût pas rencontré depuis plusieurs années, et qu'il ne l'eût jamais connu que de vue. L'ayant tiré à l'écart, et s'étant bien assuré qu'il ne se trompait pas, il lui dit :

— Il ne faut pas qu'on nous voie causer ensemble...

Afin de pouvoir nous entretenir en toute sécurité, va te faire inscrire dans la confrérie de la grotte de Saint-Jérôme : je m'y rends tous les samedis. Pour nous reconnaître sous le capuchon, convenons que je ferai le signe de la croix avec la main nue, et que je mettrai ensuite mon gant en toussant trois fois. Alors tu t'approcheras en disant : « Il fait froid ! » Eloigne-toi maintenant, et si nous nous rencontrons jamais en public, ne fais pas mine de me reconnaître. —

Troïlo lui donna la lettre de Baccio et s'éloigna sans ajouter un mot.

Maître Benedetto, à qui il tardait de lire les nouvelles de Valori, courut chez lui et s'enferma dans son cabinet. Il lut d'abord la recommandation de ne pas perdre de vue Troïlo, dont le caractère léger et facile courait risque d'être subjugué, et peut-être changé par la force d'âme de Niccolò. Venait ensuite l'indication des mesures à prendre dans l'intérêt général du parti, et la lettre terminait par ces mots :

« Lorsque la ville sera en notre pouvoir, ce qui ne
« peut manquer d'arriver, un peu plus tôt, un peu plus
« tard, je vous laisse le soin d'empêcher la fuite de
« Niccolò. Je n'en dis pas davantage, sachant à qui je
« fais cette recommandation. »

— Sois tranquille, dit Nobili en jetant la lettre de Valori dans la flamme du foyer, et en s'assurant qu'elle était réduite en cendres.

La haine que maître Benedetto avait vouée à Niccolò datait de plusieurs années. Ayant eu à remplir quelques fonctions publiques, il fut soupçonné de ne pas en être sorti les mains pures. Niccolò, qui savait

que ces soupçons n'étaient pas sans fondement, n'avait pu se défendre de dire publiquement à Nobili, un jour que celui-ci se déchainait sans ménagement contre un citoyen sur lequel planaient des soupçons de même nature : « Pour accuser autrui avec tant d'assurance, il faudrait être pur soi-même. » Maître Benedetto n'osa pas répliquer, ni manifester son dépit, mais il se promit bien de ne pas l'oublier. Et comme il était passé maître en hypocrisie, il sut si bien faire sa paix avec le vieux républicain, qu'il put même l'engager plus tard à lui prêter des sommes considérables, qui lui servirent à rétablir ses affaires et à fermer la bouche à ses accusateurs. Maintenant, pour témoigner sa reconnaissance, à la manière des scélérats, il travaillait à la perte de son bienfaiteur, non pas seulement pour le frustrer de l'argent qu'il lui devait, mais encore dans l'espérance d'obtenir une partie de ses dépouilles ; car, dans la prévision de la prise de Florence, les traîtres avaient stipulé la mort ou l'exil de leurs ennemis particuliers, comme on raconte qu'Octave, Antoine et Lépide procédèrent, lors de leur entrevue dans l'île du Rhin.

Troïlo était retourné près de Lisa pour attendre l'heure d'aller prendre le père Benedetto à Saint-Marc, afin de se rendre tous ensemble chez Niccolò. N'oublions pas de dire que, par ordre de son supérieur, Fanfulla devait les accompagner ; sa mission devait consister à rendre témoignage, s'il en était requis, sur tout ce qui s'était passé à Torre del Gallo.

Lorsque Lisa revit Troïlo sous le nouveau costume qu'il affectait de porter avec une certaine gravité, elle s'écria pleine de joie :

— Oh ! comme tu es bien ainsi, mon ami ! — Puis,

devinant l'intention qui avait présidé aux choix des couleurs, elle ajouta :

— Lorsque tu fus parti, je regrettai de ne pas t'avoir recommandé d'éviter de te vêtir avec trop de recherche, ainsi que le font les autres jeunes gens, au grand déplaisir de notre père. Mais ne devais-je pas savoir, folle que je suis, que mon Troïlo est au-dessus de ces sottises prétentions, et qu'il connaît les convenances beaucoup mieux que moi ! Oh ! laisse-moi te regarder ! tourne-toi un peu... comme cela !... Oh ! qui est aussi beau que toi à Florence ?... —

Troïlo, qui était convaincu de son mérite au moins autant que Lisa, déposa sur les lèvres de la jeune femme un baiser, dans lequel elle eût reconnu moins de tendresse que de complaisance sans le bandeau qui lui couvrait les yeux ; mais le jour où les illusions devaient tomber n'était pas encore arrivé.

— Écoute, maintenant, continua-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, un bras placé autour de son cou, en lui passant l'autre main dans la barbe, dans les cheveux et en ajustant les plis de son manteau ; écoute, mon ami, je voudrais t'avertir... La voilà qui fait le docteur, vas-tu dire... Je le sais, tu n'as pas besoin de mes avis... Mais tu connais le proverbe : qu'un fou est plus savant chez soi, qu'un sage dans la maison d'autrui... Je connais mon père, vois-tu... Au premier abord il fait trembler !... Tu ris !... Je sais que tu es le courage même... Cependant je ne voudrais pas que tu eusses à soutenir, sans t'y attendre, un certain regard qui lui est particulier... Et puis, ... tu en conviendras, il a eu raison de se mettre en colère contre nous... Il pourrait donc lui échapper

quelques expressions un peu... un peu... Que sais-je, moi? Mais toi, n'est-il pas vrai? tu seras bon pour l'amour de ta Lisa... Pense qu'elle aussi a bien souffert!... Je suis heureuse maintenant, et je ne craindrais pas de souffrir encore davantage, pourvu que je sois avec toi,... pourvu que tu ne me quittes plus... Voilà ce que je voulais te dire... Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas?... Et, quelque chose que dise mon père, tu seras indulgent... et...

— Je t'interromps, ma Lisa. Tu ne me connais pas. Crois-tu donc que je sois venu jusqu'ici sans avoir tout prévu et sans m'être préparé à supporter même des injures de la part de Niccolò?

— Oh! sois béni! Tu m'allèges le cœur d'un bien lourd fardeau!... Et moi qui n'osais pas t'en parler. Oh! ceux qui te voient si beau, ne savent pas combien tu es noble et généreux.

En disant ces mots, elle se pencha sur son épaule et y resta en silence pendant quelques minutes. Lorsqu'elle se releva, les yeux mouillés de larmes, elle ajouta :

— Pensons maintenant à notre pauvre petit Arriguccio... Je voudrais pourtant l'habiller un peu convenablement. Pauvre petit! Je verrai comment faire pour le mieux.

Et, prenant son enfant sur ses genoux, elle lui ajustait les cheveux ainsi que le peu de vêtements qui le couvraient.

Vingt-deux heures et demie sonnèrent à l'horloge du palais (1). On devait se réunir à vingt-trois heures.

(1) En Italie, on compte les heures de une à 24. La première heure

L'approche du moment si ardemment désiré remplissait maintenant le cœur de Lisa d'une terreur indéfinissable. Son pouls battait plus vite, mille craintes, mille soupçons remplissaient son imagination. Dans son trouble, elle adressait à Dieu une fervente prière, embrassait son enfant et tournait ses yeux vers Troïlo, espérant pouvoir puiser un peu de force et de courage dans un de ses regards. Mais il était assis alors, le coude appuyé sur le rebord d'une fenêtre, le visage immobile du côté de la rue. Dieu sait à quoi il pensait ! Dans ce moment, la pauvre Lisa eût accueilli un regard d'affection comme un immense bienfait. Elle n'eut pas cette consolation ; et vingt-trois heures sonnèrent.

A ce signal, les genoux faillirent manquer à la pauvre Lisa ; mais le sang de Niccolò coulait dans ses veines, et cet accès de faiblesse passa comme un éclair.

Elle prit son enfant dans ses bras en priant Dieu de ne pas l'abandonner ; puis elle sortit résolument avec Troïlo pour se rendre à Saint-Marc. Pas un mot ne fut échangé durant le trajet. Ils trouvèrent à la porte du couvent le père Benedetto et Fanfulla qui les attendaient déjà. Après quelques instants de marche, ils arrivèrent tous à la porte de la maison Làpi.

Niccolò avait averti ses fils de se trouver à la maison pour l'heure de l'entrevue. Laudomie avait été

commence à la tombée de la nuit, et la 24^e finit le lendemain au même moment. La première heure date toujours du coucher du soleil. Suivant les saisons, elle répond donc à cinq heures, à six, à huit heures de notre manière de diviser le temps. Les horloges sont construites dans ce système ; cependant, dans les villes, il y a des horloges à la française à côté des horloges à l'italienne.

(Note du traducteur.)

chargée de préparer un appartement pour sa sœur et son beau-frère. Lorsqu'elle eut pris à cet effet toutes les dispositions nécessaires, elle descendit et trouva Niccolò sur son fauteuil, entouré d'Averardo, de Vieri et de Bindo debout et complètement armés. Lamberto était présent aussi, et Niccolò lui disait :

— Je comprends, mon fils, combien il sera pénible pour toi de voir cet homme. Que te dirai-je ? Il est le mari de Lisa ; il vient combattre avec nous. C'est lui qui m'a sauvé Bindo de la mort ! Pouvais-je refuser de lui pardonner ? Pourrais-tu le refuser toi-même ? J'ai désiré que tu fusses présent à cette entrevue, parce que je connais la trempe de ton âme... D'ailleurs, tôt ou tard, vous auriez dû vous rencontrer... Cette nécessité te coûtera peut-être moins en notre présence.

— Mon père, répondit Lamberto, tout ce que vous jugerez convenable de faire maintenant et dans la suite n'aura jamais besoin de justification à mes yeux. C'est bien assez pour moi que vous vouliez me regarder comme un fils. Pour le reste, je chercherai toujours à me mettre au-dessus de la fortune.

— Tu parles en homme, Lamberto !... Puis le vieillard ajouta à part soi : Lisa, malheureuse Lisa ! qu'as-tu fait !

Alors Averardo, dont le caractère rude, emporté, taciturne, n'admettait que des pensées de combat, dit d'un ton de mauvaise humeur :

— Et c'est à nous de payer la folie des femmes !... Aussi ne me suis-je jamais marié !... Maintenant j'espère que les deux époux ne tarderont pas à venir .. Je n'ai pas envie de les attendre longtemps, par la croix du Christ ! Aujourd'hui j'ai aperçu un grand mouvement

dans le camp, et je ne voudrais pas que la danse commençât sans moi !...

Vieri, qui, à l'opposé de son frère, était un de ces hommes qui ont le bonheur d'être toujours contents, même au milieu des ennuis et des infortunes, et qui démentait par là le sang de Niccolò, répondit en riant :

— Eh ! sois tranquille ! si nous perdons quelques coups d'arquebuse, il ne nous en manquera pas pour cela... La provision en est abondante, Dieu merci !... Que ne sommes-nous aussi bien fournis de gibier, de volaille et de bon trebbiano (1) ! Du haut des murs j'ai vu dans quel état ils ont mis le coteau d'Arétri : il n'y est pas resté plus de vignes que sur ma main. Si la chose est générale, nous pourrions boire le trebbiano du puits.

Niccolò ne répondit rien ; et Averardo, sans même sourire des lèvres, répliqua avec dépit :

— Tu es bien heureux de pouvoir toujours prendre le temps comme il vient.

— Je suis bien heureux ! Je t'ai déjà dit que je veux attendre d'être dans la bière pour prendre un air refroidi ; car je ne vois pas trop à quoi cela pourrait me servir auparavant. Allons, voyons ! ne vous affligez pas ; cela finira peut-être mieux que vous ne le pensez... Et toi, Lamberto, félicite-toi d'avoir échappé au grand piège... Lisa est ma sœur ; mais n'importe, tu aurais eu là une drôle de femme. Mais comme il n'en manque pas à Florence, tu seras toujours à temps. —

On en était là, lorsque Monna Fède entra.

(1) Sorte de vin blanc.

Elle mit une nappe blanche sur la table et y plaça un plateau avec deux flacons de vin. Mauritz, le valet de Lamberto, celui-là même qu'il avait retiré de l'Adda, portait les verres et un plat de sucreries ; car, à cette époque, une réconciliation en Italie ne pouvait se faire sans boire, comme aujourd'hui encore dans nos provinces méridionales où les rixes sanglantes sont si fréquentes. Nous nous souvenons d'avoir assisté à l'une de ces cérémonies, où deux hommes, qui avaient voulu s'égorger la veille, vinrent boire ensemble, horriblement défigurés par les coups qu'ils s'étaient portés ; et l'on nous assura qu'après l'accomplissement de cet acte, il ne vient à l'esprit de personne que la réconciliation ne soit aussi complète que possible.

Le peu de paroles que nous avons rapportées avaient été suivies d'un profond silence. Dans les circonstances solennelles, la parole manque souvent à la pensée. On n'entendait que quelques mots échangés à voix basse entre la servante et le valet. La première jetait de temps à autre un coup d'œil sur ses maîtres, en mourant d'envie d'entamer une phrase sur le retour de Lisa et d'exprimer la joie qu'elle en ressentait. Mais en leur voyant à tous un air contraint, lorsque précisément ils eussent dû, à son avis, témoigner toute leur satisfaction, elle ne savait que penser, et se payait de la raison qu'elle appliquait à tous les cas supérieurs à son intelligence et relatifs aux riches et aux puissants. « Que veux-tu ? se disait-elle ; ils ont aussi leurs caprices, il faut bien les leur passer. »

Mauritz, au contraire, sous l'apparence froide et

réfléchie des hommes du nord, enrageait d'avoir à faire honneur et bon accueil à celui dont son maître avait tant à se plaindre; car il avait pour Lamberto cette affection exclusive, exempte d'égoïsme qui, à la honte de l'humanité, doit aller chercher dans le chien son plus parfait modèle. Et lorsque Monna Fède lui dit toute joyeuse : « Vois-tu, Mauritz, de ces flacons-là il n'y en a pas beaucoup à Florence! Je les avais cachés... Le cœur me disait à quoi ils devaient servir un jour! » Le Suisse répondit :

— A ce fôtre maïdre Droïle, je tonnerais blutôt des arquebusades que des ferres de vin. —

On entendit frapper à la porte, et chacun ressentit pour ainsi dire le contre-coup. La Fède courut ouvrir; Laudomie se précipita derrière elle, non pas tant pour embrasser sa sœur un moment plus tôt que pour ne pas la laisser entrer seule. Bindo alla aussi à la rencontre de Troïlo pour le présenter. A peine la porte fut-elle ouverte, que les deux sœurs se trouvèrent dans les bras l'une de l'autre. Elles se tinrent étroitement serrées pendant quelques instants sans pouvoir se dire une parole; puis Lisa prit son enfant que Troïlo avait porté jusque-là, et s'avança avec Laudomie qui de l'un de ses bras lui entourait affectueusement la taille. Le père Benedetto marchait en avant, Troïlo venait ensuite avec Bindo; Fanfulla fermait la marche.

Niccolò les attendait debout, une main appuyée sur l'un des bras de son fauteuil et l'autre tombant le long de sa cuisse. Sa contenance était franche et calme; son regard grave, mélancolique, mais serein. A l'un de ses côtés, se tenait Averardo, le visage

sombre et austère, la main gauche sur la garde de son épée, la droite derrière le dos. Lamberto était de l'autre côté du vieillard; et certes s'il dut jamais remercier le ciel de lui avoir donné une âme forte, ce fut dans cette circonstance.

Vieri lui-même prit une contenance sérieuse et digne.

Dès que le père Benedetto fut sur le seuil de la porte, il dit en s'avançant :

— Maître Niccolò, voici votre fille, voici messire Troïlo; ils reconnaissent qu'ils ont besoin de votre pardon et viennent vous le demander,... disposés maintenant et toujours à faire votre volonté. Ils espèrent que vous consentirez à les prendre en grâce, à les avoir pour enfants affectueux et obéissants. —

Pendant que le moine parlait ainsi, Lisa toute tremblante et soutenue par Laudomie, s'était approchée. Elle vint tomber à genoux aux pieds de son père, la tête baissée et cachée en partie par celle de son enfant, qui, à la vue de tant de figures inconnues, se serrait de ses petites mains contre sa mère. Troïlo avait aussi mis un genou à terre, un peu plus en arrière. Lorsqu'il se prépara, en pensée, à cette première scène, il s'était bien promis de ne pas descendre à un tel acte d'humiliation. S'agenouiller devant un fabricant de soieries! Il aurait traité de fou quiconque lui en eût donné le conseil. Mais lorsqu'il entra dans cette chambre, la haute et majestueuse figure du vieux républicain, l'autorité qui siégeait sur son front, la sagesse et la force qui brillaient dans ses regards, l'avaient vaincu au point que son orgueil tombant

tout à coup, et que, se trouvant lui-même si petit et si méprisable en face de cet homme vénérable, il fut, pour ainsi dire, poussé à ses pieds par une force irrésistible. Il sentit alors lui manquer le courage de conduire à terme son infame trahison; car il lui avait semblé que le premier regard du vieillard pénétrant jusqu'au fond de son cœur avait découvert son honteux secret. Aussi, peu s'en fallut qu'il ne lui embrassât les genoux en lui confessant toute la vérité, en implorant son pardon. Mais cette première inspiration ne fut pas soutenue par une de ces impulsions puissantes de l'honneur expirant, qui arrêtent quelquefois les scélérats eux-mêmes sur le bord du précipice.

Loin de là, le souvenir de Baccio Valori et de ses amis du camp vint frapper Troïlo dans ce moment. Il lui sembla qu'ils assistaient à la scène et qu'ils se moquaient de lui. Se raffermissant donc plus que jamais dans ses premiers projets, et convaincu désormais qu'il fallait parfaitement jouer son rôle sous peine de périr à la tâche, il composa son visage et son maintien et se prépara à soutenir dignement la partie.

Quant à Niccolò, l'aspect de Troïlo avait excité dans son cœur un sentiment indéfinissable. Il l'avait réprimé, et attachait ses regards sur le nouveau venu pour voir enfin quel visage avait cet homme. « On ne peut nier qu'il ne soit beau, se dit-il; mais cependant comment Lisa a-t-elle pu en être éprise? » Car, si les yeux de Niccolò n'avaient rien trouvé à redire au mérite extérieur de Troïlo, son cœur l'avait réprouvé.

Toutefois il n'attacha pas d'importance à ce pressen-

timent, l'attribuant à la haine qu'il lui avait portée jusqu'alors. Et à peine lui vit-il plier le genou qu'il lui dit :

— Relevez-vous, messire Troïlo! Lisa, relève-toi, et écoutez-moi tous deux.

Ils obéirent, et Niccolò continua :

— En vous ouvrant la porte de cette maison, je n'ai pas eu le projet de vous adresser des paroles amères, ni de vous faire de reproches sur le passé. Pour ce qui me regarde, et quant à l'injure que vous m'avez faite, je vous pardonne volontiers et vous promets de l'oublier. Puisse Dieu effacer ainsi mes péchés! Mais je veux que vous sachiez, messire Troïlo, ... et je vous le dis maintenant en face pour ne plus avoir à y revenir, je veux que vous sachiez que si vous n'étiez pas rentré à Florence, que si, au lieu de venir défendre la liberté de ce peuple, ainsi que l'on m'a assuré que c'était votre intention...

— Et l'on vous a dit la vérité, maître Niccolò; je n'ai pas d'autre désir.

— Je veux bien le croire... Mais, laissez-moi achever. Si au contraire vous étiez resté avec les ennemis de notre patrie, soyez assuré, messire Troïlo, que Niccolò Làpi aurait souffert la mort avant de vous recevoir pour gendre. Mais maintenant, si Florence a gagné un bon soldat, un défenseur de plus, non seulement je vous accepte pour gendre, mais encore je bénis tous les chagrins que vous m'avez causés, puisqu'ils auront abouti à l'utilité de notre patrie. Dorénavant, je ne ferai aucune distinction

entre vous et mes autres enfants. Mais il faut que vous sachiez que je jure pour vous, comme j'ai juré pour eux, par les cendres que vous voyez dans cette urne et qui furent recueillies chaudes encore du bûcher d'où l'âme sainte de frère Girolamo s'envola dans le ciel, je vous jure que si jamais, pour votre malheur, vous veniez à manquer en quoi que ce soit aux devoirs d'un bon citoyen, je saurai vous atteindre avec le fer, ou par la vengeance de Dieu qui accomplit toujours la malédiction d'un père.

Un frisson parcourut les veines de Troïlo. Mais, à l'exemple du coupable qui, mis à la torture, fait tous ses efforts pour paraître sincère et pour ne laisser échapper aucune parole qui puisse le trahir, il répondit résolument et avec toute la véhémence qu'il put trouver :

— Et moi, maître Niccolò, en échange de la promesse que vous me faites de me considérer comme un fils, j'accepte sur ma tête le serment que vous venez de prononcer. Avec l'aide de Dieu et de ce bienheureux frère Girolamo, que je veux reconnaître désormais pour mon seul conseil et protecteur, j'ai confiance que ma conduite ne méritera pas d'être condamnée.

— Je l'espère aussi, répondit Niccolò. Puis il ajouta en désignant du doigt ses fils l'un après l'autre : Voilà Averardo, Vieri, Bindo, et voici Lamberto....

Troïlo tressaillit à ce dernier nom ; car il savait fort bien tout ce qui s'était passé entre Lamberto et Lisa. Celle-ci pâlit et baissa les yeux. Niccolò, après être resté pensif un instant, ajouta en regardant

Lamberto qui restait immobile et dont le regard devenait plus sombre :

— Lamberto ! Niccolò a pardonné !... Allons, mes enfants, écoutez-moi... (Et le visage du vieillard s'anima, sa voix devint terrible.) Il s'agit de Florence ! Il s'agit de Florence et non de nous ! Pensons à elle et non à nos propres injures ! Le plus grand danger nous menace ; et, dans un pareil moment, pouvons-nous avoir d'autre pensée que celle de sauver notre patrie ? Union ! concorde ! au nom du ciel ! Les villes divisées ont toujours été la proie du premier ennemi qui les a attaquées. Florence, l'Italie tout entière ne le savent-elles pas ? C'est contre les ennemis de notre liberté, c'est contre les traîtres et les rebelles qu'il faut tourner toutes nos haines, nos forces et nos armes. Mais accueillons comme un frère celui qui revient à nous. Rappelez-vous Laurent de Médicis lorsqu'il fut à sa dernière heure... Le bienheureux frère Girolamo lui offrit miséricorde et pardon à la seule condition qu'il renonçât à son usurpation et rendit la liberté au peuple. Il refusa le pardon et mourut en impie et scélérat qu'il était. Mais il dépendait de lui d'obtenir miséricorde, et certes notre saint Maître ne la lui eût pas refusée s'il eût donné des signes de repentir et s'il eût réparé le mal qu'il avait fait. Ne refusons donc pas de pardonner nous-mêmes si nous voulons compter sur le secours de Dieu qui nous a fait un précepte de l'oubli des injures.

— Oh ! maître Niccolò, s'écria le père Benedetto en joignant les mains, ce sont de saintes paroles que

vous venez de prononcer ! Je voudrais que tout Florence fût ici pour vous entendre ! —

Le vicillard se tournant alors vers Fède, lui fit un signe ; celle-ci s'avança avec Mauritz en portant le vin et le plateau chargé de verres. Niccolò les remplit et fit que chacun prît et bût le sien. Puis il posa une main sur l'épaule de Troïlo, le baisa sur la bouche, suivant l'usage dans les réconciliations, embrassa sa fille et son enfant ; et tous répétèrent l'un après l'autre la même marque d'affection.

Niccolò exigea que la vieille Fède ainsi que Mauritz bussent aussi à la réconciliation. La première s'empressa d'obéir, et, s'approchant de Lisa, le verre à la main, elle lui dit :

— Madonna, je savais bien que ce jour arriverait... Ce n'est pas pour me vanter... mais j'avais fait vœu aux Servi (1) de jeûner tous les samedis, afin que Dieu et la très-sainte Vierge de l'Annonciation nous accordassent cette grâce.

— Je t'aurai donc cette obligation, répondit Lisa en souriant.

Mais il ne fut jamais possible de faire boire Mauritz, qui répondit opiniâtrément aux instances de Fède :

— Moi n'afoir boint soif.

Lamberto lui-même ne put vaincre sa résistance ; et, comme il renonçait à presser davantage son valet, Vieri lui dit en riant :

— Puisqu'il n'aime pas le vin, il fallait lui laisser boire l'eau de l'Adda. —

(1) Les Servi ou frères servants du célèbre couvent de l'Annonciation à Florence.

Mauritz ne répondit pas et sortit avec un air de mauvaise humeur, en grommelant entre ses dents : « Arquepusades et non ferres de vin, bour ce Droïlo. »

Toute la famille, sans plus s'occuper du Suisse, s'assit en cercle autour de la cheminée ; les deux sœurs l'une près de l'autre, Laudomie avec le petit Arriguccio sur les genoux. Troïlo de l'autre côté de Lisa, lui tenant la main, le père Benedetto près de Niccolò ; et les uns et les autres, la première contrainte passée, avaient abordé divers sujets de conversation. Tout à coup tous tressaillirent et se turent. La grosse cloche du conseil venait de se faire entendre. Le premier coup de tocsin fut bientôt suivi d'un second, d'un troisième, d'un quatrième, et toujours avec plus de force et de rapidité, jusqu'à ce que la cloche sonna à toute volée. Presque au même instant toutes les cloches de la ville y répondirent et on entendit çà et là des coups d'arquebuses et les détonations plus rapprochées du canon. Le tumulte approchait ; les rues se remplissaient de gens, de bruit, de cris. On ouvrait, on fermait avec fracas les portes des maisons. Il était évident en un mot qu'un événement aussi terrible qu'inattendu avait fait lever en armes toute la ville. Le bruit des pas de ceux qui couraient par les rues devenait de plus en plus fréquent ; des clameurs perçaient le tumulte, et tout à coup l'on entend passer sous les fenêtres une troupe d'hommes d'où s'échappe le cri : « Aux armes ! aux armes ! défendons-nous ! les ennemis sont à Florence ! »

CHAPITRE XX.

LA NUIT PORTE CONSEIL.

Au cri, *les ennemis sont à Florence*, il serait impossible de peindre la fureur de Niccolò, d'Averardo, de Lamberto, de Vieri et de Bindo; l'effroi du père Benedetto et des deux jeunes femmes; l'agitation de Troïlo lui-même. Averardo se précipita sur l'arquebuse qu'il avait laissée dans un coin en s'écriant d'une voix étouffée par la rage :

— Maudite soit l'heure où j'ai quitté les remparts! —

Ses deux frères ainsi que Lamberto coururent aussi prendre leurs armes. Fanfulla suivit leur exemple, mais sans donner le moindre signe de trouble : il était trop habitué à de pareilles alertes. Il alluma donc tranquillement au foyer la mèche de son arquebuse en disant : « Il s'agit bien d'autre chose que de plaisanteries. »

Ils allaient quitter la chambre, lorsque cinq ou six ouvriers des ateliers de Niccolò entrèrent et dirent à ce dernier :

— Maître, nous avons ici dehors cinquante compagnons, et nous sommes venus pour garder votre maison et vous défendre jusqu'à la mort.

— Il s'agit bien de me défendre! s'écria Niccolò. Aux remparts, aux remparts! C'est aujourd'hui le

jour où nous devons mourir tous pour notre liberté !
Je vous en donnerai le premier l'exemple.

Et le fougueux vieillard, saisissant une lance, voulait courir avec les autres à la défense de la ville. On l'entoura pour le supplier et le forcer à rester. Ses filles au désespoir embrassaient ses genoux ; mais Niccolò, exaspéré, les repoussa d'abord de la voix, puis du geste en s'écriant :

— Je ne veux pas survivre à un pareil malheur ! —

Et, surmontant toutes les résistances, il avait gagné la porte, lorsqu'un huissier du conseil arriva en courant pour l'avertir, de la part du gonfalonier, que les ennemis n'étaient pas à Florence, comme le bruit en avait couru, mais qu'ils avaient déjà dressé leurs échelles contre les murs, et que tous les hommes en état de porter les armes étaient invités à courir au-delà de l'Arno, vers la porte San Niccolò, où l'assaut avait commencé.

A cette nouvelle, qui prouvait que tout n'était pas encore perdu, Niccolò se décida à rester, bien qu'à regret. En s'arrêtant sur le seuil, il cria, les bras étendus et de toute la force de sa voix, aux jeunes gens qui s'éloignaient :

— Adieu, mes enfants ! Rappelez-vous que vous êtes chrétiens et citoyens libres. Nous ne nous reverrons peut-être que dans le ciel. —

Fanfulla, Lamberto et ses frères se perdirent bientôt dans la foule ; et Troïlo, forcé d'aller avec eux, de se montrer empressé et plein d'ardeur, dut se dire :
« Il serait plaisant vraiment que toutes les promesses de Baccio finissent pour moi, cette nuit, par un coup d'arquebuse. »

Niccolò, après avoir envoyé sur les remparts la majeure partie des ouvriers qui étaient venus s'offrir à sa disposition, employa les huit ou dix qui restaient à mettre sa maison en état de soutenir un assaut. La réflexion avait succédé à l'emportement; et, puisque la ville n'était pas encore prise, il songea à employer le temps qui restait, pour se prémunir contre l'éventualité d'un tel malheur. Considérant que ses filles pouvaient tomber au pouvoir des soldats et des Palleschi, le vieux républicain se détermina donc à mettre sa demeure en état de faire une longue résistance, bien résolu d'y mettre ensuite le feu si les choses en venaient aux dernières extrémités. Et ce n'est pas Niccolò qui eût reculé devant cette résolution.

Suivant l'antique usage de Florence, tout ce qui est nécessaire pour former une barricade, les outils, les chaînes, les bois étaient préparés chez Niccolò et rangés sous le portique de la cour. En un clin-d'œil, tous ces objets furent transportés dans la rue et disposés de telle sorte que peu d'instant suffirent ensuite pour les mettre en place.

Après cette première opération, il envoya un de ses gens chez les Carnesecchi, dont la maison était en face, afin de les prévenir de se mettre en mesure d'établir un pont sur la rue. Niccolò pressa lui-même l'exécution, et l'on vit bientôt sortir des ouvertures pratiquées à cet effet dans les murs de la maison, à la hauteur du premier étage, de longues poutres qui, poussées par des hommes placés à l'intérieur, allaient s'emboîter dans d'autres ouvertures ménagées symétriquement dans le mur opposé. Ces poutres furent recouvertes de madriers

joint ensemble et fixés par des crampons. Ce fut bientôt un pont solide, sur lequel pouvaient se placer les hommes et les munitions dans une position avantageuse pour écraser les ennemis.

Pendant que Niccolò présidait en personne à ce travail, l'on transportait de la salle qui servait d'arsenal, sur les points les plus voisins de l'endroit où pourrait s'engager le combat, des munitions et des armes de toute espèce. On les disposait dans l'allée qui aboutissait à la rue, et au premier étage sous les fenêtres qui donnaient sur le pont. Laudomie, Lisa, la vieille Fédé aidaient aussi; et, toutes essouffées par la fatigue, par les allées et les venues continuelles, par l'agitation de leur cœur, elles traînaient des faisceaux de piques, des grosses arbalètes, des arquebuses, tout ce dont le poids n'était pas au-dessus de leurs forces.

L'ardeur et l'activité dont la famille de Niccolò donnait l'exemple en cette occasion, avaient été imitées, avec un ensemble admirable, dans toutes les maisons de Florence. Heureusement ces préparatifs furent inutiles. Le prince d'Orange, qui, durant une nuit sombre et pluvieuse, la veille de la Saint-Martin, avait espéré que les postes seraient négligés et les sentinelles ivres et endormies, trouva au contraire les bastions si bien gardés et fut accueilli par un feu d'artillerie si bien dirigé, qu'il dut abandonner honteusement son projet, non sans avoir perdu un grand nombre de soldats. Mais fût-il parvenu même à gagner le haut des murs sur quelques points, nous pensons, nous, que la victoire ne serait pas restée pour cela aux impériaux; car la milice s'était armée en un clin-d'œil; tous les

citoyens étaient accourus au point menacé. Du haut des maisons, les vieillards, les femmes, les enfants étaient prêts à accabler l'ennemi de pierres, de tuiles, de tout ce qui leur serait tombé sous la main. Le désespoir d'ailleurs aurait doublé les forces et l'ardeur d'un peuple qui n'avait donné que trop de preuves de son énergie dans de semblables circonstances; et peut-être l'armée impériale, qui ne comptait pas quinze mille bons soldats, eût-elle trouvé son tombeau dans Florence. Mais cette malheureuse ville était condamnée à de plus longues douleurs!

Après un combat terrible, mais de courte durée, les bandes ennemies, désespérant du succès, se retirèrent dans leurs campements. Le lendemain, le prince d'Orange partit pour Bologne, où la cérémonie du couronnement avait réuni le pape et l'empereur, afin de demander de nouveaux renforts d'hommes et d'artillerie, sans lesquels il reconnaissait ne pouvoir mener le siège à bonne fin.

Lorsque le danger fut passé, les milices florentines se séparèrent. Peu à peu chacun reparut au sein de sa famille; les rues devinrent désertes, les fenêtres se fermèrent, les lanternes des soldats disparurent, et toute la ville rentra dans le silence accoutumé de la nuit. Dans l'intérieur de chaque maison, les femmes, les vieillards restés seuls après le départ de leurs maris, de leurs frères, de leurs enfants, qu'ils n'espéraient plus revoir, couraient à la rencontre des vainqueurs. Que de larmes de joie, de félicitations, d'actions de grâces à Dieu! Ces courageux citoyens, ces pauvres gens du peuple, tout harassés de fatigue,

trempés de sueur et de pluie, quelques-uns couverts de sang, se débarrassaient pièce à pièce de leurs armures, aidés par leurs femmes, par leurs sœurs, par leurs vieux parents. Les armes étaient aussitôt nettoyées et disposées pour de nouveaux combats. Assis autour du foyer domestique, tout en réparant leurs forces à une table que les circonstances rendaient forcément frugale, entourés d'une famille à peine remise de son effroi et qui leur prêtait toute son attention, les combattants racontaient les divers incidents de l'assaut ; ils dépeignaient l'impétuosité des ennemis, leurs armes, leurs drapeaux, leurs costumes étranges, leur aspect farouche ; toutes choses qu'ils avaient pu remarquer à la lueur des milliers de torches dont les assaillants étaient armés.

Ils décrivaient avec les plus vives couleurs la marche du combat. Les bandes ennemies s'approchent ; elles appuient leurs échelles ; elles montent à l'envi et en tumulte ; déjà elles atteignent le haut des remparts. Mais, tout à coup, les flancs des bastions démasquent leur grosse artillerie et vomissent, comme par autant de bouches d'enfer, le feu et la mitraille. Les boulets broient des rangs entiers ; ils frappent de côté les échelles et les renversent dans le fossé, pêle-mêle avec les soldats dont elles sont couvertes. Puis, suivait la description des blessures, du sang, des mille morts étranges et horribles de ces barbares. On répétait les cris, les gémissements des blessés qui glissaient dans le sang, sous une épaisse fumée, tandis que l'artillerie continuait ses détonations et ses éclairs. Et, après chaque récit, on adressait de nouvelles et vives actions

de grâces à Dieu pour avoir sauvé Florence des mains d'aussi féroces ennemis.

Ceux d'entre les combattants qui avaient été blessés étaient soignés avec la plus tendre sollicitude, les plus maltraités dans les hôpitaux, les autres à domicile. Et l'on citait les noms de ceux qui étaient morts sur les remparts en les regrettant, en priant pour eux, en leur portant envie comme à des martyrs.

Les Piagnoni les plus dévots et les plus passionnés crurent voir, dans cette occasion, l'accomplissement de la prophétie de frère Girolamo, qui promettait aux Florentins le secours des anges eux-mêmes; et la foi s'échauffant de plus en plus, l'on comptait infailliblement sur l'intervention de ces alliés célestes. Il ne manquait même pas d'illuminés qui affirmaient avoir vu dans les airs des légions de séraphins armés d'épées de feu, de chaque coup desquelles ils abattaient des rangs entiers de l'armée impériale.

Niccolò était sans doute l'un de ceux qui avaient le plus de foi dans frère Girolamo. Mais si la solidité de son jugement ne lui permettait pas de croire à l'apparition visible des anges pour défendre Florence, il fondait néanmoins sur les paroles de Savonarola l'espérance, pour ne pas dire la certitude, d'un secours céleste spécial, infaillible, qui devait mettre Florence hors de l'atteinte de ses ennemis; et pourtant, il avait pu croire possible, quelques instants auparavant, que ceux-ci étaient entrés dans la ville!

Lorsque le calme fut rétabli, et que l'agitation eut cessé dans la ville, Niccolò, rentré dans sa chambre avec ses filles, et assis près du foyer, repassait dans

son esprit tous les événements de la soirée, et se disait en soupirant : *Modicæ fidei quare dubitasti?* Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Sentence souvent prononcée par frère Girolamo, et que Niccolò s'appliquait alors à lui-même, en se reprochant d'avoir pu un instant chanceler dans sa foi.

Tandis que le vieillard était ainsi préoccupé, Lisa et Laudomie, debout contre les vitres, attendaient avec une impatience mêlée d'inquiétude le retour des jeunes gens. Mais leurs craintes se dissipèrent bientôt; car, vers minuit, tous revinrent, à l'exception d'Averardo, qui ne voulait le plus souvent d'autre chambre à coucher que les embrasures des bastions et d'autre lit que la terre nue. La joie, l'ivresse de bonheur que nous avons cherché à peindre en parlant du retour des milices au sein de leurs familles, remplirent aussi la maison Làpi, lorsque Bindo, le premier, et les autres ensuite furent de retour. Après avoir jeté dans un coin leurs pesantes arquebuses noircies de poudre, ils se rangèrent autour de Niccolò et des jeunes femmes en racontant gaiement et avec orgueil la défaite de l'armée impériale. Comme chacun d'eux disait à l'envi ses prouesses, celles de ses amis et des citoyens les plus connus, Niccolò apprit que Bindo avait reçu un coup d'arquebuse sur le corselet, du côté gauche. L'enfant protestait que ce n'était rien; mais la joie brillait dans ses yeux pendant qu'il montrait l'empreinte que la balle avait laissée sur le fer.

— Enfin, s'écria-t-il avec enthousiasme, me voilà soldat aussi! —

Vieri raconta que Lamberto avait fait tomber une énorme pierre, avec tant de précipitation et de bon-

heur , sur une échelle couverte d'assaillants, qu'il la dégarnit complètement, comme on nettoie, en la secouant, une branche d'arbre dont les feuilles sont desséchées; et qu'ayant pris ensuite l'échelle par l'extrémité appuyée contre les créneaux, il l'avait renversée dans le fossé en écrasant sous son poids un grand nombre d'ennemis. Puis, tous s'accordèrent à louer le courage de Troïlo. Bindo en particulier, qui avait toujours combattu à ses côtés, assurait qu'il l'avait vu jouer des mains de telle sorte, que si les impériaux et les Palleschi avaient su de quelle part certains coups leur étaient adressés, ils auraient avoué que Troïlo remplissait à merveille le rôle d'un Piagnone. Effectivement, celui-ci, forcé par sa position, s'était conduit en vaillant soldat tout en enrageant de courir le risque de tuer quelques-uns de ses amis ou d'en recevoir une balle. Il envoyait en conséquence mille malédictions à Baccio Valori qui l'avait conduit là; et, s'il l'eût aperçu au milieu des ennemis, il n'est pas certain que son arquebuse n'eût point fait repentir le commissaire de l'avoir envoyé à Florence.

Aux éloges exprimés par Bindo, éloges que Niccolò écoutait en témoignant une vive satisfaction, comme preuve de l'entière conversion de Troïlo aux idées et aux passions des républicains, l'hypocrite répondait avec une feinte modestie et une componction affectée :

— Mon père, quel mérite y a-t-il à combattre avec quelque courage, lorsqu'on le fait pour une cause aussi sainte, et lorsque Dieu a manifesté son intervention par des signes aussi évidents? Et s'il ne semblait pas... si je ne craignais de paraître ajouter foi trop facilement à certaines choses dont il ne faut

parler qu'avec la plus grande réserve..... j'oserais presque affirmer avoir vu cette nuit des anges qui repoussaient les ennemis des remparts.

— Tout est possible à Dieu, répondit Niccolò, et ce que vous dites peut être vrai; mais nos œuvres méritent-elles une pareille faveur? Quoi qu'il en soit, nous pouvons compter que Dieu servira de bouclier à notre faiblesse, et que son bras atteindra là où nos forces ne pourront arriver. Telles sont les promesses de frère Girolamo, dont les miracles nous sont une garantie qu'il était inspiré de Dieu... Mes enfants! reprit-il après une courte pause, ce soir j'ai été pour vous une cause de scandale; j'ai manqué de foi. J'ai eu tort, et je veux en convenir devant vous, afin que vous ne suiviez pas mon exemple en cela, et que vous vous affermissiez de plus en plus, au contraire, dans cette foi qui, à la fin, doit vous apporter la victoire. —

De la part d'un homme tel que Niccolò, une confession aussi franche devait produire une profonde impression.

Sans attendre qu'on lui répliquât, il congédia tout le monde en rappelant l'heure avancée et le besoin que chacun avait de repos. Resté seul, il ouvrit le registre sur lequel il notait régulièrement les choses importantes de la journée. Après y avoir inscrit l'événement dont nous venons de parler, et avoir de nouveau recommandé à Dieu la ville, sa famille et lui-même, le vieillard se mit au lit, et ne tarda pas à s'endormir.

Mais le sommeil n'était pas aussi facile pour tous ceux qui reposaient sous le toit de la maison Làpi.

Lamberto, après être monté dans la petite chambre qu'il avait occupée depuis son enfance, et qui lui rappelait de si doux souvenirs, et en même temps des peines si cuisantes, appela son domestique pour qu'il l'aidât à se désarmer. Mauritz, tout en accomplissant sa tâche, levait de temps en temps les yeux sur le visage de Lamberto, chaque fois qu'il lui échappait un soupir; alors il hochait la tête d'une manière significative. Comme il ne jugeait pas convenable d'aborder le premier la cause de l'agitation de son maître, il espérait, par ces démonstrations muettes, l'engager à rompre le silence; mais son manège ne réussissait pas, et il avait débarrassé Lamberto de toutes les pièces de son armure, que celui-ci n'avait pas encore ouvert la bouche.

Enfin Mauritz se mit à essayer et à fourbir les diverses pièces, pour les suspendre ensuite une à une aux clous fixés à cet effet dans le mur. Lorsqu'il en fut au poignard, il le tira du fourreau, en nettoya la lame, l'examina contre la lumière pour en découvrir les taches, et la frotta sur un morceau de peau de daim avec un soin affecté, dans l'espoir de provoquer quelques observations de la part de son maître. Mais Lamberto, toujours sombre et mélancolique, continuait à se dépouiller en silence. Ne pouvant se contenir plus longtemps, le fidèle Suisse dit alors, sans lever les yeux :

— Moi safoir où cette pelle lame tefoir être.

— Où donc? demanda Lamberto en souriant du bout des lèvres; car il devinait à peu près la pensée de Mauritz.

— Tefoir être pien dans le ventre de maïdre Droïlo.

— Fou ! remets-la dans le fourreau et va te coucher.

— J'y fais... Mais maïdre Droïlo afoir fisage de draître... Lui, non galant homme..... Moi être une paufre soltat, paufre serfiteur, ne point safoir barler... Mais ce soir, fouloir dire à vous : « Ne point puvez vin, maïtre Lamperte, ne point puvez »... Mais, moi, ajouta-t-il d'un air significatif, moi n'afoir point pu. —

Lamberto, d'un ton moitié grondeur, moitié riant, l'envoya au lit en lui disant qu'un bon sommeil le guérirait de ses idées sanguinaires. Le valet obéit ; mais en répétant toujours : *Moi n'afoir point pu.* » Et nous verrons dans la suite pourquoi il tenait alors à constater ce fait négatif.

Il n'y avait pas encore une demi-heure que Lamberto était couché, qu'une agitation insupportable le força à quitter le lit ; il s'habilla et se mit à la fenêtre, afin de respirer plus librement. La vie de sacrifices et d'abnégation qu'il s'était imposée commençait d'une façon bien dure. Qu'on se figure l'état de son âme en se retrouvant ainsi dans cette maison qu'il avait quittée quelques années auparavant, plein d'amour et d'espérance, heureux de tant d'illusions, en se voyant si près de cette même terrasse où Lisa lui avait donné une rose, image trop fidèle de sa constance..... Pour elle, il s'était éloigné de Laudomie, il avait couru affronter mille dangers, mille fatigues. Pour elle, il avait abandonné sa mère, il avait refusé quelques paroles de compassion à cette malheureuse qu'il avait rencontrée sur la rive du Pô, à cette Selvaggia, dont le souvenir se

présentait encore à son cœur. C'était malgré lui sans doute, mais il ne pouvait se défendre de la comparer à Lisa, et de se dire :

« Pourquoi, tandis que Dieu pardonne tous les péchés, les hommes sont-ils inexorables pour certaines fautes? Trahir la foi jurée, trahir parents et patrie, pourra trouver excuse et pardon! Et une malheureuse qui a été vendue par son père, qui a été précipitée dans l'abîme, ne trouvera ni miséricorde ni pitié. L'une sera accueillie, honorée, heureuse comme si elle n'eût point failli, l'autre sera jugée et condamnée sans retour! »

Penser ensuite que, dans ce moment même, elle était là, dans les bras de celui pour qui elle l'avait trahi si honteusement, et qu'il devait, lui, supporter cet homme, qu'il avait dû pardonner à tous deux! Tout cela lui semblait un songe. C'était, en effet, un poids bien lourd, un calice bien amer pour Lamberto, qui n'avait pas encore appris que chaque année ajoutée à la vie emporte une espérance, en laissant une douleur à la place.

Puis, ses pensées se reportaient sur Laudomie, sur cet ange que son cœur avait adoré sans oser lui élever un autel. Oh! la vie, le bonheur avec elle! Mais entre lui et Laudomie il y a maintenant un abîme à franchir, un abîme que son cœur n'ose pas sonder.

L'obstacle était-il réel ou imaginaire? Lamberto lui-même n'aurait pu répondre alors à cette question. La suite de cette histoire éclaircira ce mystère. Quant à présent, laissons notre jeune ami flottant dans ses incertitudes, et allons retrouver les autres habitants de la maison Lâpi, qui, tous, à l'ex-

ception de Lisa, ne manquaient pas de sujets de préoccupations pénibles et sérieuses.

Laudomie, après avoir conduit les deux époux à leur appartement, s'était enfermée dans sa chambre, située sous celle de Lamberto; puis elle était tombée à genoux sur son prie-Dieu, devant une image de la Madone, due au pinceau du bienheureux Angelico de Fiesole. De Dieu, ses pensées se reportèrent sur sa patrie, sur son père, sur sa sœur; elle implorait pour tous la bonté céleste, en lui rendant grâce de ses récentes faveurs.

A voir cette jeune fille ainsi recueillie, les mains jointes et les yeux baissés, avec un visage si pur et si modeste, on aurait pu croire qu'elle avait servi de modèle au tableau de la Vierge devant laquelle elle était agenouillée.

Lorsqu'elle eut fini de prier, le sommeil avait aussi fermé ses paupières; mais un bruit confus était venu l'éveiller; c'était le bruit des pas de Lamberto, à l'étage supérieur. Les pensées de Laudomie se portèrent donc naturellement sur son jeune ami. Elle se rappela un à un tous les souvenirs de leur enfance, et plus particulièrement l'époque où il lui avait consacré son premier sentiment d'amour. Car Laudomie, avec autant de pénétration que de modestie, s'était fort bien aperçue des sentiments de Lamberto à son égard, ainsi que des motifs qui l'avaient empêché de les manifester. Dans la série d'événements qui avaient tout changé depuis, il lui semblait reconnaître que Dieu avait disposé toutes choses pour l'unir enfin à celui dont elle sentait que dépendait son bonheur. L'entretien qu'elle avait eu avec

Niccolò, le soir même du retour de Lamberto, l'encourageait dans ces pensées, et lui persuadait qu'il lui était permis d'ouvrir son cœur à une nouvelle espérance.

Lorsqu'elle s'était trouvée seule avec Niccolò, il lui avait dit en lui prenant les mains : « Laudomie, je n'ai rien de plus à cœur et qui me préoccupe davantage au milieu des dangers où nous vivons, que la pensée de ta sécurité et de ton bonheur. Voilà plus d'un an que tu refuses de nombreuses et honorables alliances; tu as tes raisons pour agir ainsi, et je ne veux pas t'en demander compte. Mais, maintenant, tu le vois, je suis vieux, mille dangers t'entourent. Je voudrais pourtant te voir appuyée sur un bras qui puisse te guider et te défendre. J'ai pensé à Lamberto! c'est à toi à y réfléchir maintenant. Si je t'ordonnais de lui donner ta main, m'obéirais-tu ? »

Laudomie, qui ne confondait pas la pudeur avec la dissimulation, avait répondu en rougissant, mais avec franchise et ingénuité : « Mon père! je vous obéirais, et je n'y aurais pas grand mérite. »

Niccolò, charmé de cette découverte, avait cherché dès lors le moyen d'amener à bonne fin son projet, et il se proposait d'en parler lui-même à Lamberto, aussitôt que le calme serait revenu dans le cœur du jeune homme. Laudomie, repassant alors dans son esprit les paroles de son père, s'applaudissait plus que jamais d'avoir refusé les partis qui lui avaient été proposés, et adressait de ferventes prières à la Vierge, mère de toute pureté, pour qu'elle lui obtint la bénédiction du ciel. C'était pour Lamberto, aussi bien

que pour elle-même, qu'elle priait ; car elle sentait qu'elle n'aurait désormais qu'une vie, qu'un intérêt, qu'un même désir avec lui.

Dominé par de toutes autres pensées, par des sentiments aussi éloignés de ceux de Laudomie que l'enfer l'est du ciel, que l'âme d'un traître est distante de celle d'un ange, Troïlo veillait aussi près de Lisa, de Lisa qui, se trouvant avoir atteint le but unique de ses désirs, et jugeant son bonheur fixé pour toujours, était la seule qui dormît à cette heure tranquille et reposée. Elle ne savait pas, l'infortunée, que certaines fautes n'échappent jamais au châtiement, même dans cette vie ! que la vengeance envoyée par Dieu à la suite du coupable, est quelquefois tardive, mais qu'elle vient le frapper souvent lorsqu'il a déjà oublié de l'avoir méritée.

Troïlo donc, comprenant la nécessité de peser et de calculer chacune de ses actions, disait à part soi : « Enfin, me voici dans la maison !..... L'entrée a été au mieux : reste à savoir comment j'en sortirai !..... Par le corps de frère Girolamo et de tous les dominicains ! Quelle mine a ce vieux marchand de soie ! Je me suis mis à genoux devant lui comme un enfant ! Il serait beau vraiment qu'on vînt à le savoir au camp ! Et cet Alberto, Adalberto, que sais-je... qui était là, fier comme s'il eût avalé l'aune dont il se servait naguère pour mesurer la serge..... Il est capable de croire qu'il me fait peur ! A présent qu'il a l'épée au côté, il croit qu'il est devenu un personnage important ! Tandis que je me rappelle... voyons combien y a-t-il de temps de cela ?..... l'avoir vu au magasin du coin de Vacchereccia, devider la soie avec

les garçons du comptoir... C'est vraiment une comédie que tout cela. Alberto! Il s'est donné un nom, ce drôle! comme s'il descendait des ducs de Brandebourg! Si je n'avais pas mon rôle à jouer, ce soir même je lui aurais appris..... Je lui ai escamoté sa belle! si ce n'est que cela, la voici; qu'il vienne la reprendre! Je l'aiderai s'il le faut! et par-dessus le marché... soyons bon prince... je lui donnerais encore l'enfant, qui devra avoir plus du marchand que du gentilhomme, s'il est vrai que les garçons tiennent de leur mère. »

Durant ce monologue, Troïlo portait sur Lisa et sur le petit Arriguccio, qui dormaient près de lui, un regard dans lequel se peignaient l'ennui et le dégoût...

Puis il ajoutait en poursuivant le cours des mêmes idées : « Le poète de Ferrare a bien raison de dire : Qu'il n'est fardeau plus lourd que femme qui ennuie (1). » Et Dieu sait combien de temps je devrai goûter ce plaisir!... Le pire encore est d'avoir continuellement sous la vue la jolie sœur, qui ressemble à un lys à peine épanoui..... Mais n'y aurait-il pas moyen?..... Allons, messire Troïlo, soyons sage... car il ne s'agit pas de plaisanter ici! Il ne manquerait plus que cela, que le vieux et ses oursins vinssent à s'en apercevoir! Cependant, si je ne veux pas mourir d'ennui dans cette chapelle mortuaire, il faudra bien faire quelque chose pour tuer le temps... L'affaire n'est pas

1) Che non v'è soma da portar più grave,

Come aver donna quando a noja viene.—(ARIOSTO.)

facile, je l'avoue; mais, en fait de conquêtes, Troïlo n'a jamais aimé à trouver les portes ouvertes.... Et si je réussis, il y en aura plus d'un au camp qui se mordra la langue de dépit jaloux. La conquête de la toison d'or ne valait pas cela... Enfin, nous verrons! pour peu que le siège dure... Et si ces enragés continuent à prendre la chose au sérieux comme à l'assaut de ce soir... il y en aura pour longtemps. Et puis, la place prise, il faudra camper devant chaque maison. Il n'y avait qu'à voir tout à l'heure maître Niccolò! En un clin-d'œil la barricade, le pont, la maison remplie de piques, d'arquebuses, d'arbalètes, comme la tour du château Saint-Ange au sac de Rome. Et maître Baccio qui veut prendre vif ce vieux renard! Il a compté sans son hôte. »

Vers la fin de son monologue, Troïlo, que le sommeil avait gagné, bâilla, étendit les bras, se raidit contre l'engourdissement des sens, et put songer encore quelques instants à ses projets sur Laudomie, dont nous voyons à regret la pure image tracée dans l'esprit de cet infame. Mais les rayons du soleil ne se réfléchissent-ils pas aussi dans le borbier le plus immonde sans altérer leur pureté? Enfin, Troïlo s'établit sur son oreiller et ne tarda pas à s'endormir.

Il ne restait plus guère qu'une heure avant l'aube. Niccolò, qui avait le sommeil léger des vieillards, s'était éveillé encore plus tôt que de coutume. Il n'avait pu être assez maître de lui pour que la pensée de Troïlo, dormant sous le même toit, ne fût accompagnée d'impressions pénibles et de vagues inquiétudes dont il ne pouvait pourtant se rendre compte. La réu-

nion de Troïlo avec Lisa et sa conversion au parti républicain, son retour à Florence avaient été conduits de manière à écarter toute méfiance; mais les scélérats, quelque habiles qu'ils soient, ont toujours empreinte sur le front, grâce à Dieu, une marque indélébile plus ou moins évidente. L'hypocrisie la plus consommée porte toujours après elle, qu'on nous passe l'expression, une sorte d'atmosphère qui la fait reconnaître. Malheureusement, les honnêtes gens, dans la crainte de se tromper et d'être injustes, ne prononcent pas d'après ces seuls indices; et les fripons ont le champ libre, comme il en arriva pour Troïlo, dont la conduite apparente ne pouvait donner aucune prise motivée aux soupçons de Niccolò. Celui-ci pourtant se disait : « Est-ce l'effet de mon imagination ou de la haine que j'ai nourrie si longtemps contre lui?... Mais il ne me plaît pas. Au bout du compte, ajouta-t-il en homme résolu et étranger à la peur, il en sera ce que Dieu voudra; le temps nous apprendra la vérité. »

Lorsque le vieillard s'habilla pour se distraire de ses affligeantes pensées, l'*Angelus* du matin sonnait dans plusieurs églises. Après avoir fait sa prière devant les cendres de frère Girolamo, Niccolò alluma une lampe à celle qui brûlait nuit et jour devant les reliques du saint martyr; puis il ranima le foyer et s'assit, en pensant aux moyens de mener à prompt fin son projet d'union entre Laudomie et Lamberto.

Les premiers rayons du soleil trouvèrent le vieillard absorbé dans ses préoccupations. Rappelé à lui-même par le bruit des pas de Monna Fède, qui déjà

allait et venait dans la maison, il appela la vieille servante pour lui ordonner de faire descendre Lamberto aussitôt qu'il serait éveillé. Le jeune homme, levé et habillé depuis longtemps, ne tarda pas à se rendre à l'appel de Niccolò, qui le fit asseoir à ses côtés, et lui dit en le regardant affectueusement et après quelques mots de préambule :

— Maintenant, écoute-moi, Lamberto; si le danger qui menace la ville n'était pas si pressant, si tu n'étais pas de la famille, cher à mon cœur comme un de mes enfants, je ne t'aurais certes jamais parlé comme je vais le faire. Mais il n'y a pas de temps à perdre dans la situation où nous sommes. D'ailleurs, nous nous connaissons trop l'un et l'autre pour que j'aie besoin de dissimuler avec toi. Tu te rappelles, et je ne l'ai pas oublié non plus, l'immense service que m'a rendu ton père. Tu dois te rappeler aussi que, pour te donner la plus grande preuve possible de ma reconnaissance, aussitôt que je m'aperçus de ton amour pour Lisa, j'y donnai mon approbation. Dieu a voulu nous éprouver ensuite l'un et l'autre, comme tu le sais! Mais, console-toi, cela a peut-être été pour ton bien; car tu mérites une autre femme que cette tête de linotte. J'ai du reste une trop haute opinion de toi pour douter que ton premier amour ne soit éteint jusqu'à la dernière étincelle, après la conduite qu'elle a tenue à ton égard.

Maintenant donc, sans m'étendre davantage, pense, Lamberto, que j'ai une autre fille, penses-y; et sache en même temps que Niccolò fermerait les yeux en paix, si, en mourant, il pouvait se reposer dans la pensée que Laudomie ne reste pas seule et

sans appui sur la terre... Je suis franc avec toi... plus peut-être qu'il ne conviendrait dans les circonstances ordinaires... Sois sincère à ton tour... Ne parles-tu pas à ton père, à celui qui n'aura ni bien ni repos qu'il ne t'ait vu content et heureux? —

L'émotion de Lamberto, qui avait toujours été en augmentant à mesure que Niccolò parlait, arriva à son comble à ces dernières expressions de tendresse. Il saisit une des mains du vieillard, la porta à ses lèvres et lui répondit :

— Oui, certes, je veux être franc avec vous!... Je vais tout vous dire, et sans délai..... sans même vous remercier auparavant, comme je le devrais... —

Et Lamberto rappela l'histoire de ses premières années; il parla de l'amour qu'il avait ressenti pour Laudomie; il retraça les impressions et les sentiments divers qu'il avait éprouvés jusqu'au moment de son retour. Puis il peignit la douleur et les horribles angoisses qu'il avait endurées en songeant à sa mère; il raconta l'entretien qu'il avait eu avec frère Zacharie, et le contenu de la lettre qui lui avait été remise par ce religieux; enfin il ajouta qu'il craignait de ne pouvoir mériter l'amour de Laudomie, l'amour d'un cœur si pur, si angélique.

.
.

Depuis longtemps Niccolò n'avait éprouvé une joie égale à celle qu'il ressentait dans ce moment. Les paroles qu'il venait d'entendre lui prouvaient que l'accomplissement de son désir ne coûterait ni à Laudomie ni à Lamberto. Il laissa presque échapper les mots : « Console-toi donc, puisqu'elle t'aime. »

Mais il fut retenu par un sentiment de dignité pour lui-même et d'égard pour sa fille, que nous nous garderons bien de blâmer. Plaçant alors une main sur le front du jeune homme, il lui dit en souriant :

— Eh bien ! y penses-tu ? Un guerrier de ta sorte douter si fort de lui-même ! Mais puisque vous êtes tous les deux mes enfants, il ne m'est pas permis d'être partial entre vous, et je te dirai que si elle mérite ton amour, tu mérites le sien.

— Oh ! que dites-vous ! — répondit Lamberto. Et il resta absorbé dans ses pensées.

Mais puisqu'il aimait Laudomie, plus encore qu'il ne le croyait lui-même, pourquoi ce silence et cette préoccupation ? Si, d'après ce que le lecteur sait déjà, il a pu connaître Lamberto, et comprendre son caractère noble et délicat jusqu'au scrupule, il ne trouvera pas étranges les pensées qui l'agitaient alors. Par cela même que l'amour de Laudomie était le premier qu'il eût éprouvé, le seul qui méritât vraiment de remplir un cœur tel que le sien, et précisément parce qu'il reparaissait alors plus puissant que jamais après toutes les vicissitudes qui l'avaient réprimé sans doute, mais jamais éteint, par cela même, disons-nous, le noble jeune homme tremblait de ne pas avoir à offrir à celle qu'il aimait un cœur aussi pur, aussi exempt de toute autre affection qu'elle semblait le mériter. Le souvenir de Selvaggia et de ses malheurs le touchait encore profondément ; et cette compassion légitime, digne de tout cœur sensible, cet intérêt si naturel que lui inspirait la malheureuse dont l'amour s'était porté sur lui avec désespoir, prenaient aux yeux de Lamberto l'apparence

de tout autre sentiment. Aussi, pensait-il en soupirant : « Serais-je assez misérable pour offrir à Laudomie un cœur dans lequel resterait l'image d'une... » L'idée l'effrayait, et il ne put achever sa phrase.

La veille encore, Lamberto n'avait pu calmer son agitation à ce sujet, ni distinguer le mal réel du mal imaginaire. Mais en ce moment, la joie que lui causèrent les paroles de Niccolò lui donna, pour ainsi dire, la conscience de l'intensité de son amour pour Laudomie. Aussi, après quelques instants de perplexité, ses traits prirent-ils une expression nouvelle, et il répondit à Niccolò qui le considérait avec étonnement :

— C'est la trop bonne opinion que vous avez de moi qui me trouble.... Mais, quel que je sois, digne ou non de votre affection, je veux que vous me connaissiez mieux encore.... que vous sachiez tout... Je croirais vous trahir en vous cachant une seule de mes pensées. Vous serez ensuite mon juge.—

Alors Lamberto raconta depuis le commencement tout ce qui avait trait à Selvaggia. Il fit à Niccolò la confession pleine et entière de ses doutes, de son hésitation, de ses sentiments. Le vieillard, qui, par l'expérience d'une longue vie passée à travers les hommes et les événements, avait appris combien il est rare de trouver des scrupules en fait d'amour, demeura plus convaincu que jamais que le plus grand bonheur qui pût arriver à Laudomie serait d'appartenir à celui qui paraissait avoir été formé sur un type tout exprès pour elle. Et lorsque le jeune homme eut fini tous ses aveux, Niccolò lui prit la tête entre ses deux mains, et lui dit en le baisant au front avec une nouvelle effusion de tendresse :

— Va, s'il m'eût été donné de créer un mari pour Laudomie, je n'aurais pas su imaginer la moitié de ce que tu vaux... Je lis dans ton cœur mieux que toi-même.... Tu aimes Laudomie, quoique ton âme ne soit point fermée à la pitié qu'inspirent les malheurs d'une pauvre créature jetée dans l'abîme. Oh! n'en aie pas de remords, et laisse aux cœurs égoïstes l'indifférence pour les infortunes d'autrui.

Ainsi donc, prends courage, et si tu sais plaire à Laudomie, comme je n'en doute pas, sache qu'avant de mourir je te serai redevable d'un moment de bonheur encore, au milieu de tous les maux qui nous menacent.... Car, vois-tu, je n'ai plus à vivre longtemps; mais la mort ne me donnera pas de souci, lorsque je serai certain que tu restes gardien et conseil de ma maison. J'ai plus de confiance en toi que dans tout autre, Lamberto!

CHAPITRE XXI.

LES AVEUX.

Niccolò avait pris un air soucieux en prononçant les derniers mots que nous venons de rapporter, et ce ne fut qu'après un instant d'hésitation qu'il continua ainsi :

— Puisque j'ai abordé ce sujet, Lamberto, sache que je compte sur toi pour le temps où je ne serai plus dans ce monde. Averardo est un homme à toute

épreuve, entièrement dévoué à la patrie ; mais il est par trop emporté, et la colère exclut souvent la prudence. Vieri, quoique bon et courageux citoyen, n'a pas un caractère assez ferme. Bindo n'est encore qu'un enfant. Ce Troïlo est survenu.... Je ne me méfie pas de lui.... mais il était Palleco ; ses ancêtres, et lui-même, jusqu'aujourd'hui, ont été constamment nos ennemis particuliers, les ennemis de la république... C'est le sang de la trahison qui coule dans ses veines ! Peut-être ai-je tort d'exprimer de pareils sentiments. Quoi qu'il en soit, promets-moi, mon Lamberto, que dorénavant tu auras pour cette maison et pour mes enfants les soins que j'ai eus pour toi-même, et que tu leur dédieras la prudence et le jugement qui te sont échus plus qu'à eux en partage. Me le promets-tu, Lamberto ? —

— Oh ! mon père, est-il besoin que je vous fasse une pareille promesse ? Le peu que je vauz, tout ce que je possède ne me vient-il pas de vous et des vôtres, et pourriez-vous douter ?.... —

Les yeux et le visage du jeune homme exprimaient une si vive émotion, que Niccolò reprit aussitôt :

— Tu as raison, il ne faut point de promesses entre nous.... Je lis dans ton cœur, et si tu lis également dans le mien, tu dois voir que ma confiance en toi est sans bornes.... Si j'ai tenu ce langage, ce n'est qu'afin que mes paroles demeurent plus profondément gravées dans ta mémoire. Maintenant, écoute mes derniers conseils : souviens-toi toujours que cette maison n'a acquis quelque crédit, et n'a conservé une réputation honorée qu'en s'appuyant sur notre sainte religion, et sur la liberté du gouvernement populaire,

deux choses qui ne peuvent aller l'une sans l'autre. La religion sans la liberté ne serait pas une religion, mais un mensonge et une hypocrisie. Le Christ, notre roi, n'est-il pas mort également pour tous? N'a-t-il pas voulu que nous soyons tous frères? N'a-t-il pas maudit les tyrans, les orgueilleux, ceux qui s'élèvent sur les ruines des faibles, en s'emparant de leurs biens, de leurs droits, en les forçant à donner pour eux leurs sueurs et leur vie? Aussi, les tyrans, pour soustraire leurs têtes à cet anathème, ont-ils soin de se couvrir du manteau de la religion elle-même. Elle a été de tout temps la conduite des Médicis, des Palleschi? Quel a été leur but en élevant des couvents, en instituant des ordres religieux, en dotant des églises et des hôpitaux? Les événements l'ont démontré.

Quant à la liberté sans religion, si toutefois il était possible de l'établir, elle ne pourrait durer, et serait étouffée par le premier qui parviendrait à s'élever au-dessus des autres, soit par ses richesses, soit par sa force, soit par son génie ou son adresse.

Que tous vos efforts tendent donc à maintenir l'union de la religion et de la liberté, puisque cette union est la seule garantie de votre bonheur et de votre sécurité.

Mais les Palleschi ne sont pas les seuls ennemis que nous ayons à craindre. Le parti de Niccolò Capponi, le parti des grands, qui voudraient que le pouvoir fût concentré dans les mains d'un petit nombre, pourrait bien, s'il devenait plus puissant, faire autant de mal à la république que les Palleschi eux-mêmes. Il est vrai que maintenant ce parti proteste qu'il tient pour le peuple,

maïsses démonstrations sont-elles sincères? Dans tous les temps et chez tous les peuples, ceux que leur noblesse et leur fortune font désigner sous le nom de grands, n'ont jamais eu qu'un but, celui de concentrer le pouvoir au profit de leur ambition et de leur cupidité. Aussi, les a-t-on vus toujours, dans les révolutions et dans les luttes entre les partis, se ranger du côté du pouvoir tyrannique, plutôt que du côté de la liberté. Il faut donc les surveiller, Lamberto. J'ai déjà raisonné là-dessus avec nos hommes d'Etat, et ils partagent mon opinion. J'ai voulu t'en parler aussi, afin qu'un jour, si tu venais à être investi de quelque charge dans la république, tu te souviennes des conseils de Niccolò, et que tu cherches à les faire prévaloir pour l'avantage de notre patrie. Et sache, Lamberto, que chez un peuple aussi corrompu que celui-ci l'est déjà, les bonnes lois et les bons règlements ne sont rien sans un frein salutaire imposé aux riches et aux grands contre l'esprit de caste qui les unit et rompt l'équilibre de l'Etat. A quoi bon, en effet, que pour l'élection des magistrats et des recteurs de la république, on requière les votes d'hommes libres, si ces votes se vendent et si les puissants les achètent? Je te le répète donc, tiens-toi en garde contre eux surtout; ce sont les plus dangereux ennemis de la vraie liberté, d'autant plus dangereux que leurs manœuvres ne sont pas ostensiblement coupables lorsqu'on pourrait les réprimer, et qu'ils sont devenus trop puissants lorsqu'on aurait le droit de les punir. —

Il y avait une telle effusion de confiance dans les paroles du vieillard, que Lamberto, saisi d'émotion et de

surprise, restait immobile en l'écoutant, dans l'attitude du plus profond respect.

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-il à la fin, vous seriez à votre dernière heure, maître Niccolò, que vous ne parleriez pas autrement . . . Pourquoi me tenir de pareils discours ? Je ne suis pas dans le cas d'exercer jamais aucune autorité à Florence ; mais si pourtant cela devait arriver, j'aurai bien le temps, Dieu merci, d'apprendre à me conduire d'après vos exemples et vos conseils. —

— Peut-être en aurons-nous le temps, comme tu le dis, mais il pourrait se faire que ce temps nous manquât, et c'est pour cela que j'ai voulu te laisser mes avis, aujourd'hui que, plus que jamais, je te regarde comme un fils. Mon bon Lamberto, je le vois, mes paroles t'affligent... elles te font penser à notre séparation dernière. Dieu sait si ton affection m'est chère, mais, dans le temps où nous vivons, il ne s'agit pas des sentiments du cœur, mais bien de pensées et de résolutions énergiques. Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous devons tous mourir, peu importe le moment. Mais ce qui est important pour moi, c'est que la mort ne me surprenne pas avant d'avoir préparé tout ce que je puis pour le bien de la république et de ma famille. Maintenant, adieu, Lamberto, et que le ciel te bénisse mille fois ! —

Lamberto sortit, pénétré de nouveaux sentiments de reconnaissance et d'une vénération plus profonde encore, s'il était possible, pour Niccolò. Tout préoccupé par la pensée de Laudomic, il n'eût certes pas différé un instant d'aller lui découvrir à genoux les sentiments de son cœur ; mais, dans ce moment

même, il reçut communication de l'ordre donné à toute la milice de se réunir sur la place. Les jeunes gens de la maison Lapi sortirent sur-le-champ ; ils ne purent rentrer qu'à la nuit.

Mais avant la fin de la journée, Laudomie s'était trouvée seule avec son père ; et celui-ci ne lui avait pas dissimulé l'entretien qu'il avait eu avec Lamberto. Les paroles de Niccolò firent paraître sur le visage de Laudomie l'expression d'une joie si calme et si pure, qu'elle était bien la manifestation de tout ce qu'il y a de céleste dans l'amour qu'aucune faute n'a souillé, que nulle crainte n'attriste, qui n'est troublé par aucun remords. Elle leva au ciel ses yeux humides de larmes, en joignant et en pressant ses mains sur son cœur avec une expression de tendresse et de reconnaissance infinies ; et sa gratitude envers le ciel, son amour pour Lamberto se confondirent en un seul sentiment d'affection brûlante et ineffable, dont l'expression remplaça par un léger incarnat sa pâleur habituelle au moment où elle répondit d'une voix tremblante :

— Pauvre Lamberto, je le savais ! —

Niccolò serra sa fille sur son cœur, et la baisa au front ; puis il ajouta :

— Cependant, je n'ai pas voulu lui découvrir ce que j'ai lu dans ton cœur, ni lui dire que tu l'aimes. —

Laudomie, étonnée, leva les yeux sur son père, et répondit avec une expression de candeur qui fit sourire le vieillard :

— Oh ! pourquoi ne pas le lui dire, puisque c'est la vérité ? Pauvre Lamberto, il en eût été heureux ! —

— Il aura plus de plaisir encore à l'apprendre de

ta bouche, repartit Niccolò ; puis, prenant une des mains de sa fille dans les siennes, il continua avec une émotion que la sévérité habituelle de son visage rendait encore plus touchante :

—Ma chère Laudomie, tu es arrivée au moment le plus important dans la vie d'une femme. Dans cette circonstance, plus que dans toute autre, la présence de ta mère te serait bien utile ; mais, hélas ! tu l'as perdue... Que du haut du ciel, elle te bénisse et prie pour toi ! Et si je ne savais pas la remplacer près de toi aujourd'hui, que son âme m'inspire du moins les conseils et les avis dont tu as besoin. Tu vois les dangers qui entourent la république. Dans des jours plus tranquilles, ton mariage avec un homme tel que Lamberto te promettrait une vie de bonheur. Au point où nous en sommes, je prie Dieu, et il sait avec quelle ferveur, de te rendre heureuse, de rassembler toutes les infortunes sur ma tête pour les détourner de la tienne, mais ma prière sera-t-elle exaucée ? Si notre ville venait à être menacée, arme-toi de courage, Laudomie ; sois prête à tout événement, afin de te montrer toujours digne de ta foi, de ta patrie, du sang qui coule dans tes veines...

Le visage du vieillard se rembrunit, ses sourcils se contractèrent, et il s'écria en levant le poing fermé :

— Ah ! Lisa, Lisa, sans toi, l'honneur de mon sang serait sans tache!....

Niccolò sentit en ce moment sur sa main glacée, le tiède contact des lèvres de Laudomie et l'impression d'une larme. Il devint plus calme et continua :

— Peut-être t'en coûtera-t-il beaucoup, Laudomie, pour te montrer digne fille de Dieu et de Florence !

Que ta première pensée et ta première affection sur la terre soient dorénavant pour Lamberto ; mais n'oublie pas que tu dois faire passer avant lui Dieu et la patrie. Pense , ma fille, que dans les temps où nous vivons, Lamberto que tu aimes, qui sera bientôt ton appui, l'unique consolateur qui te restera après moi, pense qu'il devra affronter à tes yeux les dangers et la mort ! Ton devoir te commandera même de le pousser au plus fort du péril, et chaque fois que tu le quitteras, tu devras dire : *C'est peut-être la dernière fois !*... Ne pleure pas alors, ne te plains pas , évite de lui adresser de ces paroles qui débordent du cœur avec violence , et qui rendent le courage moins sûr , parce qu'elles rappellent les douceurs de la vie au moment même où il importe de ne point y attacher de prix.

Lorsque la patrie est en danger, elle demande beaucoup aux hommes, sans doute, mais quelquefois elle exige davantage encore des femmes, car aux uns, elle ne demande que leur sang et leur vie, tandis qu'elle demande aux épouses, aux mères, la vie de ceux qu'elles aiment ! Les premiers trouvent la mort dans l'ardeur du combat, sous les yeux de leurs concitoyens et des ennemis, dans la surexcitation de l'amour de la patrie et de la gloire, tandis que les pauvres femmes , seules, enfermées dans le silence de leur maison, sont forcées d'entendre de loin le bruit des coups, les cris des combattants , en se disant : « Dans ce moment, peut-être, tombe mon mari, mon père, mon frère.... » Qui donc des hommes ou des femmes a plus besoin de courage, de force d'âme?...

Tu pleures, pauvre Laudomie ! Ce n'est pas pour

t'affliger que je te parle des épreuves auxquelles tu seras soumise, mais bien pour que tu saches quels sont les devoirs d'une femme, d'une épouse au milieu d'une ville libre; afin que tu y penses, que tu en comprennes la sainteté et l'importance, que tu prépares ton âme à les accomplir courageusement; afin que tu sois soutenue dans toutes les épreuves par la noble pensée que, lorsqu'il s'agit de sauver la liberté d'un peuple et d'accomplir de grandes et généreuses actions, les femmes ont une puissante influence, pourvu qu'elles sachent et veuillent la faire valoir; et toi, Laudomie, tu voudras et tu sauras le faire, j'en ai la certitude. —

— Oh! oui, oui, mon père... Je n'y manquerai pas... Si je pleure, ce n'est point par manque de courage... Je suis votre fille. Mais je ne veux pas me faire plus courageuse que je ne le suis... Penser que Dieu me donne Lamberto aujourd'hui... et que demain peut-être... —

Un sanglot étouffé empêcha la jeune fille d'achever sa phrase. Elle reprit ensuite en s'efforçant de sourire :

— Mais ne craignez rien, mon père, Dieu me donnera la force... Et, puisque vous pensez que les femmes sont bonnes à quelque chose, ce ne sera pas Laudomie qui vous fera changer d'opinion... D'ailleurs, nous ne sommes pas en ce monde pour y trouver le bonheur, mais pour souffrir quand et comme il plaît à Dieu.

— Tu as bien dit, ma fille. Dans cette vie, la vraie, la seule sagesse consiste non pas à perdre haleine à la poursuite d'un fantôme de félicité qui s'éloigne davantage à mesure que l'on court après lui, mais à

familiariser son cœur avec l'idée de la souffrance. Et comme une résignation sans motif et sans but serait contraire, impossible à notre nature, quiconque veut trouver la paix ici-bas et supporter le poids des maux qui nous accablent, doit espérer une compensation future. Pourquoi cette espérance n'est-elle pas le seul mobile des actions des hommes? Le monde alors ne serait pas entre les mains des violents, des ambitieux, des impies, et la liberté opprimée pourrait relever son flambeau.

Mais, ajouta le vieillard en souriant, je voulais te parler de toi, de ce qui te touche de près, et voilà que je fais de la morale politique! Que veux-tu? Je suis bientôt au bout de ma carrière : la pensée de la patrie m'est à cœur; et souvent, malgré moi, mon esprit s'en occupe exclusivement. Du reste, je t'en ai dit assez sur ce qui te concerne en particulier, et je me suis aperçu que tu m'as parfaitement compris. A présent, ne songe pas au pire. Qu'il plaise à Dieu de ne pas te mettre à de trop rudes épreuves! —

Cet entretien eut lieu, comme nous l'avons dit, pendant que Niccolò était seul à la maison avec ses filles. Lisa, qui était restée dans sa chambre avec son enfant, vit entrer Laudomie les yeux humides et l'émotion sur le visage. Devinant en partie la cause de l'agitation de sa sœur, elle s'empressa de l'interroger. Laudomie lui découvrit ingénument toutes ses pensées, ses espérances, en un mot, tout ce qui avait fait le sujet de sa conversation avec son père. Laudomie parlait avec cette chaude expansion qui naît du besoin de confier ses sentiments à ceux que l'on aime, de leur faire part des joies et des secrets in-

times du cœur. Elle était d'ailleurs trop agitée, et peut-être encore trop inexpérimentée pour s'apercevoir de l'impression que ses paroles produisaient dans l'âme de Lisa.

Celle-ci écoutait sa sœur avec un sourire qu'elle cherchait à rendre affectueux et approbateur; mais le lecteur connaît son caractère. Prise ainsi à l'improviste par les confidences de Laudomie, Lisa trouvait un amer dépit dans la pensée que l'amour de Lamberto pour elle se fût sitôt évanoui, dans la pensée que cet amour n'avait donc pas été tel qu'elle se l'était figuré, tel qu'elle croyait le mériter. Et ce sentiment blessait doublement son amour-propre, parce qu'elle ne pouvait se dissimuler à elle-même la bassesse du motif qui l'inspirait.

Un cuisant et amer dépit se peignit sur le visage de Lisa; mais il n'y parut qu'un instant, et Laudomie ne s'en aperçut pas. Alors, plus encore pour se tromper elle-même que pour tromper sa sœur, Lisa se répandit en félicitations et en caresses; elle fit tous ses efforts pour se persuader qu'elle avait grandement à cœur le bonheur des nouveaux fiancés, que leur union la comblait de joie. Elle sembla, elle fut peut-être sincère et naturelle dans ses démonstrations. Enfin, les deux sœurs se séparèrent après s'être embrassées tendrement.

A peine Laudomie fut-elle sortie, que Troïlo rentra à la maison Lâpi, et monta dans sa chambre.

Celui qui l'eût rencontré dans l'escalier eût dû se dire : « Il en a par-dessus les oreilles du métier qu'il doit faire. » Il montait lentement, en s'arrêtant sur chaque marche, et en traînant derrière lui une

grande hallebarde qu'il tenait près du fer, et dont la hampe frappait la saillie de chaque degré. Arrivé sur le palier, il gonfla ses joues, puis en laissa échapper l'air et l'ennui, opération qui dura assez longtemps pour faire voir qu'il en avait plein les poumons. Vous l'eussiez vu ensuite, les sourcils relevés, les yeux vers la terre et la tête penchée sur une épaule, suspendre sa hallebarde à un clou près de la porte, se débarrasser de sa rondache en la déposant au hasard contre le mur, et la laisser rouler sur les carreaux sans se baisser pour la relever. Enfin, il entra chez Lisa en composant son visage, et en s'encourageant par ces mots : « Allons, Troïlo, cette longue corvée ne restera pas sans récompense. »

— Je croyais qu'on allait faire une sortie contre l'ennemi, dit-il en baisant du bout des lèvres le front de la jeune femme, mais il ne s'agissait que d'une revue, et il n'y a rien de nouveau. —

— Mais il y a du nouveau, ici, répondit Lisa. —

— Quoi donc? —

— Lamberto épouse Laudomie.

— Ah! hé!.. Comment?.. Oh! j'en suis bien aise. —

Puis, regardant Lisa en face, et devinant parfaitement ce qu'elle pensait, il ajouta, enchanté de pouvoir se venger sur sa victime de l'ennui qu'elle lui causait :

— Oh! c'est vraiment du nouveau.... et je ne m'y attendais pas!... qui eût jamais dit qu'ils s'aimaient?... —

Lisa se mordit les lèvres.

Troïlo continua :

— Vraiment cela me fait plaisir..... car, je t'a-

voue que ce pauvre Alberto..... Lamberto, veux-je dire... me faisait de la peine... Bien que je n'aie certainement pas eu l'intention de le désobliger.... Cependant, j'avais dérangé ses projets d'amour..... Et moi surtout, je devais le plaindre, puisque je connais la valeur du trésor qu'il a perdu. —

Comme il se trouvait alors derrière Lisa, il tira la langue d'un pied.

— Maintenant, je remercie Dieu en voyant qu'il ne s'est pas tout à fait abandonné au désespoir.. Et j'en suis charmé pour toi aussi, ma Lisa; car je conçois que cela devait être une épine pour ton bon cœur... A présent, tu dois te trouver soulagée en voyant qu'il est heureux, et que, pour se consoler, il a su faire un si bon usage de sa raison. —

— Oh! quant à moi, j'en suis parfaitement satisfaite, repartit sèchement Lisa.

— Cependant, à voir la mine que tu fais, il semblerait que tu es loin d'être contente. As-tu, par hasard, quelque autre sujet de déplaisir?...

— Moi, je n'ai rien..... il me semble que je suis comme à l'ordinaire.

— Oh! comme à l'ordinaire! Pour cela, non, ma Lisa. Mais, pourquoi ne pas m'avouer franchement que tu ne veux pas me le dire? A bon compte, on pourrait lire d'une lieue le dépit sur ta figure.

— Mais quel dépit veux-tu que j'aie?... et contre qui?

— Voilà justement ce que je te demande, puisque je ne puis le deviner..... Mais, quel que soit le sujet qui t'afflige, il me semble qu'en voyant ta sœur heureuse et Lamberto consolé, tu devrais oublier toute autre cause de chagrin. —

A ces mots , dont elle comprenait la profonde ironie, Lisa, qui ne pouvait se soulager en ripostant directement, fut prise d'un tel accès d'impatience qu'elle frappa du pied, puis se leva en répétant deux ou trois fois : « Mais si je te dis que je n'ai rien ! » A la fin , comme les enfants gâtés, elle se mit à pleurer.

Troïlo, jouissant à part soi de cette scène qui, ainsi que nous allons le voir, pouvait servir à ses projets, feignit la plus grande surprise; et, se conformant à son rôle :

— En vérité, je n'y comprends rien... Mais, qu'as-tu donc? Qu'est-il donc arrivé?

— Mais je n'ai rien; il n'est rien arrivé... C'est toi qui es entré avec un certain air, et qui me regardes d'une certaine manière... et puis : *Qu'as-tu?... Tu as certainement quelque chose..... tu ne veux pas me le dire...* Tu me pousserais vraiment à bout.... et c'est bien ennuyeux...

— Ennuyeux ! l'expression me plaît ! Cela veut dire, en d'autres termes : « Va-t'en ! » Si tu ne veux pas autre chose, nous serons bientôt d'accord. —

Sur ce, il tourna le dos à la jeune femme. Elle s'était tue tout à coup, et, tremblant d'avoir offensé celui qu'elle aimait si éperdument, elle se précipita pour le retenir. Mais ce fut inutile : Troïlo, par un brusque mouvement, dégagea le bras dont elle s'était emparée, et, en quelques sauts, il fut dans la rue. A peine avait-il appris la conclusion du mariage de Laudomie, que le misérable s'était promis de l'empêcher à tout prix. Ce mariage ne détruisait-il pas tous ses projets sur la sœur de sa victime?

Projets à peine ébauchés, sans doute, dont il reconnaissait lui-même l'exécution fort difficile, et auxquels il eût pu renoncer peut-être, si la pensée qu'elle allait appartenir à un autre n'eût donné une nouvelle intensité à ses infâmes désirs. Se trouvant piqué au jeu, et jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il sut profiter de l'occasion qui s'était présentée de donner un prétexte à sa sortie de la maison.

Chemin faisant, comme sa colère n'avait été que simulée, il se disait en riant :

— Je ne donnerais pas ce dépit amoureux pour un florin ! Ma foi, il ne pouvait venir plus à propos ! Maintenant, messire Troïlo, c'est à vous de l'exploiter ! Avant tout, il faut trouver moyen d'envoyer ce Lamberto à tous les diables..... Mais comment faire ?

Il songea alors à Nobili, et ce fut de ce côté qu'il résolut de chercher un auxiliaire. Se rappelant ce que ce dernier lui avait dit relativement à la grotte de Saint-Jérôme, il se rendit en toute hâte au bureau de la Confrérie. S'étant nommé à l'un des anciens qui, connaissant la famille de Niccolò, était au courant de tout ce qui s'y était passé en dernier lieu, il obtint facilement d'être inscrit sur les rôles de l'Institution. Il paya le léger droit d'admission, donna la gratification d'usage au portier, et, après avoir fait un paquet du costume qui lui fut délivré, il reprit tout joyeux le chemin de la maison.

Sur ces entrefaites, Lamberto et les autres jeunes gens étaient rentrés. Le premier, après s'être désarmé à la hâte, dans l'impatience de faire enfin à Laudomie l'aveu de son amour, était redescendu jusqu'à l'appartement de la jeune fille.

La porte en était entr'ouverte. Lamberto frappa doucement en appelant Laudomie par son nom. Le cœur lui battait, on peut le croire. Personne ne répondit. Il poussa la porte et entra; la chambre était déserte.

Bien que Lamberto fût entré souvent dans cette chambre, il lui semblait que c'était alors pour la première fois; et un frémissement, qu'il n'avait jamais éprouvé, parcourut toutes ses veines.

Pendant quelques instants, il promena ses regards sur les parois, sur les meubles si propres, si bien distribués qu'on devinait sans peine que des mains délicates y avaient touché. L'atmosphère était embaumée du parfum des fleurs qui ornaient l'image de la Vierge. La lumière du jour, sur son déclin, éclairait encore faiblement le pavé; et cette teinte, légèrement azurée, se fondait dans la clarté rougeâtre que répandait la lampe autour du prie-Dieu.

Lamberto s'était approché en arrêtant ses regards sur l'image de la Madone qui ne lui avait jamais paru d'une beauté aussi divine. Ensuite, il examinait en détail cette sorte de sanctuaire des pensées les plus intimes de sa fiancée, ces fleurs, ces livres de prières, ces mille objets qui, pour tout autre, eussent été muets et sans vie, mais qui étaient animés pour lui en ce moment et avaient une voix ineffable qui faisait vibrer les cordes les plus secrètes de son cœur.

Lamberto s'était agenouillé, presque sans s'en apercevoir, devant l'image de la Vierge; son front reposait sur le bras que soutenait le coussin du prie-Dieu. L'agitation de son cœur s'était calmée

et avait fait place à un recueillement indéfinissable, lorsqu'il sentit une main se poser sur son épaule et entendit à son oreille la douce voix de Laudomie qui lui disait :

— Toi ici, Lamberto ! et pour qui pries-tu ?

Le jeune homme tourna la tête. Ses regards rencontrèrent ceux de la jeune fille ; regards pleins d'une douce confiance et animés par le reflet d'un bonheur céleste.

Sans changer de posture, il prit la main de Laudomie dans les siennes et répondit en y posant ses lèvres :

— C'est toi que je venais prier. Par quelle prière, et avec quelle ferveur, tu le sais, Laudomie !

— Oui, je le sais, dit la jeune fille d'une voix angélique. Et, sans ajouter un mot de plus, elle s'agenouilla à côté de Lamberto qui n'avait pas quitté sa main. Après un court silence, durant lequel la jeune fille tint les yeux fixés sur la Madone, elle ajouta :

— Oh ! Maria ! si le cœur de Lamberto devait m'être jamais ravi, accorde-moi de mourir auparavant ! —

Les deux fiancés gardèrent encore le silence ; car les paroles étaient impossibles : d'ailleurs elles eussent été inutiles entre deux cœurs confondus tout à coup l'un dans l'autre comme deux flammes qui ont été mises en contact.

Lorsqu'ils purent réfléchir, il leur sembla à tous deux qu'ils étaient entrés dans une vie nouvelle, qu'ils se trouvaient dans un monde différent, je dirais presque qu'ils avaient changé de nature et d'essence. Nul souvenir du passé, nulle crainte pour l'avenir ! Ils se comprenaient sans se parler, et ce-

pendant ils sentaient le besoin de se communiquer leurs pensées, de se dire, de se répéter l'un à l'autre : « Mais, est-ce que tout cela n'est pas un songe?..... Est-ce bien vrai?...

Puis, reprenant peu à peu leurs pensées, comparant le passé avec la réalité de leur bonheur actuel, ils se rappelaient les mille détails insignifiants de leur enfance, les premiers mouvements de leurs cœurs dans l'adolescence; ils se demandaient et se donnaient réciproquement des explications sur des mots qui n'avaient pas été compris, sur des gestes, des regards, sur des riens passés depuis bien longtemps, mais qui étaient restés gravés dans la mémoire du cœur; et, dans cet échange de confidences, Lamberto entremêlait à chaque phrase les mots d'amour les plus doux, les protestations les plus brûlantes, tous les aveux d'un cœur passionné qui, après mille craintes, mille épreuves, peut enfin s'épancher tout entier.

.
.





